MISSION PAVIE

INDO-CHINE

1879-1895

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

V

VOYAGES DANS LE HAUT LAOS

ET

SUR LES FRONTIÈRES DE CHINE ET DE BIRMANIE

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

MISSION PAVIE

INDO-CHINE

1879-1895

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

V

VOYAGES DANS LE HAUT LAOS

ET SUR LES FRONTIÈRES DE CHINE ET DE BIRMANIE

PAR

PIERRE LEFÈVRE-PONTALIS

INTRODUCTION PAR AUGUSTE PAVIE

6088/
25/9/03

AVEC HUIT CARTES, CENT TRENTE-SEPT ILLUSTRATIONS ET UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, DU MINISTÈRE DES COLONIES ET DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE

1902

ONT ÉTÉ SUCCESSIVEMENT ATTACHÉS A LA MISSION :

MM.

* Biot, surveillant des télégraphes, 1882-1883.

* Launey, commis principal des télégraphes, 1884.

* Combaluzier, commis principal des télégraphes, 1884.

Ngin, secrétaire cambodgien, 1885 à 1895.

Gauthier, 1887-1888[1].

Cupet, capitaine au 3e zouaves, 1887 à 1892[2].

* Nicolon, capitaine à la légion étrangère, 1887 à 1889.

* Massie, pharmacien-major, 1882 à 1892.

Pennequin, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, adjoint au chef de la Mission, 1889-1890[3].

Messier de Saint-James, capitaine d'infanterie de marine, 1888[4].

MM.

Vacle, 1888 à 1891[5].

* Garanger, 1888, 1889 et 1894.

* Lerède, capitaine d'armement des messageries fluviales du Tonkin, 1888.

* Nicole, publiciste, 1888.

Lefèvre-Pontalis, attaché d'ambassade, 1889 à 1891; secrétaire d'ambassade, commissaire adjoint au chef de la Mission, 1894-1895.

Lugan, commis de résidence au Tonkin, 1889 à 1895[6].

* Dugast, lieutenant d'infanterie de marine, 1889 à 1891.

Macey, 1889 à 1891 et 1895[7].

Counillon, professeur, 1889 à 1892.

Molleur, commis de comptabilité, 1889 à 1890[8].

* Les noms des membres de la Mission décédés sont précédés d'un astérisque.

1. Consul de France.
2. Chef de bataillon au 56e de ligne.
3. Général de brigade d'infanterie coloniale. Gouverneur général par intérim de Madagascar.
4. Chef de bataillon d'infanterie coloniale.
5. Administrateur en Indo-Chine.
6. Vice-Consul de France.
7. Administrateur en Indo-Chine.
8. Administrateur au Sénégal.

MM.

Le Dantec, docteur ès sciences, 1889 à 1890[1].

De Malglaive, capitaine d'infanterie de marine, 1889 à 1892[2].

*Rivière, capitaine au 22e d'artillerie, 1889 à 1891, 1894 et 1895.

Cogniard, capitaine à la légion étrangère, 1889 à 1891[3].

Friquegnon, capitaine d'infanterie de marine, 1890 à 1892 et 1895[4].

Donnat, capitaine d'infanterie de marine, 1890[5].

De Coulgeans, commis principal des télégraphes, 1890 à 1895[6].

*Guissez, lieutenant de vaisseau, 1890-1892.

Tostivint, garde principal de milice, 1890 à 1892.

Le Myre de Vilers, lieutenant de cuirassiers, 1893.

MM.

Caillat, chancelier de résidence, secrétaire particulier du chef de la Mission, 1894 1895[7].

Oum, lieutenant à la légion étrangère, 1894-1895.

Tournier, chef de bataillon à la légion étrangère, 1894-1895[8].

Seauve, capitaine d'artillerie de marine, 1894-1895.

Thomassin, lieutenant à la légion étrangère, 1894-1895[9].

*Mailluchet, capitaine d'infanterie de marine, 1894-1895.

Sainson, interprète, 1894-1895[10].

Sandré, capitaine d'artillerie de marine, 1894-1895[11].

Lefèvre, médecin de 2e classe des colonies, 1894-1895[12].

Jacob, lieutenant d'infanterie de marine, 1895[13].

1. Chargé du cours d'Embryologie générale à la Sorbonne.
2. Chef de bataillon au 94e de ligne.
3. Chef de bataillon à la légion étrangère.
4. Chef de bataillon d'infanterie coloniale.
5. Chef de bataillon d'infanterie coloniale.
6. Consul de France.
7. Administrateur en Indo-Chine.
8. Résident supérieur en Indo-Chine.
9. Capitaine à la légion étrangère.
10. Vice-Consul de France.
11. Administrateur en Indo-Chine.
12. Médecin de 1re classe des colonies.
13. Capitaine au 32e d'infanterie.

ERRATA

P. 18,	16e ligne,	*au lieu de :*	M. Pang.	*lire :*	rencontrés, et qui
P. 22,	24e ligne,	—	M. Hine.	—	M. Hinz
P. 74,	2e ligne,		1889.	—	1890
P. 104,	21e ligne,	—	Xieng-Khongz.	—	Xieng-Khenz
P. 120,	dans le titre,	—	Sop Nzim.	—	Sop Nzuim
P. 131,	23e ligne,	—	. je pus.	—	. Je pus
P. 138,	14e ligne,	—	Lamet.	—	Lemet
P. 172,	3e ligne,	—	se met,		se mit
P. 193,	9e ligne,	—	deux ans,	—	trois ans
P. 195,	27e ligne,	—	de Deo.		des Deo
P. 231,	22e ligne,	—	eau de riz,	—	eau-de vie
P. 232,	15e ligne,	—	baissant,	—	bêchant
P. 241,	dans le titre,	—	Khas Khonen.	—	Khas Konen
P. 243,	22e ligne,		M. huong par Kha.	—	M. huong pou Kha
P. 243,	28e ligne,	—	qu'il est.	—	qu'il fut
P. 252,	19e ligne,		Kas Konen.	—	Khas Konen
P. 261,	9e ligne,	—	s'y coudoyaient.	—	y coudoyaient
P. 264,	1re ligne,		par delà du.		par dela le
P. 285,	dans le titre,	—	Xieng Kong.		Xieng-Khong
P. 288,	3e ligne,		la Cambodzien.	—	le Cambodgien
P. 298,	22e ligne,		au Senè.	—	Sène
P. 299,	31e ligne,	—	l'hospitalité.	—	l'hostilité
P. 300,	25e ligne,	—	leur village,	—	leurs villages
P. 302,	26e ligne,	—	Kiay.	—	Sine

PRÉFACE

C'est une petite partie seulement de mes pérégrinations à travers l'Indo-Chine que je vais raconter dans ce volume, celle où je pus dans une assez large mesure, faire œuvre personnelle, tout en contribuant à l'œuvre générale dont M. Pavie avait assumé la direction. En 1889, j'eus le rare bonheur, après plusieurs années d'études spécialement consacrées à l'Indo-Chine, de voir M. Pavie rentrer en France et organiser une nouvelle Mission, l'année même où, admis au Ministère des affaires étrangères, je cherchais le moyen pratique d'aller travailler en Extrême-Orient au développement de notre nouvelle colonie.

Je dois exprimer ici ma reconnaissance à M. Nisard et au baron d'Estournelles, ces chefs bienveillants qui non seulement m'encouragèrent et facilitèrent mon entrée dans la Mission, mais encore récompensèrent par la suite mes efforts et voulurent bien en tirer parti. Quant à M. Pavie, quoique depuis 1885 nous nous fussions perdus de vue, dès la première heure, nous nous étions trop bien compris, pour que son accueil, le jour où je le retrouvai, ne comblât pas toutes mes espérances.

Je fus adjoint à sa Mission dans des conditions singulièrement favorables. Attaché directement à sa personne, ne le quittant en aucune occasion, rédigeant le journal de voyage et une partie de la correspondance officielle, admirablement accueilli par toutes les autorités civiles et

militaires du Siam et de l'Indo-Chine, je fis pendant toute l'année 1890, sous les auspices du chef de la Mission, le plus utile des apprentissages. Avec lui, je visitai successivement Bangkok, Hatien, Pnom-penh, Saïgon, Hanoi, je remontai la Rivière Noire, gagnai Luang prabang par Dien bien phu et le Nam Hou, et descendis ensuite le Mékhong jusqu'à Pnom penh. Après une promenade à Angkor, un séjour d'une certaine durée en Cochinchine et une excursion à Java, je rejoignis M. Pavie à Bangkok pour retourner avec lui au Tonkin, où les dernières semaines de l'année 1890 furent consacrées à organiser l'exploration des Sipsong-panna. Ce voyage, depuis longtemps projeté, me paraissait d'autant plus séduisant qu'il y avait là une région tout à fait inconnue à visiter et que le voisinage de la Chine et de la Birmanie était une attraction nouvelle, après les impressions si vives que j'avais déjà recueillies au Laos.

Bien que par la suite j'aie encore parcouru une bonne partie de l'Indo-Chine, ce fut ce voyage du commencement de 1891 qui détermina la part qui devait en quelque sorte me revenir, dans la prise de possession des nouvelles dépendances de notre colonie. C'est là que je fis mes premières armes, et plus tard, quand l'heure fut venue, mon expérience fut peut-être de quelque profit, lorsqu'il s'agit de réserver à la France la partie contestée du territoire de Lai-Chau, les bassins du Nam Hou, du Nam Beng et du Nam Ta, ainsi que Muong Sing.

C'est ainsi que mon second séjour en Indo-Chine se relie directement au premier et qu'avec les fragments détachés de deux voyages, je peux présenter un tout complet, l'œuvre accomplie en 1894 et 1895 n'étant que l'achèvement de celle qui avait été commencée en 1891 et qu'à Paris je fus autorisé à poursuivre, grâce au bienveillant intérêt de M. Révoil, chef du cabinet du Ministre des affaires étrangères et de MM. Jusserand et Lecomte, qui dirigeaient alors les affaires de Chine et du Siam au Quai d'Orsay.

Dans le courant du mois de janvier 1894, accompagné du lieutenant cambodgien Oum, j'arrivai de Paris à Bangkok, pour y rejoindre M. Pavie, qui, depuis le rétablissement des relations pacifiques avec le Siam, avait repris la direction de la légation.

Deux ans et demi s'étaient écoulés depuis qu'au mois de juin 1891, j'avais quitté une première fois l'Indo-Chine, avec l'espérance au cœur d'un prochain retour, car la terre chantée par Camoëns est une de celles auxquelles on s'attache pour toujours, lorsqu'on a eu le bonheur de la visiter. Si je n'étais pas venu plus tôt rejoindre mon ancien chef, c'est que les circonstances m'avaient retenu jusqu'alors à un autre poste.

J'étais resté au Quai d'Orsay, attaché à la direction politique, pendant toute la période où l'affaire du Siam avait grossi et s'était peu à peu développée, au point d'aboutir au bombardement de Paknam, et par une série d'ultimatums, au traité signé à Bangkok, le 30 octobre précédent, par M. Le Myre de Vilers.

Autour de moi, on était trop imbu des avantages d'une solution pacifique et progressive, ménageant à la fois tous les intérêts, pour pouvoir approuver sans réserves l'œuvre brusquement accomplie sous l'empire des circonstances.

Il n'y avait pas eu moyen, de faire triompher certains points de vue qui nous tenaient particulièrement à cœur, mais on était loin d'en méconnaître la valeur et, dans l'application du traité Le Myre de Vilers, on prévoyait déjà telles difficultés, pour la solution desquelles notre présence était jugée nécessaire, avant de faire passer les territoires de la rive gauche sous l'autorité du Gouvernement général. C'est pour cela que l'on venait de demander à M. Pavie de reprendre une fois de plus la brousse, en qualité de Commissaire général de la République française au Laos, et qu'en qualité de Commissaire adjoint, le Département m'avait détaché auprès de lui.

Un autre motif avait pesé sur la décision des ministres compétents, c'était le résultat des récentes négociations avec les délégués anglais, pour la constitution d'un État tampon sur le Haut Mékhong. Après plusieurs semaines de discussions, où l'on n'était parvenu à s'entendre que sur la nécessité de respecter autant que possible les divisions territoriales existantes, la Commission s'était trouvée d'accord sur ce point, que les limites des territoires discutés étaient trop peu connues pour qu'on pût procéder à une délimitation sur le papier, et qu'il importait

avant tout, qu'une commission mixte allât examiner, sur le terrain, les points contestés, et en dresser la carte.

Un protocole avait été signé à cet effet le 25 novembre par M. Develle et Lord Dufferin, en même temps qu'un autre portant les signatures de MM. Phipps et Austin Lee, commissaires anglais, Jusserand et Revoil, commissaires français. En vue de la délimitation prévue entre la Birmanie et le Tonkin, j'étais chargé de porter des instructions à M. Pavie à qui je me trouvais également adjoint, comme membre de la future commission franco-anglaise.

Sur un troisième point, nos attributions ne furent définies que plus tard, mais il était entendu dès le début en principe, que la délimitation de la Chine et du Tonkin allait être reprise sur une base nouvelle et conforme aux indications que nous avions recueillies pendant la mission de 1890-91, qu'il s'agissait maintenant de compléter au cours de notre nouvelle exploration.

Plusieurs semaines se passèrent, tant à Bangkok qu'à Saïgon, à combiner notre itinéraire et à nous entendre avec les autorités. Le gouvernement Siamois, peu désireux de faciliter notre tâche, nous opposait délais sur délais, pour le règlement d'affaires urgentes et pour la remise de nos passeports. Nous parvinmes toutefois à quitter Bangkok à la fin de mars 1894, au moment où la saison des pluies allait commencer.

Je n'ai pas à raconter ici l'intéressant voyage que j'accomplis alors, en compagnie de M. Pavie et de son secrétaire particulier M. Caillat, d'abord sur le Ménam jusqu'à Outaradit, puis à dos d'éléphants jusqu'à Xieng-Hai, en passant par Muong Nan. Certains renseignements, que nous fûmes assez heureux pour recueillir à Nan, ayant toutefois un rapport direct avec les affaires dont j'eus à m'occuper par la suite sur le Haut Mékhong, je crois nécessaire de les faire connaître ici.

Soit qu'il y fût autorisé par son gouvernement, soit qu'il ne vît lui-même aucun inconvénient à nous éclairer, le commissaire du gouvernement Siamois, homme fort courtois et agréable nous donna les indications suivantes sur les territoires qui avaient fait récemment l'objet des discussions les plus vives entre nous et les Anglais. La

Itinéraires parcourus en Indo-Chine par M. Lefevre-Pontalis

principauté de Xieng-Kheng, dont la capitale était alors Muong-Sing et qu'il avait visitée lui-même l'année précédente, se composait, suivant lui, de deux parties distinctes, situées sur les deux rives du Mékhong.

La rive droite avait été autrefois colonisée par un roi de Xieng-Tong qui, pendant une chasse à l'éléphant s'était laissé attirer de ce côté et, séduit par la beauté des lieux, y avait construit une résidence pour l'une de ses femmes, souche initiale de la famille princière de Xieng-Kheng.

Quant au territoire de la rive gauche situé entre Muong pou Kha et les Sipsong-panna, il aurait tout d'abord dépendu de Nan qui y possédait les quatre districts de M. Sing, de M. Long, de M. Nang et de M. Mang. Plus tard, les Birmans ayant, au cours d'une invasion, étendu leur domination sur la plupart des principautés laotiennes qu'ils dévastèrent, Nan suivit le sort commun, avec toutes ses dépendances, y compris les quatre muongs précités. Les Birmans furent par la suite repoussés par les gens de Nan, qui rentrèrent en possession de la totalité de leurs anciens territoires, au commencement du XIX^e^ siècle, sous le roi Chang-pheuk dont les chroniques locales célèbrent les hauts faits.

D'après le commissaire Siamois, c'était pour ces motifs parfaitement connus que, lors des négociations au sujet de la délimitation anglo-siamoise, le gouvernement de Bangkok avait revendiqué auprès des Anglais, les droits de Nan sur la partie rive gauche de la principauté de Xieng-Kheng. Les Anglais s'étaient inclinés et le Siam était resté en possession de ces territoires, jusqu'au jour où l'ultimatum de Paknam et le traité Le Myre de Vilers nous avaient tout à coup substitués à ses droits et prétentions sur la rive gauche du grand fleuve.

Le commissaire Siamois affectait de croire que la France se désintéressait de cette partie éloignée de ses nouveaux domaines, alors que rien ne pouvait solliciter davantage notre attention que la recherche d'une frontière nette et avantageuse, sur le territoire de Xieng-Kheng, entre nos possessions indo-chinoises et celles de la Grande-Bretagne. Il ne pouvait nous déplaire en aucune façon, d'entendre le représentant du Siam nous raconter les démêlés auxquels avait donné lieu depuis quelques années, entre les agents Anglais et Siamois, cette affaire du Xieng-Kheng que l'Angle-

terre s'était toujours efforcée de faire passer à nos yeux, comme le gage assuré et la preuve la meilleure de ses excellentes relations avec le Siam.

Le commissaire Siamois nous apprit aussi que quelques mois auparavant, c'est-à-dire au moment même où une commission franco-anglaise opérait à Paris pour l'établissement d'un État tampon, des agents Anglais avaient parcouru le pays ; certains d'entre eux ne l'avaient quitté que tout récemment, sans doute à cause de l'approche de la saison des pluies.

C'est ainsi que nous apprîmes que les derniers efforts du colonel Woodthorpe et de M. Stirling s'étaient portés sur le territoire de Xieng-Lap, localité de la rive droite du Mékhong où se trouve un bac des plus importants, que les Anglais se proposaient de rattacher politiquement à Xieng-Tong, alors qu'il était revendiqué par Xieng-Kheng. Xieng-Tong devant, au cas de l'établissement d'un État Tampon, rester en dehors de la combinaison, les prétentions de l'Angleterre sur Xieng-Lap se rattachaient à celles qu'avaient produites ses délégués au sein de la commission, quand ils avaient tout à coup revendiqué, au nom de Xieng-Tong, toute une série de villages, récemment établis sur le territoire de Xieng-Sen.

Rien ne soulignait mieux l'inévitable conflit des Siamois et des Anglais sur leurs frontières, que la singulière prétention des Shans du Haut Mékhong sur un territoire incontestablement Youne, alors que Younes et Shans se détestant et ne cessant de se quereller, la présence d'un commissaire Siamois à Méky sur la rive droite du fleuve, avait fini par être jugée nécessaire.

Les renseignements recueillis auprès du commissaire Siamois, nous firent considérer comme indispensable une visite immédiate à Xieng-Sen et à Xieng-Khong. Aussi pendant que M. Caillat gagnait directement Xieng-Khong avec une partie du convoi, M. Pavie et moi nous nous rendîmes d'abord à Xieng-Hai, avec des éléphants recrutés à Nan, puis à Xieng-Sen, le 14 mai, en pirogues sur le Mékhok.

Aucune autorité Siamoise n'osa se montrer pendant notre séjour à Xieng-Sen et nous eûmes toute latitude pour faire connaître aux autorités

locales qui les ignoraient encore, les clauses du traité franco-siamois qui les concernaient. Nous eûmes affaire à des gens très pacifiques et très bien intentionnés, avec lesquels il fut aisé de s'entendre pour le choix d'un terrain destiné à l'agence commerciale. Avec M. Pavie, je visitai quelques villages dépendant de Xieng-Sen sur la rive gauche du Mékhong et nous prîmes officiellement possession du territoire.

Pendant plusieurs années, des commissions anglo-siamoises avaient opéré dans ces parages, mais sans aboutir à aucun résultat sérieux, sauf sur la rive droite où les Anglais, en s'attribuant la frontière du Nam-Henok, avaient englobé toute une partie de territoire de Xieng-Sen, figurant encore comme Siamoise sur les cartes de l'expédition de Lagrée : une douane fonctionnait, au moment de notre passage, au confluent du Nam-Henok pour le compte du roi de Siam, et à M. Pong, pour celui du roi de Xieng-Tong. Sur la rive gauche où aucun arrangement n'était encore intervenu, il ne cessait, à la faveur de cet état de choses, de surgir de nouveaux villages, peuplés d'émigrants venus du nord-ouest, qui ne prétendaient pas discuter aux Younes la domination du sol, mais qui s'appuyaient sur le roi de Xieng-Tong pour refuser l'impôt aux autorités locales.

En descendant le fleuve pour nous rendre à Xieng-Khong, il fut facile de constater que ce qui pouvait à la rigueur donner lieu à des malentendus, dans le voisinage même de la frontière, ne se justifiait plus en aucune façon dans des territoires qui n'avaient cessé à aucune époque d'être régis par les autorités locales. Là, les nouveaux venus n'osaient pas s'appuyer sur le roi de Xieng-Tong et il était par conséquent facile de démontrer que ce prince n'avait pas le moindre droit à faire valoir, hors de son territoire.

Toutefois la présence encore toute récente d'un agent Anglais dans le voisinage de Xieng-Sen, sur le Nam-Sai, où sous prétexte de poursuivre une bande de malfaiteurs, il s'était montré avec une troupe armée, nous prouvait combien il était urgent de prendre des précautions. Il convenait aussi de prendre le plus rapidement possible des mesures, pour que le voisinage du commissaire Siamois installé à Méky n'entravât en rien la liberté d'action des autorités locales, seules responsables de la

police, suivant les termes du traité de 1893, dans la zone réservée des vingt-cinq kilomètres.

L'installation immédiate à Xieng-Sen et à Xieng-Khong, d'agences prévues par le traité, et dont la création avait été annoncée aux autorités Siamoises pendant notre séjour à Bangkok, nous parut le moyen le plus efficace, et il fut aussitôt décidé que j'accompagnerais M. Pavie jusqu'à Luang-prabang, puis tandis qu'il poursuivrait sa mission, le long du Mékhong, jusqu'en Cochinchine, je remonterais moi-même vers Xieng-Khong et Xieng-Sen, pour exécuter la partie la plus urgente de notre programme et surveiller la région dite de l'État tampon, jusqu'au moment de notre rencontre à Muong-Sing avec des commissaires Anglais.

Ce fut là le point de départ de ma seconde mission.

NOTE

Ayant perdu successivement mes appareils et mes clichés photographiques, dans les rapides du Mékhong et dans l'incendie de Luang-Prabang, j'ai dû recourir pour l'illustration de ce volume, à l'obligeance de M. Pavie, du commandant Friquegnon, de M. Macey et du Dr Lefèvre, qui ont bien voulu mettre un certain nombre d'épreuves à ma disposition. Le prince Henri d'Orléans m'a également autorisé à puiser dans ses collections, où j'ai pu me procurer de fort précieux documents.

PREMIÈRE MISSION

DU MÉKHONG A HANOI
A TRAVERS LES SIPSONG-PANNA
ET LES SIPSONG-CHU-THAI

23 avril - 27 juin 1891

Fig. 1 — Muletiers fumant l'opium

CHAPITRE PREMIER

IPANG

23 avril - 11 mai 1891

Je venais de visiter avec M. Pavie Nieng-Hung et les Sipsong-panna, quand le 23 avril 1891, comme nous arrivions tous deux sur le Mékhong, au bac de Pak-Kong, le plus rapproché de la frontière du

Yunnan, M. Pavie me fit part d'une décision qu'il venait de prendre : il allait gagner le Tonkin, par une route nouvelle tout entière en territoire chinois, passant par Muong-Lé[1] et Man-Hao sur le fleuve Rouge. Quant à moi, je serais chargé de ramener le convoi jusqu'à Lai-Chau, après quoi je le rejoindrais à Hanoï dans le plus bref délai.

Tandis que le chef de la mission me communiquait ainsi ses intentions, je l'écoutais en silence, en proie à des sentiments très divers. Depuis la fin de l'année 1889, où le Ministère des affaires étrangères m'avait adjoint à sa mission, en qualité d'attaché d'ambassade, je n'avais pas quitté M. Pavie ; j'avais parcouru avec lui une grande partie de l'Indo-Chine, associé de la façon la plus directe à son œuvre, puisqu'il me faisait part de ses moindres intentions et qu'il m'avait confié la rédaction de notre commun journal de marche. A ses côtés j'avais peu à peu acquis une certaine expérience, mais mon initiative n'avait pas encore eu l'occasion de s'exercer. Aussi la résolution de M. Pavie me causait-elle naturellement quelque impression. Je me félicitais de cette marque de confiance, mais je regrettais en même temps, d'être obligé de m'arrêter au seuil de la Terre promise, de ce Yunnan dont j'étais si proche depuis quelques semaines, mais où je n'étais point admis à pénétrer.

C'est alors que je priai M. Pavie, mon retour devant s'effectuer tout entier à travers un territoire que je connaissais déjà, de m'autoriser à faire, avant de retourner à Lai-Chau, un crochet dans la direction d'Ipang. Je désirais reconnaître cette région du thé qui nous attirait depuis si longtemps, dont l'exploration avait été un des buts primitifs de notre voyage, mais dont les hasards de la route nous avaient tenus jusqu'à ce jour écartés. M. Pavie y consentit d'autant plus volontiers que Deo-van-tri, notre compagnon, attachait à cette visite d'Ipang le plus grand intérêt et que depuis le commencement du voyage il ne cessait de nous parler à toute occasion, de ses projets commerciaux dans la région du thé.

Tout d'abord, il avait été dans l'intention de M. Pavie d'emmener

1 L'abréviation M devant un nom de lieu devra être lue Muong. Le Muong est une circonscription territoriale en usage chez les populations de race thaie.

avec lui Deo-van-tri au Yunnan. Ses relations avec les autorités chinoises de la frontière, relations dues tout autant à la situation géographique de son territoire, qu'à des anciens liens de famille et au rôle politique qu'il

Fig. 2. - La Mission réunie à Nieng Hung.

M. Vacle Deo-van-tri M. Pavie M. Massie. M. Lefèvre-Pontalis

avait joué dans la province, sous le vice-roi Som-Koum-Pao, au temps de la guerre franco-chinoise, tout contribuait à faire de lui un guide très expérimenté dans cette région qu'aucun Français n'avait encore visitée.

Deo-van-tri lui-même avait paru tout d'abord très disposé à accompagner le chef de la mission, mais depuis quelque temps et à mesure que s'approchait le moment d'exécuter ce plan, le désir du Thao semblait s'affaiblir. Il parlait sans cesse de l'obligation où il était de rentrer chez lui, pour les travaux des champs, au commencement de la saison des pluies : au fond il se souciait médiocrement d'aller au Yunnan prendre contact avec des mandarins de grades divers, qu'il avait connus jadis et dont il aurait peut être à subir les reproches, à cause de sa récente soumission à l'autorité de la France.

Dès qu'il connut la décision de M. Pavie, Deo-van-tri manifesta une grande joie et, de souffrant qu'il se prétendait depuis quelques jours, il devint tout à coup aussi bien portant qu'il l'avait été aux meilleures heures du voyage. A ce moment, on vint nous annoncer la visite d'un officier Chinois qui demandait à nous parler. C'était un charmant jeune homme, envoyé au-devant de nous par les autorités de Sse-Mao et qui nous attendait au bac de Pak-Kong depuis vingt jours. Ses manières très polies et affables contrastaient singulièrement, au dire de Deo-van-tri, plus expert que nous en la matière, avec celles du talayet Thao-vi-van, ce Chinois de M. Haï, dont il avait gardé si mauvais souvenir. « Quoi d'étonnant, disait-il avec une naïveté parfaite. Celui-ci est un petit officier, mais il est Chinois, tandis que l'autre n'est qu'un Thaï ! »

Le bac de Pak-Kong sur le Mékhong, où nous passâmes toute la journée du 24 avril 1891, est à quatre jours au nord de Xieng-Hung, en un endroit où les confluents du Nam-Kong et du Nam-Moun se font face, sur la rive droite et sur la rive gauche du grand fleuve. Deux villages, l'un habité par des Lus, l'autre par des Thaïs Neua[1], sur chaque rive du fleuve, assurent le transbordement des caravanes fort nombreuses, surtout en cette saison.

Le Mékhong est en cet endroit, si encaissé entre des montagnes couvertes de bambous, que sa largeur ne dépasse guère une centaine de mètres, et que ses eaux s'écoulent avec une très grande rapidité.

1. Lus et Thaïs Neua, groupes différents de la race thaïe.

Il faut être habitué, comme le sont les bateliers de Pak-Kong, au régime du fleuve, pour assurer le transport des cinq ou six mille mules, qui traversent là le Mékhong sur un unique chaland. Les nôtres passèrent sans difficulté, dans la journée du 24 avril, mais trop tard pour qu'il nous fût possible de gagner ce jour-là une nouvelle étape. Nous en profitâmes pour causer avec l'officier chinois installé au milieu de ses soldats fumeurs d'opium, à la pagode de Ban-Nam-Moun, et pour prendre quelques dispositions rendues nécessaires par notre prochaine séparation.

Notre passage sur tous les points importants des Sipsong panna avait été signalé à l'envoyé de Sse-Mao, qui paraissait également chargé de surveiller les démarches des Anglais, arrivés quelques jours avant nous à Xieng-Hung. Les allées et venues de tant d'Européens divers, dans ce petit pays isolé inquiétaient évidemment les Chinois, désireux d'en pénétrer les motifs ; toutefois à notre égard leurs dispositions paraissaient d'autant plus favorables que nous n'avions laissé échapper aucune occasion de reconnaître l'autorité de la Chine dans tous les Sipsong panna et que nous avions montré notre passeport du Tsung-li-Yamen, même aux fonctionnaires locaux qui s'en préoccupaient le moins.

Fig. 3. — Khas du territoire de Xieng-Hung

Au cours de nos entretiens avec le jeune lieutenant de Pak-Kong, où il se livra avec nous à un échange renouvelé de politesses et de menus cadeaux, il nous promit d'écrire aux postes chinois de la frontière, pour les prévenir du prochain passage de M. Pavie et préparer un excellent accueil au chef de la mission.

Le 25, ayant quitté le Mékhong dans la matinée, nous arrivions vers 3 heures à Xieng-Neua, l'une des dernières localités traversées par la Mission de Lagrée, avant qu'elle quittât l'Indo-Chine, pour entrer dans la province du Yunnan : cette route fut longtemps la seule voie d'accès connue vers la Chine, de ce côté du Mékhong. A Xieng-Neua comme à Xieng-Hung, nous rencontrâmes des gens qui avaient conservé du passage de la Mission française un souvenir très net et très favorable. Le village de Xieng-Neua situé dans une assez jolie plaine dépend de ce panna de Muong-la-tai, que tous les Lus nous avaient décrit comme le plus important des Sipsong panna et dont le chef-lieu, Long-Than est tout proche de Sse-Mao. L'influence des autorités chinoises sur tout ce district est considérable, au point que le chef du panna, un Thaï décapité sur leur ordre huit ans auparavant, n'avait pas encore été remplacé.

A Xieng-Neua, le fond de la population est Lu, mais il y a dans les environs plusieurs villages de ces Thais-Eo-Lai[1] que nous avions déjà rencontrés à M. Pang et qui nous avaient frappés par la beauté de leurs femmes et l'élégance de leur costume. Nous en revîmes encore le lendemain, avant d'arriver à M. Pang, où l'étape se termina dans une pagode chinoise, la seule de ce genre que nous eussions rencontrée pendant tout notre voyage : « A la bonne heure, déclara Deo-van-tri, pendant qu'on étalait ses nattes près des statues grimaçantes du temple, ici les femmes n'entrent pas comme chez les Lus et ne viennent pas écarquiller leurs yeux sous votre nez. Voilà ce qui s'appelle une pagode ».

De M. Pang à M. Hing, il nous fallut deux journées de marche, à très petites étapes, il est vrai, car nos hommes manquaient d'entrain et la pluie avait détrempé les sentiers glissants de la montagne. La première nuit, le campement se fit au village chinois de Chan-ti-ho, et la seconde à M. Hing. Nous nous étions d'abord arrêtés au même endroit que le mois précédent. Les mandarins arrivèrent en foule et se mirent à causer, remarquant l'absence de M. Vacle, qu'ils avaient vu à l'aller et qui nous avait quittés à Xieng-Hung, pour rentrer à Luang-Prabang par la rive

1. Thais-Eo-Lai, autre groupe thaï.

droite du Mékhong. Tous paraissaient heureux de nous revoir et voulaient tirer profit de notre retour sur lequel on n'avait pas compté.

On nous apporta le Chao Mome de M. Hing en personne, un jeune homme de 21 ans, paralytique de naissance, en nous demandant de le guérir. Devant cet appel au miracle, nous eûmes soin de traverser la vallée du Nam Teu et d'aller occuper la pagode de Ban Kang Na. Là, un incendie s'étant déclaré pendant la nuit, les autorités vinrent le lendemain nous avertir que le Ciel avait puni un mandarin peu scrupuleux, un accapareur, qui s'était approprié l'argent de nos achats. On nous demanda humblement d'assigner un nouvel emplacement au village ainsi abandonné par les bons Génies. Comme la veille, nous nous en tirâmes par de vagues paroles et en nous pressant de faire seller nos chevaux. Le soir du 29, quelques instants avant qu'éclatât l'orage quotidien, M. Pavie et moi nous nous installions, pour passer ensemble une dernière nuit en montagne, au village chinois de Lao-peu-Kiai.

Fig. 4. — Khas du territoire de Xieng-Hung

Lao-peu-Kiai se trouvant sur le chemin le plus direct d'Ipang à Ssemao, à deux jours de M. La tai par le Nam Sai et à trois jours des villages à thé, c'est là que nous résolûmes de nous séparer. La soirée du 29 et la matinée du 30 avril se passèrent à régler nos comptes. Nous n'avions plus guère d'argent. Comme M. Pavie allait plus loin que moi, il en prit la

plus grosse part et ne me laissa que soixante piastres. C'était peu pour rentrer à Lai-Chau, mais en dépit des habitudes dépensières de mes compagnons indigènes, j'étais décidé à toutes les économies. Voici les instructions verbales que me donna M. Pavie, tout en me laissant pour les accomplir la plus grande liberté : « Visiter rapidement Ipang et les villages « à thé, en faisant le levé topographique de mon itinéraire. Gagner ensuite « Lai-Chau par la route de Poufang. M'entendre à Lai-Chau avec le « commandant du poste et le chef de région, pour le paiement de Deo- « van-tri, des miliciens et des coolies. Décider le thao à m'accompa- « gner à Hanoï. En tous cas descendre au Tonkin par la Rivière « Noire, avec les jeunes gens de la famille de Deo-van-tri destinés à « l'École coloniale de Paris. Le premier arrivé au Tonkin devait prévenir « l'autre par le télégraphe. »

Avant de nous séparer, nous pûmes expédier deux courriers, l'un au commandant du poste de Laï-Chau et l'autre au consul de France à Mong-tze. En quelques lignes, nous prévenions le Gouverneur général, du succès de notre exploration, et nous avertissions M. Rocher de l'itinéraire qu'allait suivre M. Pavie, en se dirigeant par Muong-Lè vers Man-Hao. Afin d'éviter à l'occasion toute difficulté avec les autorités chinoises, M. Pavie me remit la copie du passeport du Tsung-li-Yamen. J'emmenais comme interprète le jeune Cambodgien Kiouaup, un ancien élève de l'École coloniale qui était arrivé avec nous de France en 1889 et qui depuis n'avait cessé de faire partie de la Mission. Il ne savait pas le chinois et commençait à peine à s'exprimer en thaï, mais la bonne volonté ne lui manquait pas. D'ailleurs Deo-van-tri, si fin et si intelligent, n'avait depuis longtemps, plus besoin d'intermédiaire quand il voulait causer avec moi. Avec un fond d'annamite, quelques mots de thaï et de français nous arrivions toujours à nous comprendre, encore plus rapidement à nous deviner. Ainsi la conversation ne manquait jamais de piquant et d'intérêt, mais ma tâche n'en était pas plus facile.

Nous nous mîmes en route, M. Pavie et moi, chacun de notre côté, le 30 avril, à 9 heures du matin. Sur les mamelons déboisés, où les roseaux brûlés commençaient à repousser, nos caravanes purent s'aper-

cevoir pendant longtemps. J'avais devant moi les vallées du Nam-Kang et du Nam-Sai qui serpentent au milieu de collines ondulées, avant d'aller se jeter dans le Nam-Bang. Un bain nous arrêta sur les bords du cours d'eau, puis il fallut atteindre en grimpant, de nouvelles crêtes. Au sommet on découvrit un panorama immense, s'étendant d'un côté vers Ipang et de l'autre vers Sse-Mao.

Notre première nuit se passa au village chinois de Tao-Ssé-San, qui dominait le versant d'Ipang. C'est là que j'eus un premier entretien avec Deo-van-tri, au sujet de notre plan de voyage. Montrant du doigt les montagnes qui s'étendaient au loin devant nous, il m'indiqua la direction d'Ipang et me dit que nous avions tout avantage, au lieu de prendre la direction du sud, à nous orienter vers Ban-Noi, qui se trouvait à l'ouest sur la route directe de Lai-Chau ; nous aurions ainsi gagné deux ou trois jours. Je m'efforçai de faire comprendre au Thao, que du moment qu'il s'agissait pour moi d'explorer le pays du thé, je n'avais pas intérêt à réduire les itinéraires. Ban-Noi faisant partie du pays d'Ipang, visiter Ban-Noi c'était, suivant Deo-van-tri, connaître Ipang. — En réalité il était plus pressé que jamais de rentrer chez lui et quant au commerce du thé, il savait depuis quelque temps, grâce aux informations qu'il avait prises tout le long de la route, que Ban-Noi, le point du panna d'Ipang le plus rapproché de son territoire, était un centre sérieux d'approvisionnement, avec d'importantes maisons chinoises dont l'une faisait par an pour 300 ou 400 piculs d'affaires, et deux autres, pour 200 piculs environ chacune.

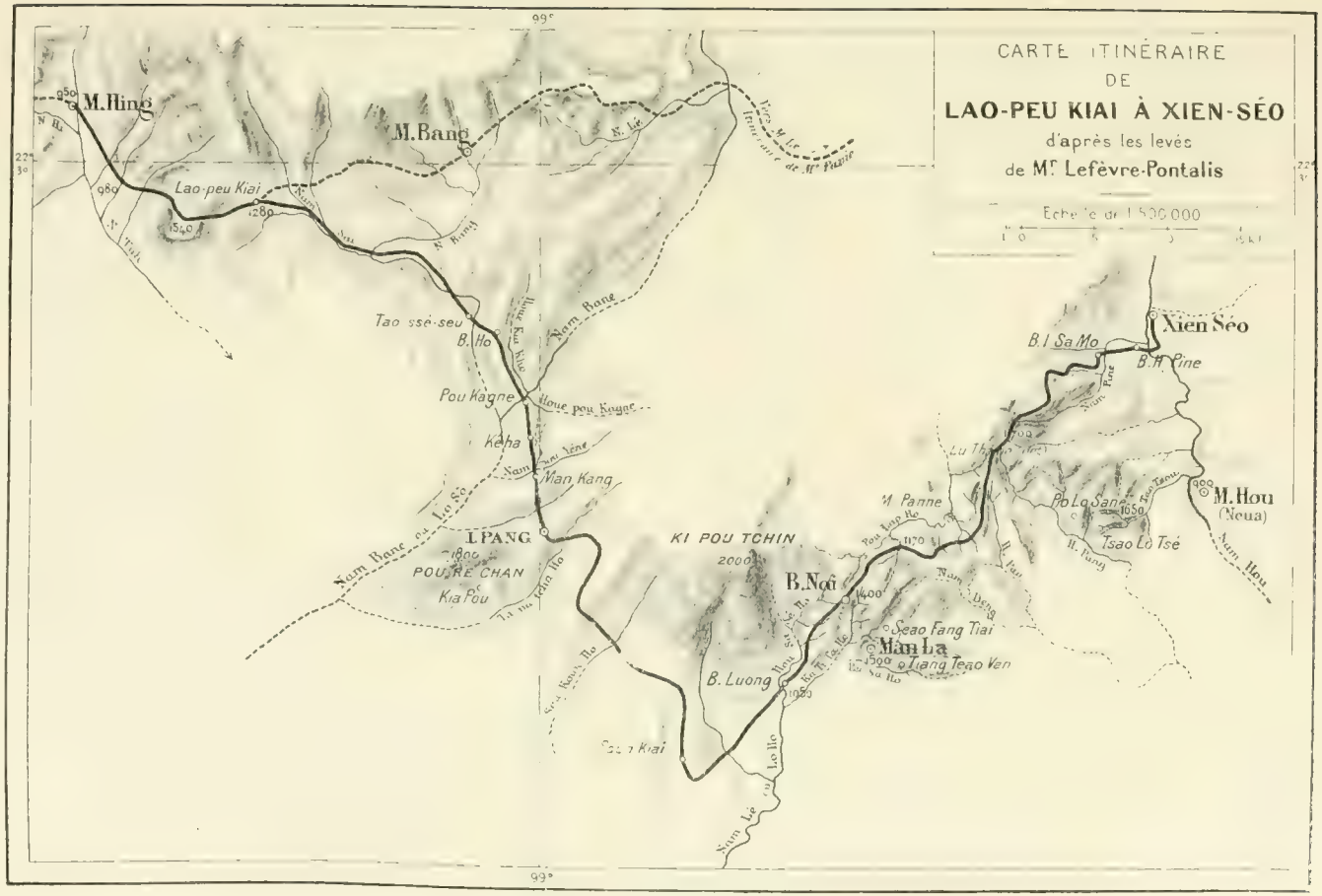
Au mois d'avril, alors que les nouvelles pousses commencent à peine à se former, le thé est rare et cher et atteint à Ipang le prix de soixante piastres le picul. Au moment où nous arrivions, la récolte du fameux thé de l'Empereur, dont Colqhoun parle dans son récit de voyage, était déjà faite. On appelle ainsi le thé, de qualité tout à fait supérieure, composé des pousses les plus tendres, qu'on réserve chaque année pour l'Empereur de Chine. Les quantités recueillies sont toutes petites, tout au plus 50 piculs, dont 20 seulement parviendraient, dit-on, à destination, le reste étant détourné en route, malgré la surveillance que l'on exerce.

Comme ce thé est des plus renommés et ne se trouve pas dans le commerce, on comprend qu'il fasse prime. D'ailleurs il est difficile de se procurer, sur les marchés chinois, du thé d'Ipang authentique, car on le contrefait dans plusieurs villes du Yunnan. Le véritable Ipang fort apprécié se donne en guise de cadeau, aux fêtes de famille et dans les grandes occasions.

Notre route étant une des plus fréquentées par les caravanes à thé, on y trouve facilement des lieux d'étape. A Ban-pou-Kagne notamment, où se fit notre arrêt du 1er mai, il n'y avait que trois cases habitées par des Chinois, mais elles constituaient une sorte d'hôtellerie ; le vivre y était, il est vrai, plus difficile à trouver que le logement. Dans toute la région du thé, on ne cultive pas de riz et l'on n'élève que très peu de volailles. Les muletiers vivent du riz que transportent leurs bêtes, ou des fèves qu'ils se sont procurées, avant de quitter le Yunnan. Deo-van-tri prétend que dans cette partie de la Chine, la fève entre pour une grande part dans l'alimentation des indigènes. Nous en avions fait, au bac de Ban-Pak-Khong, une petite provision, mais déjà elle était épuisée et chaque soir se renouvelait la crise du ravitaillement.

Du Nam-Bang, par des plis successifs, nous étions arrivés dans la vallée plus importante du Nam-Bane, que nous avions déjà traversée plus haut, entre Xieng-Tong et Muong-Bang. Il fut possible, malgré la rapidité du courant et la profondeur du cours d'eau, de le franchir à gué près du confluent du Houé-pou-Kagne, au croisement des routes de M. Bang et de M. Hine, en un endroit où la rivière forme la limite des territoires d'Ipang et de M. Bang. Plus haut, en montant vers Ban-pou-Kagne, le chemin est dallé à la mode chinoise.

Nous avions rencontré dans la vallée, sur le bord de l'eau, une petite caravane d'une dizaine de mules, se rendant comme nous à Ipang. Son chef était un marchand de thé Chinois, qui arrivait du Yunnan pour la saison de la récolte et des achats. Deo-van-tri engagea la conversation avec lui et la reprit le soir, quand il vint s'installer dans la maison chinoise où nous étions nous-mêmes campés. Toute la nuit, ce fut un babillage ininterrompu qui m'empêcha longtemps de dormir. Je



Carte itineraire de Lao-peu Kiai a Xien Seo

laissais faire, sachant que le lendemain le Thao me raconterait toutes les choses intéressantes qu'il aurait ainsi apprises.

Le Chinois en question, homme intelligent et fort poli, venait de Sin-Y, dans le Yunnan. Il connaissait Shang-Haï où autrefois il s'était rendu par le Yang-tsé-Kiang ; il avait également visité Pékin et rencontré beaucoup d'Européens dans ses divers voyages. Très au courant du commerce du thé, possédant même une maison à Ipang, il raconta au Thao comment il fallait s'y prendre pour l'obtenir à bon compte, en observant que ce commerce était très difficile. De ses explications, Deo-van-tri tira cette conclusion que le mois de septembre serait le plus favorable pour l'envoi de ses caravanes, s'il se décidait à établir un courant commercial entre Ipang et Lai-Chau.

Nous rencontrâmes aussi à Ban-Pou-Kagne un Cantonnais, portant sous sa blouse bleue l'uniforme de régulier. Il venait d'Ipang et se rendait à Pou-Eurl. Par lui, nous apprîmes que M. Macey avait passé à Muong-Hou une vingtaine de jours auparavant. Il nous fit voir plusieurs échantillons de thé, entre autres une poignée de petites feuilles blanchâtres, menues comme du tabac chinois bien haché, dont la qualité semblait se rapprocher beaucoup de celle du thé impérial. Il disait s'être procuré avec peine cette petite quantité et prétendait que le kilogramme en valait une piastre à Ipang et trois piastres au Yunnan.

Le 2 mai, comme nous nous acheminions vers l'étape d'Ipang, en franchissant successivement plusieurs lignes de crêtes et les vallées étroites du Ki-ka-ho, du Nam-pou-Yène et du Song-Kou-ho, dont les eaux descendent toutes au Nam-Bane, nous vîmes encore, arrêté sous un grand arbre, notre ami de la veille, le marchand de thé. Habitué à tout le confortable d'un voyage à la chinoise, il voyageait à petites journées, recourant, entre deux pipes d'opium, à l'indispensable théière, par laquelle on se laisse si facilement séduire. Ce fut pour nous l'occasion de reprendre l'interminable causerie commencée sur les lits de camp de Ban-pou-Kagne.

Il nous fallut encore bien des lacets, sur la route dallée où l'on avançait lentement, avant d'atteindre Ipang, dont le voisinage s'annonçait par quelques maigres plantations de thé, beaucoup plus rares et plus clair-

semées que dans les superbes jardins de la rive droite du Mékhong. A un kilomètre environ à vol d'oiseau, apparut enfin la petite ville que j'étais le premier Européen à visiter. Perchée sur une arête au centre de collines verdoyantes, Ipang n'est pas un de ces villages chinois en pisé, comme on en rencontre tant dans les montagnes des Sipsong-panna, encore moins un *ban* ou un *muong* en paillottes sur pilotis. De loin, les toits et les murs en briques de plusieurs pagodes chinoises annoncent quelque chose de plus sérieux. A tout instant, nous croisions des caravanes de mules, chargées de grands paniers à thé qui s'en allaient agitant leurs clochettes.

En entrant dans le bourg, tout chinois d'aspect, j'eus bien le sentiment que je pénétrais dans la ville du thé. Devant toutes les maisons, des femmes étaient occupées à trier les feuilles étalées sur des vans, à séparer les vertes des brunes, les petites des grandes. Ces femmes étaient des Chinoises boulottes et potelées, aux pieds déformés, auxquelles étaient mêlées quelques-unes de ces Khong-jen qui forment, paraît-il, le fond de la population indigène dans le panna d'Ipang, et dont il est question, prétend Deo-van-tri, dans le roman historique chinois du Tam-Quôc. De même que les Ou-Nhis tiennent à être pris pour des Chinois, les Khong-jen[1] font tout pour être considérés comme des Lus. Leurs femmes portent le costume Lu, mais on sent bien que pour elles, c'est un vêtement d'emprunt. Plus fraîches et plus jolies que les Lues, elles n'ont ni la finesse ni la nervosité hardie de nos vendeuses d'étoffes des grands muongs.

A côté du thé, chaque boutique d'Ipang offre à l'étalage ces menus objets du trafic chinois qui révèlent, même chez les plus déshérités, l'habitude de la vente et de l'achat: ici la sapèque règne en maîtresse, ce qui n'est pas la moindre différence entre Ipang et les localités voisines où l'argent se coupe et se pèse. Pendant que nous nous installions dans la grande pagode, nous fûmes assaillis par une foule d'hommes et d'enfants à longue queue. Leur curiosité une fois satisfaite, ils se montrèrent fort heureusement d'humeur très bienveillante, me faisant cortège dans

1. Ou-Nhis et Khong-jen doivent être rattachés aux groupes Khas du nord de l'Indo Chine.

la rue, pour repousser les chiens qui aboyaient et se chasser les uns les autres.

Ipang se compose d'une rue unique sur l'arête vive de la colline : des deux côtés, la rue est bordée de maisons à la chinoise, ayant assez bon air et munies de modestes auvents. Le bourg possède cinq pagodes. Nous occupions le premier étage de la plus importante, qui était divisée en chambres et en compartiments : les autels étaient richement ornés : la cour petite et garnie de rochers artificiels et de rosiers, était entourée de bâtiments ouverts qui servaient, aux habitants, de dépôts pour le thé.

Notre compagnon de route étant arrivé, avec ses mules, peu de temps après nous, s'installa rapidement, puis s'empressa de venir nous présenter les chefs des principales maisons d'Ipang. Comme un peu partout aux Sipsong-panna, Deo-van-tri se réjouissait de retrouver d'anciennes connaissances ou des gens qui avaient entendu parler de lui dans l'entourage du vice-roi du Yunnan, à propos de la guerre franco-chinoise. Avec ses nouveaux amis, Deo-van-tri affectait de parler surtout d'affaires et de faire sonner bien haut son intention d'ouvrir des relations commerciales entre Ipang et Lai-Chau, mais ma présence était assez significative, pour faire comprendre à tous ces gros bonnets, que la partie était désormais liée entre les autorités françaises et le Thao de Lai-Chau. Personne bien entendu n'y trouvait à redire, ce qui, au point de vue des résultats de notre exploration, me causait un très sensible plaisir.

C'est à cause du thé impérial recueilli dans ses environs, qu'Ipang possède un grand renom dans le sud de la Chine. En réalité la production du thé dans ces parages est beaucoup moindre que sur la rive droite du Mékhong. D'autres localités, telles que Ihou, Ban-Noi, Yo-lo-Chan, attirent de ce côté les commerçants, mais Ipang est le centre où se trouvent représentées les maisons les plus importantes et d'où l'on rayonne le plus aux alentours. Le thé ordinaire se vend ici couramment de 7 à 10 piastres le picul, mais la qualité immédiatement inférieure à celle du thé impérial atteint, nous dit-on, jusqu'à 50 piastres et peut donner lieu à des opérations très fructueuses.

Il est difficile de préciser tous les avantages que les Chinois sont habitués à tirer des manipulations successives des thés qui circulent dans la région. J'ai pu aussi observer que, tout en se tenant à l'écart de ces opérations commerciales auxquelles ils ne sont pas préparés, les Lus de la rive droite du Mékhong gagnent beaucoup d'argent dans l'exploitation de leurs plantations, tandis que sur la rive gauche, les Chinois ont tout accaparé et qu'ils se livrent sur place, aux mélanges et aux triturations, dont ils tirent une bonne partie de leurs bénéfices. Quand on a sous les yeux une de ces galettes rondes entassées dans des paniers, au nombre de 68 le picul, qui se débitent à Mong-tze, à Laokay ou même à Hanoï, l'acheteur ne sait guère comment elles ont été composées: les marchands chinois d'Ipang qui coagulent les feuilles de thé à la vapeur d'eau, pour fabriquer ces galettes, sont à coup sûr mieux renseignés.

Fig. 5
Serviteurs de Deo-van-Ho

Ayant tiré des marchands d'Ipang les renseignements qu'ils étaient disposés à nous fournir, nous n'avions aucune raison de prolonger notre séjour dans cet endroit. Nous partîmes donc le lendemain pour Ban-Noi, accompagnés par un Chinois marchand du Kouy-Tcheou, qui nous dit connaître fort bien Muong-Lé et qui s'arrêta comme nous, le soir, à Soung-Kiay, village Lolo fort dépourvu de vivres, comme tous ceux de la région. Ce village est l'un de ceux où l'on récolte le meilleur thé, mais il ne nous parut point que les plantations y fussent plus importantes qu'à Ipang. Nulle part de forêts ombragées comme aux environs de M. Hai, mais, de loin en loin, quelques petits groupes d'arbustes rabougris et mousseux, sur les coteaux dominant le cours du Ta-pa-tcha et du Sou-Kouk-ho.

Les Lolos de Soung-Kiay étaient vêtus, comme la plupart des autres

montagnards, à la mode chinoise. Quelques-uns avaient pourtant des galons bleus à leur veste blanche et sur la tête un grand turban sombre, comme les Yaos. La toilette des femmes, d'un caractère plus particulier, consistait en un pantalon, une longue tunique bleue à galons blancs, un tablier bleu à bandes rouges et à boutons d'argent, avec un étui à aiguilles en forme de châtelaine garni de perles de verre ; sur la tête, un large turban comme les hommes.

De Soung-Kiay à Ban-Noi, la route continue en montagne, mais, quittant la direction d'I-Hou, qui se trouve au sud, à deux journées de marche, elle remonte vers le nord-est. On suit pendant un certain temps la vallée du Nam-Sè, où les Lus de Ban-luong cultivent quelques rizières : puis, par de fortes côtes parsemées de jardins à thé, on s'élève vers une arête assez semblable à celle d'Ipang. C'est là que se trouve Ban-Noi. Ce bourg chinois, aussi grand que celui d'Ipang, mais beaucoup moins animé, se compose également d'une rue unique, au bout de laquelle se dresse une grande pagode où se termina notre étape du 4 mai.

A mesure que nous avancions dans le pays du thé, les vivres se faisaient plus rares ; nous eûmes à Ban-Noi toute la peine du monde à nous ravitailler, et, sans notre ami le Chinois du Kouy-Tcheou, nous n'aurions pu nous procurer ni paddy pour nos bêtes, ni riz pour nous-mêmes. Deo-van-tri et ses hommes commençaient à se plaindre fortement, mais ne faisaient rien pour faciliter ma tâche, dans ce centre Chinois, où il leur eût été plus facile qu'à moi de se faire écouter. Dans la soirée du 5 mai, comme il avait plu toute la journée, et que, sur les sentiers de montagne si glissants, nos mules s'étaient étalées bien des fois, l'étape se termina sur un sommet inhabité, au campement de Lu-Thang, où nous eûmes à peine le temps de dresser quelques abris de feuillages, avant d'être surpris par un formidable orage qui nous accabla toute la nuit.

Ce fut le moment assurément le plus pénible de tout notre voyage, et, comme nous étions sans vivres, je ne pus m'empêcher de faire sentir assez vivement à Deo-van-tri que son concours était insuffisant, alors surtout qu'il s'agissait du bien-être de ses hommes. A cela, le Thao n'avait rien à dire, sinon que, si je l'avais écouté, nous serions depuis

plusieurs jours dans un pays beaucoup mieux approvisionné et qu'une fois sur son territoire, je verrais les vivres affluer de tous les côtés.

En somme, j'avais réalisé mon but : la visite du pays du thé était achevée et les routes étaient désormais ouvertes entre notre territoire et celui d'Ipang. Tout le reste m'importait assez peu. En quittant Ban-Noi, j'avais traversé les derniers jardins à thé, beaucoup plus fournis que les précédents, et j'avais constaté que les pentes sur lesquelles ils se

Fig. 6. — Campement en forêt.

trouvent, dominent un affluent de la Rivière Noire, ce qui met Ban-Noi dans notre zone d'action commerciale la plus immédiate. Il ne tenait plus qu'à nos compatriotes du Tonkin de tirer désormais parti des ressources que nous venions de découvrir et qui, placées dans le voisinage de nos frontières, donnent un grand intérêt à cette partie trop peu appréciée de nos possessions, qu'arrose la Rivière Noire.

N'y a-t-il pas quelque raison d'espérer que la production du thé se

multiplicra un jour dans ces régions et qu'elle attirera des planteurs français, disposés à appliquer par ici, les procédés perfectionnés qui font la richesse de Ceylan, de l'Assam et de Java? On pourrait dès à présent encourager la production du thé, partout où elle existe déjà, et particulièrement dans les Sipsong-chu-thai, territoire français, à Muong-Tè, au Nam Mi, à Luan Chau, dans des endroits où le thé vient à merveille, mais où les habitants en limitent la culture, faute de débouchés, à leurs seuls besoins, et où il suffirait peut-être d'encouragements, et d'un courant commercial bien organisé pour attirer l'intelligence et l'activité de nos nationaux.

Deo-van-tri se rendait bien compte de tout cela. Aussi appréciait il au fond, plus qu'aucun autre, le petit détour que je l'avais poussé à accomplir. Il me parlait sans cesse de ses projets d'avenir, des caravanes qu'il comptait envoyer à Ban-Noi à la saison suivante et des itinéraires qu'il s'agissait maintenant d'étudier pour trouver les chemins les plus directs.

Des sommets dominant le Nam-Ping, d'où nous découvrions un panorama étendu, vers le bassin de la Rivière Noire et les sources de Nam-Hou, nous descendîmes, dans la journée du 6 mai, au milieu de véritables fondrières, dans les rizières voisines du Nam-Hou, aux environs de Kieng-Séo, où nous avions passé le 18 mars précédent. Le village de Ban-Nam-Ping, lieu de notre campement, était habité par des Han-pa-y, c'est-à-dire des Thaïs chinois, qui nous déclarèrent avoir reçu, vingt-quatre jours auparavant, la visite de M. Macey, arrivant de Xieng-Hung par I-Hou. Malgré la rareté du grain, qu'à cette époque de l'année, les habitants peu prévoyants, sont obligés d'aller chercher jusqu'à Muong-Lè, nous fûmes assez heureux pour trouver du riz, quelques volailles et un toit hospitalier.

Le lendemain, je lâchais la boussole et nous allions coucher à Bo-Sao. Comme au premier jour, les sites verdoyants, futaies et clairières en terrain plat du haut Nam-Hou me séduisirent, et je me dis que ce serait pour des Européens, un lieu de résidence sans égal dans cette Indo-Chine du nord, où la brousse et la montagne tiennent une si grande place. Une telle solution ne me paraissait point irréalisable.

quand je me disais que nos frontières n'étaient pas encore délimitées avec la Chine, et que si nos revendications contre le Siam étaient écoutées, nous serions un jour maîtres de la totalité du bassin du Nam-Hou.

Comment ne pas faire, en effet, des sacrifices pour nous assurer la possession du territoire le plus enviable de ce haut pays et le voisinage immédiat de la région du thé? Notre exploration des Sipsong-panna aboutissait à cette conclusion et, je dois le dire, les conversations que

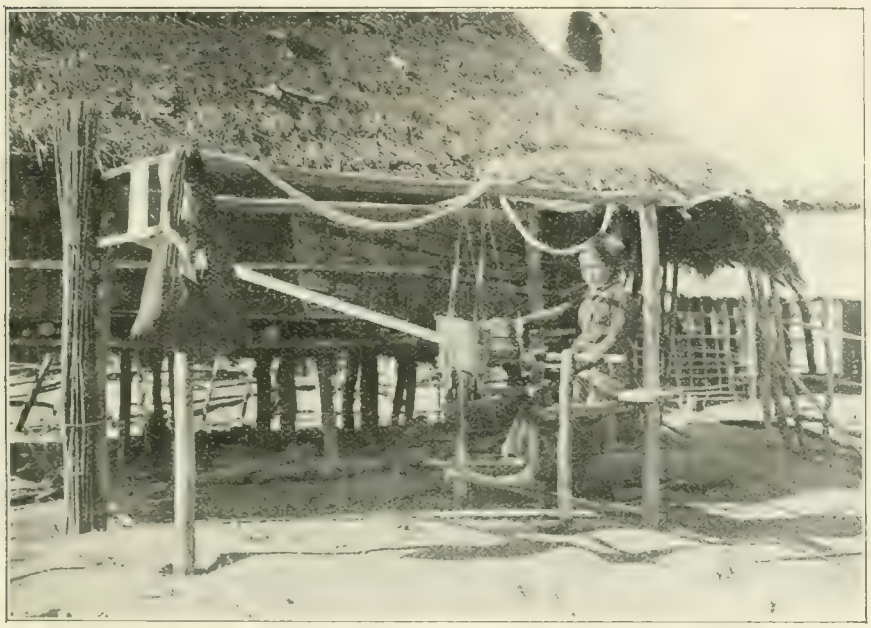


Fig. 7. — Femme Lue tissant au métier

j'eus à mon passage à Bo-Sao, avec la mère du Chao de M. Hou, qui nous avait précédemment si bien reçus, ne me découragèrent en aucune façon. Elle aussi, comme la plupart des mandarins du pays, appréciait notre amitié, qu'elle aurait été heureuse de voir se transformer en une protection plus directe.

Comment tous auraient-ils pu oublier le service signalé que nous venions de leur rendre, en forçant à la soumission, Nguyen-Cao et

la bande de pirates qui, pendant des années, les avaient pillés, rançonnés et forcés même à s'expatrier ? Ces faits si récents s'imposaient à leur souvenir et à leur reconnaissance. Ils ne pouvaient pas non plus oublier que la Chine n'avait rien fait pour les défendre et que notre supériorité était à cette heure si bien reconnue, que même leur redoutable voisin, le Thao de Lai-Chau, s'honorait de paraître à nos côtés. Il importait de laisser le temps faire son œuvre et développer ces heureuses tendances ; mais, me rappelant la démarche faite par les mandarins auprès de M. Pavie, pour faciliter le retour à M. Hou des trois cent soixante familles Lues réfugiées sur le territoire de Muong-Nan, je leur déclarai que nous ne perdrions pas de vue cet objet et qu'ils pouvaient continuer à avoir confiance dans nos bonnes dispositions.

Les Lus sont de grands bavards : aussi les nouvelles circulent-elles d'un muong à l'autre, avec force amplifications et commentaires. Le bruit avait couru à M. Hou que la Mission avait été massacrée sur la rive droite du Mékhong par les gens de M. Hai ou de M. Kiè ; c'est à peine si le récent passage de M. Macey dans la région était parvenu à entamer cette légende. En revanche, j'eus le plaisir d'apprendre, par des gens qui avaient été porter du sel à M. Lè et qui en revenaient avec du riz, qu'ils avaient rencontré là-bas M. Pavie trois jours auparavant. Le chef de la Mission paraissait en bonne santé et se disposait à poursuivre sa route vers le fleuve Rouge.

Le commerce du sel et l'élevage des bœufs sont les principales ressources des Lus de Bo-Sao, que l'on appelle aussi Bo-Kleua, c'est-à-dire puits à sel. Par extension, on donne parfois le nom de Bo-la, *puits à thé*, à certains villages où le précieux arbuste est cultivé. Très contrariés dans leur exploitation et dans leur commerce par les Chinois, qui leur imposent des droits et qui essaient de faire prévaloir les produits de leurs propres salines, les Lus se plaignent à qui veut les entendre de la tyrannie chinoise. Ils se lamentent aussi et à bon droit sur le sort de leurs bestiaux, que les épizooties ravagent très fréquemment. Au moment de notre passage, la plupart des bœufs venaient d'être enlevés, et pour tirer au moins parti de leur viande, on avait abattu les plus résistants.

Le jour où il sera possible de faire profiter les populations de nos méthodes européennes contre la diffusion des fléaux, les Sipsong-chu-tai en profiteront autant que les Sipsong-panna, car ce territoire est actuellement à peu près dépourvu de bêtes à cornes et par suite les moyens de transport lui font défaut : nous avons intérêt à nous procurer, jusqu'à nouvel ordre, dans le bassin du Nam-Hou les bœufs qui nous sont indispensables et qu'on peut y acheter au prix de neuf ou dix piastres. Ainsi

Fig. 8. — Groupe de Yaos.

se développera peu à peu, entre les deux pays voisins, le commerce interrompu par bien des années de troubles et par la politique mesquine des Annamites. Malheureusement, les Hos montagnards, quoique moins difficultueux que les Lus, ne comprennent guère la valeur de l'argent qu'ils emploient presque exclusivement pour leur parure. En dehors du troc, ils n'apprécient que l'opium qui fait partout des ravages.

Dans les villages que nous avions déjà visités à l'aller, et où on nous vit revenir avec plaisir, à Ban-Yao le 8 mai, à Kouang-tiou-line et à Tali-Sine les jours suivants, Deo-van-tri avertit les Yaos[1], les Ounhis et les Lolos, que son territoire était désormais ouvert à tous les hommes de bonne volonté et que ceux qui voudraient venir s'y installer, seraient les bienvenus.

Par une série de hauteurs déboisées et en partie cultivées, nous étions arrivés le 11 mai, à la ligne de partage des eaux du Nam-Hou et de la Rivière Noire, qui sépare aussi le territoire de M. Hou de celui de Lai-Chau. Par une sorte de caprice, assez habituel aux propriétaires, Deo-van-tri, qui ne se tenait pas de joie, s'amusait à longer les murs et à entrer par la petite porte. Déboulinant plutôt que descendant les flancs escarpés du Nam-Ima, nous arrivâmes ainsi au fond d'une gorge sauvage, où notre campement s'établit, près des cases abandonnées d'un pauvre hameau Yao.

1. Les Yaos sont étrangers au pays, tandis que les Lolos y sont fixés depuis longtemps et que les Ounhis paraissent être la population la plus ancienne.

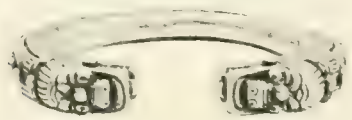


Fig. 9. — Bracelet émaillé de Lai-Chau.

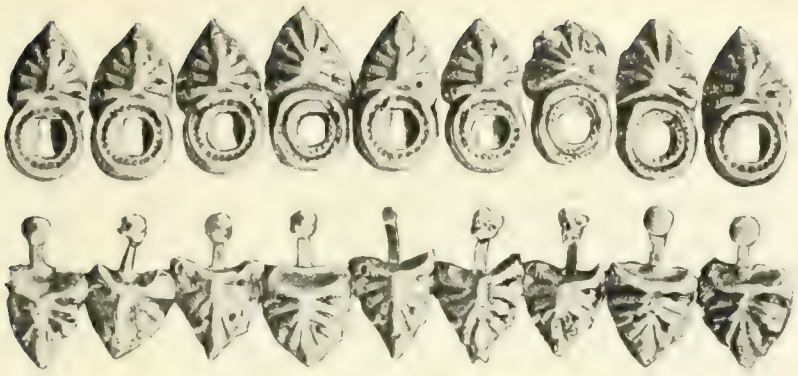


Fig. 10. — Boutonnières thaïes en argent

CHAPITRE II

LAI-CHAU

13 mai - 31 mai 1891

Il est difficile d'exprimer la joie que manifestèrent Deo-van-tri et ses compagnons, le jour où ils remirent le pied sur le sol natal. Du ravin où nous étions campés, nous apercevions au-dessus de nous, de hautes montagnes et un sentier à pic où nos mules avaient failli s'effondrer : partout à l'entour régnait la brousse dépourvue de ressources et d'habitants. Il fallut nous contenter ce soir-là d'un peu de riz, de racines et de patates, qu'un homme de l'escorte avait été chercher chez les Yaos de la montagne. Malgré cela, tout le monde était content, car il ne fallait plus que quelques jours d'effort, pour retrouver la rizière, la maison familiale et les franches lippées, dont les Thaïs blancs ne se privent guère, quand ils peuvent se les procurer à bon compte. D'ailleurs, de ces forêts, de ces mon-

tagnes si peu habitées, Deo-van-tri, ne saurait-il pas, s'il le fallait, tirer le nécessaire et même le superflu, comme en tant de circonstances de guerre ou de paix, où, chef militaire et féodal, il avait si merveilleusement manifesté son autorité et son pouvoir? Moi-même je me laissais peu à peu gagner par la joie de mes compagnons, car sur cette terre sauvage de Lai-Chau, je me sentais déjà un peu chez moi.

Après un jour et quelques heures de marche très rapide à travers un pays inhabité, où nous n'avions rencontré que quelques Ounhis et un groupe d'hommes de M. Boum, qui allaient acheter du sel à Bo-Sao, nous atteignîmes enfin Poufang le 15 mai. La caravane n'était pas au complet : nous avions laissé par derrière quelques traînards, que la rapidité de notre allure fatiguait et qui se sentaient en sûreté sur le territoire de leur maître.

Le premier jour, nous avions dépassé le campement du Nam Ping, faute de vivres, car personne ne nous y attendait, et nous avions poussé jusqu'au Pang-pouei, clairière où jadis les Lus et les Thaïs blancs échangeaient leurs serments solennels de bonne amitié. Là nos guerriers avaient offert un sacrifice aux Génies des bois et des eaux, sans doute pour les remercier de leur protection. Je vis pour la circonstance immoler un poulet dont je me serais fort bien contenté, car à cette heure la chasse ne nous avait pas encore procuré la moindre ressource. Nous avions pourtant rencontré des éléphants entre le Nam-Ping et le Nam-Kiong-Kong. Comme nous traversions les jeunes herbages verts de la montagne, tout à coup, un magnifique pachyderme pourvu de superbes défenses, s'était présenté à deux cents mètres. Nos Thaïs l'avaient visé avec leurs fusils Gras, mais sans succès ; l'animal s'était retiré majestueusement dans un fourré, qu'il ne fit que traverser, pour reparaître ensuite avec trois autres compagnons. Aucune balle malheureusement ne put les atteindre.

A Pou-fang, dont le hameau compte quelques maisons habitées par des Yang [1], on put consacrer une journée entière au repos des hommes. On

1. Les Yang paraissent être un croisement de Chinois et de Thaïs.

leur distribua du riz, on tua pour eux un cochon, et la gaieté ne cessa de régner au campement jusqu'à la fin du jour. Deo-van-tri congédia en cet endroit les coolies Ounhis, qui nous avaient accompagnés pendant tout notre voyage et les paya avec du sel qu'il s'était procuré à Bo-Sao. Le Thao qui, par ses pirogues de la Rivière Noire, communique avec le Delta, alimente en sel marin tout le pays situé entre Quine-Haï et Moung-Tong. Il aurait voulu en transporter jusqu'en Chine, mais les Chinois s'y opposaient, tenant à monopoliser ce commerce.

Fig. 11. — Un Yang.

L'importance du commerce du sel dans les transactions entre ces populations primitives est très grande. On peut affirmer hardiment que c'est cette denrée qui, dans la majeure partie de l'Indo-Chine, exerce la plus grande influence sur la direction des courants commerciaux. Jamais les Khas ne sortiraient de leurs villages, si, à certains moments, le besoin du sel ne les poussait à aller troquer au loin leur riz, leurs piments et leurs patates. J'appris par la suite que quelques-uns

des trente Ounhis qui nous avaient accompagnés au Sipsong panna, s'étaient assez mal trouvés de leur longue excursion en pays étranger, bien que les vivres leur eussent été toujours très largement répartis. Nous en avons conclu qu'il ne fallait rien négliger, pour substituer le transport animal à l'usage des coolies, que l'absence de bœufs porteurs ou de mules rend souvent nécessaire dans toute l'étendue des Sipsong-chu-thaï.

Parmi les Khas les plus anciennement établis dans la région, sont les Phanas qui, en qualité de possesseurs primitifs du sol, prétendent être traités sur le même pied que les Thaïs et ne font pas l'office de coolies réservé aux Asong, aux Ounhis et aux Lolos. Poufang et Lifang dont le nom thaï est Muong-Ping, comptent environ 1 500 habitants Khas, alors que leurs rizières pourraient nourrir 500 familles. Les Yaos, les Lolos, les Ounhis, les Phanas, les Asong, les Kong, le Quane-Line et les Quane-Ane sont toutefois plus nombreux qu'on ne pourrait le penser en parcourant le pays, car par crainte des pillages et des réquisitions, ils ont pris l'habitude depuis longtemps de dissimuler leurs villages.

Ce sont des éléments indispensables, dans un pays de forêts et de montagnes, où le sol ne se prête guère aux grandes exploitations agricoles. Ne fût-ce que pour l'entretien des routes, pour la fourniture des vivres, il est nécessaire d'encourager les Khas et de les soutenir. Deo-van-tri est homme à le comprendre, bien que les Thaïs de Lai-Chau passent pour avoir plutôt la main dure, à l'égard de ceux de leur territoire. Désirant créer, soit à Poufang soit à Muong-Nhié, un centre important de transit, le Thao profita de son passage à Poufang, pour s'entretenir avec les chefs des différentes communautés Khas et leur recommander de se mettre en garde contre les Chinois de M. Lè, trop disposés à accaparer le produit de leurs récoltes, au point de les acculer souvent à la disette. Le Thao promit d'autre part une subvention de cinq piastres et d'un buffle, pour toute case nouvelle qui se construirait, donnant ainsi un joli exemple de féodalité pratique, qui mérite d'être signalé.

Autrefois toute cette partie du bassin de la Rivière Noire était habitée par des Lus, qui cultivaient des rizières, partout où l'irrigation des

vallées était possible. Vers 1860, la région fut envahie par des Birmans venus de Sipsong panna, sur l'appel des Lus. Ils s'emparèrent de Pou-fang et continuèrent leur marche sur Lai-Chau. Au confluent du Nam-Mi, ils rencontrèrent une centaine de Thaïs blancs, qui leur barrèrent le chemin pendant dix jours, mais qui furent à la fin forcés de reculer. Les

Fig. 12 — Kha de Lai-Chau

Birmans restèrent longtemps dans le pays et essayèrent de descendre la Rivière Noire. Les chefs de Lai-Chau durent se réfugier à Van-bou. Plus tard, ils furent assez heureux pour repousser les Birmans, mais avec ceux-ci, les Lus se retirèrent des Sipsong-chu-Thaï; villages et cultures disparurent.

Après trente ans de trouble, la vie n'a commencé à revenir que le jour où la famille des Deo a fait sa soumission à la France, car, jusque-là, les Annamites par leur esprit étroit, avaient empêché ce pays frontière de se repeupler. Pour se défendre contre leurs voisins, ils s'étaient appliqués à rompre toutes les communications. Le frère aîné de Deo-van-Seng fut emprisonné par eux, pour s'être permis d'aller en Chine sans autorisation, et ils mirent à mort le père de Kam-Doi pour un prétexte analogue.

Fig. 13. — Kha de Lai-Chau

Deo-van-tri s'efforça, dès qu'il sentit la sécurité renaître, de faire revenir les familles réfugiées sur le territoire de Luang-Prabang. Il avait ainsi établi soixante familles thaïes à M. Cha, une vingtaine à M. Tong et ne désespérait pas de voir un jour reparaître des rizières et des jardins, là où les anciens emplacements de culture se révélaient, au milieu de la brousse, par la présence d'orangers et d'arbres fruitiers.

Un des meilleurs moyens de développer la prospérité dans ce pays, consisterait à rouvrir les communications, entre les muongs du territoire de Lai-Chau et ceux de la frontière chinoise, également habités par des Thaïs. Par des sentiers à peine fréquentés, Ban-Nam-Hé communique avec le Nam-Youm, de l'autre côté de la Rivière Noire : Muong-Tong avec Muong-Boum ; Poufang avec Muong-Té, point extrême du territoire de Deo-van-tri sur

la Rivière Noire. Muong-Tè a nourri, à une certaine époque, jusqu'à cinq mille habitants, alors que la piraterie régnait dans le reste des Sipsong-chu-thaï. Mais le rétablissement de la paix et la crainte du tigre, qui faisait chaque année de nombreuses victimes, a réduit la population à quarante familles.

C'est encore un noyau suffisant, pour que Deo-van-tri soit en mesure d'exercer une surveillance efficace sur la rive gauche de la Rivière

Fig. 14. — Une classe de Deo-van-tri

Noire, à l'extrémité de son territoire, mais sur la rive droite, les centres chinois de M. Léo et M. Lè, qui par Tali-Sine et Moc-kha, ont accès de ce côté, mériteraient d'être surveillés davantage. Il sera donc utile de reconstituer le centre aujourd'hui disparu de M. Ping, au confluent du Nam-Ping et du Nam-Ma, où se dressait autrefois le village de Ban-Mai, près de cours d'eau poissonneux, au milieu de terrains faciles à

cultiver : de là on communique directement avec Lai-Chau par le Nam-Ma et la Rivière Noire, à l'époque des hautes eaux.

En attendant que ce projet pût se réaliser, Deo-van-tri s'était déjà préoccupé d'organiser Muong-Nhiè, qui se trouve plus à portée de Lai-Chau et commande, outre les routes du Yunnan et des Sipsong-panna, celle de M. Habine, par le Nam-Lu, c'est-à-dire du haut Nam-Hou, et de Nieng-Hung, par le territoire de Luang-Prabang. Le colonel Pennequin commandant de la région, ayant visité ces parages en 1890, avait vive-

Fig. 14. — Un village thai.

ment recommandé au Thao d'installer à M. Nhiè un poste de miliciens, et signalé aux autorités du Delta l'intérêt de ce poste. Il est certain qu'on ne peut trouver dans toute la région, un endroit plus favorable que le mamelon où le Thao fit alors construire son petit fortin, au-dessus des rizières du Nam-Nhiè et du Nam-La.

Nous rencontrâmes, le 14 mai, à M. Nhiè, les gens que Kam-Heun avait envoyés au-devant de son frère, et qui, dès qu'ils l'aperçurent, se précipitèrent respectueusement à ses pieds, suivant l'usage du pays. Ils

racontèrent les exploits de Kam-Heun, que la nouvelle de notre chasse à l'éléphant, au mois de mars, avait attiré peu après à M. Tong, où il avait abattu en quelques jours un tigre, deux éléphants et plusieurs chevreuils. Les hommes de Deo-van-tri essayèrent d'en faire autant : nous eûmes ainsi du gibier frais et des poissons pêchés à la dynamite, de sorte que tout le monde se déclara heureux : et il y avait vraiment de quoi, car on ne saurait concevoir un genre de vie plus séduisant que celui-là.

Deo-van-tri surtout, ravi de se retrouver chez lui, s'efforçait de doubler

Fig. [illegible] — La maison de Deo à Lai-Chau (avant sa restauration (dessin de l'auteur)

les étapes. Le 15 mai nous campions à Muong-Tong : le lendemain on ne put songer à s'arrêter au Kiane-Phung, il fallut pousser jusqu'au Kiane-Kiè. Jamais la forêt n'avait été plus belle qu'à ce moment où les orchidées en fleurs ornaient les hautes futaies, de leurs grappes roses et violettes.

Au milieu d'une nature si belle et si puissante, l'homme se sent en quelque sorte subjugué : la superstition l'obsède. Hantés par la crainte des Phyes ou mauvais Génies, les nouveaux habitants de M. Nhiè, tout

récemment rapatriés, venaient de perdre leur chef. Ils s'imaginèrent que les Phyes leur en voulaient et songèrent à transporter ailleurs leurs cases à peine achevées. La crainte du destin tient une si grande place dans l'existence des Thaïs, qu'elle sera longtemps un puissant obstacle au progrès.

Tout n'est d'ailleurs pas aisé dans la lutte que l'homme doit ici soutenir contre les fauves, contre la famine et contre la maladie. Pour l'émigré de retour, qui trouve une forêt à défricher, là où était autrefois le village de ses pères, la tâche est difficile. Il faut d'abord découvrir un

Fig. 17. — Passage du bac à l'arrivée à Lai-Chau.

endroit favorable, puis assurer pendant les premiers mois, la subsistance de ceux qui sont revenus et de ceux qui reviendront. Aussi, à côté des rizières à peine défrichées, voit-on de vastes champs de maïs.

Pendant que les uns s'installent, les autres attendent dans leur retraite, le moment d'arriver. Mais souvent, quand ce moment est venu, des obstacles imprévus surgissent. Siamois comme Laotiens cherchent à retenir ceux qu'ils ont laissé s'établir chez eux, et qui quelquefois sont leurs débiteurs. Deo-van-tri m'a souvent fait observer avec quelle peine les anciens

habitants de Dien-bien-phu arrivaient à rentrer sur ce territoire, en dépit des efforts de M. Pavie et de M. Massie. Il me disait que beaucoup des Thaïs originaires de M. Nhiè, de M. Tong et de M. Tia se trouvaient encore au Laos. Il y en avait à Hahine et sur le Nam-Meuk, dans l'enclave de M. Seng autrefois enlevée à Dien-bien-phu par Luang-Prabang. C'était ceux-là qu'il était le plus pressé de voir revenir.

Fig. 18. — Groupe de maisons à Lai-Chau sur le Nam-Na.

Nos dernières marches, avant d'atteindre Lai-Chau, furent particulièrement pénibles. Il ne se passait guère d'après-midi sans orage : les chemins étaient devenus détestables, et souvent, la nuit, sous d'insuffisants abris en feuillages, nos couchettes étaient inondées. Au delà de M. Tia, le chemin devint presque impraticable, à la suite des dernières pluies, les côtes étaient glissantes et aussi pénibles à la descente qu'à la montée ; chevaux et mules s'effondraient sans cesse et on était projeté à tout

instant, sur des bambous brisés ou taillés en pointe. Le Nam-Hé, très pittoresque, mais très gros, était plus terrible que jamais, avec ses gués si nombreux, remplis de galets.

Le 18 mai, nous pûmes malgré tous ces obstacles, atteindre assez tôt les abris de Ban-Nam-Hé, pour renvoyer le soir même dans la vallée du Nam-Lai, un messager que Kam-Heun venait de nous adresser. Le lendemain matin, malgré les hauteurs que nous avions encore à franchir, ce ne fut qu'un jeu d'atteindre dès 8 heures, le village de M. Toung, à l'entrée de la vallée du Nam-Lai. Nous vîmes arriver Kam-Heun au grand galop, puis l'excellent Docteur Peltier, médecin du poste de Lai-Chau, tout heureux de me revoir sain et sauf. J'appris par lui que pendant notre absence, la compagnie de tirailleurs tonkinois avait été changée. Peu après notre départ, le vieux Deo-van-Seng, père de Deo-van-tri, accomplissant sa promesse à M. Pavie, avait quitté le Nam-Youm, pour venir s'installer de nouveau à Lai-Chau, dans la maison de ses ancêtres.

Le poste avait donné l'hospitalité à Lord Lamington, un Anglais fort recommandé par son gouvernement, qui traversait en touriste l'Indo-Chine. Parti de Bangkok où l'avait vu M. Pavie, il était passé de la vallée du Ménam dans celle de la Rivière Noire, en traversant, au nord de Luang-Prabang, le bassin du Mékhong. Arrivé à Lai-Chau, dans le commencement de mars, il avait eu trois chevaux enlevés par le tigre dans la vallée de Nam-Lai. Après deux jours passés au poste, où il fut très aimablement accueilli par les officiers, Lord Lamington s'embarqua sur la Rivière Noire, pour descendre dans le Delta.

D'autres Anglais étaient également venus dans la région pendant notre absence : M. Scott, l'un d'eux, Haut Commissaire dans les États Shans, avait croisé M. Massie vers les sources du Nam-Ta, alors qu'il revenait de Xieng-Hung. L'autre était M. Archer, consul anglais à Xieng-Mai, qui descendit le Nam-Hou, après avoir visité Muong-Sing et une partie des Sipsong panna. Ces voyageurs avaient poussé jusqu'à Dien bien-phu : après un entretien avec le commandant du poste, ils étaient aussitôt partis pour Luang-Prabang, en exprimant le regret de n'avoir pas rencontré M. Pavie.

Après une brillante cavalcade dans la vallée du Nam-Lai, où nous avions été rejoints par la foule des frères, des neveux et des serviteurs de Deo-van-tri, nous fîmes le 19 mai, à deux heures de l'après-midi, une entrée triomphale à Lai-Chau. Je fus tout de suite surpris par le changement qui s'y était opéré depuis mon départ. Sur les murs en briques en partie ruinés de la vieille maison des Deo, reluisait une belle couverture en paillottes. En quelques jours un village s'était élevé sur la rive droite de la Rivière Noire. Le poste s'était rétréci, pour faire place à des cases

Fig. [illegible] — Installation de Deo-van-tri au Nam-Youm (dessin de l'auteur).

nouvelles, perchées sur les pentes abruptes de la montagne, et l'on ne cessait d'en construire, partout où le sol escarpé le permettait. En même temps, la rivière s'était couverte de pirogues : là où, trois mois auparavant, il n'y avait encore qu'une brousse informe, on voyait déjà verdir de superbes champs de maïs.

C'était une partie de l'activité du Nam-Youm transportée de nouveau autour du bois sacré de la famille des Deo. Les Génies de la famille

l'avaient ainsi décidé, car le vieux Deo-van-Seng n'avait pas voulu mourir, sans être assuré qu'il reposerait au milieu de ses aïeux. M. Pavie et le colonel Pennequin avaient donc réussi, car la rentrée de Deo-van-Seng était un progrès, et déjà se traduisait par les résultats les plus heureux, l'œuvre de paix et de conciliation, qui seule pouvait assurer la domination de la France dans les régions les plus éloignées du Delta.

Dès le jour de mon arrivée à Lai-Chau, je tins à aller saluer le vieux Deo-van-Seng. Il me dit combien il était heureux de se retrouver dans sa vieille maison, et combien il se félicitait que son fils aîné fût revenu sain et sauf des Sipsong panna, après nous avoir donné des preuves de son dévouement. Je présentai le même jour Deo-van-tri au commandant du poste, le capitaine Gallé, qui avait fait la campagne du Tonkin et qui s'entretint amicalement avec lui de Sontay et de Tuyen Quan.

J'avais trouvé, en arrivant à Lai-Chau, une lettre de M. Pavie, datée de Muong-Léo 8 mai. Il avait à ce moment, gagné trois jours sur ses prévisions et se félicitait de l'accueil reçu à Muong-Lè, de la part de l'officier Chinois commandant le poste. Je m'empressai de transmettre ces nouvelles ainsi que celle de mon arrivée à Lai-Chau, au Gouvernement général, mais à ce moment la communication télégraphique entre Hanoï et Son La étant interrompue, j'eus le regret de ne pouvoir entrer en rapport avec M. Pavie.

Bien que la caisse du poste ne fût pas très fournie, je pus heureusement régler aussitôt une partie des comptes de la Mission avec Deo-van-tri. Le Thao partit le 21 mai pour le Nam-Youm, où ses enfants continuaient à demeurer. Il était décidé à y garder son installation particulière et à ne venir que de temps à autre à Lai-Chau, laissant ainsi à son frère le Quan-Chau, Kam-Heun et à son neveu le li-tuong Kam-Kouy, la responsabilité de l'administration locale et des rapports journaliers avec les autorités françaises. Il se réservait lui-même pour les grandes circonstances, afin d'être toujours en mesure de calmer les conflits possibles, se souvenant encore des malentendus de la première heure et des difficultés par lesquelles il avait passé l'été précédent, au lendemain de sa soumission, et après notre départ pour Luang-Prabang.

Lai-Chau est un endroit trop resserré, pour permettre à un grand nombre de gens d'y vivre côte à côte. Du moment que la maison des ancêtres était habitée et le service assuré, Deo-van-tri jugeait avec raison qu'il serait lui-même beaucoup mieux au milieu de ses rizières du Nam-Youm, pour y surveiller ses intérêts commerciaux et agricoles et ceux de son personnel si nombreux. Chaque année la provision du riz s'épuise avant la récolte, et alors il faut aller en chercher très loin. Pour son ravitaillement et celui du poste de Lai-Chau, Deo-van-tri se servait cette

Fig. . . — Pirates de la bande de Nguyen-Cao

année pour la première fois, des bœufs porteurs que le Protectorat avait mis à sa disposition et qui, au moment de son retour, avaient déjà fait plusieurs fois le trajet entre Lai-Chau et Dien-bien-phu, car le maïs ne pouvait être mûr avant un mois.

En pareil cas, des chefs féodaux comme les Deo, ont des devoirs spéciaux et sont tenus à une prévoyance très grande. Au moment où, avec la saison des pluies, commence l'irrigation des rizières, il faut que les défrichements permettent de livrer à la culture de nouveaux champs.

Il faut aussi répartir les buffles et les charrues entre les cultivateurs habitués à compter sur leur maître. Dans la vallée du Nam-Lai, les paysans possèdaient 150 buffles, tandis que Deo-van-tri en avait pour lui seul près de 100 et son frère Kam-Heun 70. Les chefs en prêtent à ceux qui n'en ont pas et les cultivateurs se les louent entre eux, contre six piculs de paddy, payés au moment de la récolte.

L'intérêt que le seigneur porte à ses tenanciers est tellement personnel et local, qu'il ne s'étend en aucune façon à ceux qui échappent à son autorité : envers ceux-ci la malveillance est plutôt de règle. Kam-Heun avait envoyé sur le territoire voisin de Tuan-Chau deux pirogues, avec sept hommes munis d'opium et d'argent, pour acheter du riz. Au bout de quelque temps, ne voyant rien revenir, le quan-chau de Lai apprit que ses hommes étaient en prison et leur cargaison confisquée : « Si les Français n'étaient pas dans le pays, me disait-il, il y a longtemps « que les gens de Lai-Chau seraient partis en guerre, pour aller chercher « leurs camarades, et qu'ils les auraient ramenés ».

Il est souvent très délicat d'intervenir dans de pareilles querelles et ce serait dangereux de le faire, conformément aux principes d'une administration trop rigoureuse. Les Sipsong-chu thaï sont encore en plein régime féodal : les usages Annamites du Delta n'y ont aucun cours et si l'on ne veut pas compliquer sa tâche à outrance, il est nécessaire de tenir compte des habitudes spéciales de ce pays.

Les Chinois qui, grâce à leur souplesse, exercent une très grande influence dans les coins les plus reculés de l'Indo-Chine, ont su se plier à cette nécessité dans tout le bassin de la Rivière Noire, où, dans l'entourage des chefs, ils tiennent une place importante. Qu'ils soient commerçants, lettrés ou secrétaires, ils sont les êtres indispensables quoique assez redoutés, en dehors desquels rien ne saurait se faire de bon. Ce sont eux qui connaissent les rites, les usages, les caractères. Eux seuls sont ces intermédiaires utiles qui savent, où et chez qui, l'on peut acheter et vendre. Leurs relations sont celles des chefs. C'est avec eux qu'ils habitent en voyage. Ce sont eux qui donnent les bons conseils et qui, lorsqu'on a besoin d'argent, ont toujours les piastres nécessaires. Comme ils se

tiennent tous entre eux, les chefs se gardent de les avoir pour ennemis. C'est une influence secrète d'autant plus difficile à atteindre, qu'elle échappe à l'action militaire. On rencontre souvent ces gens-là parmi les organisateurs des rébellions et des pirateries. Aussi le Protectorat a-t il soin d'exercer sur eux un certain contrôle, au moyen de permis de séjour délivrés en échange d'une taxe déterminée. Le système peut être excellent, mais il demande à être appliqué avec beaucoup de prudence.

Fig. 21. — Femme thaie de Lai-Chau plant le riz

Tout l'entourage de Deo-van-tri était, au moment de mon passage à Lai-Chau, très agité par une récente décision relative aux Chinois. Parmi les plus inquiets figuraient les anciens pirates de la bande de Nguyen-Cao, que Deo-van-tri avait eus longtemps à son service, dont il nous avait procuré la soumission aussitôt après la sienne, et que le Protectorat avait autorisés à se fixer sur certains points de la Rivière Noire. Ces gens-là croyaient qu'on voulait absolument les vexer et rapprochaient

cette mesure de celle par laquelle on avait livré aux Chinois leur chef Nguyen-Giao, que ceux-ci avaient laissé mourir de faim dans sa prison.

Cette affaire fut une de celles que j'invoquai avec le plus de succès auprès de Deo van-tri, pour le décider à descendre avec moi à Hanoï. Malgré ses promesses à M. Pavie, il hésitait, car au lendemain d'une si longue absence, il voyait beaucoup d'inconvénients à s'éloigner de nouveau de son intérieur. En attendant, il prolongeait tant qu'il pouvait son séjour au Nam-Youm, sans que je pusse arriver à fixer le jour du départ. Le 22 mai, j'écrivis à M. Massie et à M. Vacle venant de Luang-Prabang. Une lettre de M. Pavie, datée de Van pou tène 20 mai, que je reçus le 24, m'annonçait son passage à Muong-La sur le Nam-Na et l'achèvement prochain de son voyage au Yunnan, qu'aucune difficulté sérieuse n'avait entravé.

Les jeunes parents de Deo-van-tri venaient à tout instant me trouver, pour me supplier de les emmener à Paris ou tout au moins à Hanoï, mais je ne pouvais accepter pour l'École coloniale que des garçons de moins de treize ans. Les heureux élus Kheu, Kagne, Tao et Pheuille firent dans la famille, beaucoup de jaloux. Les frères de Deo-van-tri montraient, de leur côté, un vif désir de m'accompagner dans le Delta, mais il était impossible de dégarnir ainsi de ses chefs indigènes toute la région. Je ne consentis à emmener Kam Doi, quan chau de Tuan Giao, au delà de Van Bou, que s'il obtenait l'autorisation de ses chefs militaires.

Deo-van-tri rentra du Nam-Youm le 29 mai. Comme il n'était pas encore prêt, il me pria de le devancer de trois jours sur la Rivière Noire et de le précéder à Vanbou. Le 31 mai, j'avais fait charger mes pirogues et me disposais à quitter le confluent du Nam-Na, quand, de l'autre côté de la Rivière Noire, j'aperçus un Européen. C'était M. Massie qui, depuis quelques jours, avait doublé toutes ses étapes pour me rejoindre. Depuis le 3 avril, jour de notre séparation à Xieng-Hung, M. Massie ne s'était point arrêté. Malgré la disette d'argent, de vivres et de chevaux où il se trouvait, il avait pu arriver sans encombre à Xieng-Sen, par la rive droite de Mékhong, en compagnie de M. Vacle. Là, grâce à l'obligeance de

M. Mac Carthy, chef du service topographique Siamois, nos deux compatriotes avaient pu se ravitailler légèrement et atteindre par eau quelques jours après Luang-Prabang, pour repartir immédiatement après vers Dien-bien-phu.

Sans attendre M. Vacle qui pouvait se joindre au groupe de Deo-van-tri, M. Massie quitta Lai-Chau avec moi le 31 mai; il désirait revoir M. Pavie à Hanoï, avant son départ pour l'Europe et s'entendre avec le commandant Fouquet, chef de la région des Sipsong-chu thaï, sur certains points de service, communs aux postes de Vanbou et de Luang-Prabang. De plus, les journaux annonçaient depuis quelques jours, l'arrivée de M. de Lanessan en Indo-Chine et, avant de retourner à Luang-Prabang M. Massie tenait à recevoir les instructions du nouveau Gouverneur général.

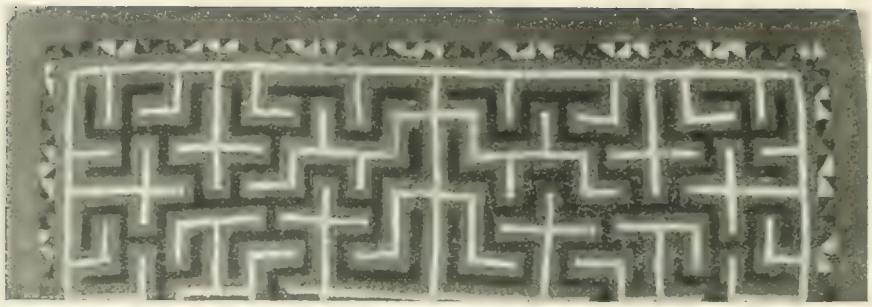


Fig. 22. — Col mco

CHAPITRE III

HANOI

1er juin - 27 juin 1891

Au moment où je quittais Lai-Chau, pour descendre la Rivière Noire, les eaux n'étaient pas encore hautes et l'on pouvait atteindre Van-Bou en moins de trois jours. Malgré l'ardeur du soleil et de fréquentes ondées, nos piroguiers nous déposèrent en effet, dans la matinée du 3 juin, au nouveau poste que l'on était en train d'installer sur la rive gauche de la Rivière Noire.

Rien n'égale la vigueur et l'habileté des piroguiers de Lai-Chau. Deo-van-tri a raison d'être fier de ses Thaïs blancs qui, sur l'eau comme dans la brousse, se montrent merveilleux d'entraînement. Comme agriculteurs, ils méritent, il est vrai, beaucoup moins d'admiration, car la plupart ont été élevés pour la guerre, beaucoup plus que pour la paix. Aussi manifestent-ils un profond mépris pour leurs voisins

les Thaïs noirs de Dien-bien-phu et de la moyenne rivière Noire. Ils racontent qu'au moment de la dernière invasion birmane, c'est-à-dire vers 1860, il y avait environ 60 000 habitants dans la vaste plaine de Dien bien phu : cinq ou six mille d'entre eux prirent les armes pour repousser les envahisseurs, qui s'étaient présentés en très petit nombre, mais les Thaïs noirs n'osèrent pas risquer le combat et s'enfuirent.

Les Birmans, malgré leurs grands airs de matamores, rencontrèrent plus de résistance chez les Thaïs blancs et n'osèrent pas dépasser Van-Bou, où la

Fig. 7. — Ban Nam Ma, au confluent du Nam Ma.

famille des Deo avait établi un camp retranché sur la Rivière Noire. C'est sur l'emplacement de ce camp, indiqué par Deo-van-tri, au mois de janvier précédent, que le commandant Fouquet, chef de la région, avait décidé d'établir le nouveau chef-lieu de Sipsong chu-thaï. Quand j'arrivai à Van-Bou une centaine de coolies procédaient à l'installation du poste, sous la direction du lieutenant Didelot, qui voulut bien nous offrir l'hospitalité dans sa propre case. Là où au mois de janvier il n'y avait

encore que brousse et fourré, s'étendait sur le bord de la rivière, une esplanade bien dégagée avec des chaussées, des ruisseaux endigués, des passerelles et des cases, de jour en jour plus nombreuses. L'emplacement de l'ambulance, des casernes, du télégraphe, des magasins, des maisons d'officiers, des potagers, avait été parfaitement déterminé.

Au centre des Sipsong-chu-thaï, sur un point de la Rivière Noire facilement abordable par les pirogues, à proximité de routes nombreuses et importantes, de beaux villages et de grandes rivières, Van-Bou était plus avantageusement situé que Son-La, l'ancien chef-lieu de la région. Pour bien s'en rendre compte, il faut en effet réfléchir à ce que fut la Rivière Noire, avant la période de troubles à laquelle mettait fin la soumission de Deo-van-tri. A cette époque heureuse il y avait sur le Nam-Té un millier de pirogues, dont trois cents appartenaient à Lai-Chau. Ce canton est resté le centre principal de construction des pirogues, mais la reprise du commerce était si récente, qu'on n'y comptait en 1891 que soixante-dix embarcations.

Avant l'arrivée des Pavillons Noirs il y avait, tant sur le Song-Ma que sur la Rivière Noire, de véritables villes commerçantes : Ta-Kiane, Ta-Hiang, Muong-Het avaient chacun une centaine de maisons chinoises. Près du confluent du Nam-Ma et de la Rivière Noire il y avait deux cents maisons et le même nombre à Van-Yen ; une centaine à Ta-bou et à Itong, où l'on exploitait des mines. Suivant Deo-van-tri, on comptait alors 20 000 toits dans le seul canton de Tuan-Chau et 50 000 dans celui de Lai-Chau. Les mines de Muong-Ane et de Mai-Son étaient exploitées, la dernière par 4 000 Chinois chercheurs d'or, qui consommaient beaucoup d'opium.

Les invasions des Hos du Yunnan mirent fin à tout cela. Deo-van-tri attribuait la formation des premières bandes de pillards, à la mauvaise habitude qu'avaient les autorités chinoises de disloquer leurs troupes sur la frontière, au lieu de les rapatrier. Les anciens soldats, livrés à eux-mêmes et sans ressources, se mettaient alors à piller. Il y eut ainsi une première bande de 70 malfaiteurs, sur lesquels les petits chefs militaires chinois de la frontière n'avaient aucune autorité, et qu'on laissa sortir des

limites du Yunnan. Quand les autres soldats virent que leurs camarades, en menaçant les habitants de mort, pouvaient vivre impunément sur le pays, ils s'y précipitèrent en masse.

Ce fut une nécessité pour les gens de Lai-Chau de louvoyer au milieu de ces difficultés. Deo-van-Seng, qui était Quan phu de Dien-bien pour les Annamites, et son fils Deo-van-tri, pourvu en Chine d'un grade de

Fig. 24. — Deo-van-tri et ses compagnons habituels.

mandarin militaire, ne purent faire autrement que de prendre part à la guerre contre la France et à cette occasion, durent subir plus d'une compromission avec les Pavillons Noirs enrégimentés dans les troupes de la résistance.

Deo-van-tri passa beaucoup de temps au Yunnan dans l'entourage

du vice-roi Som-Koum-Pao (Som Yok jen) avec qui il conserva pendant longtemps une correspondance officielle régulière. Som-Koum Pao n'était pas un Chinois mais un aborigène de race Na. Lorsque éclata la rébellion musulmane, le futur vice-roi était encore étudiant : il prit les armes contre Ye-pha-Sinh, mais se fit battre, et s'enfuit de Tai-ping-phu au Yunnan. Il lutta pendant quinze ans et plusieurs fois victorieux, fut successivement promu aux plus hauts grades. Il avait sous ses ordres une vingtaine d'individus analogues à Luu-Vinh-phuoc, qui étaient loin de le valoir. Som-Koum-Pao et Luu-Vinh-phuoc ne s'aimaient pas. Le célèbre chef des Pavillons Noirs s'aliéna par ses procédés tous ses lieutenants qui passèrent au service de Som-Koum-Pao : on ne lui obéissait que par crainte d'avoir le cou tranché. Som-Koum-Pao mourut en 1890 à l'âge de 63 ans, et c'est en grande partie parce qu'il perdait en lui un ami et un protecteur, que Deo-van-tri, jusque-là encore hésitant, se décida à accomplir sa soumission aux autorités françaises.

Depuis, le Gouvernement Chinois avait nommé vice-roi du Yunnan le mandarin Wang-Kioung-To, inconnu des Deo, mais en relations intimes avec un de leurs pires ennemis, le mandarin de Lin-Ngan qui autrefois avait fait décapiter les chefs thaïs de Muong-Teun et de Muong-La, sur le Nam-Na, à la famille desquels Deo van-tri se trouvait allié par sa mère.

Quelles que fussent les sympathies des Deo à l'égard de la Chine, ce qui les différenciait des vrais Chinois et les mettait souvent en conflit avec eux, c'était leur qualité de seigneurs féodaux Thaïs, en relation de parenté avec beaucoup de mandarins locaux du voisinage. Ils voulaient bien servir les autorités chinoises, combattre sous leur drapeau et diriger au besoin des expéditions de partisans sur les territoires voisins, mais ils ne pouvaient admettre que leur propre domaine fût indéfiniment exposé aux entreprises des pillards et des pirates de profession.

Aussi, après la guerre franco-chinoise et le sac de Luang-Prabang, quand Deo-van-tri comprit que les efforts des autorités françaises tendraient à rétablir l'ordre sur la Rivière Noire, en faisant repasser au Yunnan les bandes chinoises, ses préventions à notre égard tombèrent peu à peu. Au début, et alors qu'il surveillait encore les événements,

il maintint sur le haut Nam-Na la bande qu'il avait à son service, prêt à l'employer au besoin contre nous, si les circonstances le forçaient à se faire Chinois et à surveiller de Muong-La son territoire de Lai-Chau.

Après sa soumission, les autorités chinoises lui créèrent des difficultés et voulurent mettre la bande en mouvement. Deo-van-tri se vit alors dans la nécessité de s'entendre immédiatement avec les Français

Fig. 27. — Pirogues de Lai-Chau dans le port d'Hanoï.

pour la soumission de ces pirates. C'est ainsi que dans l'été de 1890, Nguyen-Cao et ses compagnons furent désarmés. Les plus inoffensifs furent autorisés à se fixer dans le canton de Lai-Chau ; les autres déportés à Poulo-Condore et Nguyen-Cao lui-même livré aux Chinois, au grand mécontentement de Deo-van-tri, qui avait cru pouvoir garantir sa sécurité.

Jusqu'à son retour à Hanoï au mois de décembre 1890, le Thao

demeura boudeur au Nam-Youm et ne consentit à venir nous rejoindre, que sur les instances de M. Vacle, qui avait réussi à lui inspirer une grande confiance. L'accueil qu'il reçut à Hanoï l'avait complètement calmé, mais depuis, l'affaire de Nguyen-Cao était restée pour lui une de ces questions délicates, qu'il valait mieux ne pas aborder. Toutefois comme il s'était absolument compromis avec nous, les pirates ne pouvaient plus compter sur lui, et son nouveau voyage à Hanoï allait permettre au Protectorat d'aborder avec lui un certain nombre de questions, relatives à la protection des frontières et à l'organisation, sur son territoire, de tout un système défensif confié à sa bonne foi.

Deo-van-tri comprenait tout cela si bien, qu'à défaut des autorités chinoises sur lesquelles il ne pouvait plus s'appuyer dans la région de Ban-Leing et de Phong-Tho, il avait résolu de tenir compte des recommandations du colonel Pennequin et de M. Pavie, et de rétablir sur un meilleur pied ses rapports avec le Quan-phong, mandarin de Laokay, dont il se trouvait séparé depuis si longtemps par les sentiments d'une violente rancune. Les circonstances permirent que je fusse le témoin et en quelque sorte l'intermédiaire de cette réconciliation.

Deo-van-tri et Kam-Doi m'ayant averti à Lai-Chau, que quelque chose se préparait, j'eus soin d'aviser par lettre le chef de la région, qui était alors le capitaine de Gineste, que le Quan-phong essaierait de rencontrer Deo-van-tri à Vanbou. Le 5 juin, j'appris que le to-lai de Son-La venait de demander deux jours de permission, pour aller voir le Quan-phong arrivé la veille à Hieu trai.

Le 6 juin vers midi, Deo-van-tri et Kam-Doi arrivèrent enfin à Van-Bou. Le lieutenant Didelot les reçut à déjeuner. Pendant le repas, le Thao déclara qu'il voulait désormais vivre en paix avec tout le monde, surtout avec ses voisins, s'occuper le moins possible d'administration et concentrer toute son attention sur ses opérations commerciales. Le même jour, le Quan-phong se présenta au poste. Il était accompagné d'une suite nombreuse, équipée comme celle de Deo-van-tri et dont faisaient partie le li-tuong d'Itong et le to-lai de Son-La. C'était un petit homme aux yeux intelligents mais sans franchise, habillé à l'anna-

mite et décoré à la fois du dragon d'Annam et de la Légion d'honneur. Il nous déclara être venu pour voir Deo-van-tri. Le lieutenant Didelot lui offrit une case, mais il ne l'accepta pas, car il rentrait le soir même à Hong. Il exprima le regret de ne pas s'être trouvé à Laokay au moment du passage de M. Pavie, mais n'accepta pas la proposition que je lui fis de descendre avec moi à Hanoï.

Après avoir causé quelque temps du Yunnan, des Sipsong panna, et de notre voyage, le Quan-phong désira être conduit à la case de Deo-van-

Fig. 29. — Vue de Cho' Bo' (dessin de l'auteur).

tri. J'envoyai mon interprète Kiouaup assister à l'entrevue qui fut courte et très calme. On ne fit aucune allusion au passé, les deux anciens adversaires causèrent surtout du voyage aux Sipsong-panna. Le Quan-phong se retira, en laissant au thao un fiel d'ours, cadeau généralement fort apprécié. Après son départ, Deo-van-tri vint me raconter lui-même ce qui s'était passé. Il me dit que le Quan-phong était venu pour rétablir la paix, que maintenant l'accord existait entre les chefs de Laokay et de Lai-Chau et qu'à

défaut d'amitié, on allait pouvoir entrer à nouveau en relations d'affaires. Deo-van-tri, dans son récit, affectait de traiter le Quan-phong de très haut ; il faisait peu de cas du fiel d'ours qu'il lui avait offert : du beau costume que portait le Quan-phong, alors que lui-même n'avait fait aucune toilette pour recevoir son inférieur, qui s'était présenté comme il le devait, disait-il, en frère cadet. En apprenant que les jeunes gens de la famille des Deo allaient se rendre en France : « Comment, se serait écrié le Quan-phong, vous allez les envoyer si loin ».

En réalité Deo-van-tri n'avait pas été sans remarquer sur la poitrine du Quan-phong la décoration de la Légion d'honneur, qui lui valait dans le poste même les honneurs militaires. Il se déclarait en somme très satisfait de cette entrevue, où lui et son ancien ennemi avaient su s'éviter toute blessure d'amour propre. A partir de ce jour, Deo van-tri estimait que les rapports entre Lao-Kay et Lai-Chau allaient reprendre leur cours normal. « M. Pavie le désirait vivement, me dit-il. Je suis heureux pour lui et pour le pays de ce résultat ».

En arrivant à Vanbou, Deo-van-tri m'avait transmis les dernières nouvelles arrivées à Lai-Chau. Le chef du convoi de M. Pavie l'avait laissé à Man-Hao, où il s'était embarqué sur le fleuve Rouge ; le chef de la Mission devait donc être déjà depuis quelques jours à Hanoï : mais, depuis mon arrivée à Van-Bou, il m'avait été impossible de communiquer par le télégraphe avec lui. La ligne n'aboutissait pas encore au nouveau chef-lieu de la région, et entre Hanoï et Son-La, le fil était toujours rompu. On avait, il est vrai, de grands projets de réalisation prochaine : quelques mois auparavant, le Directeur des postes et télégraphes avait envoyé M. Millot faire une étude sur le terrain, pour la prolongation du réseau vers Dien-bien-phu et Luang-Prabang ; après avoir achevé sa mission, M. Millot était rentré récemment à Hanoï.

Mon éloignement me pesait fort, car j'ignorais les intentions de M. Pavie au sujet de plusieurs individus dont notre caravane venait de s'enrichir. Outre les quatre jeunes gens destinés à l'Ecole coloniale que Deo-van-tri avait amenés de Lai-Chau, j'avais été rejoint à Vanbou par un groupe de onze Shans, venus sous la direction de Se Aian et de Mong-Pho,

deux Birmans qui, de Saïgon, nous avaient suivis par delà le Mékhong jusqu'à M. Kié, où ils avaient prolongé leur séjour après notre départ.

Se Xian était ce serviteur fidèle, que le prince Myngoon nous avait indiqué en 1890, comme ayant, trois ans auparavant, visité les Sipsong-panna. Lai-Chau étant alors troublé, cet envoyé n'avait pu profiter de la route de Poufang et avait été obligé de faire un détour par le Yunnan. Il traversa M. La, Ban Done, Xieng-Mi, le Ki ma pa, Muong-

Fig. 27 — Le mandarin Dinh-van Vinh.

Lè et vint aboutir à Kouang-tiou-line. Il put atteindre ensuite Xieng-Hung et se mettre en rapport, tant avec les chefs Lus du Haut-Mékhong qu'avec les princes Shans réfugiés dans le pays. Il revint ensuite vers Hanoï par Muong-Seng, Dien-bien-phu et Tuan-Giao, où il rencontra M. Pavie qui se rendait alors d'Hanoï à Luang-Prabang. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnait alors qu'ils auraient un jour l'occasion de se retrouver.

Avant de quitter les rives du Mékhong, nous avions prévenu les chefs de la région que la route de la Rivière Noire, fermée pendant si longtemps, était rouverte et qu'elle se prêtait aux transactions entre le Tonkin et les Sipsong-panna. Quelques Shans s'étaient décidés à profiter aussitôt de notre indication et avaient résolu de s'associer à Se-Aian, qui rentrait à Saïgon. C'est ainsi qu'ils m'avaient rejoint, au nombre de onze, à Van bou et qu'ils réclamaient ma protection pour la suite de leur voyage. J'étais fort embarrassé de tout ce monde et de la suite assez nombreuse que Deo-van-tri traînait derrière lui, avec l'arrière-pensée de l'emmener jusqu'à Hanoï.

J'invitai Deo-van-tri et Kam-Doi à prendre les devants, pendant que j'attendais encore à Vanbou M. Vacle. Ils se mirent en route le 8 juin, et M. Vacle arriva le lendemain soir en compagnie du Dr Peltier. Le lendemain matin, eut lieu le départ général. A Ta-Kiane, je rencontrai Kam-Doi, qui me remit une lettre du commandant de la région, l'invitant à rejoindre son canton dans le plus bref délai. Il dut se résigner et renoncer à Hanoï. Entre Ta-Kiane et Ta-Khoa, je rejoignis Deo-van-tri. Le lendemain, 11 juin, nous étions à Van-Yen, où un frère du Thao, Kam-Sam, qui remplissait depuis peu les fonctions de Quan-phu dans cette partie des Sipsong-chu-thai, se joignit à son tour à notre convoi. Le 12 juin, dans l'après-midi, nous débarquions à Cho'-Bo'. Là, du moins, je trouvai le télégraphe que le Directeur général, M. Brou, voulut bien rétablir à mon intention.

J'avais laissé, le 4 janvier précédent, Cho'-Bo' dans un état de prospérité que le Gouverneur général, M. Piquet, avait lui-même constaté, en venant visiter avec nous la Rivière Noire. Et voilà que partout où nous avions admiré la vie, je ne rencontrais plus que la mort. Un drame terrible s'était, en effet, accompli dans la nuit du 29 janvier. Le chancelier résident, M. Rougery, qui nous avait fait un si bon accueil, fut tout à coup attaqué vers minuit, dans sa demeure, par la bande du Doc Ngu, qui, après l'avoir égorgé, dispersa les miliciens, pilla tout et mit le feu au village. La plupart des Européens réussirent, non sans peine, à se sauver au milieu des ténèbres; quelques-

uns furent massacrés. Ce désastre, malheureusement dû à certaines imprudences que l'on eût pu éviter, produisit dans tout le Tonkin une impression telle que, depuis ce temps, Cho'-Bo' restait en quelque sorte enseveli sous ses cendres, personne ne voulant reprendre la direction des affaires délicates qui avaient causé la mort du malheureux Rougery.

Comme il fallait punir un coupable, ce fut le mandarin en charge

Fig. 28. — Village flottant sur la basse Rivière Noire.

Dinh van Vinh que l'on déporta à Poulo Condore, pour n'avoir su ni prévoir ni empêcher. Dans ce pays, Moï de Cho' Bo', improprement appelé Muong, si fier de ses privilèges séculaires, Dinh van Vinh était considéré comme un intrus par les partisans de Dinh Tô, le chef féodal héréditaire. C'est celui-là qu'on accusait d'avoir appelé à Cho' Bo', pour se venger, la bande du Doc Ngu.

Deo-van-tri était avec nous en janvier et voici ce qu'il nous avait

dit lors de son passage à Cho' Bo' : « Le Dinh-Tô est un chef très puissant respecté et obéi presque à l'égal d'un roi par tous les Moïs, car il appartient à la famille des Dinh qui a donné autrefois au Tonkin une dynastie royale. C'est donc un personnage important envers lequel on est tenu à des ménagements. Il a bien accueilli les Français au début et paraissait disposé à marcher d'accord avec eux ; mais, obligé de se servir d'interprètes annamites qui, dans leurs traductions, dénaturaient sa pensée et celle des résidents, il a mieux aimé se retirer que de continuer à vivre au milieu de malentendus perpétuels. Quant à Dinh-van-Vinh, ce n'est qu'un petit mandarin annamite et ses antécédents de pirate sont connus de tous. Il a beau être quan-phu de la province, aux yeux de l'habitant le vrai chef sera toujours le Dinh-Tô. »

Il était fort malheureux que l'on eût perdu de vue ces vérités. Nous ne fûmes, hélas ! point surpris, quand l'écho des événements de Cho'-Bo' parvint à Lai-Chau, car nous savions qu'on s'était trop efforcé d'imposer aux Quan-lanh, maîtres de la terre et des hommes dans le pays moï, les principes administratifs ayant cours dans le Delta. Or, on ne peut traiter comme des fonctionnaires ordinaires des propriétaires fonciers, libres de disposer de leurs hommes et de leurs biens comme ils l'entendent et habitués à s'appuyer sur leurs serviteurs.

M. Vacle qui, par un séjour de plusieurs années dans cette région, avait acquis une grande expérience des usages moïs et était en relation d'amitié avec tous les chefs, vint avec moi visiter le Dinh-Tô, qui nous avait reçus l'année précédente dans son domaine de Su-Yut. Deo-van-tri et Kam Sam nous ayant accompagnés, on s'abstint dans la conversation d'aborder aucun sujet délicat : mais les Thaos racontèrent avec beaucoup de naturel, de quelle façon la paix s'était rétablie et maintenue depuis trois ans sur la Haute Rivière Noire, et ils insistèrent sur ce fait, que les Thaïs vivaient avec les Français en très bonne intelligence, parce qu'on s'était efforcé des deux côtés de se comprendre au lieu de se chercher chicane.

A la suite du drame de Cho' Bo', la maison de la résidence où avait eu lieu le meurtre de Rougery fut abandonnée. La milice et la résidence

s'installèrent provisoirement dans l'ancien poste militaire, le meilleur emplacement de Cho' Bo' : mais les habitants étant à peine revenus, on songeait à transporter à Phuong-lam le chef-lieu de la province. Aussi négligea-t-on de rétablir le bureau télégraphique jusqu'au jour où notre retour fut annoncé. La hausse des eaux facilitant à ce moment la navigation, la chaloupe des messageries fluviales, le *Laokay*, vint jusqu'à Cho' Bo' au devant de nous. Elle ramenait dans sa région le commandant Fouquet qui, après une blessure reçue à la poursuite du Doc-Ngu, avait été prendre quelque repos dans le Delta.

Le commandant m'apportait des nouvelles de M. Pavie, arrivé le 5 juin à Hanoï, avec qui il venait de passer une semaine. Tant à cause de notre retard, que pour rencontrer à Saïgon le nouveau Gouverneur général, le chef de la Mission s'était décidé à quitter le Tonkin avant mon arrivée.

J'eus beaucoup de peine à calmer la déception de Deo-van-tri, qui parlait de s'en retourner immédiatement à Lai-Chau et de ramener avec lui les quatre jeunes gens. Je lui fis comprendre qu'il avait tout intérêt à se présenter à Hanoï aux autorités, et qu'au moyen du télégraphe, il pouvait facilement correspondre avec M. Pavie à Saïgon. Le Thao se rendit à mes raisons : mais il fut décidé que Kam-Sam remonterait à Van-Yen avec le commandant Fouquet. Je profitai aussi du départ de M. Pavie pour réduire le nombre par trop considérable de ceux qui voulaient accompagner Deo-van-tri à Hanoï. Quelques-uns des Shans remontèrent aussitôt à Lai-Chau. M. Massie communiqua au commandant Fouquet, qui se rendait précisément à Dien-bien-phu, tous les renseignements qu'il avait pu recueillir en revenant de Luang-Prabang.

Le 14 juin, nous quittâmes Cho'-Bo' sur le « *Laokay* », heureux de retrouver enfin, sur un bateau à vapeur, la vie et les habitudes françaises. Plusieurs de mes compagnons indigènes, qui n'avaient jamais rien vu de semblable, n'en revenaient pas. J'arrivai le soir même à Hanoï, où m'attendaient encore les capitaines Cupet et de Malglaive, membres de la Mission. Ils travaillaient à la carte, dans les bureaux de l'État-major, depuis la fin de leur campagne de Kratich, au pays des Sedang, entre le

Mékhong et la mer. Deo-van-tri et ses hommes s'installèrent dans un bâtiment du petit lac, qu'ils avaient déjà occupé pendant leur précédent séjour. Ils y retrouvèrent le Cambodgien Ngin et Kam-Kouy, restés à Hanoï pour les attendre, après le départ de M. Pavie.

Au moment de mon retour au Tonkin, de grands changements étaient en train de s'accomplir dans le haut personnel du Gouvernement : M. de Lanessan étant sur le point d'arriver et M. Piquet déjà de retour en France, l'intérim du Gouvernement général était rempli par M. Bideau, avec M. Mouttet comme directeur de son cabinet. Ils voulurent bien s'occuper de la Mission et me faciliter la tâche, tant pour le règlement des comptes que pour la réception de Deo-van-tri. Je présentai le Thao au résident supérieur, M. Brière, désireux de recourir à ses bons offices, pour le rétablissement de l'ordre sur les limites du Delta, avec le concours de M. Vacle, qui restait au Tonkin après la dispersion de la Mission. Pour le moment, Deo-van-tri, tout entier à ses intérêts commerciaux, fut mis par nous en rapport avec plusieurs négociants, qui engagèrent des affaires avec lui.

M. Bideau accorda deux audiences à Deo-van-tri. Il lui donna, ainsi qu'à ses compagnons, des médailles commémoratives de leur expédition aux Sipsong-panna et lui annonça le prochain retour du colonel Pennequin sur la Rivière Noire. Deo-van-tri fut admis à exposer ses observations sur la récente application aux Chinois de la taxe de résidence. Tout le long de la Rivière Noire, il avait recueilli les plaintes des intéressés et à Van-Yen, il avait constaté une certaine fermentation chez les Chinois du Phu-Yen. Une étincelle eût suffi pour mettre le feu aux poudres, dans ce canton voisin de Cho'-Bo' et de Hung-Hoa, où les bandes de pirates étaient si puissantes et où il était si difficile de se fier aux chefs locaux.

On tint le plus grand compte des observations de Deo-van-tri et de mes indications; l'état-major fit aussi au Thao de Lai-Chau le meilleur accueil. Deo-van-tri avait été tout d'abord un peu étonné, en ne trouvant plus à la tête de l'administration les mêmes personnes qu'au mois de janvier; mais quand il vit comment il était reçu, il fut complètement rassuré sur les dispositions des autorités françaises et se prêta aussitôt à

la proposition que lui fit M. Pavie par le télégraphe d'attendre à Hanoï l'arrivée de M. de Lanessan.

Avant de s'embarquer à Haïphong, M. Pavie m'avait invité à le rejoindre le plus tôt possible pour rentrer en France, où le département des affaires étrangères nous attendait. Je faillis être retardé par une insolation, que je dus au changement d'hygiène, après mes nombreux mois de brousse. Mais grâce aux bons soins de MM. Morin, Bouyeure et Basset, qui m'avaient offert l'hospitalité dans leur maison, je pus me tirer assez facilement d'affaire. Les quatre jeunes Thaïs et les trois Shans, dont j'avais la charge, rejoignirent immédiatement à Saïgon M. Pavie pendant que j'allais visiter Hong-Kong, avant de retourner en Europe. Aussitôt en mer, je fus guéri.

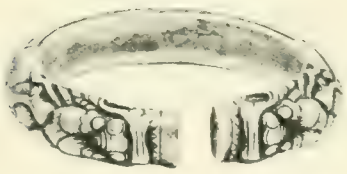


Fig. [illegible] — Bracelet thai de Lai-Chau

DEUXIÈME MISSION

SUR LES FRONTIÈRES DU SIAM DE LA CHINE ET DE LA BIRMANIE

3 juin 1894 - 25 mars 1895

Fig. 20. — Pirogue de fête laotienne (dessin indigène).

CHAPITRE I

LUANG-PRABANG

SÉJOUR A LUANG-PRABANG ET NAVIGATION SUR LE MEKHONG

3 juin - 22 juillet 1894

Luang-Prabang ! Que de rêves ce nom magique avait fait naître en mon imagination de collégien, quand, penché sur les récits de voyage de Mouhot, de Garnier, d'Harmand et de Neis, j'étais hanté par l'envie de suivre leurs traces et d'assurer un jour à la France la possession de cette capitale du Laos, perdue au loin, sous les cocotiers et arrosée par l'un des plus grands fleuves du monde.

Plus tard, la Fortune qui favorise les audacieux avait fait de mes souhaits une réalité ; j'avais eu la joie de visiter, en 1889, Luang-Prabang, et de tous mes rêves aucun ne s'était envolé : mon enthousiasme n'avait pas faibli.

Aussi fut-ce avec une satisfaction très grande que quatre ans plus tard, le 3 juin 1894, j'aperçus de nouveau, en descendant le Mékhong, la flèche dorée de Tiom Si et le confluent du Nam Kane. Le roi avait envoyé au-devant de nous, pour faire honneur à la Mission, ses pirogues de gala, rouge et or, au bec recourbé, avec un équipage de musiciens couverts de vêtements multicolores. Au lieu de descendre, comme quatre ans plus tôt sur la rive droite, au débarcadère de l'Agence française, ce fut sur la rive gauche, devant l'escalier royal, que notre convoi s'arrêta. Et le soir même, après avoir revu tous nos anciens amis et ceux de la dernière heure, nous fêtions avec M. Vacle, à la table du Commissariat, notre heureuse arrivée dans la vieille capitale du Lan-Chhang, enfin devenue française.

Une de mes premières visites fut naturellement pour le chef dévoué du parti français, notre ami le Sathouk de Wat Mai, à qui le président de la République, M. Carnot, m'avait personnellement confié le soin de remettre un présent de soie jaune. C'était non seulement un témoignage de la reconnaissance du Président, pour les services rendus par le Sathouk à la France, mais encore une réponse à l'appel qu'il lui avait adressé en des jours de découragement et que le pauvre Massie, succombant avant l'heure, n'avait pu faire parvenir lui-même jusqu'à sa haute destination.

La pagode de Wat Mai, résidence du Phra Bang, et placée sous l'autorité du Sathouk, était un des endroits de Luang-Prabang où j'aimais le mieux m'arrêter dans mes flâneries bien-aimées à travers la ville. Notre ami s'intéressait à tout ce qui lui parlait de la France, où il souhaitait aller un jour et ses questions, entrecoupées de longs silences, avaient toujours un nouvel imprévu qui me charmait. Qui peut dire ce qui se passe dans l'âme d'un bonze laotien, disposé, par sa doctrine et par les habitudes de sa race, à toutes les tolérances, et toujours porté vers la rêverie? Que faire d'autre en effet que de rêver, dans ces cases en bois, isolées du sol par les pilotis, où s'insinue le parfum des aréquiers et des jasmins et où

la lumière du soleil ne pénètre que tamisée par le feuillage des cocotiers et des grands manguiers ?

Les peuples d'Indo-Chine ont un sens profond de la poésie de la nature, que nous sommes bien loin d'égaler. Le monde inanimé qu'ils remplissent d'esprits et de fantômes, fait naître à tout instant dans leurs imaginations une abondance de figures et de pensées, dont nous nous

Fig. 41. — La pagode de Wat Mu à Luang-Prabang.

faisons à peine idée. Aussi n'ont-ils aucun besoin du bruit et du mouvement, inséparables de la vie, pour toute une autre fraction de l'humanité. Un des grands charmes de Luang-Prabang, que j'avais d'ailleurs également éprouvé à Nan, consiste dans le calme profond qui règne dans les rues ombragées par les grands arbres des jardins; les nombreuses pagodes qui ornent la ville sont toutes admirablement encadrées dans la verdure et, malgré le délabrement des objets du culte, elles

attirent toujours par quelque détail décoratif auquel on ne peut rester insensible. C'est surtout à la tombée du jour qu'il fait bon entrer dans une pagode, au moment où les femmes répandent l'eau lustrale, offrent au Phra Chao des pyramides de fleurs et invoquent son secours, en frappant sur leurs petits gongs de bronze.

C'est l'heure où les amoureux commencent à circuler dans les rues pour aller rejoindre leurs belles, réunies à l'entrée des bois, où elles chantent d'une façon si curieuse. C'est aussi le moment où les femmes reviennent de se baigner dans le fleuve. Quelquefois à cette heure-là, après avoir passé la plus grande partie du jour à travailler, j'allais moi-même prendre un bain réconfortant dans le Nam Kane, et je croisais en chemin l'une ou l'autre de ces coquettes Laotiennes, qui le matin, à l'heure animée du marché, jouaient si habilement de l'écharpe, quand quelqu'un d'entre nous se montrait.

Fig. 42. — Jeune laotienne à Luang-Prabang.

Souvent il y en avait, qui s'enhardissaient à suivre sous notre véranda, les matrones avisées qui venaient nous offrir toutes les curiosités de la ville ; et alors on était bien tenté de marchander des sourires à ces jolies vendeuses qui, à genoux, les mains jointes, offraient d'une voix chantante des fleurs, en même temps que des bracelets, des épingles et des boucles laotiennes. Leur étalage se composait aussi d'étranges objets, tels que des cornes de bêtes enchâssées, des oursins pétrifiés, des haches en bronze et des

silex préhistoriques, ou bien encore quelque belle pièce d'argenterie repoussée, vendue en cachette par un prince.

Nos interprètes, qui suivaient régulièrement les audiences du tribunal indigène, nous racontaient des anecdotes éminemment suggestives, sur le compte de certaines dames laotiennes qui, spéculant sur la liberté de l'amour à Luang-Prabang, trouvaient le moyen d'augmenter outre mesure, avec leurs revenus, le nombre de leurs caprices. Le divorce

Un coin de pagode à Luang-Prabang.

sévissait à ce moment avec rage, au grand désespoir des anciens du pays qui rappelaient volontiers l'époque, où, avant l'arrivée des Siamois, les vierges étaient folles, mais les femmes fidèles.

En tête de ces anciens, venait le vieux Roi, dont les facultés baissaient, mais pour qui ce fut encore un plaisir de nous revoir. Le pouvoir était régulièrement passé aux mains de son fils Saccharine, dont l'autorité s'exerçait d'une façon débonnaire, mais consciencieuse, peut-être aussi

avec un certain scepticisme assez excusable chez un prince, qui, pendant plusieurs années, avait dû subir l'intervention des Siamois et qui voyait la domination française débuter par le partage de son territoire et de sa capitale, en deux tronçons.

Lors de mon premier séjour en 1890, je n'avais vu les princes que dans des occasions assez solennelles, où leur initiative s'effaçait à tout propos devant celle des fonctionnaires siamois dont ils étaient flanqués. Cette fois-ci je pus les juger mieux, car il ne se passait pas de jour, sans que l'un d'entre eux vînt nous trouver.

Le Roi me frappa surtout par sa bonne volonté et son bon sens. Fort mal secondé par les mandarins du Senam, gens incapables et frondeurs, dominés par leurs intérêts immédiats et particuliers, il était remarquable par sa simplicité ainsi que par son aptitude à concevoir l'utilité de certaines réformes. Sur un point seulement il était irréductible. Si détaché qu'il fût au fond du pouvoir, il ne pouvait admettre que le royaume de Luang-Prabang, qui avait subsisté à travers les siècles, pût se trouver démembré par un simple trait de plume.

Je ne pouvais manquer de constater l'immense différence existant entre les usages laotiens et ceux que j'avais eu l'occasion d'observer au Tonkin. Tandis que le mandarin annamite ne renonce jamais au décorum qui s'attache à sa charge, ces princes dont l'autorité est pourtant héréditaire et s'étend sur de très vastes territoires, se distinguaient à peine, dans la vie ordinaire, de tous ceux qui les entouraient. En revanche, dans certaines circonstances telles que les fêtes publiques, ils faisaient revivre une partie des solennités traditionnelles transmises par les anciens rois du Lan-Chhang. Alors ils revêtaient de somptueux costumes dorés, se faisaient porter sur des palanquins à travers les rues de la ville et n'apparaissaient partout qu'avec les divers insignes de la souveraineté.

Nos réceptions au palais présentèrent ce caractère de solennité, aussi bien que la fête de la remise des brevets et d'autres cérémonies politiques ou religieuses, auxquelles j'eus par la suite l'occasion d'assister, et qui me firent apercevoir la vie laotienne sous un de ses aspects les plus curieux.

La participation des bonzes donnait un caractère très spécial à certaines fêtes, car tant à l'intérieur des pagodes lorsqu'ils psalmodiaient, qu'au dehors lorsqu'ils recevaient les offrandes des dévotes, les notes claires de leurs costumes, jaunes, verts, oranges et pourpres se détachaient sur les fonds sombres, de la façon la plus harmonieuse. Ils ne dédaignaient point parfois de venir nous rendre visite, en compagnie de leurs jeunes élèves, certains d'être toujours parfaitement accueillis.

La maison princière, tout en bois de teck et de pin, où le commissariat était alors installé, se trouvait à quelque distance du fleuve, de l'autre

Fig. 3. — Un défilé de fête à Luang-Prabang.

côté de la colline du Tiom-Si, complètement dégagée sur ses pentes, des constructions qui la couvraient encore en 1890.

M. Vacle s'était appliqué à donner à cette belle demeure tout le confortable qu'il s'entendait si bien à créer. Par ses soins, le grand hall du milieu, entouré de divans, rempli de fauteuils, de tables et de bibelots, aéré par de superbes pankas, produisait une impression de surprise. La salle à manger tendue d'étoffes Méo bleues et blanches, avec une table toujours garnie de fleurs, bien servie, et cuisine à l'avenant, était merveilleusement réussie. On retrouvait dans tous les détails de l'aménage-

ment des chambres, la même perfection de goût qui faisait honneur à celui qui, en quelques semaines, avait su tirer du Laos même tant de ressources.

Nous étions arrivés à Luang-Prabang avec l'intention de prolonger le moins possible notre séjour, mais le roi et le Senam nous firent connaître un si grand nombre d'actes très graves, commis volontairement par les Siamois, pour éluder les engagements d'octobre 1893, qu'il fallut se livrer à une enquête des plus sérieuses et prendre aussitôt les mesures les plus urgentes, pour rétablir l'ordre complètement troublé.

Fig. 35 — Le Nam-Kane près de son confluent à Luang-Prabang.

Notre travail était déjà très avancé, quand l'incendie de la maison du commissariat où la Mission était tout entière réunie, s'embrasa un beau soir comme une boîte d'allumettes pendant que je me baignais dans le Nam Kane. Aucun de nous n'étant là, il fut impossible de rien sauver. Les provisions accumulées par M. Vacle furent anéanties et nous perdîmes ce que nous avions nous-mêmes apporté de Bangkok, pour toute la durée de notre Mission. Non seulement, nos notes, nos passeports, nos vivres, nos instruments, nos vêtements furent détruits,

mais une partie de notre argent fut retrouvé fondu dans les décombres et ce fut un grand bonheur pour nous de retrouver sous les débris fumants de notre demeure, assez de piastres intactes, pour qu'il fût encore permis d'avoir quelque confiance dans l'avenir. Jamais je n'eus l'occasion de constater, comme en cette circonstance, combien l'argent est le véritable nerf de la guerre. Après l'incendie du commissariat de Luang-Prabang

Fig. 36 — Les princesses laotiennes confectionnant mes vêtements

il pouvait sembler que pour plusieurs mois au moins, nous allions être complètement réduits à l'impuissance. Mais, ayant bravé la saison des pluies et les maladies qu'elle entraîne, pour accomplir l'œuvre que nous nous étions imposée, nous n'étions nullement disposés à reculer devant le feu, et les difficultés que nous rencontrions furent pour nous, on peut le dire, un nouveau stimulant.

En quelques jours, j'eus vite fait de reconstituer mes premiers journaux de marche, pendant que les scribes du roi rétablissaient d'après les originaux, les pièces de nos dossiers. Ceux de nos compatriotes habitant la ville, qui avaient échappé à l'incendie, mirent un dévouement extrême à nous pourvoir de l'indispensable. MM. Macey et Wartelle, quoique bien médiocrement pourvus eux-mêmes, me vinrent très amicalement en aide, ainsi que le roi et le second roi. Mais comme les chaussures et les vêtements me faisaient tout à fait défaut, je pris le parti

Fig. 57. — Une rue de Luang Prabang

de m'habiller comme les indigènes. La chose était facile à cette époque de l'année, si chaude que l'usage de camisoles en indienne confectionnées par des princesses laotiennes, et de sampots en soie sur mes jambes nues, me parut presque un bienfait.

Comme j'avais sauvé un feutre à larges bords, de l'incendie, il m'était possible de braver en plein midi le soleil : avec une couverture européenne que me donna le roi, une moustiquaire et un matelas, j'eus la tranquillité des nuits assurée. M. Macey avait dans son agence commer-

ciale de la rive droite, quelques tricots qu'il me passa, il me fournit aussi les crayons, le papier, les plumes et la boussole qui m'étaient indispensables. Je collectionnai sur le marché des coffres et des boîtes laotiennes pour y renfermer mon menu bagage : une lampe américaine et du pétrole pour me servir la nuit de fanal : et je montai tant bien que mal ma batterie de cuisine avec quelques pièces dépareillées.

Ce qui me manquait le plus, c'était les vivres. Je parvins à me

Fig. 8. — Le Berge du Mékhong à Luang Prabang.

procurer du sel et du poivre, mais il ne fallait songer à des provisions européennes d'aucune sorte. Je n'en étais pas, il est vrai, à mes débuts dans la vie de brousse, car j'avais connu les privations avec Deo-van-tri, sur les frontières du Yunnam en 1891, mais je savais que là où des indigènes vivent, un Européen, pourvu d'argent et investi d'une certaine autorité, peut encore se tirer d'affaire.

J'insistai donc, auprès du roi, pour qu'il envoyât des ordres précis dans

la partie de son territoire où j'allais avoir à circuler. J'obtins enfin du chef des bonzes de Wat Mai, notre ami le Sathouk, qu'il décidât son frère Done-Tha, homme expérimenté et dévoué s'il en fût, à m'accompagner et à me servir de guide. Par bonheur, M. Lugan qui partait à ce moment-là en mission pour Vien Chane, put mettre à ma disposition quelques mules qu'il avait acquises l'année précédente de M. Garanger. Le chef de ce convoi, un homme de Laï-Chau, avait été jusqu'à Xieng-Tong et était par conséquent habitué à la région du Haut-Mékhong. Seulement les bats ayant disparu dans l'incendie et les fers ayant été tordus par le feu, il fallut réparer le dégât, ce qui nous demanda quelques jours.

Fig. 29. — Le Thom-Si et l'entrée du palais à Luang-Prabang.

Pour affronter le fleuve, il fallait d'ailleurs que la crue s'y prêtât. Nous étions dans les premiers jours de juillet ; le Mékhong monta rapidement dans la nuit du cinq, et s'éleva subitement de trois mètres, ce qui permit à M. Pavie et à M. Caillat de s'embarquer pour la descente. Mais la montée du fleuve était impossible ce jour-là, à cause de la violence du courant et des troncs d'arbres qu'il charriait.

Je profitai de ce retard, pour compléter mes renseignements sur la région du Nam-Ta, située sur la limite de Luang-Prabang et Xieng-Khong. Rien de plus surprenant que l'ignorance des habitants de la capitale : les mandarins du Senam ne purent me procurer qu'avec peine

des indications d'ailleurs fort incorrectes sur les frontières et sur l'organisation de muongs, réputés aussi lointains. Le mieux était encore de faire mon expérience moi-même et d'aller les visiter la boussole à la main.

M. Pavie m'avait, à cet égard, laissé toute latitude, se bornant à me donner rendez-vous, vers la fin de l'année, à Hanoï ou sur la Haute Rivière Noire : mais pour que ma tâche fût bien remplie, il importait avant tout d'installer définitivement les agences de Xieng-Khong et de Xieng-Sen. Or aucun des collaborateurs que le Gouvernement général

Fig. 46. — Luang-Prabang et la rive droite du Mékhong.

nous avait promis, dès le mois de janvier, et que nous avions espéré trouver à notre arrivée à Luang-Prabang, n'avait encore donné signe de vie. Personne non plus ne s'était montré sur le Haut Nam Hou, où le Gouvernement avait décidé la création d'un poste de surveillance à M. Hahin sur la frontière du Yunnan : M. Garanger à qui ce poste était réservé se trouvait encore sur le Moyen Mékhong, au moment où j'allais moi-même me mettre en route.

Aussi fus-je extrêmement heureux de trouver en M. Macey, agent

commercial de France à Luang-Prabang, qui avait déjà été notre compagnon en 1889, assez de dévouement, pour accepter l'offre que lui fit

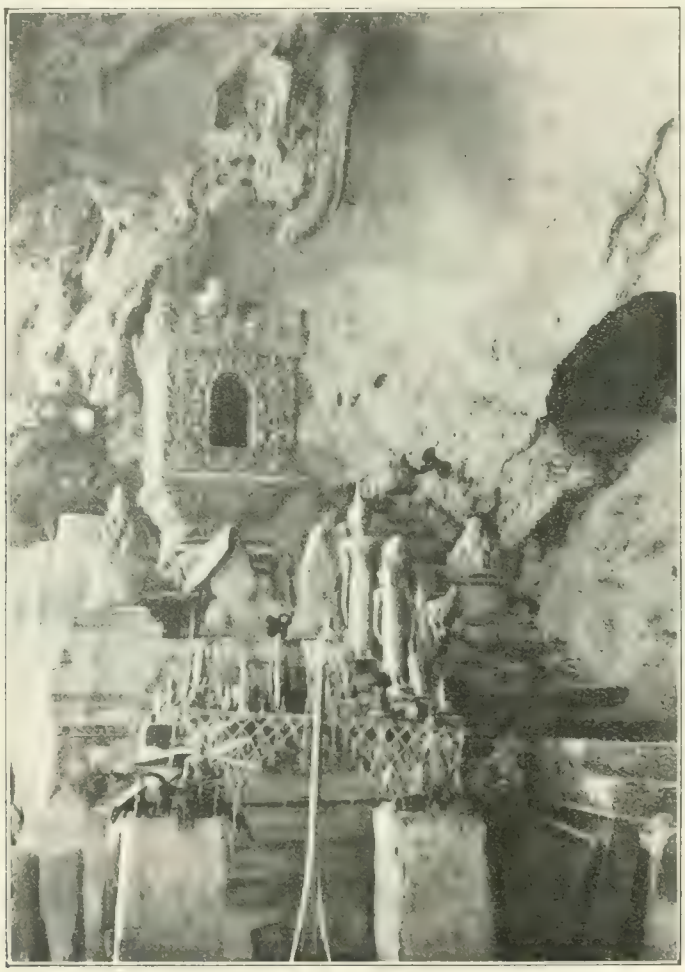


Fig. 41. — La grotte de Pak-hou

M. Pavie, de m'accompagner jusqu'à Xieng Khong et d'assumer la surveillance du Haut Fleuve, le jour où je serais moi même obligé de m'éloigner pour remonter vers le Nord. Ses paquets furent vite faits

comme les miens, et dès que l'état du Mékhong le permit, nous fîmes transporter le 9 juillet, notre mince bagage dans les pirogues qui nous attendaient le long de la berge.

Le roi, les princes, le Sathouk vinrent avec M. Vacle et les autorités françaises de Luang-Prabang, nous saluer sur la rive. Ce fut un départ assez impressionnant, car la saison des pluies battait son plein, et dépourvus de tout comme nous l'étions, depuis notre terrible incendie, nous paraissions entrer en lutte avec tous les éléments, dans le pays du monde où les esprits des eaux et des bois exercent encore sur les habitants leur prestige le plus terrifiant.

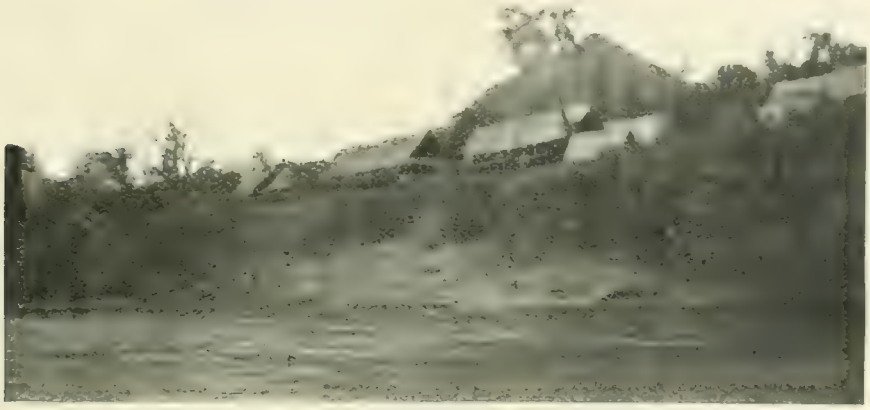


Fig. 3. — Village laotien.

L'examen des plaintes, que nous avaient adressées pendant notre séjour à Luang-Prabang, le roi et le Senam, démontrait d'une manière évidente que loin de se résigner aux obligations du traité d'octobre 1893, le gouvernement de Bangkok cherchait à les éluder par tous les moyens.

Pour me seconder dans ma tâche, le roi m'avait adjoint un de ses serviteurs, le thao Norassin, muni d'un certain nombre de lettres adressées aux autorités locales de la rive droite, et de résumés laotiens des principales clauses du traité. Partout où il lui fut possible de s'arrêter, le Thao Norassin entra en relations avec les chefs de villages et leur transmit les ordres du roi. Presque en tout lieu, il put constater

qu'ils étaient fidèles, mais que les émissaires Siamois avaient fait naître dans leurs esprits un trouble profond. J'évitais la plupart du temps d'intervenir directement auprès des autorités, pour autre chose que pour demander des guides et la seule recommandation du roi de Luang-Prabang suffisait, sans qu'il fût nécessaire de recourir aux passeports de Bangkok, mais les circonstances ne tardèrent pas à me mettre en présence du Luang-Mani un des agents Siamois les plus actifs.

Le 15 juillet, j'arrivai à Ban Tamoun. Le thao Norassin, qui m'y avait précédé, m'avertit aussitôt qu'il avait pu donner lecture aux chefs du village de la lettre royale et qu'il avait laissé entre leurs mains le résumé du traité, mais que le Luang Mani avait donné l'ordre de n'en tenir aucun compte.

Au mépris des articles VI et VII de l'arrangement franco-siamois, le Luang Mani avait en outre interdit de fournir aucun guide même rétribué à notre convoi. Aussitôt appelé près de moi je lui fis observer que son intervention était irrégulière.

Je repris alors ma navigation sur le cours fort tourmenté du Mékhong où, depuis mon départ de Luang-Prabang, je rencontrais chaque jour de nouvelles difficultés. La violence du courant et la présence de nombreux rapides rendant nécessaire le passage continuel d'une rive à l'autre, les pirogues risquent alors d'être entraînées ou de chavirer, si elles ne sont pas dirigées par des hommes très expérimentés.

En dépit de la saison, j'avais pu me procurer à Luang-Prabang des équipages de choix, mais ceux-ci auraient été impuissants dans les endroits difficiles, sans le concours passager de guides spéciaux fournis tout le long du chemin par les chefs du village.

Comme mon premier voyage en 1890 sur le Mékhong m'avait mis au courant de ces nécessités, j'avais insisté à Paris, lors de la rédaction de l'ultimatum, puis du traité, pour qu'on obtînt les garanties indispensables à la navigation sur le grand fleuve, la mauvaise volonté des Siamois pouvant la rendre à l'occasion tout à fait illusoire et paralyser ainsi à tout jamais la circulation et le commerce.

Sans le Mékhong, il n'y a plus en effet de Laotiens. Ces gens-là sont

nés navigateurs et la pirogue est leur gagne-pain. A la saison des hautes eaux, ils quittent leurs villages avec un chargement de menues marchandises et viennent camper tout le long du fleuve, particulièrement aux confluents des rivières. Là se tiennent, à ce moment, d'importants marchés, où les Laotiens obtiennent des Khas de la montagne, contre du sel et des étoffes, tout le riz dont ils ont besoin : ils sont incapables de se le procurer autrement, ayant horreur du travail des champs.

Les endroits préférés des Laotiens pour ces échanges, sont Ban-lat-Hane et Ban-lat-Hène, où pendant la saison des hautes eaux, il y a marché tous les huit jours. Ban-lat-Hane est aussi, à la saison sèche, le point d'arrivée sur le Mékhong des caravanes chinoises qui viennent commercer à Luang-Prabang. Des bacs sont à cette époque, installés d'une rive à l'autre, pour assurer le passage du fleuve. C'est un service public qui ne peut souffrir aucune difficulté, tant que la même autorité s'exerce des deux côtés, mais l'intervention siamoise depuis le traité de 1893, ne s'était fait sentir que pour l'entraver.

Avec Ban-lat-hane, Pak-Beng est un des principaux points de transit sur la rive gauche du Mékhong. Chaque année, au moment du passage des caravanes, le roi de Luang-Prabang organise un service de batellerie à Done-Thuan, près du confluent du Nam-Beng, et les mandarins qu'il délègue y perçoivent un droit de péage. Les Siamois s'étant permis, à la suite du traité, de percevoir ce droit pour leur propre compte, nous avions été saisis par le roi de Luang-Prabang de cette irrégularité, qui n'était pour eux qu'un nouveau moyen de substituer leur autorité directe à la sienne, sur un point particulièrement important du fleuve.

Tandis que sur la rive gauche, le point de transit commun est Done Thuan, les points où aboutissent les routes de la rive droite sont nombreux ; les chemins de caravane qui arrivent à Pak-Ngim, à Pak-Sap, à Pak-Heu et à Pak-Kop, desservent des centres importants comme Muong-Luoc où le Luang Yokhabat tenait ses assises au moment de notre passage, et Muong Ngin où les Siamois soutenaient énergiquement les prétentions territoriales des autorités de Nan contre les droits volontairement méconnus du roi de Luang-Prabang.

Il paraît qu'autrefois le territoire de Luang-Prabang s'étendait sur la rive droite jusqu'au confluent du Nam-Kop; mais d'année en année, à mesure que le pouvoir royal, miné par les Siamois, s'affaiblissait au Laos, les Younes de Nan en profitèrent pour gagner du terrain et substituer leur autorité à celles des Laotiens. C'est ainsi qu'en 1887, au moment de l'invasion des Hos à Luang-Prabang, Nan mit la main sur M. Ngin, canton laotien où le roi Ming Thatoulat avait autrefois permis à quelques familles Younes d'établir leur domicile. Toute la partie du bassin du Mékhong, adossée aux sources du Ménam, subit maintenant l'influence de Nan, d'autant plus que la population s'est beaucoup développée dans cette région, depuis que les bandes chinoises forcèrent un grand nombre de familles Lues et Laotiennes du nord à chercher refuge au delà du Mékhong.

Fig. 7. — Pirogner laotien

Lors de mon récent voyage de Muong-Nan à Xieng-Hai, j'avais pu constater le nombre considérable de ces réfugiés dans la vallée du Nam Lao, important affluent du Mé-Ing, si rapproché du Nam-Kop, qui est navigable sur une bonne partie de son cours, pendant la saison des hautes eaux et, dont le bassin est lui aussi très peuplé.

Muong-Kop à lui tout seul comprend dix villages. Chaque année, à la saison sèche, on voit arriver au confluent du Nam-Kop de nombreuses

caravanes d'éléphants et de bœufs qui suivent ensuite le cours du Mékhong jusqu'au bac de Pak-Beng. Ces caravanes viennent soit de M. Lim situé à quatre étapes de Pak-Kop sur le Ménam de Nan, soit de Vieng-Kham sur Nam-Lao, qu'on peut atteindre en trois jours : la route passe par douze villages et franchit au Doi-Sang-Kong la ligne de séparation des bassins du Mékhong et du Ménam.

Pak-Beng devra sous notre administration profiter du voisinage de ces

centres importants, qui ne participent qu'indirectement au mouvement d'affaires de Luang-Prabang. Tandis que Vieng-Mai et Lampoun profitent du courant commercial depuis longtemps établi entre le Yunnan et le golfe du Bengale, par Vieng-Sen et par Vieng-Hai, il ne tient qu'à nous de développer par la route de Muong-Sai à Pak-Beng le trafic entre la Chine et Muong Nan. Ainsi nous exercerons l'influence à laquelle nous avons droit sur le régime économique du bassin du Ménam, où l'installation du consulat de Nan peut d'ailleurs beaucoup faciliter la tâche de nos commerçants.

Pak-Beng est situé au centre d'une région aurifère qui mériterait une exploration scientifique. On trouve de ce côté de l'or dans tous les ruisseaux, au houé Seng, au houé Ngeuï, à Done Tham, Done Thet, aux houés Tine-ton, Long-tong, Halène et Ho. Les Khas ramassent péniblement dans le lit des cours d'eau les sables aurifères qu'ils traitent au moyen des procédés les plus primitifs ; il leur arrive parfois de découvrir d'assez grosses pépites, mais généralement leurs gains sont plutôt faibles.

Entre Pak-Beng et Pak-Kop, le fleuve est bordé sur la rive droite par un massif calcaire appelé Pha-ki-ta, où les Khas prétendent entendre parfois au fond des cavernes une musique sacrée. C'est aussi dans cette partie du fleuve que se trouve le terrible rapide du Keng-Lè, qui oblige les bateliers à de grandes précautions. Ceux-ci racontent volontiers la légende suivante : « Un bonze ayant entendu dire qu'à cet endroit vivaient, au sein de l'onde, sept dragons redoutables, s'efforça de les attirer en allant une fois par semaine se placer sur un rocher où il les invoquait. Sa patience ayant fini par se lasser, il se jeta dans le rapide, dont il est ainsi devenu le Génie. C'est pour se recommander à lui, qu'avant de s'engager dans les passes, les bateliers font à genoux une prière. La doctrine bouddhique s'opposant au culte des Monstres et des Génies, il est curieux d'observer avec quelle ingéniosité elle a substitué une légende orthodoxe à l'antique et redoutable croyance.

Au-dessus du Keng-Lè, le Mékhong s'élargit sensiblement et, au lieu des hauteurs incultes dominant jusqu'alors le fleuve, on découvre des défrichements assez nombreux où les Khas Mouk défendent au mois de juillet, leurs récoltes de maïs contre les sangliers et les maraudeurs. Je fus surpris en causant avec un vieillard Kha, de constater combien mieux que les Laotiens du bord du fleuve, il avait su se mettre au courant des derniers incidents et combien il appréciait l'heureux événement qui l'avait définitivement soustrait au joug redouté des Siamois et des Ingrit.

Toute cette partie de la rive gauche nous était alors encore inconnue : nous savions seulement qu'elle était principalement peuplée de Khas et qu'elle dépendait de Luang-Prabang jusqu'au confluent du Nam-Ta. A la Commission de l'État Tampon, les Anglais avaient essayé de faire reporter

les limites de nos territoires, d'abord au Nam-Hou, puis au Nam-Beng, mais ils s'étaient heurtés à l'inflexible volonté de nos commissaires de faire respecter l'intégrité de la principauté de Luang-Prabang.

L'expérience venait de me démontrer combien nous était avantageuse la possession de Ban lat Hane et de Pak-Beng. Celle de Pak-Ta ne l'était assurément pas moins. Les Laotiens, bien que représentant l'influence dominante dans toute cette région, sont loin d'y être prépondérants par

Fig. [illegible] — Arrêt d'une [illegible]

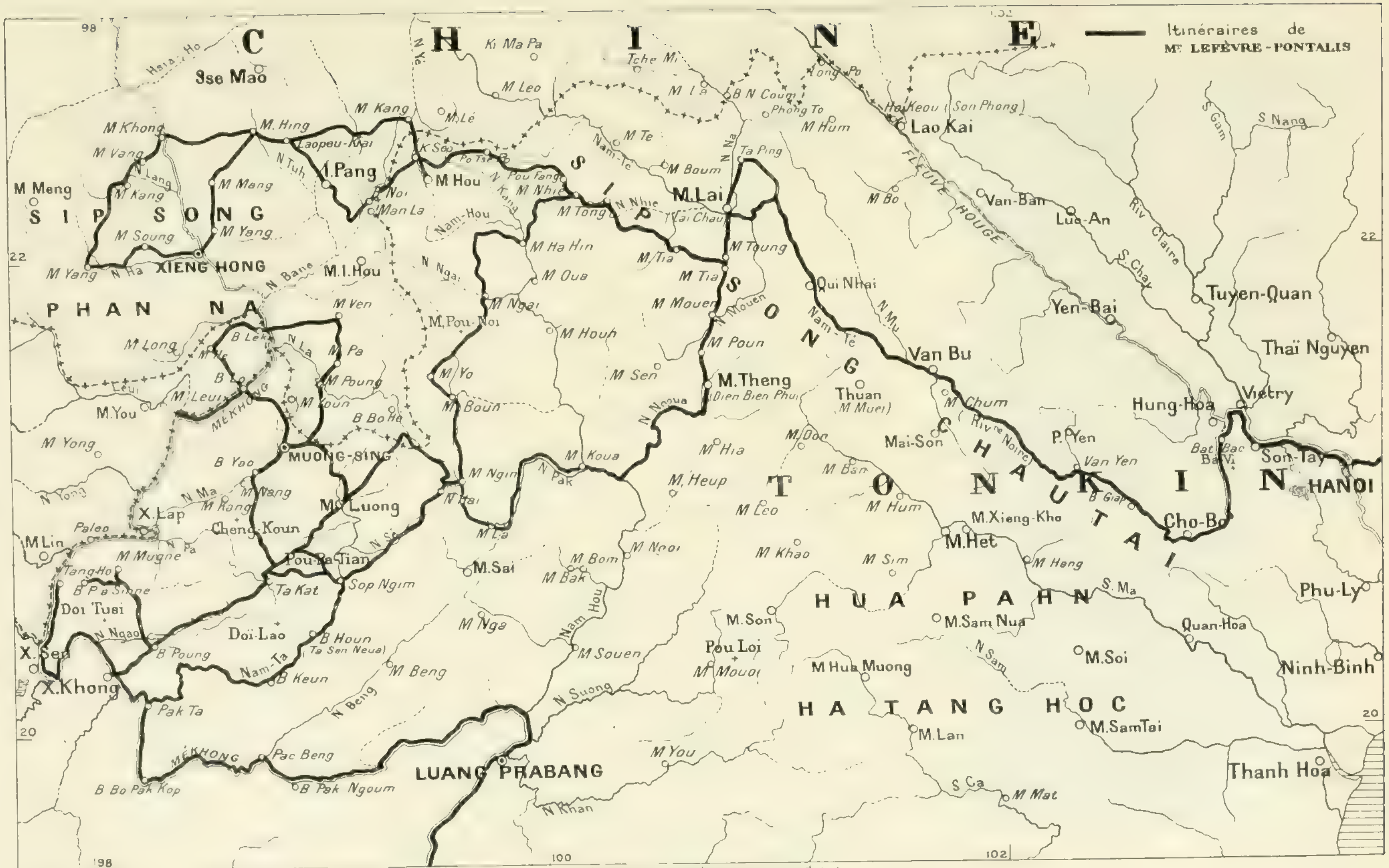
le nombre. Comme ils ne cultivent guère le sol, leur supériorité tient uniquement à ce fait, qu'ils détiennent le monopole de la navigation sur leurs cours d'eau si encombrés de rapides. Aussi Pak-Ta, qui n'est qu'un assez mince village, a-t-il une grande importance, comme centre de transaction avec les pays Younes et Shans du fleuve supérieur, aussi bien qu'avec le vaste bassin très peuplé du Nam-Ta.

En passant le 21 juillet à Pak Ta, je m'entendis avec les autorités

locales, pour assurer, pendant mon séjour à Vieng-Khong, mes communications avec Luang-Prabang, le transport de mes courriers et si le besoin s'en faisait sentir, mon ravitaillement en hommes et en vivres. Je les prévins aussi que j'étais décidé à remonter prochainement le Nam-Ta, jusque vers ses sources. Pour assurer les préparatifs de ce voyage, je laissai à Pak-Ta, le Thao Norassin, qui avait achevé sa mission dans les villages de la rive droite, et je le chargeai de faire mettre les chemins en état, de préparer les pirogues et surtout d'avertir les chefs du haut pays, que j'étais dans la région et que le moment était venu pour eux d'entrer en rapport avec nous.

Le 22 juillet, en continuant à remonter le fleuve, je dépassais Phaday et le Houé Mak, sortant ainsi du territoire Laotien et de la principauté de Luang-Prabang, pour pénétrer en territoire Youne, dans les dépendances de Nan. Cette frontière est connue de tous les riverains du grand fleuve comme ayant été dans le passé la limite du vieux royaume de Lan-Chang. Pour faciliter la navigation, les princes laotiens avaient pris des mesures d'ordre général et : à cet effet, ils avaient divisé en intervalles plus ou moins réguliers appelés *munes*, tout le cours du Mékhong, dans leurs possessions.

Diverses légendes se rapportent à cette institution. Suivant les uns le mune qui est une mesure de capacité laotienne, équivaudrait ici à l'intervalle franchi par une pirogue, pendant qu'une jarre contenant une certaine quantité d'eau se vide goutte à goutte. Suivant d'autres, c'est au moyen de chandelles de cire du poids d'un mune que le Chao Borikhane, roi de Lan-Chang, aurait calculé ces distances. Il est une troisième tradition qui raconte que le Chao Borikhane, remontant le fleuve en pirogue aurait fait charger son embarcation avec dix mille cannes à sucre. Quand les bateliers les eurent toutes sucées, on désigna sous le nom de mune l'intervalle franchi. Or la série des munes commençait à Lipi (Khône), sur la frontière du Cambodge et se terminait à Phaday avec la terre laotienne, sur la frontière du pays Youne.



E. Giffault, Del.

Itinéraires parcourus par M. Lefèvre-Pontalis dans le nord de l'Indo-Chine

Fig. 56. — L'Agence française à Xieng-Khong.

CHAPITRE II

XIENG-KHONG

SÉJOUR A L'AGENCE FRANÇAISE DE XIENG-KHONG

23 juillet-26 août 1894

Peu après avoir dépassé le confluent du Nam Ta et l'éperon de Phaday, on peut constater que le pays a changé complètement d'aspect. Au lieu des collines élevées qui enserraient plus bas le Mékhong, ce sont, surtout sur la rive droite, des berges plates, annonçant le voisinage d'une plaine. A partir du confluent du Mè-Ing, on est en effet dans la terre nourricière, où avant de descendre vers Nan, Xieng-Mai et Ajuthia,

les Thaïs passèrent plusieurs siècles, à croître, se multiplier et prendre conscience d'eux-mêmes. A l'époque où les Younes[1] étaient encore nombreux dans cette immense plaine, tout permet de supposer, vu la prodigieuse irrigation du sol arrosé par le Mè Ing, le Mè Lao, le Mè Khok et les débordements du Mékhong, que les rizières furent abondantes et la prospérité très grande,

Les ruines de Xieng-Hai, de Xieng-Sen et de Xieng-Khong prouvent qu'ici comme à Vien-Chane, la race thaïe trouva le sol qui lui convenait. Mais les guerres qui se renouvelèrent de siècle en siècle, ont dépeuplé le pays, et malgré l'élégant aspect du Xieng-Khong moderne, bien bâti sur la rive droite du Mékhong, on n'est pas long à s'apercevoir que la prospérité n'y est qu'apparente. A moins de se contenter de grenouilles, de cigales, d'herbes aquatiques et de châtaignes d'eau, l'étranger même bien pourvu d'argent, risque fort d'y mourir de faim, comme en tant d'autres endroits de l'Indo-Chine, où l'Européen trouve une hospitalité insuffisante.

J'avais assez circulé, pour me rendre compte qu'à l'inertie des indigènes il est indispensable d'opposer la responsabilité des chefs. Aussi, lorsqu'en arrivant à Xieng-Khong, je constatai que, non seulement on n'avait pas tenu le moindre compte des engagements pris quelques semaines auparavant, pour l'aménagement de notre terrain et la construction de l'Agence, mais encore qu'il était impossible d'obtenir le moindre grain de riz à se mettre sous la dent, ni le plus petit morceau de bois pour allumer son feu, je compris aussitôt que depuis notre récent passage, l'esprit général était devenu moins bon et que pour venir à bout de la population, il fallait commencer par les autorités.

Je campai donc tant bien que mal, pour débuter, avec tout mon monde, dans la sala que nous avions précédemment occupée, et qui fort heureusement, en vue de la saison des pluies, venait d'être couverte à neuf. Le Chao vint sur le soir me conter des balivernes : il s'était naïve-

1. Les Younes, une des branches principales de la race thaie, sont fixés dans le bassin du Ménam et dans une partie de celui du Mékhong.

ment imaginé que la saison des pluies non moins que l'incendie de Luang-Prabang retarderait indéfiniment mon arrivée : Tout est brûlé : ils se sont enfuis, avaient raconté quelques bonnes langues. Si la maison n'était pas construite, cela tenait aux pluies qui avaient dispersé les travailleurs dans leurs rizières, mais ce travail une fois achevé, c'est-à-dire au bout de six semaines, on s'empresserait d'entamer la besogne. Quant aux vivres, il n'y avait aucun espoir d'en obtenir, à un moment quelconque.

Étant absolument résolu à ne pas laisser se prolonger cette situation équivoque, je parlai tout de suite sur un ton très ferme au Chao et aux mandarins du Senam. Mais je n'avais aucune provision et mon personnel était nombreux. Les habitants de Xieng-Khong se tenaient soigneusement à l'écart de notre sala, et quand par hasard il en passait un, on le hélait pour lui demander s'il avait quelque denrée à vendre, mais chaque fois mes gens essuyaient un refus. Il fallut alors aller aux provisions dans des villages éloignés. Encore ne trouva-t-on le nécessaire, c'est-à-dire du riz, du maïs, des légumes, des œufs et de la volaille, non chez les Younes qui restaient sur la plus grande réserve, mais chez des Lus, fixés depuis quelques années seulement, sur la rive droite du Mékhong. Au bout de quelques jours, les Lus prirent l'habitude de venir nous trouver à Xieng-Khong : nous acquîmes ainsi un peu d'indépendance.

Je m'étais occupé, dès notre arrivée, d'entrer en rapport avec les habitants de la rive gauche. Lors de notre premier séjour, les chefs des trois villages Ngious[1], qui forment en face de Xieng-Khong l'importante agglomération de Bo-Kéo, nous avaient donné des preuves manifestes de leur bonne volonté, mais comme la plupart de ces Ngious, étrangers au pays et chercheurs de saphirs, ne pratiquaient aucune culture, il n'y avait pas moyen de s'approvisionner auprès d'eux. J'appris avec plaisir que depuis notre passage aucune difficulté sérieuse ne s'était élevée entre nos nouveaux sujets et les Younes de la rive droite, leurs anciens maîtres ;

1. Les Ngious appartiennent au groupe Shan de la race thaïe.

mais on ne se voyait d'un bon œil ni d'un côté ni de l'autre, et j'avais tout lieu de penser que les conseils des Siamois, aussi bien que les conditions nouvelles créées par le traité avaient mal disposé les Younes à notre égard.

Le lendemain de mon arrivée, je me rendis chez le Chao de Xieng-Khong et lui présentai M. Macey, comme étant l'agent chargé de veiller à Xieng-Khong sur l'exécution du traité. Afin qu'il se rendît compte du rôle qu'allait remplir auprès de lui M. Macey, je lui fis lire le texte même du traité du 3 octobre et en laissai un résumé entre ses mains, après avoir accompagné chaque clause d'un commentaire très serré.

Voici quelle fut ma conclusion : « C'est à vous seul et à votre Senam, « c'est-à-dire aux autorités locales, qu'appartient désormais l'administra- « tion du territoire de Xieng-Khong, compris en entier dans la zone « réservée des vingt-cinq kilomètres. Les Siamois ne peuvent plus, « sous aucun prétexte, se présenter ici en armes, ni intervenir directe- « ment dans l'exercice de votre autorité. Vous connaissez maintenant « vos droits et les nôtres. M. Macey est ici pour les défendre et « pour les faire valoir. »

Le Chao m'ayant alors demandé s'il était tenu de se soumettre aux conseils de M. Macey, je lui fis comprendre que M. Macey ne pouvait intervenir auprès de lui que pour assurer l'exécution du traité, mais que c'était leur intérêt à tous deux de rester autant que possible d'accord sur tous les points. Je fis alors de vifs reproches au Chao, qui nous laissait sans eau, sans bois, sans nattes et sans vivres, dans une sala ouverte à tous les vents, alors qu'il s'était depuis si longtemps engagé à nous livrer en quelques semaines une installation définitive.

Fort naïvement le pauvre homme essaya de dégager en cette affaire la responsabilité des Siamois, dont il n'avait pourtant pas été question. Il mit tout sur le compte de la pluie qui avait dispersé dans les rizières tous les travailleurs.

Je le rappelai au respect de ses engagements et l'ayant conduit d'abord à la maison de bois, qu'il aurait déjà dû transplanter sur notre

terrain, puis sur le terrain même, où rien n'avait été préparé, j'insistai pour qu'il réparât immédiatement le temps perdu. Tout ce que je pus obtenir ce jour-là, fut qu'on mît un peu d'ordre dans notre sala, où des nattes furent tendues le long des vérandas, pour nous préserver des rafales de pluie.

Ne pouvant compter sur un point d'appui sérieux à Xieng-Khong, il fallait pouvoir trouver des ressources sur la rive gauche. Ma première conversation avec les trois chefs Ngious de Bo-Kéo, le Chao Koun-Kigne, Roi-Kiang et Salabokapi, eut pour but de leur faire comprendre la nécessité de créer et de développer chez eux un marché permanent, en attirant, avec leurs produits, les Khas du voisinage. Par nos bateliers qui rentraient chez eux je fis également appel aux Laotiens de Pak Ta, de Pak Beng et de Luang-Prabang, qui jusqu'alors avaient subi beaucoup d'entraves dans leur commerce, étant obligés de payer, tant à l'aller qu'au retour, de lourdes taxes à Xieng-Khong, à Xieng-Sen et à Ban Séo, quand ils venaient pêcher à l'embouchure du Nam Ngao, acheter du tek dans la vallée du Mè Ing, ou vendre des éléphants de Vien Chane en pays Youne.

Sans le Laotien il ne saurait y avoir aucune vie commerciale sur le Mékhong, car le Youne ne navigue guère et ne possède pour ainsi dire pas de pirogues. Fort heureusement nous avions conservé pour le service du poste, ce qu'il nous fallait de bateaux et de bateliers, car sinon, nous nous serions trouvés à Xieng-Khong à peu près bloqués.

Bien que Bo-Kéo et Xieng-Khong soient un point de passage important pour les caravanes du Yunnan, il n'existait au moment de notre arrivée, qu'un bac très insuffisant, confié aux lépreux de Ban Sato sur la rive gauche. Il importait de mettre la main sur ce service, afin de le réorganiser et de le développer. Une de mes premières visites fut pour les gens de Ban Sato que j'essayai d'arracher à leur torpeur, mais ni la libération de l'un d'eux, retenu comme esclave pour dettes, ni l'appât du gain, ne purent les tirer de leur apathie. Malgré tous mes efforts, pour conserver aux Younes le rôle qu'ils avaient eu jusqu'alors à l'égard des Khas, et des Ngious récemment fixés sur leur territoire, j'étais obligé de

constater qu'il n'y avait chez eux, ni aptitudes spéciales, ni bonne volonté, qualités qui apparaissaient au contraire comme assez développées chez les autres.

Mais il eût été dangereux de se fier trop complètement aux Ngious qu'aucun intérêt définitif ne rattachait en somme au pays. La plupart étaient des chercheurs de pierres, célibataires, venus soit de Birmanie, soit des pays Shans, pour fouiller l'alluvion de Bo Kéo et y ramasser des saphirs. Un petit nombre seulement avaient contracté dans le pays des unions éphémères avec des femmes Younes et, vivant en bonne intelligence, sous la direction de Salabokapi, avec les gens de la rive droite, cultivaient des rizières et des jardins, autour de Ban houé Muong.

Roi-Kiang, le chef du village de Ban houé Pakham, habité surtout par les chercheurs de pierres, apparaissait, dès le premier abord, comme un malin et rusé compère. Des histoires fort vilaines de meurtre, où des Khas avaient été récemment les victimes de plusieurs de ses administrés, pesaient assez lourdement sur sa réputation, et à voir l'empressement qu'il avait mis à s'adjuger la récolte de cire des villages voisins, on sentait que c'était un homme à surveiller de très près.

Tout autre apparaissait le chef de Ban houé Sai, le Chao-Koun-Kigne, homme de grande distinction, de fine intelligence et de bel aspect, que les malheurs de sa patrie avaient chassé des confins de la Birmanie où il possédait un important territoire. Forcé de se réfugier sur les rives du Mékhong, il vivait avec sa femme et sa sœur, des maigres ressources qu'il avait pu sauver et paraissait anxieux de savoir si le maintien de la France sur la rive gauche du Mékhong serait pour lui la sauvegarde rêvée contre les progrès de l'invasion Anglaise.

L'occasion n'allait pas tarder pour moi de mieux apprécier les dispositions encore incertaines des uns et des autres. Le 26 juillet, il m'arriva de Luang-Prabang des lettres de M. Pavie et de M. Vacle annonçant la présence de la canonnière « Massie », à Vien-Chane, à la date du 27 juin. La nouvelle ayant grossi en circulant, les bateliers de Pak-Ta racontèrent dans tout Xieng-Khong, qu'il y avait six canonnières et qu'elles étaient arrivées à Luang-Prabang. L'effet de cette nouvelle fut

magique et instantané. Le Chao, convoqué par moi, se présenta en compagnie de tous les mandarins, et je n'eus qu'à parler de la canonnière, pour voir un empressement très sincère succéder à l'indifférence et à l'apathie que je subissais depuis quatre jours.

Le Chao et le Senam de Xieng-Khong sentaient d'autant plus le besoin de se mettre en règle, qu'à ce moment même ils étaient en train de commettre une nouvelle faute. Roi-Kiang, qui ne les aimait pas, et qu'à cause de son intelligence éveillée, j'avais chargé de me tenir régulièrement au courant des nouvelles, venait d'entrer dans la série des confidences, en apprenant que son éloquence pouvait s'appuyer sur une force armée. Il me raconta que depuis deux jours, un envoyé venant de Muong-Sing, dont on nous avait caché la présence, était arrivé à Xieng-Khong et se proposait de poursuivre sa route vers M. Nan. Il ajoutait que, d'après ses renseignements, des Anglais, venus trois ou quatre mois auparavant à Xieng-Tong avec une troupe armée, avaient poussé jusqu'à Muong-Sing, mais que la foudre les avait forcés à se retirer.

En rapprochant cette information de celles que j'avais recueillies à Nan et à Xieng-Sen, l'idée me vint que peut-être les Anglais avaient cherché à exercer une pression sur les princes du Haut-Mékhong, et le désir s'accrut en moi d'être renseigné sur l'impression qu'ils avaient produite. Done-Tha et Roi-Kiang apprirent en effet de l'envoyé, que les Anglais avaient quitté Muong-Sing seulement depuis deux mois, après avoir déclaré que toute la principauté de Xieng-Kheng leur appartenait. Le prince avait répondu qu'il ne connaissait, en fait de suzerain, que le roi de Nan, lui-même vassal de celui de Bangkok, et quand les Anglais furent partis, il s'empressa d'envoyer à Nan, suivant l'usage, un tribut de dix chevaux, pour demander aide et protection. Ayant appris depuis lors, à la suite de notre passage à Xieng-Sen et à Xieng-Khong, que la rive gauche du Mékhong était devenue française, il avait de nouveau envoyé un mandarin à Nan avec des présents et de la cire, pour demander s'il devait ajouter foi à cette nouvelle et quel allait être le sort de Muong-Sing.

Ces renseignements m'intéressant au plus haut point, je m'apprêtai à

recevoir le jeune ambassadeur, qu'on me dépeignait sous les couleurs les plus brillantes. Lorsqu'il se présenta, à cinq heures du soir, dans notre sala, accompagné d'un secrétaire, je dus reconnaître qu'il avait vraiment bon air. C'était un jeune seigneur, dans le style de ceux que j'avais autrefois rencontrés à Xieng-Hung, fort brillamment paré d'un

Fig. 47. — Le Chao-Koun-Kigne et ses femmes entre M. Lefevre-Pontalis et M. Macey.

pantalon de velours noir orné de galons multicolores, d'un riche turban, et d'une veste sans manches en satin blanc garni de velours noir.

Il connaissait Bangkok pour l'avoir visité à l'époque du bombardement de Paknam. Le Chao-Nan-Pitchiavong, c'est ainsi qu'il s'appelait, avait mis trente jours, à cause du mauvais temps, pour arriver jusqu'à Xieng-Khong. Il était envoyé, me dit-il, par son prince pour savoir à

qui des Siamois, des Anglais ou des Français il fallait désormais obéir. La prétention des Anglais lui paraissait de toutes la moins justifiée, depuis l'abandon officiel qu'ils avaient fait, quelques années auparavant, de toute revendication sur les territoires de la principauté.

Je m'efforçai de faire comprendre au jeune Chao qu'il était sans intérêt pour lui de poursuivre sa route jusqu'à Nan, puisque le traité de 1893 nous avait transmis tous les droits du Siam sur la rive gauche et je mis à sa disposition le texte même du traité, avec une lettre explicative pour le roi de M. Sing. Là-dessus il prit congé de moi, et ne vint me retrouver que le lendemain soir.

J'étais, quand il revint, sous l'impression de la visite du Chao de Xieng-Khong, de ses femmes et de ses mandarins qui avaient défilé toute la journée dans ma sala, avant de s'en aller aux rizières. Il était visible que ces gens, très impressionnés tout d'abord par l'annonce de la canonnière, étaient revenus de leur premier effroi et espéraient encore par de bonnes paroles me traîner en longueur. Il importait donc de ne laisser subsister aucun malentendu.

J'interrogeai le Chao Pitchiavong sur ce qui s'était passé récemment à M. Sing.

J'appris que des agents anglais étaient venus et avaient déclaré que tout le territoire de Xieng-Khong faisait désormais partie de l'Empire britannique. Sans se soumettre à cette déclaration, le Prince de M. Sing s'était empressé d'envoyer le Chao-Pitchiavong à Nan, pour se renseigner et pour solliciter une lettre du roi de Siam, l'éclairant sur tous ces points délicats.

Malgré tout l'intérêt que je laissais voir pour son maître, le Chao-Pitchiavong eût pensé trahir les intérêts de celui-ci, en ne se mettant pas sur ses gardes. Je sentis très bien à ce moment qu'il était nécessaire de le serrer de plus près. Une lettre au prince qu'il me soumit, était rédigée en termes convenables et rendait bien compte de notre premier entretien, mais comme elle ne portait aucun cachet, j'affectai de croire que c'était un trompe-l'œil à mon intention. « Qui donc êtes vous, lui « dis-je, si vous voyagez sans cachet, vous qui prétendez être l'envoyé

« du Chao de Muong-Sing ? Avez-vous seulement des papiers, un « passeport ? » Là-dessus il envoya son compagnon chercher à la sala ces documents et n'hésita aucunement à me les remettre.

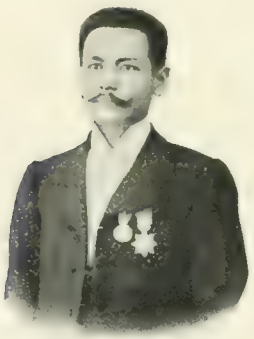
J'eus alors pleine conscience de la petite intrigue que les autorités de Xieng-Khong venaient de nouer derrière mon dos. Les papiers qu'on me remit étaient des ordres aux chefs de village de fournir des vivres et des moyens de transport au Chao-Pitchiavong qui se rendait à Muong-Nan, et à tous les chefs de grenier, de lui délivrer le riz gratuitement. Ainsi en dépit du traité et de toutes nos explications, les autorités de Xieng-Khong s'étaient permis de faciliter, en me les tenant cachées, les relations politiques de Muong-Sing avec Muong-Nan.

Un des principaux membres du Senam, le Phyah Luong, arrivant à ce moment : « Connaissez-vous ces papiers, lui dis-je ? Connaissez-vous « aussi les articles I et VII du traité du 3 octobre ? De quel droit avez-vous « remis ce passeport à un habitant de la rive gauche, qui a traversé le « Mékhong, sans passeport français et sans que nous en fussions avisés? »

Le Phya Luong, tout penaud, essaya de s'excuser. « Vous compren- « drez, lui dis-je, que dans ces conditions et le traité ayant été plusieurs « fois violé, je ne puis laisser aller à Muong-Nan, le Chao-Pitchiavong, « qui n'y a d'ailleurs plus rien à faire, puisque les liens entre les deux « pays sont rompus. Il va retourner à Muong-Sing ».

A ma grande surprise, le Chao-Pitchiavong s'abstint de protester et s'informa seulement des conditions dans lesquelles pourrait s'effectuer son retour. Pourrait-il réquisitionner en route des vivres et des coolies ? Que deviendraient aussi les objets qu'il devait porter à Muong-Nan ? Je répondis qu'il devait se débarrasser à Xieng-Khong des objets qu'il avait apportés, et que je donnerais des ordres pour faciliter son retour sur la rive gauche. Le soir même deux mandarins du Senam vinrent prendre congé de moi, se rendant à M. Nan : sans doute ils allaient rendre compte au Commissaire Siamois de ce qui s'était passé à Xieng-Khong, mais comme en somme cette démarche n'était pas faite pour me déplaire, je les chargeai de remettre au Phra-prom-Sorine la lettre officielle annonçant l'installation de M. Macey comme agent commercial à Xieng-Khong.

Six jours cependant s'étaient écoulés depuis notre arrivée, et notre maison ne se construisait pas, malgré toutes les protestations de dévouement du Chao et du Senam. Je m'en rendis compte, en allant visiter moi-même l'emplacement désigné, une superbe terrasse, en dehors des anciens fossés, dominant le fleuve au point le plus élevé de la berge. La malice populaire s'était plu à répandre le bruit qu'on allait nous parquer hors de la ville, en pleine forêt, là où personne n'avait voulu bâtir. Peut-être quelque légende de Phye restait-elle attachée à cet endroit. En tout cas, c'était le plus beau qu'on pût rêver, le plus conforme à nos besoins et, dans le passé, il avait été occupé par les chaos de Xieng-Khong, à l'époque la plus florissante du Muong. J'eus le regret de constater qu'il y avait bien là quelques planches et quelques ouvriers, mais que jamais personne n'y avait apporté le moindre outil.



Tchioum

D'un bond je fus chez le Chao, courant avec Tchioum de fondrière en fondrière, à l'autre bout de la ville où il demeurait, faisant irruption dans sa maison et jusque dans sa chambre, pour être sûr de le rencontrer.

Je m'indignai des promesses sans cesse renouvelées et sans cesse violées et je me plaignis amèrement de la façon dont avaient procédé les autorités locales dans l'affaire du prince de Muong-Sing. Sans laisser au pauvre mandarin le temps de répondre et même de respirer, je lui affirmai que d'une manière ou d'une autre, nous aurions raison de son inertie. « Je vous laisse trois « jours pleins, lui dis-je, en le quittant, si dans trois jours, les poteaux « de la maison ne sont pas debout, je viens m'installer chez vous. Si, « dans quinze jours, la maison n'est pas achevée, vous verrez ce qui « vous arrivera ».

Je n'étais pas plutôt parti, que l'on se mit dans la maison du Chao, à frapper le gong à tour de bras. A midi, trois éléphants passaient devant ma sala, avec un chargement de bois ; les ouvriers se rendaient par groupes aux chantiers, et dans tout le bourg, habituellement si endormi,

on n'entendait plus que le bruit des pilons mis en branle par les femmes pour préparer le riz des travailleurs.

Le soir même, le terrain de l'Agence était débroussaillé et les trous étaient creusés pour les poteaux de la maison. Et, comme partout où les actes d'énergie sont nécessaires, les bons exemples sont contagieux, il n'était plus question, sur les deux rives du Mékhong, que du traité du 3 octobre et de la nécessité de l'observer. Les chefs des trois villages de Bo-Kéo se déclaraient du coup prêts à fournir à la canonnière tout le bois qui lui serait nécessaire; les mandarins renonçaient à réclamer aux uns et aux autres des dettes imaginaires et les chefs Khas de la rive gauche commençant à prendre confiance dans ces Européens déguenillés qui, un beau jour, étaient venus se proclamer les maîtres de leur pays, se décidaient enfin à venir me demander des instructions.

Je laissai s'écouler le délai convenu de trois jours, sans reparaître sur le terrain de l'Agence, mais à la fin du troisième jour, j'allai inspecter les lieux en compagnie de M. Macey. C'était à n'en croire ni ses yeux, ni ses oreilles. Là où auparavant il n'y avait encore qu'une brousse confuse, trois maisons laotiennes étaient debout, non pas encore complètement achevées, mais suffisamment avancées pour être très prochainement habitables. Le Chao et les membres du Senam se promenaient affairés au milieu des ouvriers, maniant la scie et le marteau.

Notre triomphe était complet. Je me gardai d'en rien rabattre, et profitant du respect passager que nous inspirions à Xieng-Khong, j'envoyai des émissaires là où il était utile que la bonne nouvelle se répandît le plus rapidement. L'un d'eux qui se rendait à Xieng-Mai fut chargé de rappeler à Thao Duong, surveillant des Khas laotiens dans cette principauté, qu'il allait être dorénavant en rapport avec le consulat de Nan et l'Agence de Xieng-Khong, pour toutes les affaires se référant au séjour des Khas sur la rive droite. Un autre qui remontait le Mékhong jusqu'à Tang-Ho fut chargé de porter dans les villages Ngious de la rive gauche, l'annonce de la canonnière, avec l'ordre écrit de préparer des dépôts de bois pour son usage. Enfin je fis parvenir aux chefs de Muong-pou Kha la nouvelle officielle de ma présence à Xieng-Khong. Je leur annonçais

ma visite pour la fin de septembre et je les invitais à se réunir à cette occasion.

Je sentais bien toutefois que les autorités de Xieng-Khong ne me faisaient bonne figure, que parce qu'elles ne pouvaient pas faire autrement, mais qu'à la première occasion, nous nous retrouverions, car les Siamois tout en évitant de se montrer, restaient en relations suivies avec le Chao, au moyen de leur agent des postes.

L'affaire suivante, à cause de ses détails plaisants, mérite d'être racontée. Un Hindou, Cheik Abdullah de l'espèce communément appelée Malabar, à la mine piteuse et sordide, et se disant sujet Anglais, vint un jour se présenter à notre sala, prétendant avoir été volé et maltraité par les Younes de Xieng-Khong: il sollicita notre protection et déposa entre nos mains une plainte écrite. M. Macey le renvoya au Chao, seule autorité locale compétente pour exercer la police dans la zone des vingt-cinq kilomètres. C'était, au dire du Chao, un triste sire que ce Malabar, un voleur, un forban, qui terrorisait tout le pays, mais auquel on n'osait pas toucher, parce qu'il se disait Anglais et qu'il appartenait à une *grande nation*.

L'affaire devenait piquante et le Chao dut s'entendre dire que, si nous n'avions pas qualité pour exercer la police à sa place, nous avions tout au moins le droit et le devoir d'exiger qu'il l'exerçât et qu'il devait nous débarrasser aussitôt de ce repris de justice. Ce fut une grande émotion dans tout le haut personnel de Xieng-Khong, car personne n'osait mettre la main sur le terrible « Kola dam Ingrit » l'étranger noir Anglais, qui, armé d'un volumineux gourdin, menaçait quiconque essayait de l'approcher. A la fin, tout le bourg se mit de la partie, pour cerner la sala du Malabar, s'emparer du personnage et le boucler.

Sans attendre la fin de cette aventure, le Chao avait éprouvé le besoin de disparaître et d'aller se reposer dans ses rizières. Je flairai quelque machination nouvelle, car seule la crainte de se compromettre pouvait lui inspirer d'aussi sages précautions. Le soir j'appris en effet par mon fidèle Done-tha, qu'un nouvel envoyé de M. Sing était arrivé depuis la veille à Ban houé Sai, où, sur ma recommandation, le Chao Koun Kigne le retenait.

Le lendemain matin, le Chao Nan Souriavong se présenta chez moi. C'était un beau-frère du prince de M. Sing, jeune et de belle allure comme le Chao-Pitchiavong. A la nouvelle apportée à M. Sing par des marchands, que les Français étaient maîtres de Nan et de Xieng-Khong, son prince l'avait envoyé aux nouvelles, avec la mission de rechercher le Chao-Pitchiavong. Il me confirma, lui aussi, les dernières tentatives des Anglais, pour s'assurer la possession du territoire de Xieng-Kheng.

Mon accueil sembla lui avoir fait une bonne impression, mais, quand il revint dans la soirée, en compagnie du premier envoyé qu'il avait été chercher dans sa sala, il n'ouvrit plus la bouche et laissa le Chao-Pitchiavong prendre la parole. Celui-ci le fit avec un tel souci de se dérober sur tous les points, que je dus lui imposer silence plusieurs fois.

Le Chao Souriavong me remit alors la lettre qu'il était chargé d'apporter aux autorités de Xieng-Khong, et dont voici la traduction :

Xieng-Kheng, le 7e jour de la lune croissante du 9e mois de l'année 112.

« Le premier ministre, chef de tous les chaos et phyas du Ho-Senam « d'or réunis en la demeure royale de Xieng-Kheng, souhaite toute « espèce de prospérités au doyen du Ho Senam de Xieng-Khong et à « tous ses collègues.

« C'est de tout cœur que nous nous adressons à vous. Sa Majesté « notre Auguste Maître ayant entendu raconter par des commerçants « que des Français étaient venus s'installer à Xieng-Khong, nous a « chargés de nous renseigner auprès de vous. Pourquoi cela a-t-il eu « lieu ? On dit que les Français ont pris Bangkok. Désirez-vous devenir « vous aussi Français ? Sa Majesté a ordonné d'envoyer des mandarins « pour vous interroger sur tout cela. Elle vous prie en conséquence de « vouloir bien la renseigner le plus tôt possible. Le Chao Kanan « Souriavong est chargé de vous remettre cette lettre. Mettez-le au

« courant de tout ce qui concerne les Français et dites-lui si, oui ou non, « Bangkok a été pris par eux.

« Le roi a déjà envoyé auparavant le Chao-Nai-Nan Pitchiavong, avec « une lettre et un tribut comprenant six charges, destinés au roi de « Muong-Nan. Si cet envoyé a pu atteindre son but sans difficulté, tout « va bien, mais s'il rencontre par hasard des obstacles et s'il est retenu « à Xieng-Khong, veuillez le mettre au courant et lui fournir les vivres « nécessaires ».

Empreinte du cachet Kroutcha Latcha.

Quand le Chao de Xieng-Khong revint des champs, sur mon appel, je commençai par lui montrer la lettre du Senam de Xieng-Kheng à celui de Xieng-Khong et je m'efforçai de lui faire entendre que le temps des réticences et des résistances était enfin passé.

Au fond, ce Youne si pacifique ne demandait pas mieux que de le comprendre et de se voir la main forcée. Le 7 août, Cheik Abdullah, entouré d'une bonne escorte, fut dirigé sur Nan, pour être jugé par qui de droit. Le 9 août, ce fut le tour des deux envoyés de Muong-Sing, que j'avais hâte de voir rentrer dans leur pays. Ils ne firent aucune opposition, le jour où je les priai de repasser sur la rive gauche et se déclarèrent même très heureux, quand je leur remis un passeport où, au nom de l'autorité française, ils étaient recommandés à tous les chefs de village, sur la route de Xieng-Khong à M. Sing. C'était pour moi un moyen, de beaucoup le meilleur de tous, pour faire connaître aux centres les plus éloignés, la valeur de cette autorité qu'ils ignoraient encore complètement.

Le Chao-Pitchiavong et le Chao-Souriavong me promirent de répéter au prince de M. Sing tout ce que je leur avais dit. Ils apportaient une réponse du Senam de Xieng-Khong, de nature à l'éclairer sur ses incertitudes. Pour prolonger le contact que nous venions d'établir, ils m'annonçaient que je rencontrerais le mois suivant, lors de mon passage à Muong pou Kha, de nouveaux envoyés de Muong-Sing.

Comme pour compléter ces résultats si précieux de notre installation à Xieng-Khong, nous apprîmes à ce moment que la construction de l'Agence était achevée. Les mandarins assouplis s'inclinaient devant nos moindres désirs ; l'agent de la poste siamoise s'avouait vaincu et, pour consacrer notre triomphe, les bonzes eux-mêmes se montraient dans notre sala, et les femmes Younes, si avares, nous apportaient des lays, à la façon des Laotiennes de Luang-Prabang.

Ce fut le 9 août, par une pluie torrentielle, qu'eut lieu, à travers les

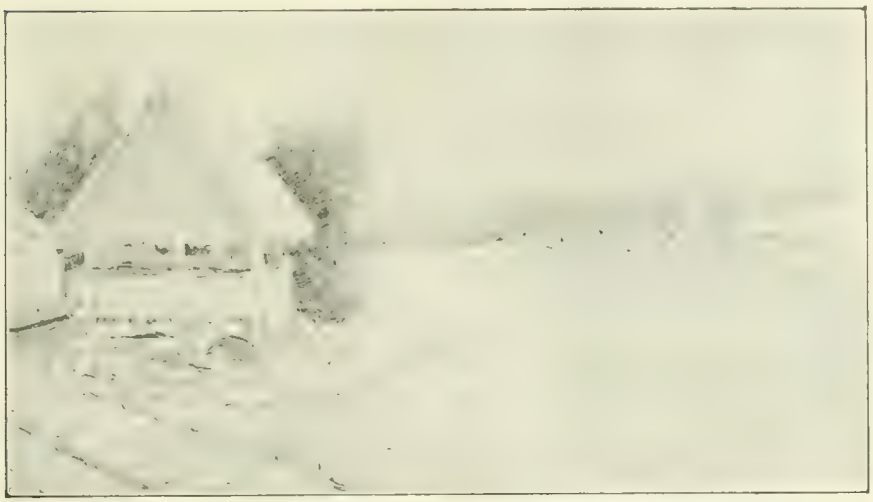


Fig. 49 — Ban-houé Sai, vu de l'Agence de Xieng-Khong (dessin de l'auteur)

marais et les fondrières, notre entrée dans l'Agence française de Xieng-Khong. Le Chao qui avait envoyé des hommes pour transporter notre bagage, tint à diriger lui-même l'opération.

Il est difficile d'exprimer la satisfaction de M. Macey et la mienne, quand nous nous sentîmes enfin chez nous. Notre installation manquait certes de confortable, mais combien elle était préférable à la sala, ouverte aux pluies et aux rafales, où nous avions dû séjourner trop longtemps !

Du fleuve, un escalier taillé dans la berge conduisait au terrain de

l'Agence, que traversait un sentier. Sur ce sentier, une palissade de pieux équarris avec une porte normande, limitait, du côté du fleuve, la partie réservée de notre domaine, où les broussailles avaient été abattues. Par un second escalier, on atteignait la plate-forme supérieure, où se trouvaient groupées les différentes constructions, à gauche une petite maison pour les coolies, à droite le principal corps de logis en forme de T, composé de deux cases, l'une de deux, l'autre de trois pièces.

Ces deux pavillons, reliés ensemble par une véranda, communiquaient, au moyen d'une passerelle couverte, avec la cuisine et le logement des boys. Le terrain, rectangulaire et de vastes dimensions, était bordé, du côté de Xieng-Khong, par les anciens fossés de la ville, sur lesquels on venait de jeter un pont en bois, et de l'autre, par un petit ruisseau, au delà duquel s'étendait un faubourg. Impossible d'être mieux placés qu'en cet endroit assez éloigné du centre, pour échapper à l'obsession des curieux et des gêneurs, et assez élevé au-dessus du fleuve pour n'avoir rien à redouter des inondations.

Le joli panorama, qui des vérandas embrassait tout le Mékhong, nous permettait de voir flotter au-dessus de Ban houé Sai, le pavillon tricolore, dont l'érection avait coïncidé avec celle de notre propre drapeau dans l'enceinte de l'Agence. L'inauguration de l'établissement fut célébré, suivant l'usage du pays, avec une certaine solennité. Le choum choum fut versé au Chao et aux membres du Senam, pendant qu'on chantait, qu'on jouait de la flûte et qu'une jeune actrice aux ongles d'argent minaudait devant son amoureux, qui lui offrait des fleurs.

La mère, la femme et les filles du Chao en grandes toilettes, assistaient à cette cérémonie très cordiale, dont le principal attrait consista dans le versement des espèces sonnantes, quinze cents belles roupies que M. Macey voulut bien avancer et dont le paiement immédiat, sans la moindre chicane, remplit d'aise et d'admiration toute l'assistance. Jamais Younes et Français ne s'étaient encore si bien compris ni entendus. Dès lors, notre tâche se trouva singulièrement simplifiée et nous pûmes consacrer notre temps à l'organisation de l'Agence.

Il fut décidé tout d'abord que les bateliers de Ban Sato, préposés

au service du bac, viendraient aborder sur la rive droite, au débarcadère de l'Agence. Leurs chefs reçurent l'ordre de prévenir tous les voyageurs, qu'ils avaient à demander un passeport à M. Macey. C'était la meilleure manière pour lui de surveiller les rapports entre les habitants des deux rives, de dresser la statistique des caravanes chinoises qui se rendent chaque année du Yunnan à Xieng-Khong et à Nan, et surtout de se rendre compte de l'important exode des Khas de Luang-Prabang et

Fig. 50. — Le conde du Mé Ing, vu de Xieng-Khong (dessin de l'auteur).

de M. Pou Kha, que l'exploitation des forêts de teck attire, depuis de longues années du côté de Xieng-Mai, sans qu'ils renoncent jamais d'ailleurs à l'idée de retourner dans leurs foyers.

N'y eût-il eu que ces trois motifs d'installer une agence à Xieng-Khong, ils auraient été amplement suffisants; mais en outre les besoins de la navigation sur cette partie du fleuve, où les Younes, les Ngious et les Laotiens se rencontrent sans s'entr'aider, rendaient absolument néces-

saire la présence d'un agent, surtout à la veille du jour où une canonnière française allait se montrer dans ces parages.

Quant aux relations avec les territoires de la rive gauche, nulle part elles ne pouvaient être mieux centralisées qu'à Xieng-Khong, où aboutissaient les principales routes de la région. Je ne tardai pas en effet à apprendre que par Sop-Ngim sur le Nam-Ta et Muong-Sai, Xieng-Khong était en relations directes avec Dien-bien-phu, ce point avancé de nos possessions laotiennes, avant le traité de 1893. D'autre part deux routes à treize étapes reliaient Xieng-Khong à Muong-Sing, se détachant, l'une près de Thakat et l'autre à M. Luong-pou-Kha, de la grande route du Yunnan à M. Nan qui passe par Bo-Tène.

Ces différentes voies traversaient une région habitée par des Khas, que je me proposais d'étudier, avant notre rendez-vous avec les Anglais à Muong-Sing. Je fus, dès mon arrivée à Xieng-Khong, très surpris de l'ignorance où se trouvaient le Chao et le Senam de toutes les questions relatives à la rive gauche du Mékhong. A part l'impôt de la cire, dont les autorités Younes avaient l'habitude de percevoir leur part sur les Khas, elles paraissaient tout ignorer de ce pays, dont une bonne partie se trouvait pourtant sous leur dépendance. J'appris toutefois que Nan avait divisé en trois groupes obéissant à des phyas différents, les villages Khas de la rive gauche dépendant de Xieng-Khong ; un quatrième groupe comprenait les villages habités par des métis de Younes et de Khas, qui relevaient chacun directement du chef-lieu.

Les Khas, dont le nombre est considérable, semblaient avoir été l'objet d'une exploitation arbitraire mais peu dure, plutôt que soumis à un impôt régulier. Les régions inférieure et supérieure payaient à Nan huit munes de cire chacune, et la moyenne quatre, le poids du mune équivalant à douze kilogrammes et sa valeur à vingt roupies. Les Khas de la région inférieure étaient tenus de répondre à l'appel de Nan, pour le service des corvées, principalement pour le travail des rizières.

Dans les trois régions, ils étaient obligés d'assurer sur les routes de l'intérieur, le service de ratchakan, c'est-à-dire l'entretien des voies et les transports officiels. Mais, c'est surtout dans leurs relations commer-

ciales avec les autorités Younes, que les Khas paraissaient avoir été exploités, celles-ci ne se gênant nullement pour leur extorquer à vil prix ou contre une poignée de riz, les produits du sol et de la forêt.

Je ne tardai pas à me rendre compte que, là comme ailleurs, le Thaï avait surtout raison du Kha, à cause de son imprévoyance, car les premières requêtes que m'adressèrent les chefs de villages furent pour se procurer du riz. Cela me parut d'abord étonnant, car le Kha passe pour un grand producteur de céréales, mais tant qu'il a du grain, il en dispose sans souci du lendemain, de sorte qu'à la fin de la saison, il ne lui reste plus rien. La récolte de 1893 avait été mauvaise, au point que quatre cents Khas étaient morts de faim dans les seules dépendances de Xieng-Khong, et nous nous trouvions dans le pays, juste au moment où la disette se faisait sentir, alors que nous étions assez peu préparés à faire face à ces charges imprévues.

Fig. 61. — Un Kha Mouk.

Pour l'avenir, la tâche de l'administration française nous paraissait néanmoins facile. Il fallait obliger les Khas dans leur propre intérêt, à multiplier dans les villages, les greniers de réserve et les empêcher ainsi de se mettre à la merci des Thaïs, aux instincts paresseux qui, au début de chaque récolte, se faisaient rembourser en nature, par les procédés les plus usuraires, les avances faites aux heures difficiles.

En attendant l'organisation définitive de toute cette région, je fis entendre aux Khas qu'ils devaient payer désormais à l'Agence de Xieng-Khong l'impôt en cire, qu'ils étaient habitués à payer à Nan. Ils continuaient d'être tenus aux services de ratchakan, tels que l'entretien

des routes et les réquisitions de l'autorité française ; mais je leur fis observer que tout travail accompli par eux sur la rive droite, demeurait libre et cessait d'être gratuit comme par le passé. Je leur expliquai également qu'ils pouvaient s'engager comme auparavant, dans tout le pays Youne, pour l'exploitation des forêts de teck, mais qu'en vue de les protéger contre toute exploitation, le consulat de Nan et l'Agence de Xieng-Khong surveilleraient l'exécution de leurs contrats.

Toutes ces nouvelles firent la meilleure impression sur les chefs de villages, qui ne cessaient de se succéder à l'Agence française. M. Macey avait fait construire à l'intention de nos visiteurs, une sala, en dehors de l'enceinte du poste. Cette sala, située au bord du fleuve, auprès de l'escalier, ne cessa plus d'être remplie, et c'est à cet endroit que les bateliers du bac prirent l'habitude d'aborder, faisant deux passages par jour, aux hautes eaux, et quatre à la saison sèche. Ces bateliers nous apportaient notre provision quotidienne de bois, tandis que les Lus de la rive droite continuaient à nous fournir du porc, de la volaille, des œufs et des légumes. Afin de rester plus indépendants pour le riz que nous consommions, un grenier construit sur pilotis fut annexé aux bâtiments de l'agence et l'on eut soin d'y accumuler quelques réserves. C'était un exemple permanent, offert aux sollicitations des gens de la rive gauche, et notamment des Ngious de Bo-Kéo, à qui la recherche des pierres précieuses était loin de procurer du riz.

M. Warrington Smith, un Anglais qui visita Bo-Kéo, avant la prise de possession par la France de la rive gauche du Mékhong, a émis des appréciations peu favorables sur ces gisements de matières précieuses, qui, suivant d'autres, pourraient faire la richesse du pays. Depuis le Nam-Kheuong jusqu'au Nam-Ta, ce sont des saphirs surtout qu'on recherche ; au delà c'est de l'or, jusque au delà du Nam-Beng.

Mon expérience personnelle me permet de déclarer que si l'or recueilli dans les environs du Nam-Beng se vend cher, c'est que, grâce aux procédés primitifs des Khas et des Laotiens, on n'en récolte qu'une quantité peu considérable. Il est permis de penser qu'une exploitation régulière donnerait des résultats plus appréciables. Quant aux pierres

recueillies à Bo-Kéo, celles que j'ai achetées moi-même, examinées et taillées à Paris par des spécialistes, ont été fort appréciées. On sait combien dans toute l'Indo-Chine les Birmans sont adonnés à la recherche des pierres précieuses. Aussi n'est-il nullement surprenant qu'ils aient été attirés à Bo-Kéo.

Afin d'assurer la police dans cette localité, je confirmai les pouvoirs des chefs de villages, en les rendant responsables de tout ce qui se passait chez eux, et j'exigeai qu'ils remissent à M. Macey une liste de tous leurs administrés : il importait en effet au plus haut degré de distinguer ceux qui étaient définitivement fixés dans le pays et susceptibles de cultiver des rizières, de ceux qui ne faisaient que passer et dont les actes antérieurs nous étaient inconnus. Si près de la frontière anglaise, on pouvait craindre en effet que Bo-Kéo ne devînt le refuge des criminels et des déclassés.

Il ne nous déplaisait en aucune façon de voir se réfugier sur notre territoire des exilés politiques de la valeur du Chao-Koun-Kigne, mais nous n'avions que faire des espions et des désœuvrés, capables d'invoquer, à un moment donné, une autre autorité que la nôtre. Les trois chefs de Bo-Kéo entrèrent parfaitement dans nos vues, et pour marquer leur loyalisme, tinrent à célébrer eux aussi par une fête, l'installation de l'Agence française de Xieng-Khong. Ce jour-là, il fallait voir le Mékhong sillonné de barques, puis l'escalier, la cour et la véranda, colorés par les joyeux costumes des Shans et des Birmans, au milieu desquels la femme du Chao-Koun-Kigne et sa sœur, fines et élégantes, brillaient au premier rang.

Pour être autrement simples et modestes, les Khas Mouk et les Khas Lemet, qui défilaient tous les jours à notre agence, n'en étaient pas moins curieux. Plusieurs d'entre eux avaient des types remarquables, d'autant plus intéressants que, sur les bords du Mékhong, ils représentent la race la plus ancienne, la plus complètement indo-chinoise.

A mesure que je les connaissais davantage, j'avais plus grande envie d'aller les visiter dans leur centre principal, ce Muong Pou Kha, qui a pris leur nom, et que je savais être devenu leur territoire d'élection, après que l'invasion thaïe les eut définitivement fixés sur les pentes des montagnes. J'attendais donc avec une certaine impatience que la saison

des pluies fût assez avancée pour me mettre en route, car, sur l'eau comme sur terre, il était impossible de circuler, avant que la première baisse du Mékhong nous en eût donné le signal.

Le 20 août, nous vîmes arriver de Xieng-Hai un Laotien, qui rentrait à Luang-Prabang, tout heureux des facilités qu'il avait rencontrées pour son commerce, à cause de notre présence dans le pays. La baisse des eaux ayant commencé, il se chargea de me recruter, à Pak-ta, bateaux et bateliers, pour une excursion que je projetais à Xieng-Sen, avant de quitter définitivement les rives du Mékhong.

Les nouvelles que je recevais du haut fleuve n'étaient pas pour me déplaire. Je savais que les villages Ngious de la rive gauche avaient installé, sur mon ordre, des dépôts de bois pour la canonnière, mais il s'agissait de les confirmer dans leurs bonnes dispositions et, pour prendre un point d'appui entre Xieng-Khong et le barrage de Tang-Ho, d'installer, ainsi que cela avait été convenu, une agence à Xieng-Sen.

J'aurais désiré emmener avec moi M. Macey, mais nos succès à Xieng-Khong étaient encore de trop fraîche date, pour laisser le Chao sans surveillance. Sans doute, les dispositions de ce dernier étaient tout autres qu'à la première heure : je n'avais plus rencontré la moindre difficulté quand il s'était agi de faire délimiter le terrain de l'Agence ; j'étais tenu maintenant régulièrement au courant de toutes les nouvelles qui paraissaient de nature à m'intéresser et, pour mieux marquer la réconciliation, la vieille mère du Chao, jadis si rapace, et sa belle-fille, venaient de temps à autre, nous visiter dans notre maison. Mais il fallait compter avec les défaillances du Senam et l'action aussi occulte que malveillante, qu'exerçait sur lui l'agent Siamois de la poste, devait sans cesse être combattue. Pour ces raisons il fut décidé que M. Macey ne bougerait pas de Xieng-Khong.

Quand il sut que j'allais me mettre en route, le Chao vint, d'une façon fort touchante, me trouver. Il me raconta qu'avant deux mois, il serait obligé d'aller prêter serment au nouveau roi de Nan, en qualité de Chao de Xieng-Khong, et il me demanda de lui dicter sa conduite, dans cette circonstance. Je répondis, qu'étant sous les ordres du roi de Nan, il

devait se conformer à son égard, aux usages établis, mais que si, dans son serment, on introduisait quelque terme nouveau, ou bien si l'on en maintenait qui fût en contradiction avec les termes du traité de 1893, son devoir était de s'y opposer ; et, à cet effet je lui assurai le concours de l'agent de Xieng-Khong, du consul de France à Nan et de notre ministre à Bangkok.

Je me gardai bien pour ma part de rien révéler au Chao de mes projets de voyage, pour éviter qu'il ne les fît connaître. Je lui annonçai seulement que j'allais à Xieng-Sen : puis que je descendrais vers Pak-ta, pour rentrer peut-être ensuite à Luang-Prabang.

CHAPITRE III

TANG-HO

DE TANG-HO A SOP-NGNIM SUR LE MÉKHONG ET LE NAM-TA

27 août - 18 septembre 1894

Pour se rendre de Xieng-Khong à Xieng-Sen, la voie la plus directe est la route de terre qui, évitant le coude du Mékhong, suit la corde de l'arc formé par le grand fleuve. Si je n'avais pas eu un intérêt de premier ordre à visiter les villages de la rive gauche, je me serais empressé de suivre cette route, qui traverse les dépendances les plus fertiles de Xieng-Khong, celles où se trouvent les rizières du Muong, et qui, comprises tout entières dans la zone des vingt-cinq kilomètres, sont soumises à notre surveillance.

Cette région pourrait être l'une des plus riches de l'Indo-Chine et dans le passé, lorsqu'elle était cultivée par une population nombreuse de Thaïs agricoles, elle a dû atteindre un haut degré de fertilité, car c'est une grande plaine, qui fut peut-être à l'origine, submergée. Le sol y est sillonné par d'importants cours d'eau, dont le débit aurait besoin d'être aujourd'hui réglé, pour lui faire produire tout ce qu'il est susceptible de

donner. Il s'est accompli là le même phénomène que sur certains autres points de la rive droite du Mékhong, où le fleuve, longeant des terrains relativement bas, ne les inonde pas directement, car il est bien rare qu'aux plus hautes crues, il dépasse ses propres berges; mais l'abondance de ses eaux l'emportant sur celle de ses affluents, il en reflue une partie sur le Mé-Ing, le Mé-Khok et le Mé-Kham, et alimente même certains étangs, restes infimes de la grande nappe d'eau permanente qui a dû autrefois couvrir tout ce pays.

Si la plaine entière n'est pas inondée, cela tient sans doute à ce qu'au milieu de la terre si friable que les eaux entraînent chaque année, les rivières se forment un lit de jour en jour plus profond, comme du côté de Pitchit et de Pitsanaulok, où les eaux du Ménam se trouvent tellement encaissées dans leurs berges qu'il faut arriver sur les bords du fleuve pour se douter de son existence, et que du Ménam même, on n'aperçoit aucun coin de la plaine.

Sur le Mé-Ing, le Mé-Khok et le Mé-Kham, cet état de choses est moins accentué : aussi serait-il beaucoup moins difficile d'en tirer parti pour un système général d'irrigation, qui enrichirait tout le pays: mais aujourd'hui les habitants sont trop peu nombreux pour entreprendre des travaux exigeant un effort commun. Tout le courant d'émigration provoqué par les troubles de la frontière chinoise, et dont la rive droite du Mékhong a été appelée à bénéficier, s'est porté de préférence vers des endroits où le travail était plus facile et où l'irrigation produite avec moins de peine donnait immédiatement des résultats plus appréciables.

C'est évidemment pour ce motif que la nombreuse population agglomérée sur le Mé-Lao a préféré cet affluent du Mé-Ing aux vastes étendues qu'elle aurait trouvées plus au nord. A ce motif, on doit en ajouter un autre. Le gouvernement siamois, impuissant à protéger contre les Hos les populations du Nam Hou et du Nam Ta, ne s'est pas montré beaucoup plus heureux quand il s'est agi de mettre les habitants de Xieng-Sen et de Xieng-Haï à l'abri des incursions de Shans pillards opérant sur les frontières de Xieng-Tong. Aussi l'immense plaine du nord a-t-elle paru au plus grand nombre, trop dépourvue de sécurité, et la petite

vallée du Mé lao, presque aussi rapprochée du Ménam que du Mékhong, a-t-elle semblé un lieu merveilleusement apte à servir de refuge commun à des populations très variées, attendant le moment favorable pour rentrer dans leurs pénates et prêtes, au besoin, à se transplanter ailleurs, si la nécessité les y forçait.

A ce point de vue, le bassin du Mé Ing a pour nous une grande importance, car si les Anglais maîtres de Xieng-Tong peuvent s'estimer aussi intéressés que nous dans le bassin du Mékhong qui limite leurs possessions aussi bien que la région de Xieng-Mai, où leur influence est prépondérante, nos intérêts priment tous les autres sur le Mé Ing, cet affluent du Mékhong qui est comme un prolongement du bras du Ménam coulant vers Muong Pré, et où beaucoup de réfugiés du Haut Nam Hou contribuent à entretenir la prospérité par leur travail.

Ce qui a lieu encore aujourd'hui dans ces parages, indique ce qui a dû se passer précédemment dans le cours des siècles. Suivant toute vraisemblance, l'épanchement des eaux de la région de Xieng-Sen se produisait dans la direction du Ménam, alors limité vers le sud par la mer, qui venait baigner les contreforts du pays aujourd'hui occupé par les Younes. La chose paraît peu douteuse, si l'on tient compte de la petite différence de niveau des bassins du Ménam et du Mékhong dans le voisinage des affluents de ces deux fleuves qui, sur la carte, paraissent être les prolongements naturels les uns des autres.

A l'appui de cette hypothèse qui pourrait tenter la curiosité de quelque géologue, il convient de signaler l'aspect général des lieux, l'exhaussement progressif du sol dans le bassin du Ménam, qui opposa sans doute des difficultés croissantes à l'écoulement de ce côté des eaux supérieures, et surtout le cours si tourmenté du Mékhong qui ne paraît, de Xieng-Sen à Pak-Hou, avoir adopté sa direction actuelle que sous l'influence des phénomènes les plus graves.

A cet égard, rien de plus suggestif que l'éperon de montagne que le grand fleuve contourne après le confluent du Mé Ing, au sortir de la plaine de Xieng-Khong et surtout la grande fissure de Pak-Hou, où les deux rocs calcaires, qui dominent à cet endroit le Mékhong, sur

chaque rive, paraissent avoir fait partie d'une seule masse, rompue par l'immense torrent qui, se déversant un beau jour dans le Nam Hou, transforma ce cours d'eau en l'un des fleuves les plus importants du globe. Encore devra-t-on tenir compte des fumerolles qui ont été signalées du côté de M. Luoc sur la rive droite du Mékhong et qui semblent indiquer qu'à une époque lointaine, d'importants bouleversements ont pu avoir lieu dans la région.

Quoi qu'il en soit, à l'époque préhistorique, les rives actuelles du Mékhong, dans les environs de Luang-Prabang et à Bo-Kéo, en face de Xieng-Khong ont été habitées, ainsi que le prouvent les instruments de pierre découverts dans ces deux endroits. Que Bo-Kéo ait été à cette époque un centre important, rien de plus vraisemblable, même à l'époque où le grand lac existait encore, car dans tout le voisinage, aucun endroit ne se prêtait mieux à une résidence permanente que celui-ci, adossé à des hauteurs et situé dans le voisinage des eaux poissonneuses et des terres cultivables.

Quand les Thaïs, venant du Nord, arrivèrent dans le pays, ils trouvèrent donc là des habitants, mais, ayant à mettre la plaine en valeur, une tâche suffisante, ils ne s'occupèrent sans doute qu'accessoirement des montagnes de la rive gauche, où les premiers habitants conservèrent toute facilité pour s'étendre et se développer.

Quand les Thaïs furent devenus nombreux, ils essaimèrent et se répandirent vers les plaines du Sud, ouvrant, du côté du Ménam, ces voies de pénétration, que les gens de leur race, habitués à la culture des rizières, n'ont depuis pas négligées.

De même que la montagne, le Mékhong et ses dangereux rapides furent délaissés par ces envahisseurs ; au lieu de descendre jusque vers Luang-Prabang ils s'arrêtèrent à Phaday, laissant, dans la pratique, aux Thaïs du groupe laotien, l'usage du grand fleuve, partout où le commerce et la pêche les attiraient. C'est ainsi que les gens de Luang-Prabang ont appris à venir pêcher au confluent du Mé Khok, le phla beuk revenant du Nord où, suivant la légende, il a été frayer dans le lac de Tali, en s'accouplant avec un poisson doré.

Pendant mon séjour à Xieng-Khong, je vis venir des Laotiens, qui avaient été avec leurs pirogues commercer du côté de Xieng-Haï, et d'autres qui se réjouissaient vivement à la pensée que nous ne mettrions aucun obstacle à leurs pêches, au confluent du Nam Ngao. Plus haut sur le Mékhong, le barrage de Tang-Ho leur apparaissait toutefois comme un obstacle rude à franchir, la présence des Shans de Xieng-Tong, dans le voisinage de ces rapides, étant une complication de plus pour leurs transactions.

Tang-Ho était pour moi d'une attraction d'autant plus grande, que lors de mon passage à Xieng-Sen, quelques mois auparavant, en compagnie de M. Pavie, nous avions abordé en commun l'examen de plusieurs questions relatives à la rive gauche, qui nécessitaient une étude plus approfondie. Malgré les précédents voyages de MM. Massie et Vacle en 1894 et de M. Garanger en 1893, sur la rive droite du Mékhong, nous manquions aussi de données précises sur les centres de Ong Luk et de Méky, que les Anglais et les Siamois semblaient avoir pris comme base de leur action dans ces parages, et même, sur les noms et la position de certains cours d'eau, sur lesquels les travaux de la Mission de Lagrée n'avaient pas projeté une suffisante lumière.

Avant de me mettre en route, voici les indications historiques que j'étais parvenu à rassembler : Avant l'invasion du nord de l'Indo-Chine par les tribus thaïes, qui formèrent dans la suite le peuple Youne, puis le peuple Siamois, les bassins du Me-Khok, du Me-Lao et du Me-Ing, ainsi que toute la région avoisinante, étaient habités par des Lawas. Plus tard pendant de longues années, Xieng-Sen fut le centre d'un grand royaume, qui comprenait aussi bien Xieng-Kheng et les Sipsong-panna que Xieng-Haï et Xieng-Khong.

Avant la grande invasion Birmane, qui eut pour conséquence la destruction d'Ajuthia au XVIII^e^ siècle, Xieng-Khong ne dépendait point de Nan, mais de Xieng-Sen. Les Birmans s'étant emparés de Xieng-Sen, envahirent Xieng-Khong et pénétrèrent par le Mé-Ing sur le territoire de Nan et de là, dans tout le royaume siamois d'Ajuthia. Mais leur conquête ne fut qu'éphémère. Nan se ressaisit et aida Xieng-Khong

qu'il s'annexa, à repousser les Birmans. Ceux-ci restèrent plus longtemps maîtres de Xieng-Sen et ne se retirèrent que devant les efforts combinés des Younes et des Laotiens au commencement de ce siècle.

Xieng-Khong se souvient encore aujourd'hui de ce qu'on appela la conquête de Xieng-Sen. Ses chefs annexèrent une partie de la principauté et quand les descendants des anciens habitants dispersés vinrent, il y a peu d'années, se fixer dans le pays de leurs pères, ils ne purent s'installer d'abord que dans la partie du territoire de Xieng-Sen, qui était échue à Xieng-Haï ; Xieng-Khong prétendant conserver la part qui lui était restée.

Il fallut, en 1889, l'intervention des plus hautes autorités siamoises, émues des empiètements de Xieng-Tong, qui surveillait ces divisions, pour mettre fin à un conflit d'autant moins opportun, que les Younes de Xieng-Khong, aussi bien que ceux de Xieng-Sen, n'étaient pas en nombre suffisant pour coloniser du jour au lendemain ces territoires.

Ces discussions eurent du moins un avantage, celui d'éveiller l'attention des autorités de Nan, sur les anciens muongs de la rive gauche, autrefois habités par des Younes, qui n'avaient pas été repeuplés depuis l'invasion birmane. C'est de là que date sans doute la décision prise par les Younes du Ménam, de rendre la vie à Muong Luong et à Muong Pou Kha.

J'étais installé à Xieng-Khong depuis plus d'un mois, quand, le 25 août, je vis arriver de Pak-ta les trois pirogues que j'attendais. Les eaux baissaient considérablement depuis plusieurs jours, entraînant avec elles les grands arbres de la rive, de puissantes masses de terre qui s'éboulaient avec fracas, des îles entières qui allaient se reformer plus bas, en attendant que de nouvelles crues les poussassent jusqu'en Cochinchine.

Le 28 août, de bonne heure, je me mis en route avec Tchioum et Done Tha. Peu de temps après, je m'arrêtais sur la rive droite du fleuve, sous prétexte d'acheter des vivres au village Lu, qui depuis notre installation n'avait cessé de nous ravitailler. C'était en réalité, pour causer avec les chefs, d'une affaire qui me tenait fort au cœur. Ces Lus appartenaient précisément au groupe des gens de Muong Hou, dont il a été question dans le récit de la première mission. Mis en fuite en 1887, par

l'invasion de Nguyen-Cao, ils étaient venus se réfugier, ainsi que ceux du Mé Lao, sur le territoire de Muong Nan et c'est une heureuse fortune qui m'avait fait rencontrer ces gens, auxquels nous avions promis secours en 1891, et qu'une clause du traité de 1893 nous permettait de rapatrier, selon notre convenance.

Plusieurs fois, depuis mon arrivée à Xieng-Khong, j'avais fait aux Lus mes voisins des ouvertures dans ce sens : je tenais à leur confirmer une fois de plus qu'ils pouvaient d'autant mieux compter sur nous, que Muong Hou passerait prochainement sous notre administration. Ils me dirent qu'ils comptaient plus que jamais rentrer dans leur pays, mais qu'en raison de la distance à parcourir et des moyens d'existence qui leur étaient nécessaires, ils procéderaient par étapes, de saison en saison, de façon à n'arriver à Muong Hou, que lorsque leurs pénates y seraient déjà établis. C'est à Pang-Ngicou sur le Nam Ngao, qu'ils devaient camper après la récolte, et cultiver leurs premiers rays.

Le Nam Ngao est un affluent assez important de la rive gauche du Mékhong. Étant donné le nombre considérable des Khas, qui habitent la région, je fus étonné de ne trouver aucun village au confluent de cette rivière; je ne devais pas tarder à me rendre compte que les Khas ne vivent pas au fond des vallées, mais qu'ils se plaisent uniquement sur les hauteurs. Il y a eu peut-être autrefois des Younes, aux confluents du Nam Ngao, du Nam Yone et du Nam Kheuong, mais ils ont été chassés par les guerres et refoulés de l'autre côté du Mékhong.

Il ne faut pas oublier que si la ville de Xieng-Khong est toujours restée debout, Xieng-Sen a cessé d'exister pendant trois quarts de siècle; les Younes y sont rentrés il y a peu d'années, mais en trop petit nombre pour pouvoir aussitôt repeupler les deux rives. De même que les Lus de Muong Hou fuyant l'invasion des bandes chinoises trouvèrent un refuge dans les parties inhabitées de la rive droite du Mékhong, de même la région du Haut Mékhong et en particulier la rive gauche, devint un lieu de retraite, fort apprécié par les Shans et les Birmans fuyant la domination Anglaise.

Je fus tout étonné de rencontrer, à la hauteur du Hat Luong, un

hameau tout nouvellement fondé par ces réfugiés, qui me dirent en avoir précédemment créé deux autres sur le cours du Nam-Kheuong. De même, au confluent et sur le cours du Houé Ho, je constatai l'existence de deux autres petits villages Shans, dont l'un portait le nom de Muong Ngam. Il semble que si ces étrangers sont venus s'établir aussi loin de leur lieu d'origine, c'est sous la pression du roi de Xieng-Tong, désireux de lutter contre l'influence des Younes de Xieng-Sen.

A la nouvelle de la prise de possession française, les autorités de Xieng-Tong s'inquiétèrent évidemment comme celles de Nan, car à Luang-Prabang on m'avait raconté que les Younes réinstallés depuis peu à Muong pou-Kha, en étaient repartis, à l'appel de Nan. A Ban Sop ho, le chef Shan Po-Ai-Tieng me révéla le récent passage à Xieng-Sen du Chao-Ong-Kéo, frère cadet du roi de Xieng-Tong, qui avait inutilement essayé de faire passer sur le territoire de Muong Sing, les Shans installés sur le Houé Ho et sur le Nam Kheuong, afin de les soustraire à notre autorité.

Ceux-ci, n'ayant nullement envie de se retirer, écoutèrent fort bien tout ce que j'avais à leur dire, et j'appris avec plaisir qu'ils avaient tenu compte de l'ordre écrit que je leur avais adressé, pour l'établissement de dépôts de bois destinés à la canonnière. Voici en effet l'ordre que j'avais lancé quelque temps avant mon départ : « Une canonnière française est « arrivée à Luang-Prabang, venant de Li-pi (Khône) et remontera le fleuve « jusqu'à Tang-Hô et au delà. Comme elle brûle beaucoup de bois j'ai « fait établir des dépôts de bois depuis Phaday jusqu'au Nam Ngao. « Vous aussi, il faut en préparer ».

Le 28 août dans l'après-midi, j'arrivai à Xieng-Sen, après un voyage des plus instructifs. Naguère encore, toute barque quittant les eaux de Xieng-Sen ou de Xieng-Khong, était obligée de s'arrêter à Ban Séo, pour y payer un droit de passage. Désormais les anciennes douanes intérieures disparaissaient forcément, puisque les deux rives du fleuve n'étaient plus soumises au même régime.

Les commerçants de Luang-Prabang n'avaient pas mis longtemps à s'en rendre compte et à s'en féliciter, car ils pouvaient en profiter pour venir exploiter les forêts de teck de la rive droite, sur le Me Ing et le

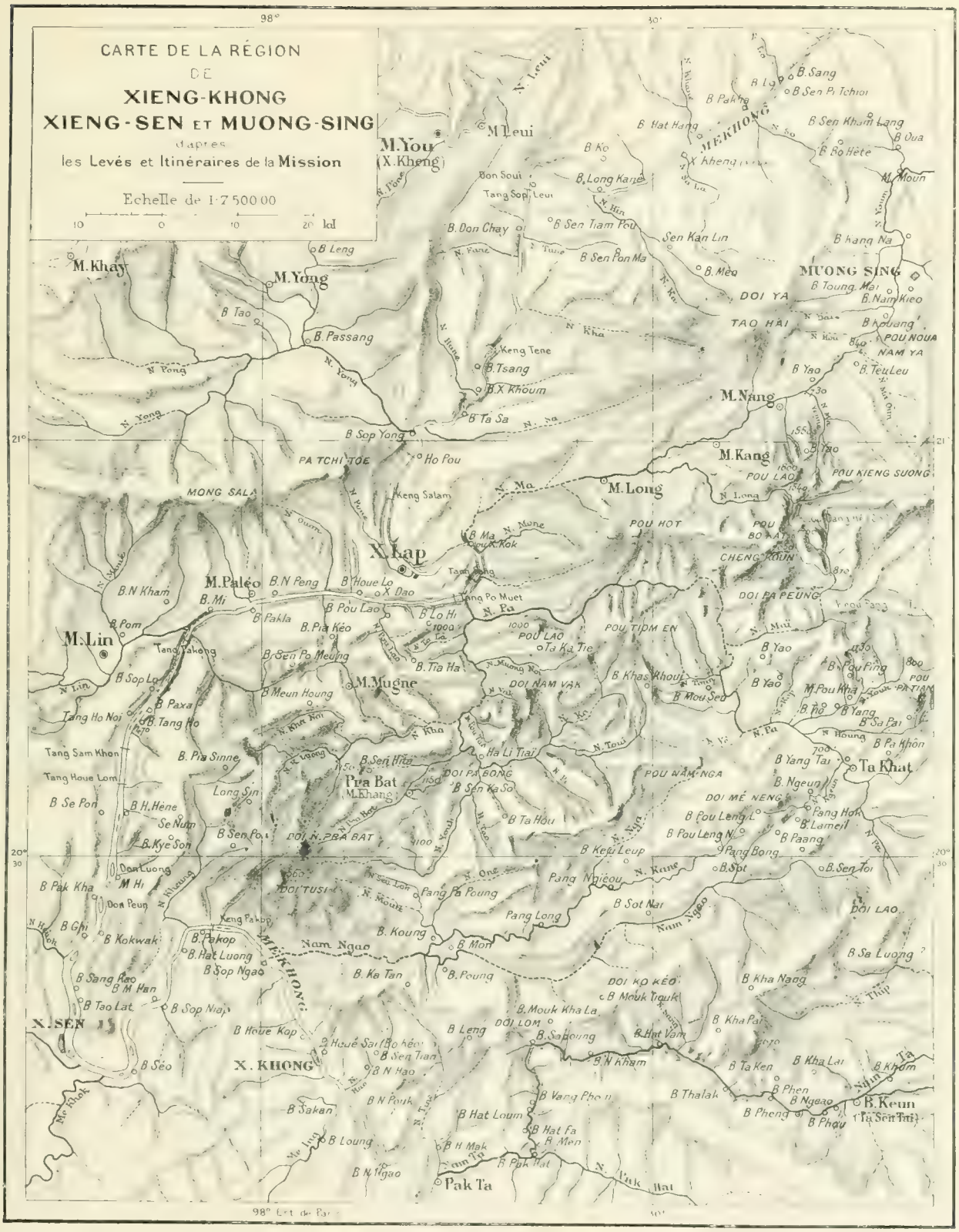
Mékhong, sans négliger celles qui se prolongent sur la rive gauche et dans les îles du Mékhong, à Done-Moune et à Done Séo.

Nous pouvions d'autant moins nous désintéresser de l'exploitation de ces forêts, que le teck est rare presque partout ailleurs sur le Mékhong, et que le grand fleuve doit forcément bénéficier, au point de vue du transport, des arbres abattus le long de ses rives. C'est ce qui avait frappé le pauvre Massie, lorsqu'en revenant de Xieng-Hung à Luang-Prabang en 1891, il arriva dans la région de Xieng-Sen. L'idée lui était venue de faire aussitôt exploiter par les gens de Luang-Prabang les forêts du Haut-fleuve, mais la mort tragique vint le surprendre, avant que ses projets eussent pu aboutir. Si la France n'avait pas pris possession de la rive gauche en 1893, c'est à des Anglais que serait échue l'exploitation de cette rive. En passant à Ban-Séo, j'appris qu'un mandarin de la rive droite avait reçu mission d'abattre pour un commerçant de Xieng-Mai plusieurs milliers d'arbres, qu'il en avait préparé trois cents, avant la signature du traité, mais que notre prise de possession avait mis fin à ce projet.

La présence de notre consul à Nan déterminera peut-être quelques Français à demander la concession des forêts du Me-Ing et du Me-Lao. Les environs de Muong Theun sont couverts de tecks, qui ne peuvent être écoulés vers Bangkok. Si les rapides du Mékhong s'opposent à ce que le marché de Saïgon en profite, Luang-Prabang et Xieng-Khong pourront du moins en tirer d'autant meilleur parti, pour la consommation locale, que la main-d'œuvre est tout à fait à portée, les Khas de la rive gauche étant dressés à l'exploitation des forêts, dans la région de Xieng-Mai.

Les autorités de Xieng-Sen me firent dès mon arrivée, le meilleur accueil. Trop rapprochés de la frontière de Xieng-Tong, pour avoir à se féliciter du voisinage des Ngious et des Kunes[1], ces Younes avaient vu d'un bon œil la mainmise des Français sur une partie de leur pays. Leurs intérêts s'accordant plutôt avec ceux des gens de Xieng-Khong et de Luang-Prabang qu'avec ceux des Thaïs du Nord-Ouest, ils sentaient fort

1. Les Kunes comme les Ngious sont des Thaïs du groupe Shan.



Carte de la région de Xieng-Khong, Xieng-Sen et Muong-Sing

bien que si ces derniers cherchaient à s'appuyer contre eux sur les Anglais, eux-mêmes trouveraient plus facilement en nous des défenseurs de leurs droits et de leurs intérêts. Aussi l'annonce de la canonnière les avait-elle ravis d'aise, et le Chao Luong de Xieng-Sen, son fils le Chao Nai Kaiavong, et son gendre le Chao Kam Tam, n'arrêtaient-ils pas de me questionner, sur le compte du « Massie ».

Ces mandarins qui avaient entrepris la tâche assez difficile de rendre la vie à l'ancien Xieng-Sen, n'étaient installés que depuis 1880, sur les bords du Mékhong. Ils avaient construit leurs cases sur l'emplacement de l'ancienne ville, où les débris de l'enceinte et les bouddhas de bronze gisant encore de loin en loin, dans les ruines des pagodes, démontrent la grandeur et l'éclat de la capitale du roi Anout.

C'est au milieu de ces ruines que campèrent, en 1867, nos compatriotes, les membres de la Mission de Lagrée. De Xieng-Sen il ne restait plus, depuis le commencement du siècle, que les débris accumulés par les soldats de Luang-Prabang. Les habitants avaient été disséminés dans tous les coins du Laos et du pays Youne, et le territoire dépeuplé avait été partagé par Xieng-Khong et par Xieng-Hai. Les descendants des émigrés de Xieng-Sen étaient de retour dans leur pays depuis quatre ou cinq ans seulement, quand se produisit la conquête de la Birmanie par les Anglais. Jusqu'alors, ils avaient eu à lutter contre les Ngious de Xieng-Tong, leurs redoutables voisins du Nord: depuis lors il leur fallut aussi compter avec les nouveaux venus, ce qui ne facilitait guère le développement de leur cité.

De tous les côtés d'ailleurs, Xieng-Sen se trouvait limité dans son expansion, les autorités de Nan elles-mêmes convoitant une partie de son territoire. Il résulte en effet d'un document qui me fut communiqué par les autorités de Xieng-Sen et de Xieng-Khong, qu'au mois de décembre 1889, le Haut commissaire siamois du pays Youne, résidant à Xieng-Mai, fit procéder à une rectification de frontières, favorable à Xieng-Khong. Xieng-Sen avait prétendu, en s'appuyant sur ses annales, que son territoire s'étendait autrefois jusqu'à Khao-Kieng-Ki. Nan répondit en rappelant que la conquête de Xieng-Sen lui avait assuré, au

commencement du siècle, la possession de tous les territoires, entre le confluent du Nam-Kheuong et Tang-Ho. Les Siamois décidèrent que le Nam-Kheuong séparerait désormais les deux Muongs.

Puis vint la délimitation de Xieng-Tong et de Xieng-Sen, à laquelle procédèrent simultanément les Anglais et les Siamois. Xieng-Sen y perdit sur la rive droite du Mékhong, tout le bassin du Nam-Heuoc qui sur la carte de la Mission de Lagrée, figurait encore comme un territoire Siamois.

Lorsque en mai 1891, MM. Vacle et Massie venant de Xieng-Hung par la rive droite du Mékhong, arrivèrent à Xieng-Sen, ils y rencontrèrent M. Mac-Carthy, chef du service topographique siamois, qui avait auprès de lui le Luang-Sarasit. Les topographes Anglais venaient d'opérer avec eux sur le Nam-Heuoc : mais la délimitation qui donna lieu à quelques discussions, fut brusquement interrompue par le meurtre d'un topographe siamois, le Nai-That, assassiné au delà de Ong-Luk par des dacoïts Shans. Les commissaires se séparèrent après avoir poussé leurs opérations jusqu'au Mékhong ; mais les Anglais se partagèrent en deux groupes pour rentrer en Birmanie ; l'un gagna directement Xieng-Tong, par Ong-Luk et l'autre fit un détour par la rive gauche, visitant au passage par les sentiers de l'intérieur, Muong Hi, Tang-Ho, puis Muong Line.

Depuis, les Anglais parurent de nouveau dans ces parages, jusqu'à la fin de 1893, je pus facilement me rendre compte que la revendication de certains villages de la rive gauche par les membres Anglais de la Commission de l'État tampon, ne reposait sur aucun fondement sérieux, et que notre refus de l'accueillir était absolument légitime.

Je résolus donc, ainsi que je l'avais fait pour les autres colonies Shans situées plus bas sur notre rive du Mékhong, de faire savoir aux chefs des villages, au-dessus de Xieng-Sen, quels étaient les droits et les devoirs nouveaux, qui découlaient pour eux de nos arrangements avec le Siam.

J'avais d'abord quelques dispositions à prendre avec les autorités de Xieng-Sen, pour le choix d'un terrain ainsi que pour la construction de

l'Agence. Dès que ces opérations furent terminées, je repris mes pirogues et continuai mon voyage dans la direction de Tang-Ho.

Un arrêt sur la rive gauche, chez les Younes du vieux Thao-Lat, ne fit que me confirmer dans mes premières impressions, sur le compte de ces gens passifs, dont le seul mérite consistait à confirmer par leur présence les droits anciens des Younes sur cette rive du Mékhong. Ces droits, à vrai dire, personne ne les contestait, pas même les Shans de Ban-houé-Nam-Nghi et de Ban-Kang-Done, originaires de Muong-Sat, entre Salouen et Mékhong, qui obéissaient à un Ngiou, venu de M. Line et fixé depuis une dizaine d'années seulement dans ces parages. « Nous savons me « dit ce dernier, que le territoire où nous sommes fixés appartient « à Xieng-Sen, mais si nous refusons obéissance aux autorités Younes, « c'est sur l'ordre du roi de Xieng-Tong, de qui je dépendais quand « j'étais à Muong Line. A qui devrons-nous obéir désormais? »

Je lui fis connaître la présence de M. Macey à Xieng-Khong et le mis en garde contre les menées dont il pouvait être victime. Il m'affirma que les agents Anglais n'intervenaient jamais directement auprès de lui, mais qu'il ne saurait comment faire, quand les gens de Xieng-Tong passeraient dans ses villages pour y recueillir l'impôt. Il ne pouvait, disait-il, servir deux maîtres à la fois, et si cette situation ambiguë devait durer, il aimerait mieux repasser tout de suite sur le territoire de Xieng-Tong. Je m'efforçai de le rassurer, en disant que non seulement il ne s'agissait pas de lui réclamer deux fois l'impôt, mais même qu'il était libre de ne rien payer du tout à Xieng-Tong. Là-dessus il me demanda un papier que je lui octroyai bien volontiers, pour le mettre à l'abri de toute réquisition des gens de la rive droite.

Au moment où mes pirogues se remirent en marche, le chef de Ban-houé-Nam-Nghi voulut me donner un guide que je refusai poliment. Je savais en effet à quoi m'en tenir sur la moralité de ces écumeurs du fleuve, car Done-Tha m'avait raconté quelques-uns des terribles drames qui se sont déroulés entre Ngious et Laotiens sur cette partie du Mékhong. Le chef de Ban-houé-Nam-Nghi lui-même passait aux yeux de nos bateliers, et généralement de tous les Laotiens de Luang-Prabang, comme le chef

des pirates Ngious de la région. Il avait le don de se faire aimable et insinuant auprès des voyageurs, pour les livrer ensuite plus facilement à ses complices. N'avait-il pas osé dire à Done-Tha : « Je sais qu'on me « redoute, mais n'ayez pas peur ; vous êtes chez moi, je suis votre père ».

Quelques questions indiscrètes sur le contenu de nos pirogues et l'endroit de notre campement, me donnèrent à réfléchir. Je défendis aux bateliers de coucher hors des pirogues ; je fis allumer de grands feux et je distribuai des cartouches, pour les six fusils Gras que nous avions dans nos bateaux. La meilleure de nos sauvegardes fut encore ma lampe à pétrole, dont la mèche, en s'élevant et en s'abaissant à volonté, projetait des lumières de phare. Jamais les Ngious n'avaient rien vu de pareil ; quand ils constatèrent que nous étions sur nos gardes, ils n'hésitèrent pas à se retirer et notre nuit fut très tranquille.

La canonnière, à mon avis, était appelée à faire merveille sur cette rive inhospitalière, où elle inspirait déjà une telle terreur, qu'on s'était empressé de se mettre en règle avec elle, en préparant partout des dépôts de bois.

Nulle part, la constitution d'un État Tampon, entraînant la suppression de toute police effective, n'eût été plus préjudiciable, que dans cette partie de l'Indo-Chine. Quant au Mékhong lui-même, au point de rencontre des frontières anglaises, siamoises et françaises, il avait suffi de quelques années de situation indécise, pour le transformer en véritable coupe-gorge.

Avant d'arriver à Muong Hi, je m'arrêtai dans deux autres hameaux Shans, Ban-tong-pung et Ban-houé-thang, peu importants et de fondation récente. Je fus surpris à Ban-houé-thang, de constater la gêne extrême du chef de village, qui cherchait tout le temps à se dérober.

« Ce n'est pas étonnant, me dit Done-Tha. Il y a cinq ou six ans, « comme je revenais de Xieng-Tong à Luang-Prabang, avec un chargement « d'opium, je fis route avec cet homme qui, du côté de M. Line, prit les « devants, en m'engageant à m'arrêter chez lui au passage. Comme j'ar- « rivais en pirogue à Done-Sone, île du fleuve située en face de Ban- « houé-thang, je fus assailli par une volée de coups de fusils, et plu- « sieurs pirogues se mirent à ma poursuite. Le chef du village de Ban

« houé-Thang me guettait sur sa berge et s'écria, en me voyant filer à « force d'avirons : Va donc, sale Laotien, pour une fois que tu y as « échappé ».

Et Done-Tha ajoutait que son cas était loin d'être isolé. Peu après, un mandarin de Luang-Prabang faillit subir un sort semblable, en cet endroit du fleuve où la présence de plusieurs îles facilite, avec la complicité des riverains, les opérations des détrousseurs de grands chemins. Fort heureusement, l'arrivée subite du Chao de M. Line fut cause de son salut. C'est en souvenir de ces incidents, que lorsqu'on conclut plus tard un arrangement avec les Anglais, pour régler notre frontière sur le Haut-Mékhong, j'insistai pour que la surveillance des îles nous fût confiée.

Le 1er septembre, vingt-quatre heures après avoir quitté Xieng-Sen, j'arrivai à Muong Hi, où il fallut user de fermeté pour écarter les importuns et les indiscrets. Le chef du Muong ne se présenta qu'à la fin de la journée. C'était un petit homme sec, aux yeux perçants et fiévreux, fort maître de son langage, qui me raconta comment il était arrivé dans la région, onze ans auparavant.

Poussé par la misère, il avait dû quitter le pays au delà de la Salween où il résidait. Avec ses compagnons, leurs femmes et leurs enfants, il mit quatre mois entiers pour arriver sur le Mékhong, où depuis, il a été assez heureux pour constituer cinq villages : Muong Hi et deux autres groupes sur le Houé Hi, Ban-Tong-Pung, Ban-houé-Thang et Ban-Hat-Luong sur le Mékhong ; deux villages enfin sur le Nam-Kheuong. Il me déclara n'avoir aucune attache sur la rive droite du fleuve, tous ses intérêts étant concentrés sur la partie du territoire de Xieng-Sen qu'il savait être devenue française. Il ne redoutait point notre autorité, mais désirait seulement savoir comment il devait se comporter vis-à-vis de Xieng-Tong.

Comme au chef de Ban-houé-Nam-Nghi, je lui fis connaître l'existence de notre double agence de Xieng-Khong-Xieng-Sen et je l'invitai à recourir à M. Macey dans tous ses embarras.

Un peu au-dessus de Muong-Hi, le fleuve commence à se resserrer. C'est la première fois, depuis le confluent du Nam-Kheuong, qu'on aper-

çoit quelques collines. Il n'y a plus d'îles au milieu du Mékhong, plus de forêts de teck sur ses rives: les rapides apparaissent de nouveau et annoncent le voisinage de Tang-Ho. Les gens de M. Line, dans l'idée sans doute de surveiller l'entrée de la gorge, venaient d'installer sur la rive gauche un petit hameau de trois cases au confluent du Houé Ho.

Je fus surpris de trouver à Tang-Ho, au lieu d'un centre important et animé, quelques cases seulement, émergeant au milieu des grandes herbes. Sur la rive droite, la forêt descendait jusqu'au fleuve et c'est à peine si l'on distinguait un étroit sentier dans la direction de M. Line. Je fus encore mieux fixé sur la façon dont les Shans du voisinage envisageaient ce point de transit, quand le chef du hameau me raconta qu'il était là contre son gré, sur l'ordre du Chao de M. Line, qui le forçait depuis onze ans à demeurer à Tang-Ho, pour conserver la haute main sur le passage des voyageurs. Quelques mois auparavant, il avait voulu rentrer à M. Line, mais le Chao l'avait de nouveau obligé à retourner à Tang-Ho.

Au dire de cet homme, dont je ne pouvais qu'approuver l'attitude, puisqu'il avait établi sur la rive gauche un dépôt de bois pour la canonnière, le Mékhong était navigable au delà de Tang-Ho, pendant la saison des hautes eaux. Il me montra un radeau, qui était arrivé de M. Line par le Nam Line et le fameux barrage de Tang-Ho. J'en conclus que si Lagrée et ses compagnons, qui avaient franchi les rapides de Khemarat, s'étaient arrêtés devant ce dernier obstacle, c'était que, depuis Xieng-Khong, ils longeaient des rives absolument désertes. Xieng-Sen étant alors inhabité, et tout secours local faisant défaut, il y aurait eu presque danger pour eux à affronter sans guides, une partie du fleuve aussi difficile.

Le barrage est incontestablement très sérieux, puisqu'un usage ininterrompu veut que la plupart des voyageurs fassent par terre le détour de M. Line, plutôt que de s'exposer à le franchir, mais le témoignage des riverains me prouvait qu'il était loin d'être inabordable. Quand je prévins le Chao de Xieng-Sen et le chef du hameau de Tang-Ho que la canonnière Massie essaierait de remonter le fleuve au delà du barrage, ni l'un ni l'autre ne s'en montra surpris. A force de parcourir les fleuves de l'Indo-Chine

j'avais depuis longtemps appris que Cho'Bo' sur la Rivière Noire, Khône et Khemarat sur le Mékhong, n'étaient infranchissables pour aucune pirogue. Tang-Ho paraissant soumis à des conditions de navigation sensiblement analogues, l'espoir me vint de voir prochainement flotter notre pavillon sur les eaux du fleuve supérieur.

Dans l'histoire du Laos, Tang-Ho et M. Line rappellent à tout propos, la rencontre et le choc des Younes et des Laotiens unis contre les Shans. Aussi n'étais-je qu'à moitié surpris de l'attitude des habitants.

Je sus par le chef du hameau de Tang Ho que le Chao de M. Line, fort bien inspiré dans la circonstance, n'était pas demeuré étranger à l'installation du dépôt de bûches, et qu'il avait donné l'ordre de convoquer les Khas-Mou Seu résidant sur la rive gauche pour abattre le bois nécessaire : Le chef me dit que les Mou Seu étaient arrivés avec leurs bûches et qu'à plusieurs reprises, ils avaient manifesté le désir d'être prévenus quand la canonnière française se présenterait.

Fig. 52. — Pirogues et radeaux sur le Mékhong.

« Je fis répondre aux Mou Seu, qu'ils seraient les bienvenus et que l'autorité française les attendait. Quant au Chao de M. Line, il ne devait plus ignorer désormais que la rive gauche était française, que la canonnière dépasserait Tang-Ho et qu'elle n'aurait besoin de personne pour se faire respecter dans nos eaux. Et montrant le pavillon qui flottait sur nos pirogues : « Voilà, dis-je, notre Phye, notre Génie à nous. Malheur à qui lui manque de respect ou d'obéissance, car ses vengeances sont terribles. »

Je quittai Tang-Ho sans avoir rencontré aucun Mou Seu, mais en descendant le Mékhong, dans la matinée du 4 septembre, mes regards se

portaient sans cesse sur les hauteurs boisées de la rive gauche, où la présence de toute une population que j'ignorais encore complètement, venait de m'être révélée.

Je mis quatre heures et demie environ, pour arriver à Xieng-Sen, où je ne m'arrêtai que le temps nécessaire pour délimiter avec le Chao Kâm-Tane, le terrain de l'agence, rédiger et signer l'acte de cession, et fixer l'emplacement des cases. Au-dessous de Ban-Done-Theun, la descente du fleuve devint extrêmement rapide, car nous atteignions le Hat Luong, puis au-dessous de Done-Khi, un étranglement du Mékhong dont le lit est encombré de rochers.

Sur la rive gauche, le confluent du Nam-Kheuong et celui du Houé-Nao, dans son voisinage immédiat, marquaient la limite des territoires de Xieng-Khong et de Xieng-Sen. L'étroit défilé du fleuve se prolonge au delà par le hat Khéton[1], le hat Tou, le hat Pa-Ing, le Pa-Koué, le Pa-Kantoung, le Pa-Kamtane, jusque vers le confluent du Nam-Ngao, mais à cette époque des hautes eaux, tous ces rapides étaient beaucoup moins terribles que lorsque je les avais parcourus, au mois de juin précédent. Nous étions dans le pays béni de la légende ; de là toute la terreur qu'il inspire aux bateliers : à Pa-Seua, on montre un rocher qui a la forme d'un tigre ; à Pa-Kantoung, un Bouddha sculpté sur la roche indique la sépulture d'un prince de Nan qui, à la suite d'une guerre malheureuse contre le Lan-Chang, mourut de la fièvre, sur les bords du Mékhong. Enfin, Pa-Kamtane rappelle le souvenir d'un Bouddha en or, enfoui au milieu des rapides et protégé par le feu du ciel.

Pa-Kantoung fut longtemps la frontière de Xieng-Sen et de Xieng-Khong, jusqu'au jour où les intrigues des gens de Xieng-Khong, la firent reporter au Nam-Kheuong. A partir du Nam-Ngao le fleuve était tranquille. C'est à peine si je m'aperçus de l'existence du Keng-Kong-Say et du Keng-Kay. Un jour et demi après avoir quitté Tang-Ho, j'étais de retour à Xieng-Khong, où rien de saillant ne s'était passé

1. En laotien *keng* signifie un gros rapide ; *hat* un rapide de moindre importance ; *pa* est un promontoire.

durant mon absence, sauf la visite d'un cobra dans le lit de M. Macey.

Le Chao s'empressa de venir me saluer, et j'abordai aussitôt avec lui les questions qui m'avaient intéressé au cours de mon voyage. Au sujet des frontières de Xieng-Khong et de Xieng-Sen, il m'expliqua que le territoire de Xieng-Sen ne dépassait effectivement pas sur la rive gauche Tang-Ho et le Nam-Kheuong ; que tout le pays situé au nord et à l'est de ces deux limites était une dépendance de Xieng-Khong, jusqu'au confluent du Nam-Pa, où commençait le territoire de Muong Sing. Ce témoignage, confirmé par un extrait authentique du pong-savadan que le Chao déposa entre mes mains, précisait d'une manière irréfutable la nature des droits que nous pouvions opposer aux envahissements de Xieng-Tong.

Je demandai aussi au Chao, par qui était habité ce vaste territoire, les Khas Mouk et Lamet qui s'étaient présentés jusqu'à ce jour à l'agence, demeurant tous en deçà du Nam-Ngao. Le Chao me répondit qu'à partir de ce cours d'eau, les montagnes de l'intérieur étaient habitées par des Khas Mou-Seu, sur lesquels le roi de Xieng-Tong essayait d'asseoir son autorité, sous prétexte que s'étant réfugiés pendant une période de troubles, sur la rive droite du Mékhong, ils n'avaient jamais cessé depuis lors, d'être sous sa dépendance.

Je fis honte au Chao de n'avoir rien fait pour s'opposer à cette prétention exorbitante. Il me déclara qu'il avait fait faire le dénombrement des habitants et qu'il leur avait réclamé l'impôt, mais qu'il s'était heurté à un refus, fondé sur la puissance du roi de Xieng-Tong, et cela non seulement dans les quatorze villages de la rive gauche, mais aussi dans deux villages de la rive droite, situées presque aux portes de Xieng-Khong.

Ce dernier détail me remplit de joie ; car ce n'était pas un droit réel que pouvaient invoquer les autorités de Xieng-Tong, sur des villages situés au delà de frontières reconnues et délimitées. Il s'agissait tout simplement d'un prétendu droit personnel, qui pouvait se régler tout autrement, soit par le départ des intéressés, nouvellement fixés dans le pays, soit par leur soumission pure et simple à notre autorité. Du coup, la présence de villages Shans sur notre rive du Mékhong, ne m'inquiétait plus en aucune façon :

E GIFFAULT DEL

ou la soumission ou le départ, telle était la loi des indigènes, à plus forte raison celle de tous les nouveaux venus. Or l'enquête que je venais de poursuivre jusqu'à Tang-Ho, m'avait prouvé que personne ne cherchait à se soustraire à notre loi, mais que tous désiraient être fixés sur leur sort, le plus tôt possible.

Afin de dissiper tous les doutes, je priai M. Macey, avant mon départ, de faire parvenir aux Mou-Seu une lettre circulaire leur ordonnant d'assurer un sentier praticable pour les chevaux et les mules, entre Tang-Ho et le Nam-Ngao. C'était à la fois renouveler auprès d'eux un acte d'autorité, relier leurs villages au réseau des routes de la rive gauche, et préparer pour la saison prochaine, l'exploration méthodique de leur territoire.

Le 6 septembre, je quittai Xieng-Khong. Quelques heures après, j'arrivai à Pak-Ta, où m'attendait le Chao Kakravat, spécialement délégué par le roi de Luang-Prabang, pour m'accompagner sur le Nam-Ta. Depuis quelques jours, les eaux avaient sensiblement baissé ; on entrait dans la saison où la navigation sur le Nam-Ta devient praticable.

Quant aux renseignements sur la région que je me proposais d'explorer, et que nul Français avant moi n'avait visitée, il ne fallait pas plus songer à s'en procurer à Pak-Ta, qu'il n'avait été possible d'en recueillir à Luang-Prabang. Le Senam avait bien dans la région, un représentant appelé le Phya Lam Nam-Ta, mais, à part la division du bassin du Nam-Ta en trois territoires, obéissant à des *taseng* différents, ce mandarin ne connaissait absolument rien. Du moins le taseng de Pak-Ta savait-il que douze villages Khas se trouvaient placés sous ses ordres et que la plupart étaient habités par des Lemet. Les Lemet étaient ces hommes à l'aspect étrange que j'avais remarqués sur le bord du fleuve, lors de mon premier passage et qui, par l'absence de tout costume, sauf la minuscule écharpe passée entre les jambes et roulée autour de la taille, rappelaient si singulièrement les Khas de la région située entre Attopeu et la mer.

Je commençai mon exploration du Nam-Ta, le 7 septembre, les autorités locales ayant mis beaucoup de diligence et de soin à organiser mon départ. Installé dans une légère pirogue, conduite par d'agiles

Laotiens, j'étais en mesure d'affronter tous les rapides, et ils étaient nombreux, chaque coude de la rivière nous réservant une surprise. J'avais pris mon carnet, ma montre et ma boussole et je notais consciencieusement le nombre des coups de rame et de perche, ainsi que les noms des rapides et des rochers. J'étais surpris de la quantité de villages que nous rencontrions dans cette vallée, en somme fort étroite, et surtout du nombre considérable de ceux qu'on me signalait, non loin dans la montagne.

Le deuxième jour, au delà de Ban-Mène, nous sortîmes du territoire de Pak-Ta, pour entrer dans celui du Taseng-Tai, le plus habité de tout le Nam-Ta, et limitrophe de la région Kha de Xieng-Khong. Les Khas qui obéissent à Luang-Prabang, sont appelés les Khas Lao, tandis que ceux qui étaient jusqu'alors placés sous l'autorité des Younes portent le nom de Khas Youne : il y a souvent des querelles entre eux pour la jouissance de certaines montagnes.

En passant à Ban-Hat-Nam, où aboutit la principale route de terre de Xieng-Khong vers Luang-Prabang, je pus constater que mes ordres avaient été ponctuellement suivis et que le Thao Norassin n'avait rien négligé pour faire mettre les chemins en état, en vue de faciliter, dans les mois suivants, l'examen de la région limitrophe de l' « État tampon », par les commissaires franco-anglais. Il régnait d'ailleurs dans tout le pays une réelle activité, car l'époque de la moisson approchait, et sur toutes les hauteurs cultivées par les Khas, on apercevait des épis jaunissants, au milieu des rays. Ce n'est pas pour rien, qu'on dit du Nam-Ta, qu'il est le grenier de Luang-Prabang. Sans les cultures des Khas, le Laotien n'aurait pas un grain de riz à se mettre sous la dent. Il est vrai de dire par contre que, sans les Laotiens, le Kha vivrait complètement isolé et resterait dépourvu des objets d'échange les plus indispensables.

Au-dessus de Ban-Hat-Nam, le Nam-Ta traverse une région calcaire des plus pittoresques. Le Pou Soung et le Pou Kang-Meu dominent les innombrables sinuosités de la rivière, en cet endroit très resserrée. Devant le rocher de Po Si Lane, les bateliers me racontèrent l'inceste de l'oncle et de la nièce, surpris au milieu de leur faute, par l'effondrement d'une montagne, qui boucha l'entrée de la grotte où ils

s'étaient retirés. Les piroguiers croient encore découvrir sur le roc la trace des pieds des amoureux.

La résidence du Taseng-Tai est Ban-Keun, un bourg de trente-quatre maisons, dont dépendent quarante-trois villages Khas, et qui se trouve directement relié par des chemins très fréquentés, avec les principaux centres du voisinage, Ban-Houn, en amont et Ban-Hat-Nam en aval du Nam-Ta, par les hauteurs de la rive droite, Muong Oun et Pak-Beng sur le Nam-Beng. Je trouvai une réelle bonne volonté chez le Taseng-Tai et les mandarins de son entourage. Tout ce que j'avais à leur dire sur l'entretien des routes, les passeports et la protection des Laotiens et des Khas, sur la rive droite du Mékhong, fut écouté avec la plus grande attention.

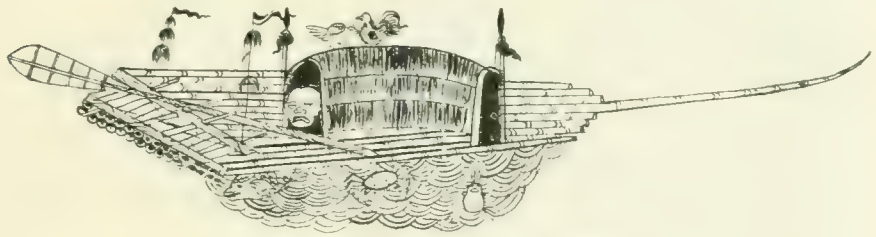


Fig. 53. — Radeau Kha (dessin Laotien).

Pour me protéger contre les terribles pluies de la saison, le roi de Luang-Prabang m'avait envoyé sa propre tente, mais, la plupart du temps, j'évitais de la faire dresser, préférant rester dans ma pirogue, auprès de laquelle les chefs se réunissaient, chaque fois que j'avais besoin de les convoquer. J'avais souvent beaucoup de peine à leur faire partager l'intérêt que j'attachais à la géographie du pays. Mon enquête portait en particulier, sur les limites des Khas Youne et des Khas Lao, c'est-à-dire des territoires de Nan et de Luang-Prabang, afin de recueillir pour la commission franco-anglaise, des données exactes sur la frontière de Luang-Prabang, qu'on était convenu de respecter.

Les documents écrits, qui m'avaient été communiqués par les autorités de Luang-Prabang et de Xieng-Khong, n'étaient sur ce point nulle-

ment d'accord, mais la chronique Youne l'emportait de beaucoup en exactitude et en précision sur celle des Laotiens, car outre les villages qui avaient pu changer de place, elle tenait compte des bornes, des salas construites par les soins de chaque pays, et même des groupes d'arbres, plantés pour servir de points de repère.

C'est à Ban-pou-Kune que les limites de Xieng-Khong et de Muong Pou-Kha rencontrent celles de Luang-Prabang : mais bien avant d'atteindre ce point, il était facile de s'apercevoir combien l'autorité des Laotiens était affaiblie dans ces parages. Un an environ, avant mon voyage sur le Nam-Ta, le roi y avait envoyé le Chao Kromasang recueillir l'impôt: les mandarins de Ban-Houn, le Taseng-Neua en tête, le refusèrent, et il s'ensuivit une sorte de révolte. Le but du taseng, qui s'appuyait sur les Khas de Luang-Prabang, était de secouer l'autorité du roi et de se créer, à l'exemple du chao de M. Luong, récemment rentré dans son pays, une sorte de principauté indépendante. Le taseng n'osa pourtant pas pousser sa rébellion jusqu'au bout. A l'époque du serment annuel, il se rendit à Luang-Prabang, où il dut subir quelques semaines de prison, avant de retourner dégradé sur le Nam-Ta.

Fig. 51. — Un Kha Lemet

Le roi lui-même savait à quoi s'en tenir sur les muongs de la frontière, puisqu'il m'avait dit: « Un jour les Lus trouvant qu'à Luang-Prabang l'administration n'était pas sérieuse, levèrent des troupes, envahirent le royaume et balayèrent les familles. » — Cela se passait dans la première moitié du siècle. Depuis, les invasions des Hos

et des Siamois avaient encore réduit les moyens d'action du roi et du Senam.

J'arrivais sur le territoire du Taseng-Neua, à un moment où toute défaillance nouvelle pouvait avoir les plus graves conséquences. Je trouvai à Ban-Houn le Thao-Norassin, au milieu de mandarins abrutis, fort ému qu'aucune des lettres, qu'il leur avait confiées pour le Chao-Kakravat, ne fût parvenue à son destinataire. Je fis aussitôt réunir les mandarins et prescrivis une enquête, déclarant que si on ne retrouvait pas les lettres et le coupable, on verrait comment les Français entendaient que l'autorité du roi fût respectée. Mes menaces furent couronnées du succès.

Ce qui donne le plus d'importance au territoire du Taseng-Neua, c'est qu'il sert de trait d'union à Xieng-Khong, Muong Pou-Kha, Muong Luong et Muong Sai; c'est le lieu de passage obligatoire entre Luang-Prabang et Muong Sing. Il était bien temps de rétablir l'ordre dans ce canton qui, outre ses vingt-trois villages Khas, contenait des centres laotiens tels que Ban-Ngouon, Ban-Peun, Ban-Houn, Ban-Nong, Ban-Wat, Ban-Pawi, Ban-Hom et surtout Ban-Lao, résidence du mandarin qui passait pour le plus apte à remplacer l'ancien taseng.

Tous ces villages embellissent les rives aplaties du Nam-Ta, dont la vallée ne cesse de s'élargir, depuis le rapide du Keng-Wak, limite du Taseng-Neua et du Taseng-Tai; mais à partir de Ban-Houn, la rivière manque de fond et l'on échange les pirogues de Pak-Ta, contre des embarcations plus légères, que forment trois planches reliées avec du rotin et calfatées avec des fibres de bananier. Ici, les riverains ne sont pas habitués à la navigation des rapides, comme les Laotiens du Mékhong. Fortement métissés de Khas, ils ont presque tous adopté le costume Lu, à la place du sampot de Luang-Prabang : on sent que les Sipsông-Panna sont proches.

Après une navigation de dix jours, fort longue à cause de la saison, j'atteignis Sop-Ngim le 17 septembre. Le pays est encore beau et fertile au delà de Ban-Lao, mais les habitants font défaut, sur les rives du Nam-Ta, jusque dans les environs de M. Luong. J'essayai bien avec mes piroguiers, d'aller reconnaître le Keng-Wak, mais comme ils se montraient impuissants à le braver, je renonçai à pousser plus loin mon excursion.

Trois cases, habitées par des Chinois, constituaient le hameau de Sop-Ngim, qui mérite une mention toute spéciale, car c'est un des principaux croisements de routes de toute la région. C'est même pour faciliter le passage des caravanes, que quelques Chinois se sont installés au confluent du Nam-Ngim. Presque en face, de l'autre côté du Nam-Ta, se trouve le confluent du Nam-Tialeng, avec un village Lu, tout près de là.

Fig. 55. — Muletiers Yunnanais

A Sop-Ngim, des cases toutes fraîches avaient été installées pour me recevoir. Ma première impression fut donc excellente, car les ordres que j'avais envoyés aux Khas Youne se trouvaient exécutés. La présence prolongée du Thao Norassin sur le Nam-Ta, avait également produit son effet, car tous les chefs des villages voisins étaient prévenus de mon arrivée et celui de Ban-Lao avait tenu à organiser lui-même mon voyage vers Muong Pou-Kha.

Je trouvai à Sop-Ngim mes mules et chevaux, venus de Xieng-Khong par les chemins Khas de l'intérieur ; les muletiers se félicitaient de l'accueil qu'ils avaient reçu dans chaque village où les avaient précédés mes ordres. Le moment me parut venu de répandre le plus loin possible, par les mêmes moyens, la nouvelle de ma présence sur le Haut Nam-Ta. J'écrivis deux lettres au Chao de M. Luong et aux chefs Khas Kouen de Muong Pou-Kha et j'expédiai, du côté de Muong Saï et de Muong La, le Chao Kakravat et le Thao Norassin, qui en qualité de Laotiens, n'avaient aucune autorité dans les territoires Younes que j'allais visiter. Leur présence dans le bassin du Nam-Pak me paraissait utile, pour assurer la mise en état des routes conduisant de Sop-Ngim vers le Nam-Hou et vers Dien-Bien-Phu sur la Rivière Noire.

E GIFFAULT DEL

CHAPITRE IV

CHEZ LES KHAS KOUEN

DE SOP-NGIM A BO-TÈNE PAR MUONG POU-KHA ET MUONG LUONG

19 septembre - 1er octobre 1894

Si habitué que je fusse aux agréments de la pirogue, c'est avec un certain plaisir que j'enfourchai une mule, pour me lancer à la conquête de Muong Pou-Kha. J'avais hâte de savoir ce que me réservait cette fameuse région, tant au point de vue de l'ethnographie que de la géographie et de la politique. Notre bagage avait nécessité le rassemblement de quatre-vingts coolies, mais on les trouva facilement. Quelques-uns étaient des Khas Kouen de Muong Pou-Kha ; la plupart appartenaient au Taseng-Neua du Nam-Ta et avaient été rassemblés par les soins du chef de Ban-Lao.

Je ne fus pas long à m'apercevoir, en m'élevant au-dessus du Nam-Ta et du petit Nam-Ngim, de l'importance des montagnes que j'avais sur ma gauche et, d'où paraissaient s'écouler de grands affluents du Mékhong et beaucoup de cours d'eau allant directement au Nam-Ta. C'était aussi le point de croisement de nombreux chemins, desservant par les crêtes les dépendances de Luang-Prabang, de Xieng-Khong et de

Muong Pou-Kha, car pour voyager, les indigènes préfèrent généralement les sommets, au fond des vallées, inondées pendant la saison des pluies.

De Ban-pou-Luong, la vue s'étendait au loin sur les hauteurs boisées qui enserrent le bassin du Nam Ta. C'était l'extrémité du territoire de Luang-Prabang, car à Ban-Poung commençait celui de Muong Pou-Kha. Nous y arrivâmes à trois heures. Pour une première journée de marche en montagne, l'étape me parut suffisante ; l'endroit était d'ailleurs engageant. Pour nous faire honneur, les Khas Kouen avaient abattu tout un coin de forêt, élagué une clairière et dressé, en guise d'abris, de véritables salas avec des écuries. Le riz et l'eau fraîche nous attendaient dans de larges tubes de bambou.

Quand deux des principaux chefs Khas de la région, le Phyah-Luong-Pattawi et le Phyah-Thanalak-Sombat se présentèrent, pour m'offrir le lay d'usage consistant en œufs, cannes à sucre et petites bougies de cire jaune, je ne leur ménageai pas les compliments. Depuis le matin, ma satisfaction était sans mélange : partout le chemin avait été mis en très bon état et l'attitude des Khas Kouen me paraissait tout à fait excellente. Les deux chefs m'apprirent que je rencontrerais à chaque étape, des salas aussi confortables que celle de Ban-Poung et qu'en beaucoup d'endroits, je trouverais même des ponts sur les rivières. C'était leur manière à eux, de célébrer l'arrivée des Français dans le pays, et d'exprimer la confiance qu'ils avaient dans notre protection.

Je leur demandai s'il y avait encore des Younes dans la région. Ils me répondirent que, sauf à M. Luong, je n'en rencontrerais nulle part ; que le Chao de Muong Luong, un Youne réinstallé depuis très peu de temps sur le Haut Nam Ta, avait plusieurs fois essayé de leur imposer son autorité, et encore tout dernièrement, en leur ordonnant, sous peine d'amende, de mettre en état les chemins sur son territoire. Les Khas Kouen avaient refusé, déclarant qu'à Muong Pou-Kha ils étaient chez eux et prêts à obéir aux ordres de qui de droit, mais qu'ils n'avaient rien à faire à Muong Luong.

« Autrefois, me dit le Phya-luong-Pattawi, il y avait aussi des Younes « à Muong Pou-Kha, mais il eût fallu voir comment ils se sont enfuis,

« devant une invasion des Lus, sans attendre seulement leur arrivée.
« Quant aux Khas Kouen, ils sont restés et n'ont pas eu peur des Lus.
« Aujourd'hui, ils sont seuls dans ce pays. Quand les autorités de Nan
« nous ont fait savoir que la rive gauche du Mékhong était devenue
« française, elles ont essayé de nous faire passer sur la rive droite, en
« disant que les Français nous prendraient un impôt de cinq roupies. Nous
« avons répondu que les Français étaient riches et n'avaient pas besoin
« de notre argent pour vivre. Alors on nous a dit que la France était
« bien loin et Bangkok tout près, mais nous n'avons pas voulu quitter
« notre montagne. »

Cette manière de parler, l'attitude si franche et si confiante des chefs Khas Kouen me paraissaient tout à fait caractéristiques. Autrefois, sans exiger des Khas Kouen d'autre impôt régulier que dix munes de cire c'est-à-dire environ cent quarante kilogrammes, les autorités de Nan avaient l'habitude de s'approprier une partie des produits de la région, comme le cardamone qu'il était interdit d'écouler à Luang-prabang. Quand un mandarin passait, il réquisitionnait, suivant la coutume indigène, des vivres de toute espèce. Chaque année, les Khas Kouen étaient obligés d'acheter le double de leur prix, des marchandises envoyées de Nan, qu'on les forçait à consommer.

D'autre part, les gens de Muong-Sing et des Sipsong-panna exploitaient les habitants, chaque fois qu'ils passaient, enlevant parfois les colliers d'argent aux petits enfants ; c'était une charge sérieuse pour les Khas, habitant des routes fréquentées.

Dès l'abord, le Phyah-luong-Pattawi m'avait plu davantage que le Phyah-Thanalak, que je laissai retourner dans son village à Ban-Thap sur la route de M. Luong. Je conservai auprès de moi, Pattawi et causai toute la soirée avec ce mandarin, qui se piquait de beau langage et qui entretenait des pagodes. Le lendemain, au milieu de l'étape, je m'arrêtai dans son village, à Ban-Thio, où il avait fait pour moi de sérieux préparatifs. Malgré tous ses efforts pour me retenir, je continuai ma route, après avoir fait la connaissance de sa femme et de ses enfants, dont le type ouvert et distingué me frappa singulièrement.

La race des Khas Mouk, dont les Khas Kouen sont une branche, est une des plus intéressantes de l'Indo-Chine, quoi qu'en pensent les Laotiens, qui ne perdent aucune occasion de les dénigrer et de les caricaturer. Sans doute ils sont bavards et exubérants comme des enfants : dans leurs fêtes ils s'enivrent volontiers avec de l'eau-de-vie de riz, mais ils ont de bien belles qualités et sont avant tout de braves gens. La plupart ne pratiquent, en fait de religion, que le culte des Esprits, mais ceux qui ont eu le plus de contact avec les Younes et les Laotiens, professent un vague bouddhisme et savent lire et écrire le thaï, que presque tous parlent aussi facilement que leur propre langue, si rauque et si hérissée de *R*, qu'on est tout à fait surpris de les entendre jaser.

C'est sans doute le contact avec les Thaïs, qui leur a fait connaître l'usage du vêtement. Dans le nord, je n'ai vu que des Lemet, à peu près nus comme les Khas du sud de l'Indo-Chine : les Khas Mouk et les Khas Kouen ont adopté le costume Lu, composé d'un pantalon indigo et d'une petite veste très courte qu'ils portent d'ailleurs sans aucune coquetterie, jusqu'à complète usure. Leurs seuls signes distinctifs sont le turban rouge, que portent volontiers certains chefs, et les pipes d'argent d'un dessin fort élégant, qu'ils fabriquent eux-mêmes dans leurs villages.

Là où l'on signale un argentier, on peut être sûr que les Khas sont riches. Ils le sont souvent, et aiment non seulement à prêter de l'argent aux Thaïs contre intérêt, mais aussi à faire libéralement les honneurs de ce qu'ils possèdent. Le Phya Pattawi fut tout d'abord fort ému, parce que j'avais refusé d'accepter le porc, la chèvre et le buffle, qu'il m'offrait en guise de présent : Si le chef français, disait-il, a refusé, c'est qu'il n'est pas content de nous. J'eus de la peine à lui faire comprendre qu'il valait mieux ne me procurer des vivres, que dans la mesure où j'en avais besoin, et contre argent comptant.

En nous élevant peu à peu de crête en crête, nous arrivâmes au sommet du Pou-Luong, limite du bassin du Nam-Ta, où notre campement avait été installé par les soins des Khas de M. Ong. Leur chef le Phya-luong-Pouma, un des plus importants du groupe Kha Kouen, était absent. J'appris avec plaisir que, s'il était retenu au loin, c'était par l'installation

d'un de ses villages et de sa propre résidence, sur la route de Muong Pou-Kha à M. Sing. C'était une initiative hardie de la part de ce chef, car bien qu'ils changent souvent de place leurs villages et leurs cultures, les Khas Kouen ne sortent jamais de leur petit rayon.

Fig. 66. — Khas Mouk en montagne (dessin laotien).

Sur le territoire de M. Luong, c'est à peine s'ils possèdent quelques villages. A part certaines grottes à miel, dont ils revendiquent très vivement la propriété, ils y ont laissé les vallées aux Younes, qui se sont installés dans la vallée, et les montagnes aux Yaos. C'est à peine s'ils connaissent de répu-

tation leurs voisins les Mou-Seu, avec lesquels ils n'entretiennent aucune relation. Et pourtant, dans le nœud de montagnes qu'ils occupent, nombreux sont les villages et nombreux aussi les habitants. Généralement ils se tiennent en dehors des chemins battus, bien qu'à petite distance, mais ne font rien pour dissimuler leurs dépôts de riz, où ils entassent la récolte dans des cases sur pilotis, bien protégées contre les rats. Les abris destinés aux voyageurs de marque, ces kianes si soignés que je rencontrais fréquemment, sur mon chemin, sont toujours construits en dehors des villages.

Le 21 septembre, la pluie qui tombait à torrents, nous contraignit à nous arrêter dans les abris qu'avait préparés le Phyah-Kiouc, sur l'autre versant du Pou-Luong. Nous étions sur le bord d'un étang entouré de prairies et de grands arbres, où venaient se perdre en un fonds glaiseux, les eaux du Houé Preborr. La légende raconte qu'il y avait autrefois en ce lieu un village, mais que les Génies mécontents l'engloutirent.

Le Phyah-Kiouc, résidant au village voisin de Ban-Kantalong, vint me trouver en mon campement : il me fit l'effet d'un vieillard défiant et madré, dont l'attitude, très intéressante d'ailleurs, contrastait étrangement avec la franchise et l'exubérance des autres chefs Khas Kouen, notamment du Phya-luong-Pattawi. Comme je m'étonnais de son peu d'empressement à me fournir des vivres, j'appris que le versant du Pou-Luong qu'il habitait, avait été fort éprouvé depuis deux ou trois ans et que la dernière récolte y avait été très mauvaise.

Les étapes étant fort courtes dans ces montagnes, tant à cause du mauvais temps qu'à cause de l'usage où sont les Khas Kouen de se relayer à chaque village, je ne pus arriver le 22, jusqu'à Muong Pou-Kha et je fus obligé de camper au Kiane-Sapay.

De là, je découvris, dans mon voisinage immédiat, un vaste panorama de montagnes et de vallons, qu'on me dit être les sources du Nam-Pa. Ma surprise fut grande, car le Nam-Pa, tel que nous l'avaient fait connaître les croquis de Lord Lamington publiés par la Société de Géographie de Londres, avait une orientation toute différente. Si son confluent marquait d'une part la limite de Xieng-Khong et de Xieng-Sen sur la rive gauche du Mékhong et si ses sources étaient adossées à notre bassin du Nam-Ta.

le bassin de ce cours d'eau se trouvait ainsi tout entier placé dans notre zône d'influence et je me félicitais de voir les Khas Kouen maîtres de ses sources.

Je reçus au Kiane-Sapay, la visite du quatrième chef de Muong Pou-Kha, le Phya-Luong-Pouma, accouru de Ban-pou-pieng, sur l'annonce de mon arrivée. Si j'avais été bien impressionné par le Phyah-Luong-Pattawi, je le fus bien plus encore par celui-là, car de ma vie je n'avais eu

Fig. 7. — Khas Mouk aspirant de l'alcool (dessin lacheu)

affaire à un homme qui me comprît davantage, et qui se sentît plus que lui, en union de volonté et d'action avec moi.

Mes préoccupations du côté de la frontière de Muong-Sing, il les devina du premier coup, sans que j'eusse un mot à lui dire. Comme s'il avait eu le sentiment de la tâche qui incombait une fois de plus aux Khas-Kouen, pour défendre Muong Pou-Kha contre l'invasion des Lus, des Shans ou des Birmans, il avait eu l'idée d'aller fixer ses pénates sur la route de Muong-Sing, à Ban-pou-pieng, c'est-à-dire à une étape seulement du col-frontière de Kieou-Dang-Hè. Aucun mouvement ne pouvait

se produire de ce côté, sans qu'il fût le premier à s'en apercevoir et à donner l'éveil. Avec lui, je n'eus besoin ni de préambule, ni de longs discours, pour lui confier les clefs de la région. D'une intelligence peu commune, d'une activité et d'une énergie très viriles, le Phya-luong-Pouma brillait encore par cette franchise qui m'avait plu chez beaucoup de ses congénères :

« Les limites de Muong Pou-Kha, me dit-il, sont parfaitement « connues de tous et personne fort heureusement ne les discute. « Dernièrement, les envoyés de Muong Sing que vous avez vus à « Xieng-Khong, ont passé par Ban-pou-pieng. Tout le long de la route, « ils ont raconté que le pays était devenu français, si bien que deux « émissaires de Nan, le Chao Thamavong et le Sène-pouma-tson, qui « revenaient de Muong-Sing, ont été obligés de payer à leur retour, « dans chaque village, les vivres qu'ils s'étaient fait délivrer à l'aller ».

Ainsi, notre tactique de Xieng-Khong avait donné les meilleurs résultats et, avant même de paraître dans le pays Kha Kouen, nous nous étions assuré partout de précieuses sympathies. J'étais surpris d'entendre les Khas se raconter entre eux qu'entre les Anglais et nous, si le choix devait s'imposer, il n'y avait pas à hésiter. Commentant une discussion que j'avais eue avec le vieux Phyah Kioue, le Phya-luong-Pouma déclarait, me raconta Done-Tha, que j'avais eu parfaitement raison, car les Français, n'étaient pas comme les Siamois ; avec eux, il ne fallait jamais mentir.

Du Kiane Sapay à Muong Pou-Kha, je mis trois heures à descendre la montagne, dans la matinée du 25 septembre. Au loin, je voyais dans la direction de Muong Sing, la haute crête boisée qui sépare les deux territoires, et au delà de laquelle se trouve le bassin du Nam-Ma, mais j'étais décidé à ne pas pénétrer dans la principauté de Xieng-Kheng, avant l'époque fixée pour la réunion de la Commission, et du moment que la surveillance de la frontière était assurée, je pouvais exécuter la suite de mon programme, en allant aussitôt reconnaître le *thang-luong*[1], dans la direction de M. Luong et de Bo-Tène.

1. Thang luong signifie grande route. De ce que le thang-luong est plus fré-

A onze heures du matin, j'étais au pied de la montagne, dans la vallée du Nam-Youk, tout étonné de me retrouver en terrain plat, au milieu d'anciennes rizières abandonnées, où parmi les hautes herbes, serpentait un joli cours d'eau. Une ou deux cases en bois non habitées, voilà tout ce qui restait de l'ancien Muong-pou-Kha. Et pourtant, si, au lieu d'ameuter contre nous les gens de Nan, les Siamois s'étaient bornés à leur faire connaître les stipulations du traité, j'aurais trouvé là des Younes, descendants des anciens habitants, réinstallés depuis peu sous la direction de leur Chao. Mais on s'était amusé à nous représenter comme des monstres, et, depuis quelques mois, les Younes étaient partis comme ils étaient venus, sans laisser aucune trace de leur très court passage.

Il valait peut-être mieux d'ailleurs qu'il en fût ainsi, car qu'auraient pu faire quelques familles Younes, au milieu des Khas du voisinage? Il est vrai que les rizières restaient inoccupées, car les Khas ne font que des rays et sèment leur riz seulement au milieu des abatis de bois calcinés de la montagne.

Ta-Khat, une des étapes principales de la grande route de Xieng-Khong, étant dans le voisinage de Muong-pou-Kha, je consacrai à sa visite le reste de la matinée. Cette localité se trouve sur les rives du Nam-Pa, qui, de même que son affluent, le Nam-Ngeun, paraît tout à fait propre à l'irrigation des rizières. Je ne vis que des salas à l'emplacement même de Ta-Khat, mais, tout près de là, le village de Ban-Yang-Neua, habité par des Lus réfugiés, s'épanouissait au milieu des champs cultivés: c'était la première fois depuis Xieng-Khong que je rencontrais une rizière en plein rapport.

Le Phyah Intavikiay, chef du village, avait réuni pour me les présenter, les délégués de plusieurs villages Khas Mouk de la région supérieure de Xieng-Khong. Il y avait là quelques vieillards, insuffisamment renseignés par les autorités de Xieng-Khong et mal inspirés

quenté et généralement mieux entretenu que les autres sentiers, il n'y a aucune assimilation possible même avec un chemin vicinal.

par le taseng Neua du Nam-Ta, qui doutaient encore de notre autorité. Ma visite fut d'autant moins inutile que les villages en question, Ban Pou-Kune et Ban-Talong notamment, étaient de gros centres, installés dans la partie la plus peuplée du territoire. « Pauvres Khas Youne, « disaient les Khas Kouen, ils ne savent pas seulement reconnaître « leurs maîtres. Quant à nous, les Français nous ont écrit et tout de « suite nous leur avons obéi. »

Pas plus que les Khas Kouen, les Khas Mouk ne paraissant en relation avec les Mou Seu, leurs voisins du Nord-Ouest, j'insistai pour qu'on prît contact avec eux et qu'on les prévînt de notre prochaine arrivée.

Après une nuit passée à Ta-Khat, je repris la direction de M. Pou-Kha. Presque sans m'en apercevoir, je sortis du bassin du Nam-Pa, pour rentrer dans celui du Nam-Ta. La voie que nous suivions, se maintenait sans cesse en terrain plat : c'était le thang-luong, c'est-à-dire la grande route de Xieng-Khong en Chine, à travers les Sipsong-panna.

Tandis que je laissais sur la droite, la route de montagne conduisant vers Sop Ngim et vers le Nam-Ta, je ne tardai pas à rencontrer sur ma gauche, l'amorce du chemin qui, par Ban-Pou-Pieng, conduit de Muong Pou-Kha à Muong-Sing. Bien qu'aucun village ne fût en vue, ni sur les montagnes ni dans la vallée du Nam-Youk, je m'étonnais de l'entretien du thang-luong, tout fraîchement mis en état, avec des ponts en bambou sur les cours d'eau, qui donnaient au paysage un aspect tout à fait gracieux. C'était l'œuvre des Khas Kouen, qui depuis quinze jours n'avaient négligé aucun effort, pour me préparer un accueil digne de la France. Je fus encore bien plus surpris, lorsqu'en arrivant à l'étape de Ta-Ho, je trouvai de superbes salas[1] nouvellement construites, avec un personnel nombreux descendu de la montagne, qui respectueusement m'attendait.

C'est généralement dans les mêmes clairières, au milieu des bois, avec de l'eau à portée, que les voyageurs circulant en Indo-Chine ont l'habitude de s'arrêter. En pays Youne et surtout en pays Lu, ils trouvent là

1. La Sala est une maison ou un abri, suivant les circonstances, que les autorités locales entretiennent sur les chemins fréquentés, pour l'usage des voyageurs.

des abris préparés par leurs prédécesseurs, quelquefois une sala, presque toujours un foyer qui n'est pas encore éteint. Les Khas Kouen avaient voulu faire mieux et, du premier coup, ils avaient réalisé l'idéal du genre, qui, par ces temps de pluie continue, me sembla particulièrement appréciable.

Près de la sala de Ta Ho, je constatai la présence d'anciennes rizières, pouvant donner lieu à un nouveau groupement d'habitants ; quelques Lus venus des Sipsong-panna par le Nam-Se, commençaient à les cultiver.

Le 25 septembre, pour arriver à la sala de Ta-Kié sur le Nam-Ha, aussi bien installée et soigneusement entretenue que celle de Ta-Ho, j'eus à franchir dix ponts en bambou : l'un d'eux mesurait vingt mètres, son élégante facture me surprit et me ravit. A un endroit difficile de la route, les Khas Kouen ne s'étaient-ils pas imaginé d'abattre toute une partie de forêt pour m'éviter un détour. Aussi ne pouvais-je me lasser de comparer leur activité laborieuse avec l'indolence des Younes ou celle des Laotiens, qui, sauf sur l'eau, sont incapables de tout travail.

Au delà du Doi Lakham, commence le territoire de M. Luong. Dans le lit embourbé du Nam-Leuï, qui servait à partir de là de thang-luong, je pus encore me livrer à une comparaison entre les Khas Kouen et les Younes, peu flatteuse pour ces derniers. Les Younes sont d'ailleurs fort peu nombreux à M. Luong, la montagne étant surtout habitée par des Hos, c'est-à-dire par des Chinois du Yunnan, et des Yaos émigrés depuis peu. Il y avait bien du côté du Nam-Hoi, quelques rizières cultivées par des métis de Khas et de Lus, obéissant au Phyah Pek, mais les Hos avaient trouvé le pays si peu habité, qu'ils donnèrent même des noms chinois aux cours d'eau et aux montagnes.

Je ne m'attendais guère à trouver dans le haut bassin du Nam-Ta, une plaine pareille à celle de Muong Luong. Depuis Xieng-Hai et Xieng-Sen, je n'avais pas quitté la montagne, et comme sur la rive gauche du Mékhong, les terrains plats sont extrêmement rares, je ne pouvais comparer cette belle étendue qu'à celle de Dien-bien-phu. Cela me fit un effet singulier, d'apercevoir au loin, par-dessus les hautes herbes qui cachaient les

anciennes rizières, les lignes de hauteurs limitant cette cuvette où des générations de Thaïs avaient dû trouver, pendant des siècles, l'abondance et le bonheur.

Après une heure et demie de marche accélérée à travers des solitudes, j'arrivai sur les bords du Nam-Ngène, affluent du Nam-Ta. De l'autre côté du cours d'eau, se trouvait un village Youne, que j'atteignis au moyen d'un bac. Un notable, envoyé par le Chao, vint m'offrir les fleurs et les petites bougies du lay et me conduire aux salas qu'on avait aménagées pour moi sur la rive droite du Nam-Ta.

J'étais à Muong Luong, et si sensible, ma foi, à la première impression de confort et d'agrément que cause à un habitant des plaines l'aspect des lieux qui lui sont chers, que j'aurais voulu m'établir en cet endroit et échapper pour quelque temps à la tyrannie de la montagne. Un courrier m'attendait à la sala : il avait été apporté de Luang-Prabang par un homme qui ne fut pas moins surpris que moi de me retrouver après trois ans de séparation, en ce coin perdu de l'Indo-Chine et dont je ne prévoyais guère à ce moment l'influence décisive sur le sort de Muong Sing.

Cet homme était le Phyah Kiompou, un des trois mandarins Shans de Muong Kié, aux Sipsong-panna, qui, peu après notre visite à Xieng-Hung, en 1891, m'avaient rejoint sur la Rivière Noire et accompagné jusqu'à Hanoï, d'où ils avaient gagné par mer la Cochinchine. Trois ans s'étaient passés, pendant lesquels ces mandarins, en se familiarisant avec nos usages, avaient pu s'expliquer le but général poursuivi par la France en Indo-Chine et la tâche déjà accomplie, dont les événements de Paknam avaient été le couronnement.

Ils étaient alors repartis pour leur pays par la voie du Mékhong, constatant à chaque pas, les progrès nouveaux de l'influence française, mais succombant tour à tour aux difficultés de la route. Des trois qui étaient partis à la fin de 1893, pour aller porter en leur pays la bonne nouvelle, un seul restait debout et le hasard voulait qu'il me rencontrât à M. Luong, c'est-à-dire sur la limite des Sipsong-panna, où, après trois ans d'absence commune, nous allions rentrer tous les deux.

On peut être plus ou moins porté à admettre l'intervention de la Providence dans les affaires humaines. Pour moi, le doute ne fut plus permis, quand, quelques instants après ma rencontre avec le Phyah-Kiompou, le Chao de M. Luong m'annonça lui-même la présence sous le même toit, du Phyah Kiay, un mandarin envoyé au devant de moi par le prince de Muong Sing.

Je fis comparaître aussitôt le Phyah Kiay, qui me donna lecture du message princier dont il était chargé. Jamais pièce de chancellerie ne me parut plus habile, plus réservée que cette entrée en matière du prince de Muong Sing avec une autorité française. Tout en me racontant les faits que je connaissais déjà et qui l'avaient mis tour à tour en présence des Siamois et des Anglais, il prenait toutes les précautions possibles pour m'éloigner de son pays, où les Français, disait-il, n'avaient rien à faire, au lieu de m'y attirer, comme j'aurais pu m'y attendre, après mes entretiens avec ceux de ses délégués que j'avais rencontrés à Xieng-Khong.

Sans me départir de ma dignité et affectant la plus complète indifférence, je déclarai au Phyah Kiay que, s'il en était ainsi, je m'étonnais que le prince de M. Sing l'eût envoyé, car à M. Luong, j'étais chez moi et n'avais nul besoin de recevoir des communications de ce genre, de la part d'un prince à qui je ne demandais ni ne proposais absolument rien ; que dans ces conditions, il n'avait qu'à retourner à Muong Sing et à rapporter à son prince cette lettre, que je ne voulais accepter en aucune façon.

A ces mots, je vis le Phyah Kiay se troubler et faire de grands gestes, afin d'écarter les indiscrets et les importuns : « Cette lettre, me « dit-il, n'est qu'un trompe-l'œil pour écarter la surveillance de nos « adversaires. Si mon prince vous avait écrit en d'autres termes, son « entourage l'aurait dénoncé. Mais il m'a spécialement choisi, pour aller « vous dire que si les Français veulent son pays, il est prêt à le leur « offrir. Quand ils viendront, il sera heureux de les recevoir, mais qu'ils « se hâtent, car les Anglais vont revenir, et s'ils sont là les premiers, « mon prince sera dans l'embarras, car il est petit et faible ».

« Le prince de M. Sing, répondis-je, n'a pas à se préoccuper de tout « cela. Le sort de son pays ne dépend point du premier venu. Avant

« qu'il soit définitivement fixé, les Français iront visiter Muong Sing : « or, ils ne veulent que du bien à votre prince, qui peut compter sur « eux. Si ses dispositions à « notre égard, sont celles que « vous me dites, vous pouvez « lui annoncer qu'à Xieng- « Khong il y aura désormais « un agent français auquel il « pourra se confier. Sinon, « qu'il nous laisse tranquil- « les, car nous n'avons pas « besoin de lui ».

Le Phyah Kiay me raconta ensuite sa propre histoire et m'expliqua comment étant originaire de Paléo, sur la rive droite du Mékhong, il avait dû passer au service du prince de Muong Sing, pour échapper aux querelles du roi de Xieng-Tong, avec le Chao Koune Kéo, son frère. Après avoir vu massacrer une partie des siens, le Phyah Kiay s'était fixé à Muong Mugne, sur la rive gauche du fleuve, en sollicitant la protection du prince de M. Sing ; mais il n'avait pu soustraire ses parents et ses amis, demeurés à M. Line et à Paléo, à l'hostilité de ses adversaires.

Fig. 80. — Un mandarin de Muong Sing.

C'était en somme un des épisodes les plus dramatiques de la mainmise

des gens de la rive droite sur les territoires de Xieng-Sen et de Xieng-Khong. Le Phyah Kiay parut surpris, quand je lui déclarai que son nouveau protecteur n'avait aucune qualité pour intervenir à M. Mugne et il me supplia de venir moi-même à son aide.

Sous le coup de ces premières impressions, c'est à peine si, le jour de mon arrivée à M. Luong, j'eus le temps de m'occuper des habitants. Le Chao Sittisane, leur chef, vint me trouver et me raconta son arrivée à Muong Luong, trois ans auparavant, par la voie du Nam-Ta. Il n'y avait alors aucun habitant dans la plaine, tous s'étant réfugiés depuis de longues années sur la rive droite du Mékhong. Mais les enfants voulant rétablir leurs pénates, là où avaient été ceux de leurs pères, un beau jour, des familles entières s'étaient mises en marche pour retourner à M. Luong. Le voyage, à travers les forêts et les montagnes, avait été dur pour les vieillards : puis on était arrivé dans un pays sans ressources et sans cultures, où il fallut transformer les abris en maisons et les savanes en rizières. On commençait à respirer et déjà l'on songeait à faire venir de M. Ngim, près d'Hongsawady, les retardataires, quand se produisirent les événements de Paknam. Les autorités de Nan s'opposèrent au départ des Younes de M. Ngim et invoquèrent le péril français, pour rappeler ceux de M. Luong, mais ceux-ci tinrent bon. Les chemins de l'exil ne leur souriaient guère, et avant de se prononcer, ils désiraient nous voir à l'œuvre. Mon arrivée les rassurait tous, et ils étaient heureux de me souhaiter la bienvenue.

Le Chao Sittisane, à qui j'avais demandé s'il possédait quelque document historique se rapportant au passé de M. Luong, me présenta une feuille d'argent roulée, sur laquelle était gravé en caractères younes un incident fort curieux de l'histoire locale : Dans le courant du XVII[e] siècle, le roi du Pégou ayant envahi les territoires younes, s'empara successivement de Xieng-Sen et de Xieng-Khong, qui furent bientôt repris par le prince de Nan. Alors le Chao Southa du Pégou tourna ses armes contre les Lus des Sipsong-panna et s'empara de M. Kié et de Xieng-Hung. Le pays une fois organisé, il alla chercher querelle au roi de Lan-Chang qui l'attendait à Muong Sai, mais, avant d'en venir aux mains, les deux princes consul-

tèrent Bouddha et décidèrent que celui qui aurait le premier construit une pagode, serait proclamé vainqueur. Tous deux achevèrent en même temps leur construction. Ils plantèrent alors chacun un arbre, les racines en l'air, et les deux arbres poussèrent en même temps. Le Chao Southa et Ma Let Ta Faï, le roi de Lan Chang, en conclurent qu'ils n'avaient pas à se mesurer ensemble et qu'ils devaient rester amis. Ils se rendirent à M. Luong et, après avoir fixé leurs frontières respectives, dressèrent dans la plaine, en commémoration de cet acte solennel, deux hautes pyramides.

Les pyramides n'existaient plus, mais je crus comprendre, à l'empressement que mit le Chao Sittisane à me raconter cette tradition, que rien ne lui paraissait plus enviable qu'un nouvel accord pacifique, pour maintenir la tranquillité dans son pays. Ce qu'il y avait à retenir pour moi dans cette histoire, c'était que les Laotiens, aussi bien que les Younes, avaient eu raison au XVII^e^ siècle, des ambitions pégouanes, qui n'eurent plus d'autre champ pour s'exercer, que les Sipsong-panna, où elles se heurtèrent sans doute, dès cette époque, aux prétentions de la Chine.

Le Chao Sittisane me signala les excellents rapports qu'il entretenait avec ses voisins de Muong Sing, dont le territoire était de ce côté parfaitement délimité, par la ligne de partage des eaux du Nam-Ta. Mais il se plaignit amèrement des Lus des Sipsong-panna, qui, en 1893, avaient déplacé une borne frontière et s'étaient permis de la transporter jusqu'à Niéou Bong, sur le territoire de Muong Luong. Il accusait les autorités de Boluong de ce méfait, dont l'auteur était un certain Latcha Nama Kong, qui avait opéré avec une bande armée. Ce fait me parut grave et mériter un examen sérieux, lorsque j'irais reconnaître du côté de Bo-Tène, la frontière chinoise.

Le Chao Sittisane fut encore plus incapable que les Khas Kouen, de me renseigner sur les Mou-Seu, avec lesquels il n'entretenait pas la moindre relation. En revanche, le Phyah Kiay put me fournir sur leur compte, des détails nombreux. Il habitait au milieu d'eux, dans ce canton de Muong Mugne, où l'élément Thaï ne se trouvait représenté que par les Shans de Ban-Mi, de Ban-poung-lo et de Xieng-Lao, dans le voisinage immédiat du Mékhong.

Comme le Phya Kiay me laissait entendre que j'aurais beaucoup de peine à obtenir l'obéissance des Mou-Seu, je déclarai que c'était à lui de l'assurer et que je l'en rendais responsable ; au surplus les Mou-Seu avaient exécuté, du côté de Tang-Ho, mes ordres pour la canonnière et j'exigeais maintenant qu'ils ouvrissent des communications entre leurs villages, Thakat et Xieng-Khong. C'était Phrabat-Muong-Kane que le Phyah Kiay me dit être le centre principal et le nœud de la région Mou-Seu.

Le Phyah Kiay et le Phyah Kiompou demeurant dans la même sala, causaient ensemble des graves questions qui nous préoccupaient tous les trois. Malgré toute sa jactance et son bavardage, le Phyah-Kiompou était beaucoup plus apte que moi à persuader un homme de sa race. J'en fus absolument convaincu, le jour où j'appris que le sort qui les avait ainsi réunis, les avait aussi fait naître parents. J'eus donc soin d'encourager leurs entretiens, mais quand les confidences furent achevées, j'exigeai que le Phyah Kiay rentrât aussitôt à M. Sing, pour rendre compte de sa mission à celui qui l'avait envoyé. Quant au Phyah Kiompou, je le retins avec moi, décidé à ne lui rendre sa liberté que sur le territoire des Sip-song-panna, car il ne me convenait nullement qu'il allât, soit à M. Sing, soit sur le Mékhong, éveiller par ses récits ampoulés, les curiosités ou les inquiétudes des uns et des autres. Là encore, les combinaisons du sort devaient l'emporter sur les miennes, ainsi que je pus l'apprendre par la suite.

Je passai près de trois jours à Muong Luong. Ce fut un moment de répit pour mes hommes, qui ne goûtaient guère les ascensions de montagne, sous de rudes averses et qui, dans les cases des Younes, retrouvaient leurs habitudes les plus chères, les chants du poulailler, le bruit cadencé du pilon à riz et le babillage des femmes. J'étais loin pour ma part, d'être insensible aux bains prolongés dans les méandres du Nam-Ta et aux flâneries sous les futaies, qui ombrageaient le confluent du Nam Taloung. De l'autre côté de la rivière, j'entendais souvent de ma case l'appel du coq sauvage, pendant que je recevais des notables du voisinage.

L'un des premiers que je vis venir, fut le Phyah Pek, le seul chef Kha

Kouen qui eût accepté de se placer sous la dépendance du Chao Sittisane. Sans les Khas groupés dans ses trois villages, les Younes se seraient difficilement tirés d'affaire, au moment de leur arrivée dans le pays. Un intérêt commun les avait aussi portés à se grouper avec des Thaïs Noirs, originaires de Dien-bien-phu, installés à Ban-Na-Poung, sur les bords du Nam-Taloung. Quelques-uns de ces Thaïs vinrent me trouver et ne me dissimulèrent pas que, malgré tous les avantages qu'ils trouvaient à M. Luong, le mal du pays les tenait toujours, comme tous leurs congénères dispersés sur le territoire de Luang-Prabang, mais à vrai dire, j'étais beaucoup moins tenté que par le passé, de les encourager dans le sens de l'exode, tant le sort de M. Luong et de sa superbe plaine me paraissait lui-même intéressant.

Le Chao Sittisane n'arrêtait pas d'exprimer le vœu que son territoire se repeuplât rapidement et me suppliait d'insister auprès des autorités de Nan, pour assurer le retour des Younes réfugiés à M. Ngim. Je me prêtai d'autant plus volontiers à ce désir que, par sa position extrême sur la grande route de Chine au Siam, et au point de croisement de quatre ou cinq voies importantes, M. Luong me paraissait mériter toute notre attention. Il me semblait indispensable de rendre la vie à ce muong, comme nous venions de le faire pour Dien-bien-phu, et de profiter des avantages que nous offrait la nature du sol, pour constituer un centre de ravitaillement, de défense et d'action, le meilleur peut-être de toute notre frontière chinoise.

Aucune communication directe n'existant entre M. Luong et le bassin du Nam-Pak, je recommandai au Chao Sittisane de veiller au rétablissement d'une route dans cette direction, afin que par le Nam-Hou, M. Luong et M. Sing entrassent en relation directe avec Dien-bien-phu et Laï-Chau. Le Chao me fit observer que ce ne serait pas chose facile, cas les Hos, dont il me signala quinze villages dans les montagnes de son territoire, affectaient de s'appuyer contre lui, sur les Lus des Sipsong-panna, cédant peut-être en cela à une influence chinoise, soucieuse de nous écarter. Je retrouvais donc là le même manège que sur les bords du Mékhong, où les Shans s'appuyaient sur le roi de Xieng-Tong pour refuser obéissance aux autorités de Xieng-Khong et de Xieng-Sen. Bien

qu'elles ne s'appliquassent ni aux mêmes gens ni au même pays, les difficultés étaient du même genre qu'à Tang-Ho ou à Muong Hi.

Il me parut alors qu'un règlement de frontières s'imposait au moins autant avec la Chine qu'avec la Birmanie, dans toute cette région où la faiblesse et l'incurie des Siamois nous avaient ménagé une succession assez difficile. Pendant mon séjour à M. Luong, le Chao Sittisane ne put me présenter que trois chefs Hos appartenant au groupe Yao. J'eus avec eux une explication très nette, et je chargeai le Sène luong Inakhet de faire comprendre à tous les émigrés de sa race, que nous ne demandions pas mieux que de les voir s'installer et vivre sur notre territoire, mais que nous exigions d'eux la même obéissance que de tous les autres habitants.

Le 29 septembre, dans la matinée, je quittai M. Luong, avec une soixantaine de coolies. Pour me marquer sa bonne volonté, le Chao Sittisane avait mis sur pied tous les Younes de son village, mais mal habitués à ce service, ils se mirent à tirer la langue, lorsqu'on atteignit les premiers contreforts de la montagne. Le thang-luong s'élevait peu à peu entre le Nam-Ta et le Nam-Taloung, sur des hauteurs habitées par des Yaos, mais j'eus le regret de constater que le chemin était fort mal entretenu. C'est tout au plus si au Pang[1] Khay, où je fis étape, il me fut possible d'obtenir de minces abris en feuillage. Le lendemain, pour gravir la crête élevée de Moc-Lok, la tâche sembla rude à mon convoi, qui s'était engourdi à M. Luong dans les douceurs de Capoue.

Il pleuvait à torrent quand, sur le bord du chemin, on me signala, gisant au milieu des hautes herbes, la borne frontière qui, dix mois auparavant, avait fait l'objet du fameux conflit, et qui portait en Lu et en Chinois la double inscription : *Muong-Luong Bo-Luong*. Peu soucieux, en raison de leur petit nombre, d'entrer en lutte avec les Lus turbulents des Sipsong-panna, derrière lesquels ils devinaient l'ingérence chinoise, les Younes avaient laissé la borne, à l'endroit où on l'avait déposée, se montrant en cela aussi pusillanimes que ceux de Xieng-Khong et de Xieng-Sen, à l'égard des empiètements de la Birmanie.

1. Pang signifie clairière.

Je donnai l'ordre aussitôt aux notables qui m'accompagnaient, de faire transporter la borne à M. Luong. Puisque les Lus des Sipsong-panna s'avisaient ainsi de modifier les frontières à leur volonté, la nécessité s'imposait à nous de recourir aux limites tracées par la nature et de revendiquer la totalité des bassins du Nam-Ta et du Nam-Hou. Tandis que je me livrais à ces réflexions, le convoi atteignait sous une pluie battante, le marais de Nieou-Bong : un faux pas de ma mule me fit tomber sur un tronc d'arbre, en pleine boue. Peu s'en fallut que l'exécution de mon beau plan ne fût remis aux calendes grecques, mais, malgré le choc, je constatai que ma tête, fort solide, tenait encore sur mes épaules et je poursuivis ma route ; ma mule reçut aussitôt le nom bien mérité de Nieou-Bong.

Le soir j'arrivai tout mouillé au village Ho de Ban-Sone-Ya, perdu au fond de la forêt. Pour l'atteindre, j'avais dû, non sans peine, me frayer un passage à travers la brousse et les fondrières. Aussi fut-ce sur un ton très sévère, que je donnai l'ordre d'aller quérir le Sène Kiane et le Thao Ngun, qui habitaient dans le voisinage. Je m'installai pour la nuit dans une case Yao, à l'abri des rafales et des ondées, mais c'est à peine si je fermai l'œil, car j'interprétais comme un mauvais signe, le mépris des habitants pour mes ordres plusieurs fois renouvelés.

La lumière des torches annonçant l'arrivée successive des coolies qu'on avait convoqués sur l'heure, puis la visite matinale des deux mandarins qui se présentèrent avec gravité, munis du lay réglementaire, modifièrent ma première impression, mais je ne changeai rien à mon attitude, car il fallait qu'on sût une bonne fois que l'autorité française ne se laisserait pas discuter, comme celle des Younes ou des Laotiens.

Les gens, que l'on appelle des Hos dans le Nord de l'Indo-Chine, sont des émigrés du sud de la Chine, mais il faut savoir distinguer entre les bandes de Chinois armés ou de pirates, qui ont périodiquement ravagé les territoires du Haut Laos, et les montagnards, Meos et Yaos, originaires du Yunnan et du Kouy-tcheou qui, fuyant la domination chinoise, sont venus se réfugier hors des limites de l'Empire. Ceux-là n'ont maintenu aucune relation avec leur pays d'origine, mais en Indo-Chine, où ils sont disséminés sur les sommets, la nécessité les oblige à conserver entre eux

des liens, pour échapper le plus possible à l'oppression ou même à la simple domination des maîtres du sol.

Il s'est produit, tant sur le territoire de Laï-Chau que sur celui de Luang-Prabang, plus d'une révolte de Méos et de Yaos, et l'on n'a pu en venir à bout qu'avec beaucoup de peine. La plupart du temps, c'est à l'occasion d'une perception d'impôts ou d'une corvée de ratchakan, que ces étrangers font la mauvaise tête. Au temps des troubles et quand ils obéissent à des meneurs, ils peuvent devenir tout à fait dangereux, car leur réseau s'étend au loin et ils sont maîtres de toutes les positions élevées et des routes de montagne.

Les Yaos de Ban-Sone-Ya et des environs me déclarèrent qu'ils reconnaissaient l'autorité de M. Luong, mais leur manière d'être démontrait qu'ils entendaient profiter du caractère par trop indécis de la frontière, pour refuser obéissance à toute autorité, quelle qu'elle fût. J'appris d'ailleurs que comme les Mou-Seu et les Shans de la rive gauche du Mékhong, ils avaient dû être travaillés depuis quelque temps, par des influences hostiles à la nôtre, car, malgré la distance et l'invraisemblance du fait, ils se réclamaient d'un chef de leur race, installé du côté de Muong Line, sur la rive droite du grand fleuve.

Quoi qu'il en fût, je leur déclarai qu'ils étaient désormais placés sous l'autorité française et qu'ils seraient responsables devant elle du non-entretien des routes, aussi bien que des meurtres et pillages qu'on avait trop souvent à leur reprocher.

En quittant Ban-Sone-Ya, je continuai ma route à travers bois, dans la direction de Bo-Tène, accompagné d'un groupe de Yaos qui élaguaient les branches sur le passage du convoi. Les Younes me montrèrent, au confluent du Houé Sone et du Houé Tong, l'endroit où, en 1887, les Lus de Bo-Luong avaient transporté leur borne frontière. La prochaine fois, avaient-ils dit lors du dernier attentat, nous irons la planter dans la plaine de M. Luong, au confluent de Nam-Ta et du Nam-Taloung.

Cependant la route devenait de plus en plus impraticable, à mesure que nous avancions sous bois et mes pauvres porteurs, parmi lesquels on comptait beaucoup d'enfants, se plaignaient amèrement d'être rongés

de sangsues, dans les affluents rocheux du haut Nam-La et du Nam-Taloung. Ce fut une vraie délivrance quand nous atteignîmes les herbages du Nam-Katione, dans la lumière et le plein air.

Le pays où nous arrivions, avait un aspect étrange, déjà rencontré, il est vrai, aux Sipsong-panna et qui me rappelait la France, beaucoup plus que la région que je venais de traverser. Sur de petits coteaux peu élevés, on apercevait des pins, et près des pâturages, où se trouvaient réunis des bœufs et des buffles, on distinguait de jolis villages.

Tel apparut Bo-Tène, au terme de cette dernière étape qui nous avait semblé si pénible. J'eus la satisfaction d'y trouver le Thao Norassin qui, depuis trois jours, fidèle au rendez-vous, m'attendait avec des coolies laotiens. Les Younes de M. Luong étaient ravis de voir leur corvée achevée et moi j'étais heureux de pouvoir montrer aux Lus de Bo Tène, qui obéissaient à ce moment aux autorités de Muong La, que sur ce territoire, Younes et Laotiens se trouvaient d'accord, pour solliciter notre appui contre leurs empiètements.

CHAPITRE V

DIEN-BIEN-PHU

DE BO-TÈNE A DIEN-BIEN-PHU A TRAVERS LE BASSIN DU NAM-HOU

2-31 octobre 1894

Ma présence à Bo-Tène réalisait un des buts que je m'étais proposés, en explorant les anciennes dépendances de Nan sur la rive gauche du Mékhong. J'avais atteint sans encombre le point de jonction des territoires Youne, Laotien et Lu et constaté l'importance politique de Bo-Tène comme point d'accès méridional vers le pays des Sipsong-panna. L'itinéraire que je n'avais cessé de relever depuis mon départ de Xieng-Khong, se rattachait, en ce petit village, à la route qu'avaient reconnue en 1891 MM. Massie et Macey, lors de leur marche de Luang-Prabang vers Xieng-Hung par Muong Sai et Long-Het.

Les habitants de Bo-Tène avaient conservé un souvenir très net de la visite de nos compatriotes et moi-même je retrouvais à chaque pas des points de vue qui me rappelaient la région voisine, que j'avais parcourue à la même époque. Je me trouvais à une très petite distance de Muong La, un des cantons les plus importants des Sipsong-panna.

mais comme mon programme ne prévoyait aucune exploration en dehors de nos frontières, je résolus de gagner directement le Nam-Hou, en descendant toute la vallée du Nam-Pak.

Fig. 29. — Un chef de pagode

En quittant Bo-Tène, je me trouvai presque aussitôt dans des vallons cultivés en rizières et bordés de pins clairsemés appartenant au bassin du Nam-La. Je ne pus éviter de passer tout à côté de Bo-Luong, mais comme il m'eût été fort désagréable d'avoir, pour le moment aucune discussion avec les habitants de ce bourg, j'eus l'œil sur mon personnel et je hâtai le pas, en approchant des salines de Bo-Lao.

Laissant Bo-Luong sur la gauche, je rejoignis par une série de mamelons la vallée du Nam-Ngo, près du confluent du Nam-Lane. J'atteignis ainsi l'important village Lu de Ban-Sang-Yang, situé au milieu des prairies et de rizières où paissaient des troupeaux de bœufs. Le Thao No-rassin qui, quelques jours auparavant, avait passé par là, m'avertit que les autorités, inquiètes en le voyant venir

avec son fort détachement de coolies laotiens, avaient fait battre le gong pour rassembler les habitants : aussi avait-il soin de ne pas s'arrêter en cet endroit.

Comme il me fallait du riz pour nourrir tout mon monde, je résolus, malgré tout, de m'arrêter à Ban-Sang-Yang et j'envoyai Done-Tha en parlementaire auprès du chef des bonzes, pour obtenir l'autorisation de m'installer à la pagode. Les habitants s'étaient groupés en nombre autour de nous, et à leur allure grondeuse, je sentais que la chose n'irait pas toute seule.

Recommandant la plus grande prudence à tous les miens, j'affectai une véritable considération pour les chefs du village et beaucoup d'empressement pour me plier à leurs exigences. L'argent fit le reste. Ayant sorti une roupie puis deux de mon gousset, je vis tous les regards s'illuminer et ce fut alors à qui viendrait m'offrir du paddy, du riz, des œufs, des étoffes et des bijoux d'argent.

Je connaissais les Lus de longue date et savais à quoi m'en tenir sur leur avidité, leur nervosité et leur hâblerie. Toutefois, il importait de veiller jusqu'au bout, et je ne me sentis tout à fait tranquille qu'après avoir groupé toutes nos couches dans le même coin de la pagode, et lorsque j'eus ostensiblement confié aux plus solides gaillards de ma troupe les carabines dont je disposais, avec des munitions. Comme dans les villages Shans de Xieng-Sen, ma lampe à pétrole fit merveille. En voyant que je pouvais à volonté et sur un simple geste, faire la nuit ou le jour, les plus mal intentionnés se retirèrent et nous laissèrent tranquilles.

Au fond, je n'étais pas fâché, après tant de semaines passées au milieu de populations apathiques et inertes, de retrouver chez les Lus des Sipsong-panna quelques-unes des impressions pittoresques qui m'avaient ravi en 1891 et qui avaient donné un si vif intérêt à notre première exploration. Il y a chez ces gens-là une verve incontestable ; leur allure, leurs vêtements, leur physionomie, le bel aspect de leurs cultures et de leurs villages ne peuvent laisser le voyageur indifférent. Chez ceux-ci, l'instinct querelleur était particulièrement en éveil, à cause des récents incidents sur les frontières Youne et Laotienne, auxquels ils

avaient été directement mêlés, et ma venue avait quelque raison de les inquiéter, car ils savaient que leurs empiètements ne pouvaient avoir passé inaperçus.

J'avais chargé Tchioum et Donc-Tha de surveiller leurs entretiens : « Il n'y a pas à dire, racontaient ces Lus, un Français tout seul, comme « celui-ci, ne serait pas bien difficile à tuer : mais ils sont tous si malins « et prennent si bien leurs précautions, que l'on aurait pourtant tort « de s'y frotter ».

Ces propos me firent réfléchir et je jugeai tout à fait inutile de prolonger l'épreuve trop longtemps. Dès l'aube, je fis boucler mes paquets et je me mis en route, sans avoir revu personne, et d'autant plus décidé à agir avec prudence, que j'avais encore toute une journée à passer hors de notre territoire. J'étais en outre prévenu que, sur la frontière de Luang-Prabang, il s'était produit quelques mois auparavant, un incident analogue à celui de M. Luong.

Signalée au Gouvernement, amplifiée par les racontars de presse, l'affaire du Pou-La-Kham avait causé quelque émotion en France, où l'on s'était imaginé qu'une armée chinoise avait envahi nos possessions. En réalité, là encore, les Lus des Sipsong-panna n'avaient fait que déplacer une borne, mais ils avaient eu affaire aux gens de Muong Hay, moins patients que ceux de M. Luong. Ne rêvant que plaies et bosses, ceux-ci avaient résolu d'aller porter la guerre chez leurs voisins et, pour mettre fin à cette querelle locale, qu'il nous appartenait de régler pacifiquement, le roi de Luang-Prabang avait dû déplacer un des mandarins de M. Hay, qui s'était montré par trop ardent. C'était la première fois, je dois l'avouer, que je constatais chez nos sujets laotiens un pareil zèle pour le bien public.

Avant de quitter le territoire des Sipsong-panna, je pris congé du Phya-Kiompou, que je n'avais plus aucune raison de surveiller, maintenant qu'il se trouvait dans son pays. Il allait rentrer, me disait-il, directement dans ses pénates, à M. Kié, par la route de M. La et de Xieng-Hung. J'en profitai pour l'inviter à disposer le mieux qu'il pourrait les autorités du pays en notre faveur et pour le charger de quelques petits souvenirs destinés à notre ancien hôte le Chao Fa de Loc-Tiok, à M. Yang. Je ne me

doutais guère que mon compagnon, qui s'était entendu à Muong Luong avec son cousin le Phyah-Kiay, allait, avant de terminer son odyssée, nous rendre à M. Sing même, un service signalé et qu'il nous aiderait puissamment à implanter notre influence dans ce petit pays. Mais il était

Fig. Ascension d'une montagne couverte de hautes herbes.

écrit que nos efforts de 1891 ne demeureraient pas stériles, et c'était justice, car depuis lors nous n'avions pas perdu de vue un seul instant notre but principal, qui consistait à ne laisser entamer sur aucun point, la rive gauche du Mékhong.

On nous avait signalé comme très difficile, la route de Ban-Sang-Yang au Pou-Lakam. Elle nous le parut d'autant plus, qu'une pluie torrentielle se met de la partie, au moment où, ayant quitté les rizières du Nam-Ngo, nous commencions, par la forêt et les hautes herbes, à nous élever sur lss flancs de la montagne. Avec nos coolies et nos chevaux, nous avancions avec beaucoup de peine, non sans jeter un regard de tristesse sur ces Sipsong-panna si florissants, que nous quittions pour rentrer dans les solitudes du Laos.

Une fois le col passé, il fallut camper en pleine montagne près des sources du Nam-Pak, sans trouver, pour nos minces abris de feuillage, un endroit plus favorable que le bord du chemin. Nous étions tout près de l'emplacement où j'aurais dû rencontrer la borne frontière, mais quelle n'avait pas été mon émotion, lorsque en passant à cet endroit, je constatai que la borne en question, qui y était encore l'avant-veille, venait de disparaître.

Je crus tout d'abord que les Lus de Muong La ou de Ban-Sang-Yang s'étaient rendus coupables du méfait, mais je fus bien autrement contrarié, lorsqu'on m'apprit que l'auteur responsable de cette facétie était un mandarin Laotien, qui m'avait devancé la veille même sur la route de M. Hay. Cet individu trop zélé avait jugé à propos de reprendre pour son compte la querelle récente, à laquelle le roi de Luang-Prabang croyait avoir mis fin, en déplaçant son père. Moi qui m'étais si souvent plaint de l'indifférence de nos sujets Laotiens, j'étais bien obligé cette fois de leur rendre justice. Il est vrai que les Laotiens de M. Hay étaient des descendants de Lus, et qu'entre Lus le moindre prétexte est excellent pour se quereller.

A l'époque où ils avaient consommé leur attentat sur le territoire de M. Luong, les gens de Bo-Luong s'étaient comportés de la même façon, à la frontière du Pou-Lakam, brisant la borne qui se trouvait au sommet du col et en plantant une nouvelle, à quelques centaines de mètres plus loin. Les gens de M. Hay avaient riposté, en rapportant la borne, là où elle devait être, et en construisant un fort. Les choses étaient depuis en suspens, et voilà que le nouvel incident risquait de tout faire renaître.

Immédiatement j'envoyai quelqu'un à M. Hay, pour ordonner que la borne fût rapportée et remise en place.

En attendant l'exécution de mes ordres, je passai plutôt une mauvaise nuit sous les feuilles de bananier détrempées qui me servaient d'abri.

Le lendemain matin je poursuivis ma route, en descendant vers M. Hay. La première clairière que je rencontrai, le Pang-Yok, sur les bords du Nam-Kok, se trouvait à trois heures de marche du Poula-Kham. Un peu

Fig. 61. — Un puits à sel dans le Pa-Lat-Su

plus loin, la vallée se dégage et l'on commence à rencontrer quelques prairies. Non loin du fortin abandonné, je rencontrai près du village de Ban-Nam-Kok, les gens qui rapportaient la borne.

Au delà, le sentier disparaissant complètement dans des rizières en pleine culture, j'eus beaucoup de peine à passer avec tout mon monde, car les habitants de Ban-Quang s'étaient avisés de mettre des barrières en travers du chemin.

Quand j'eus fini de m'expliquer avec les chefs de Ban-Quang, et de leur recommander un peu plus de calme qu'ils n'en avaient montré jusqu'alors, je m'installai dans leur village, l'un des principaux du groupe de M. Hay. C'était un gros bourg, habité par des gens un peu rudes, de race Lue, fixés comme beaucoup de leurs congénères, depuis longtemps, sur le territoire de Luang-Prabang. Ceux-ci avaient dû fuir M. Boun, dix-sept ans auparavant, devant une invasion de Hos, mais ils n'avaient pas perdu le souvenir de leur ancienne patrie, située à quelques journées de marche vers le nord, dans la direction de M. Hou.

En communication directe avec M. Sai, Sop Ngim, les Sipsong-panna, M. Boun et le Nam-Hou, M. Hay me parut un endroit d'avenir, susceptible, grâce à ses salines, de recevoir un important développement. Loin de lui faire du tort, le voisinage de M. Ngin, un autre bourg Lu, pourvu de salines, contribue à donner de la valeur à cette partie du territoire de Luang-Prabang. J'atteignis M. Ngin en moins de deux heures, par un chemin excellent.

Après une retraite de plus d'un demi-siècle à M. Sai, les habitants de M. Ngin, des Lus comme leurs voisins de M. Hay, avaient profité de l'ordre rétabli par la présence des Français dans le bassin du Nam-Hou, et s'étaient réinstallés depuis quatre ans chez eux : depuis ils menaient de front l'exploitation des salines et la culture des rizières. Leur village me parut assez florissant, mais les premiers soucis de l'installation semblaient leur avoir laissé peu de loisirs, car ils ne s'étaient nullement inquiétés de rétablir les communications entre M. Ngin et les localités environnantes.

J'eus beaucoup de peine à me frayer un chemin, dans la montagne, à travers les forêts et les torrents, les hasards de la route me ramenant tout à coup à travers des défrichements Kha Mouk, aux sources du Nam-Sè, l'un des principaux affluents du Nam-Ta. La pluie ne nous épargnait guère, mais mon personnel, suffisamment entraîné, avançait malgré tout, soutenu par l'espoir de la prochaine arrivée à Muong La.

La rencontre du Chao Kakravat, venu au-devant de nous, contribua beaucoup à faire supporter à mes gens, notre avant-dernière étape, la plus rude de toutes, car pendant huit heures, il fallut subir les sangsues,

l'orage et vingt-quatre traversées du Nam-Ma. Enfin, à Ban-Sang-Lek, village habité par des Khas Koung Sat, qui exploitent le fer des montagnes voisines, nous fûmes encore heureux de trouver quelques abris, car il n'aurait pas fallu demander un effort de plus à mes hommes.

Le lendemain, il faisait beau, de sorte qu'on put facilement venir à bout des difficultés de la route, en dépit de trente-quatre nouvelles traversées du Nam-Ma, qui se jette dans le Nam-Pak, à une demi-heure

Fig. 2. — En pirogue sur le Nam-Pak et le Nam-Hou

au-dessus de M. La. Les autorités de Luang Prabang se détachant par trop des centres éloignés de la capitale, je profitai de la présence du Chao Kakravat pour lui signaler les améliorations nécessaires. Le pays en vaut la peine, avec ses montagnes de fer, qui seront sans doute mieux exploitées par la suite. Je me fis montrer quelques échantillons du minerai qui sert aux forgerons de Ban-Sang-Lek et du village voisin Ban-Pawi; ils me parurent tout à fait intéressants.

Au sortir de la brousse ingrate que nous venions de traverser, nous fûmes tous extrêmement séduits par l'aspect de Muong La. Quelques rizières non cultivées, de jolies cases ombragées par des cocotiers sur les rives du Nam-Pak, des pirogues nous attendant auprès de la sala, il y avait de quoi réjouir le cœur de mes Laotiens, mais je ne fus pas moins sensible que mes compagnons au charme de ce paysage. C'était le vrai Laos que je retrouvais après beaucoup de journées passées au milieu de populations étrangères. Plus que tout autre signe, la présence des pirogues me donnait la sensation de cette réalité, car s'il est vrai de dire qu'on ne rencontre le Laotien, que là où sa pirogue peut arriver, par contre on peut être assuré qu'au moyen de cette même pirogue, il est en relations beaucoup plus constantes, avec des régions très éloignées, que les Lus, les Younes ou les Hos, avec leurs voisins les plus proches.

A M. La, j'éprouvai une grande satisfaction à lâcher mon crayon, ma boussole et mon carnet de papier indigène, qui ne me quittaient plus depuis Pak-Ta. Je venais, en effet, de raccorder mon itinéraire avec l'un de ceux autrefois levés par M. Massie, dans son exploration de Luang-Prabang à Muong Sai. Ce fut aussi avec une inexprimable jouissance, que je laissai partir pour Dien-bien-phu par la route de terre, mes mules et mes chevaux, pendant qu'en compagnie de Tchioum, je m'installais dans les pirogues, où je retrouvais ce confortable spécial, auquel une longue pratique m'avait depuis longtemps accoutumé. Dans la vie de brousse, on est facile à satisfaire.

Je ne quittai pas Muong La, sans renouveler mes ordres sur l'entretien et l'amélioration des routes. Il importait aussi, qu'en prenant Dien-bien-phu comme base de nos prochaines opérations sur les frontières, nous pussions compter d'une manière absolue sur la bonne volonté des chefs de canton laotiens, comme ceux de Taseng-Neua, de M. La et de M. Sai. Sachant combien il est difficile de se procurer du riz chez les Laotiens qui n'en récoltent pas eux-mêmes, je fis demander au roi de Luang-Prabang de remplir pendant la bonne saison, son grenier de M. Sai, pour que nous fussions à l'abri de toute préoccupation. L'imprévoyance et le manque de solidarité étant les principaux défauts des races indo-chinoises, l'admi-

Itinéraires de Muong La à Muong Lai

nistration française devait s'efforcer, avant tout, de développer chez nos nouveaux sujets les qualités contraires.

Une fois sur le Nam-Pak, dont le courant est fort rapide pendant la saison des pluies, j'eus le sentiment de toucher pour ainsi dire au but. J'atteignis le Nam-Hou en deux jours et demi, bien qu'au Keng Luong du Nam-Pak, vingt-quatre heures eussent été consacrées au déchargement et au transbordement de nos huit pirogues, qu'il fallut traîner sur des rochers. C'était un vrai plaisir de filer à la descente, entre deux rives couvertes de brousse épaisse et à travers des rapides aussi difficiles que le Keng Quène qui, dans ce sport spécial, mérite une mention particulière.

Le retour à la vie civilisée se manifesta pour moi, le 9 octobre, pour la première fois depuis notre incendie de Luang-Prabang, par la rencontre au delà du Keng Luong, d'une pirogue venue de M. Koua. Elle m'apportait, avec un courrier d'Europe, des vêtements et quelques provisions qui m'avaient été expédiés d'Hanoï à la nouvelle de notre désastre, par les capitaines Odent et Friquegnon, de l'État-major. Ce fut une joie pour Tchioum et pour moi d'ajouter un peu de vin et des vivres européens à notre ordinaire laotien.

Un télégramme de M. Pavie daté du 10 septembre, m'annonçait son arrivée à Hanoï, après exécution complète du programme qu'il s'était tracé, au moment de notre séparation à Luang-Prabang. Il avait descendu tout le cours du Mékhong, constatant en tout point l'inexécution du traité franco-siamois. A Bangkok il avait eu avec le prince Dewawongse, ministre des affaires étrangères, de sérieuses conférences, à la suite desquelles, on avait décidé l'envoi sur la rive droite de commissaires spéciaux, pour régler toutes les questions en litige. Je me fis aussitôt précéder à Dien-bien-phu par un courrier, pour annoncer à M. Pavie mon arrivée et les heureux résultats de ma dernière campagne.

Le lendemain matin, j'atteignais le confluent du Nam-Pak, et peu après, sur le Nam-Hou, le canton laotien de M. Koua, où je me séparai du Thao Norassin, qui rentrait à Luang-Prabang, avec des lettres de moi pour le roi et pour M. Vacle.

J'appris à M. Koua le récent passage sur le Nam-Hou de M. Garanger,

allant de Luang-Prabang à M. Hahin, pour y créer sur la frontière des Sipsong panna, le poste d'observation décidé depuis plus d'un an. Un mandarin, détaché par le Senam de Luang-Prabang, se trouvait à M. Koua, en route pour M. Houn, où il allait prêter son concours à M. Garanger. Je lui confiai une lettre pour notre camarade, où je le mettais au courant de ce que ma visite chez les Lus des Sipsong-panna m'avait permis d'observer.

Au delà de M. Koua, le pavillon français qui flottait à l'arrière de ma pirogue était familier aux habitants, nos courriers parcourant régulièrement depuis 1889, le cours inférieur du Nam-Hou. Ayant moi-même été en 1890, de Dien-bien-phu à Luang-Prabang, l'itinéraire m'était dès lors parfaitement connu. Comparé au Nam-Ta et au Nam-Pak, le Nam-Hou semblait un fleuve majestueux. En cette saison, où les Khas apportent dans la vallée le riz de leur récolte, et où les pirogues circulent facilement en tout sens, de nombreux villages reconstruits depuis peu, semblaient en pleine prospérité. Deux heures de navigation sur le Nam-Hou, nous amenèrent au confluent du petit Nam-Ngoua, qui avait été jusqu'alors la seule voie d'accès pratique du Tonkin vers le Haut Laos. Encore était-il difficile de compter tous les désastres, éprouvés sur ce cours d'eau, depuis l'organisation d'un service régulier de pirogues, entre Luang-Prabang et Dien-bien-phu.

Il me fallut quatre jours pour remonter le Nam-Ngoua jusqu'au Keng-Kou. C'est là que s'arrêtent en général les pirogues, car ce rapide est difficile et quand on atteint la plaine de Dien-bien-phu, la rivière devient tellement sinueuse, qu'on perd un temps précieux à franchir quelques kilomètres.

Accompagné de Tchioum et du Chao Kakravat, je pris la route de montagne, bien que je fusse sans chaussures depuis trois mois. En marchant dans les rizières, j'avais eu la plante du pied écorchée et la plaie se cicatrisait avec peine, mais comme j'étais pressé d'atteindre le poste de Xieng-Kiane, j'accomplis sans hésiter cette dernière étape, à travers les boues de la plaine. A la fin de la journée, j'arrivai clopin-clopant, mais le cœur battant de joie, sur ce mamelon, où depuis le matin, j'apercevais les trois

couleurs et où je fus reçu par le lieutenant Noiré. On s'explique le bonheur d'un explorateur qui, après des mois entiers d'isolement complet dans la brousse, retrouve enfin avec un semblant de vie civilisée, un compatriote très affectueux.

J'avais trop expérimenté pour ma part, au cours de mes précédents voyages, la cordialité des officiers français, dispersés dans les misérables postes de l'intérieur, pour ne pas en conserver un souvenir ému. Pendant une quinzaine entière, je jouis pleinement de l'hospitalité du lieutenant Noiré. Mes hommes s'étaient installés chez le cay-thong de Xieng-Kiang. Quant à moi, je résidais dans une des cases de ce poste bien palissadé, d'où l'on découvrait une vue superbe sur toute l'étendue de la plaine.

Fig. 63. — Poste militaire de Xieng-Kiang à Dien-Bien-Phu

Je passais la plus grande partie de mes journées à rédiger mes notes de voyage, recevant parfois la visite du singe et de l'ours à miel que le lieutenant s'amusait à élever, et me réjouissant du va-et-vient des tirailleurs, qui me rappelait la vie des camps. Aux heures des repas, j'allais trouver M. Noiré, sous sa véranda bien abritée, dominant un vaste paysage, et tout en causant, nous faisions honneur à une cuisine d'autant plus appréciable, que mes privations avaient été plus prolongées.

Ce n'était pas sans une joie intime, que de notre observatoire j'apercevais les nombreux villages et leurs défrichements récents, comme autant d'oasis au milieu des grandes herbes de la plaine. Depuis cinq ans, Dien-

bien-phu n'avait cessé de se développer et l'ancien désert retrouvait peu à peu l'aspect de ce grand jardin où, suivant la légende, la courge mère des Thaïs s'était si merveilleusement développée. En 1890, lors de mon premier séjour à Dien-bien-phu, le poste militaire, composé de tirailleurs tonkinois, occupait dans la plaine une partie de l'ancien camp annamite de Xieng-Lé, entouré de remparts en terre. A la suite de notre passage, le poste fut transporté sur le mamelon de Xieng-Kiane, où la tradition fait reposer les restes de Koun Borom, l'aïeul de tous les Thaïs. Un assez gros village s'était peu à peu formé, au pied de la colline, sur les bords du Nam-Youne, mais l'importance de la garnison, presque entièrement composée de gens du pays, allait diminuant de jour en jour, à mesure que la sécurité se développait.

Je trouvai, lors de mon arrivée, la construction de la ligne télégraphique d'Hanoï à Luang-Prabang suffisamment avancée, pour entrer en communication avec M. Pavie. D'Hanoï, il m'avisa qu'il se mettait précisément en route, pour aller me rejoindre et il me donna rendez-vous à Lai-Chau. J'appris avec plaisir que la délimitation de la frontière chinoise, depuis le fleuve Rouge jusqu'au Mékhong, venait de nous être confiée et que nous allions enfin pouvoir procéder du côté de la Chine à la rectification des limites de Lai-Chau et de Luang-Prabang, conformément aux conclusions de notre mission de 1889-91.

Il nous eût été d'ailleurs impossible, dans la région de M. Sing, de chercher aucun mode d'arrangement avec les Anglais, sans tenir compte du règlement des affaires chinoises. Lors de notre rencontre à Saïgon, au commencement de l'année, M. Gérard, le nouveau ministre de France à Pékin, s'en était fort bien rendu compte et depuis, profitant de la situation privilégiée où notre attitude, pendant la guerre sino-japonaise, nous avait placés vis-à-vis du Gouvernement Chinois, il avait mené rapidement les négociations relatives à la frontière et se sentait sur le point de les faire aboutir. Tout allait donc pour le mieux, et comme la saison des pluies prenait précisément fin, au moment où nous venions de terminer la première partie de notre tâche, les circonstances se prêtaient à l'accomplissement immédiat d'un nouveau programme, consistant à aller rejoindre

les Anglais à M. Sing, en posant tout le long de la route les jalons de la délimitation chinoise.

Pour mener à bien ce double programme, M. Pavie s'était assuré à Hanoï le concours de quelques nouveaux collaborateurs et notre ancien compagnon de 1890, le capitaine d'artillerie Rivière, était arrivé de France, pour diriger les travaux topographiques de la nouvelle mission.

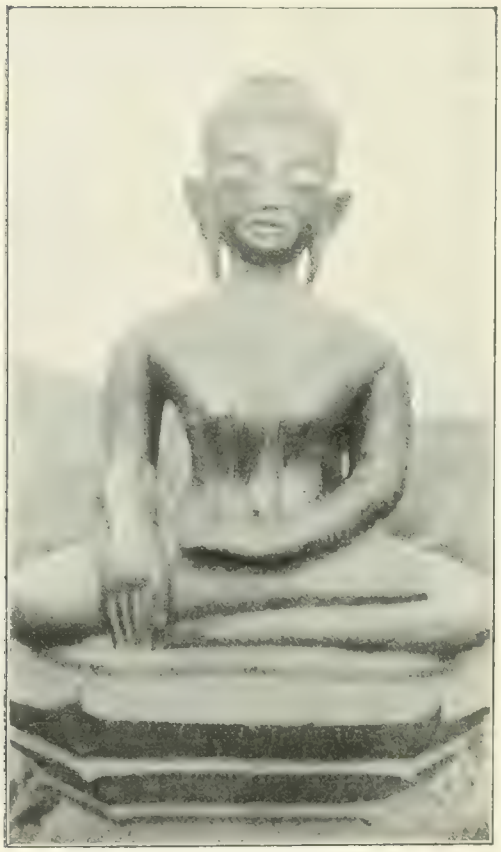


Fig. 61. — Bouddha Laotien à Dien-bien-phu

En m'invitant à aller l'attendre à Lai-Chau, M. Pavie me chargeait de mettre Deo-van-tri au courant des décisions qui venaient d'être prises et de préparer avec lui l'organisation matérielle de nos divers convois. L'état de mon pied ne me permettant pas de me rendre immédiatement à Lai-Chau, je résolus de prolonger un peu mon séjour à Xieng-Kiang, où je me trouvais dans des conditions meilleures, pour la rédaction de mes journaux de marche. Jamais d'ailleurs Dien-bien-phu ne m'avait paru plus intéressant, car on commençait à y constater les résultats de la sage administration des lieutenants Gassouin et Noiré, qui avaient si bien réussi à gagner la confiance et la sympathie des habitants.

Depuis que les Siamois avaient quitté Dien-bien-phu, pour céder la place aux troupes françaises, les rapports entre Laotiens et Pou-Thaïs

avaient pris un tour nouveau. Tout en laissant retourner dans leurs foyers les Thaïs de la plaine, dispersés dans tout le Haut Laos, les autorités de Luang-Prabang regrettaient l'abandon de leur territoire par les excellents colons agricoles, qui étaient venus s'y fixer. En 1894, il y avait à Dien-bien-phu une cinquantaine de villages, alors que cinq ans auparavant, la plaine n'était qu'un vaste désert ; mais, bien que le progrès fût sérieux, il restait de la place pour un nombre beaucoup plus considérable d'habitants.

Le cay-thong de Xieng-Kiane connaissait deux cent quatre-vingt-six familles réfugiées sur le territoire de Luang-Prabang, qui n'étaient pas encore rentrées dans leurs foyers. Maintenant que le territoire Laotien était placé sous notre direction, c'était à nous d'assurer le retour de ces familles. Afin d'éviter tout malentendu et toute fausse démarche, je prévins M. Noiré qu'on tiendrait compte avant tout, des vœux des intéressés, car il était inutile de déplacer les gens qui ne le désiraient pas. J'avais d'ailleurs pu apprécier, par moi-même, combien les Thaïs Noirs, que les Thaïs Blancs aussi bien que les Laotiens s'entendent pour traiter comme des êtres inférieurs et négligeables, l'emportent sur leurs voisins, comme paysans et comme cultivateurs.

Tandis que les autres sont d'excellents navigateurs et ont la prétention d'être des commerçants, les Thaïs Noirs s'entendent merveilleusement à irriguer et à cultiver des rizières. Pendant les années d'exil qu'ils avaient dû passer sur le territoire de Luang-Prabang, ils avaient rendu à la culture bien des vallées abandonnées, et à moins que leurs rizières ne fussent reprises par des Lus, il y avait lieu de craindre qu'après leur départ, la brousse n'y régnât bientôt en maîtresse. D'autre part, on ne pouvait se dissimuler l'immense intérêt qui s'attachait à ce que Dien-bien-phu reçût le plus rapidement possible tout son développement. Placée entre deux pays mal cultivés et médiocrement exploités, cette grande plaine pouvait devenir comme par le passé, le grenier de tout le Haut Laos, le centre d'attraction des commerçants du voisinage, le siège principal de notre action politique et économique et, s'il le fallait, le point de concentration de tous nos efforts dans cette partie de l'Indo-Chine.

C'était ainsi que je me représentais l'avenir de Dien-bien-phu, bien

qu'à ce moment, après avoir été longtemps notre sentinelle avancée vers le Laos, le poste militaire se vidât tous les jours davantage, et qu'un seul officier français fût chargé de présider au développement de toute la région. L'installation du télégraphe que j'eus le plaisir d'inaugurer, et dont le lieutenant Noiré célébra l'achèvement par un feu d'artifice, auquel furent conviés tous les chefs du village, allait faciliter la tâche, mais en raison même de la récente annexion du Laos, Dien-bien-phu paraissait

Fig. 67. — Une rizière en pays thai

avoir perdu de son intérêt dans l'esprit des autorités, alors que, suivant moi, son importance aurait dû s'accroître.

Je profitai de la présence du Chao Kakravat, qui m'avait accompagné jusqu'à Xieng-Kiane, pour lui faire comprendre quel marché serait désormais Dien-bien-phu, pour les Laotiens acheteurs de riz, ou désireux de se procurer des produits français ou tonkinois. A mes bateliers de M. Koua, je fis observer que la navigation sur le Nam-Ngoua, était

désormais débarrassée de toute entrave douanière, puisque Thaïs et Laotiens obéissaient aux mêmes maîtres.

D'autre part, j'insistai vivement auprès du lieutenant Noiré et du cay-thong de Nieng-Kiang, pour qu'ils fissent remettre en état les routes conduisant au Laos, que l'on avait négligées depuis tant d'années. Il n'y avait pas lieu d'attirer leur attention sur celle du Nam Ngoua, puisque des équipes télégraphiques la sillonnaient à ce moment, et étaient plus intéressées que qui que ce fût, à en assurer l'entretien. Mais celle de M. Seng et M. Houn, parcourue naguère par le lieutenant Nicolon, était en revanche complètement abandonnée, bien que ce fût la véritable route du Yunnan. Quoique fort médiocre, la route de M. Hia et du Pou Lao méritait aussi d'être entretenue, car dominant les sources du Nam Ma et du Nam Seng, elle pouvait, à défaut de la Rivière Noire, servir aux communications entre Dien-Bien-Phu, Luang-Prabang et le golfe du Tonkin.

Il convenait, à tout point de vue, de faciliter l'accès de cette région, car outre ses produits agricoles, elle était susceptible d'offrir au commerce d'autres attractions. Le benjoin récolté dans les forêts, l'élevage des vers à soie, auquel les Thaïs s'entendent fort bien, pouvaient attirer des étrangers : les mines surtout, car, au dire de Deo-van-tri, elles paraissaient être nombreuses. Le thao nous avait signalé en particulier celles de Ban Sam Meun et de Muong An, comme étant fort riches en plomb argentifère.

Malheureusement, les indigènes ayant fort peu de besoins, s'étaient depuis longtemps laissé dominer par l'abus de l'opium. Les chefs de caravane Shans et Chinois connaissaient bien ce vice, puisque la funeste drogue était le seul objet d'échange qu'ils consentissent à importer. Déjà tout l'argent versé par nous dans le pays, soit pour les transports, soit pour la construction du télégraphe, commençait à s'échapper, sans que le vrai commerce en tirât aucun profit. Et pourtant pour faire face aux corvées et aux transports qu'ils avaient en horreur, les habitants de Dien-Bien-Phu auraient eu le plus grand intérêt à se procurer des bêtes de somme, mais de cela ils ne se souciaient guère, et l'on entrevoyait encore bien des

résistances, avant que ce beau pays pût retrouver toute son ancienne prospérité.

Dans la situation nouvelle de Dien-Bien-Phu, ce qui m'avait particulièrement frappé, c'était l'exclusion absolue des Thaïs Blancs, de toutes les questions relatives à ce territoire. Il y avait comme un parti pris de les tenir à l'écart et, pour se passer d'eux, les communications avec Vanbou se faisaient uniquement par Tuan Giao. On avait retiré au thao Deo-van-tri la direction du phu de Dien-Bien et Kam Doi son beau-frère, dépossédé du Chau de Tuan Giao, n'exerçait plus dans la plaine les fonctions de bambien, que sur notre demande on lui avait confiées en 1890. C'était un épisode de la lutte de races, inévitable en tout pays nouvellement organisé.

Fig. 66. — Un Thaï noir de Dien-Bien-Phu

La rivalité des gens de Laï-Chau et de Dien-Bien datait de loin et la famille des Deo avait toujours eu beaucoup de peine, même à l'époque des Annamites, quand Deo-van-seng était quan-phu, pour se faire accepter par les gens de la plaine. En vrai guerrier qu'il était, Deo-van-tri faisait peu de cas de ces agriculteurs, de caractère tortueux comme les eaux du Nam Youm, qui fuyaient devant le moindre danger et qui à aucune époque, n'avaient su ni voulu combattre à côté de lui, pour la cause commune, contre les Khas, les Méos, les Birmans et les Siamois.

Quand ces derniers se furent installés à Dien-Bien-Phu, avec la complicité d'une partie des habitants, Deo-van-tri dut installer un camp dans la montagne, pour préserver la route de Laï-Chau. Je tenais du thao

lui-même et de Kam Doi le récit très imagé des incidents qui, à Dien-Bien-Phu, avaient mis aux prises les Siamois et la famille des Deo, et dont les dernières conséquences avaient eu pour le Siam une telle gravité : « That was a great mistake », m'avait dit depuis un fonctionnaire Anglais au service du Siam, fort au courant de ces affaires, un jour où nous parlions ensemble des imprudentes tentatives du Siam contre les gens de Laï-Chau.

Il n'aurait tenu qu'aux Siamois de s'assurer le concours des Deo. Au lieu de cela, ils s'emparèrent par surprise de Kam Doi, de Kam Sam, de Kam La et de Kam Houy, qui étaient venus les visiter à Xieng Lé. Le général Siamois leur fit lier les mains et les enferma dans une cage, puis, regardant dans la direction de Laï-Chau, il dit en se moquant d'eux : « Je viens d'apercevoir « vos parents ; ils sont en train « de pleurer ». — « Regardez « donc du côté de Bangkok. « lui aurait répondu Kam Doi, « vous y verrez vos parents qui « pleurent de honte. » La veille de ce jour, Kam Doi prétendait avoir aperçu en l'air, planant au-dessus d'une mare, un oiseau dont les pattes étaient liées et cet augure lui avait paru redoutable.

Fig. 67. — Un thaï blanc de Laï-Chau.

Plus tard, lorsque l'aventure eut pris fin et que les Siamois évincés durent se retirer de Dien-Bien-Phu devant l'intervention française, ils se plaignirent de leur mauvais sort, mais ce fut encore Kam Doi qui leur dit : « Mes frères et moi, vous avions préparé un dessert sur « une table d'argent. Vous n'en avez pas voulu. Les Français sont venus

« et l'ont mangé. Vous auriez voulu avoir votre part. Attendez donc : « on vous donnera les assiettes à laver ».

A ce moment-là, il n'y avait pour ainsi dire plus aucun Thaï Noir à Dien-Bien-Phu ; tous avaient fui devant les Hos, il ne restait plus que la famille de Deo-van-tri, pour protéger ce territoire. Aussi était-il naturel qu'on se fût adressé à elle. Depuis, les fuyards étaient revenus et s'étaient plaints d'avoir à obéir aux gens de Laï Chau. Ceux-ci se sachant impopulaires, s'étaient retirés, à la demande des autorités françaises, sans trop de regret, me disait-on. J'étais disposé à le croire et je m'expliquais les causes qui avaient amené ces modifications dans l'organisation locale, mais le concours des Thaïs Blancs et de leurs chefs nous était si indispensable, pour le règlement des questions de frontière, que j'étais surpris, malgré tout, qu'on eût pu prendre à leur égard des décisions aussi définitives, avant que nos affaires fussent arrangées. Je n'étais pas, pour ma part, sans inquiétude, au moment où je m'apprêtais à gagner Laï-Chau et à reprendre la vie commune avec le quan-dao Deo-van-tri.

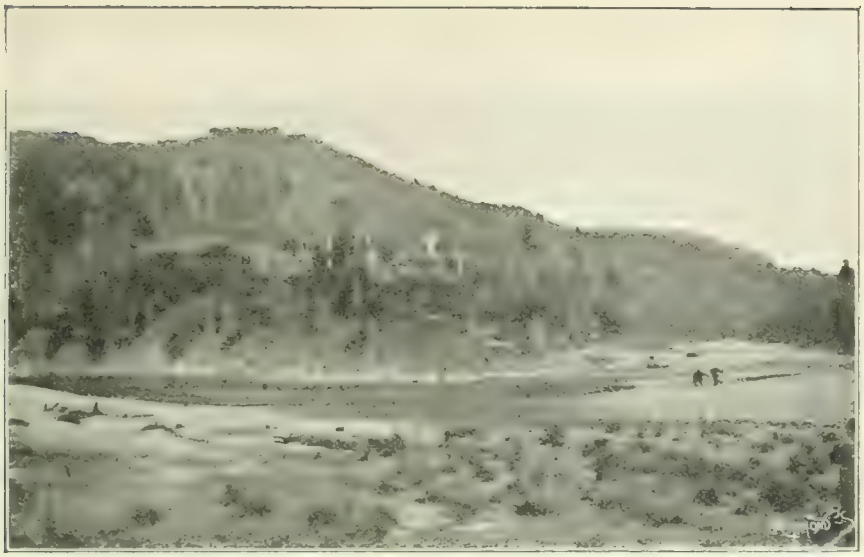


Fig. 68. — Vue d'ensemble de Lai Chau

CHAPITRE VI

CHEZ DEO-VAN-TRI

SÉJOUR A LAI-CHAU ET SUR LE TERRITOIRE DES THAIS BLANCS

1er novembre-9 décembre 1894

Ce fut dans la matinée du 1er novembre que je me décidai à quitter Dien-Bien-Phu. Le soleil dorait les moissons dans la plaine et l'on éprouvait une sensation de bien-être au milieu de cette abondance. Trois étapes me séparaient de Laï-Chau : je les parcourus le plus rapidement

possible, en suivant la future ligne du télégraphe. Partout on distinguait sur les hauteurs des défrichements nouveaux. Dans les vallées, les villages avaient grandi, les rizières s'étaient développées, et les chevaux qu'on apercevait dans les pâturages, offraient un signe évident de prospérité.

Le second jour, je campai sur le territoire de Laï-Chau, au lieu dit

Fig. 69. — Le bac de Lai-Chau

les « Abris Pavie ». Des abris, il ne restait, à vrai dire, d'autre trace qu'un tas de fumier, Deo-van-tri estimant sans doute que puisqu'on le tenait à l'écart de Dien-Bien-Phu, il convenait de laisser aux intéressés le soin de se débrouiller.

De mauvaise humeur moi-même, je me demandais dans quelles dispositions j'allais trouver le thao, quand un courrier m'apporta un télé-

gramme de M. Pavie, m'annonçant son arrivée à Van Yen sur la Rivière Noire et me priant de descendre au-devant de lui, en pirogue.

Dans la vallée du Nam Lai, où en dépit du dragon malfaisant qui a diminué le débit de la rivière, les irrigations gagnent sans cesse, je rencontrai le lieutenant Jacob, commandant le cercle annexe de Laï-Chau, qui m'annonça l'arrivée toute récente du capitaine Bourguignon, venu de Mong-tze, où le Gouvernement général l'avait chargé d'aller acheter des mules pour la Mission. Depuis près de quatre ans sur la frontière, le capitaine Bourguignon avait une grande expérience des Chinois, dont il parlait couramment la langue, et dans la région située entre la Rivière Claire et le fleuve Rouge, il avait, au cours de la délimitation, fait preuve d'aptitudes spéciales, auxquelles son retour prochain en France nous empêchait, à notre grand regret, de faire appel. Le lieutenant Jacob, lui aussi, avait pris part à la précédente campagne de délimitation, mais dans des conditions telles qu'il ne pouvait en garder un bien fameux souvenir.

L'application stricte du traité de 1887 ne pouvant donner, dans la partie de la frontière située entre le fleuve Rouge et le Mékhong, que des résultats extrêmement désavantageux et d'autant moins faciles à obtenir, que l'ignorance complète des lieux avait forcé les premiers négociateurs à rester dans la plus grande imprécision, il eût mieux valu s'abstenir pour le moment de tout essai de délimitation. Ce principe n'ayant point prévalu, les officiers chargés d'une besogne ingrate, s'étaient vus aux prises, dès le début, avec les plus graves difficultés, que Deo-vau-tri, plus intéressé que personne, à empêcher leurs opérations d'aboutir, s'était bien gardé, pour sa part, d'atténuer.

Il en était résulté entre les autorités françaises de la région et le thao une certaine tension, qui subsistait encore au moment de mon arrivée, l'aigreur ressentie par Deo-van-tri se trouvant singulièrement accrue par tous ses déboires dans les affaires de Dien-Bien-Phu. Quoique demeuré fidèle à ses engagements envers le Protectorat, le thao était dans une de ces périodes de bouderie, où il lui arrivait de désespérer de la France et d'où l'intervention de M. Pavie et de ses compagnons avait seule jusqu'alors réussi à le tirer.

En raison de notre vieille amitié, des services que je lui avais rendus et de l'intérêt que j'avais porté à certains membres de sa famille élevés à l'École coloniale à Paris, je m'attendais à recevoir de Deo-van-tri le plus chaleureux accueil. Il n'en fut rien ; sa bouderie s'étendant à moi, il affecta de ne pas me reconnaître tout d'abord. Je n'y tins plus ; je lui

Fig. 76. — Portrait de Deo van-tri

donnai un bon coup de poing sur l'épaule et le foudroyai d'une violente catilinaire. Alors mon homme, clignant de l'œil, se dérida, et tout à coup se jeta dans mes bras ; la glace était rompue : « Voilà comment j'aime qu'on me parle, racontait-il le soir à Tchioum. Il ne faut pas être gracieux par devant et malveillant par derrière. Votre chef était fâché

contre moi et il avait raison, mais nous sommes deux vieux amis, et il peut compter sur moi ».

Les grands de la brousse ainsi que ceux du désert sont ainsi faits, que les rapports qu'on entretient avec eux, n'ont de valeur que s'ils sont fondés sur une confiance réciproque. Dès l'heure de sa soumission, à laquelle j'avais assisté, au commencement de 1890, Deo-van-tri avait senti naître en lui une véritable confiance pour quelques-uns des compagnons de M. Pavie, qui depuis, eurent l'occasion de lui prouver qu'il l'avait fort bien placée. Quand il se fut assuré que deux ans de séparation n'avaient en rien altéré mes sentiments à son égard, la joie du thao fut très grande, et d'un découragement profond, il passa tout à coup aux plus vives espérances.

Nous avions, en effet, tout un passé commun et il m'avait fait plus d'une confidence : je savais combien il était fier, mais aussi, combien il tenait à rester en paix avec les autorités françaises, pour conserver ce territoire de Laï-Chau, auquel le rattachaient tous ses intérêts. Ne nous avait-il pas dit, au moment de sa soumission : « Nous serons fidèles aux « Français, comme nous l'avons été aux Nguyen, car il y a un proverbe « qui dit : Quiconque perd la mémoire des bienfaits reçus, devient mal- « heureux. Nos os périront et se transformeront en poussière, mais ce qui « ne périra jamais, c'est le souvenir de vos égards envers mon père, qui « rejaillissent sur toute sa famille. Nos ancêtres remontent à treize siècles: « ils vivaient autrefois dans le Kouang-toung et portaient le nom de *La*. « Quand les *Ming* perdirent le pouvoir qui échut aux Mandchoux, les « *La* refusèrent d'obéir aux usurpateurs et préférèrent s'expatrier. Ils « vinrent alors à Bac Ninh et prirent le nom de *Deo*, pour se soustraire « à la vengeance de la nouvelle dynastie. — Soumis aux rois du Tonkin, « voici comment nous fûmes attirés dans le pays des Sipsong-chu-thaï. « Ces cantons s'étaient soulevés contre l'autorité royale. Les Lè confiè- « rent à un Deo le soin de dompter les rebelles ; il reçut, après les avoir « soumis, le commandement héréditaire de la région. — Après la chute « des Lè, les Deo leur demeurèrent fidèles pendant longtemps. Mon « grand-père fut obligé de jeter au feu ses papiers de famille, par crainte

« des usurpateurs : sous Tu Duc, les rapports devinrent définitivement « meilleurs. »

Deo-van-tri m'avait souvent parlé des inscriptions relatant le passé de sa famille et des grottes à miel qu'elle possédait sur la Rivière Noire, dans les environs de Cho' Bo'. On sentait combien il était attaché aux moindres coins de ce pays, pour la possession duquel il avait combattu près de trente ans, ne ménageant ni ses déplacements, ni ses démarches.

Fig. 7. — Porte Cambodgienne à Lai-Chau.

Il conservait encore soigneusement son registre de correspondance avec les hauts fonctionnaires Chinois du Yunnan et d'autre part, il se rappelait avec émotion les premières années de son enfance, passées dans une pagode de Luang-Prabang, à étudier les caractères et les usages du Laos.

Il avait donc de vastes aperçus sur toutes les régions environnantes et

sur chacune d'elles, il avait toujours quelques renseignements, précieux à fournier. Il se rattachait par sa mère à la famille des chefs thaïs de M. Tène et de M. La, sur le haut Nam-Na, deux petits cantons très habités et fort bien cultivés, qu'il s'ennuyait de voir placés sous l'autorité des Chinois. Le voisinage du fort chinois de B. Lieng sur le Nam-Na, cours d'eau qui se jette dans la Rivière Noire, au pied du rocher de Laï-Chau, n'était pas non plus, sans lui causer quelque désagrément, mais il était trop intelligent pour penser qu'au delà du territoire propre de Laï-Chau, il pût avoir rien à espérer.

Il arrivait parfois que devant ses hommes, Deo-van-tri se laissât aller à déblatérer contre la France, mais sa mauvaise humeur une fois passée, il était facile de le ramener à de bons sentiments. Au fond, il avait pour nous une réelle considération : « Pour avoir de la « graisse, disait-il, afin de nourrir ses gens, on tue le cochon; pour « encourager ses hommes, on leur raconte des histoires. Il est bon « de se grandir et d'abaisser ses adversaires. Pour ma part, je n'ai « jamais cru à ce que l'on disait contre les Français ».

Je ne fus pas long à m'apercevoir que Deo-van-tri était tout retourné, par sa conversation avec moi aussi bien que par ses confidences à Tchioum, qui partagea dès lors avec lui le gîte et le couvert. J'avais moi-même accepté avec reconnaissance l'hospitalité du lieutenant Jacob, dans le poste militaire, fort réduit de dimensions, depuis qu'à la suite de Deo-van-Seng, une partie des anciens habitants étaient rentrés à Laï-Chau. Le vieux mandarin était mort et des banderolles flottaient encore au-dessus du bois sacré qui avait servi à sa sépulture. A part cela, aucun changement ne s'était produit dans ce nid de vautours de Laï-Chau, où il y avait à peine assez de place, pour contenir les cases des serviteurs de Deo.

Avant que le thao se décidât à préparer les pirogues qui devaient me conduire vers M. Pavie, il se passa plusieurs jours, dont je profitai pour causer avec le capitaine Bourguignon et le lieutenant Jacob. Ce dernier me raconta en détail les déboires de sa campagne de délimitation.

C'était au cours de l'été de 1893 qu'on avait entrepris l'abornement de la section V de la frontière Sino-Annamite. Dès le début, Deo-van-tri

avait protesté contre une délimitation qui devait couper son territoire en deux et en placer chaque partie, sous l'autorité des Français et des Chinois. On avait cru devoir passer outre, et, selon la méthode adoptée en dernier lieu sur d'autres points de la frontière, le colonel chargé de la

Fig. 72. — Femme Thaï de Lai Chau.

délimitation avait désigné des officiers locaux, pour se rencontrer sur le terrain avec les délégués Chinois. Deux lieutenants et un sous-lieutenant furent ainsi chargés en pleine saison des pluies, dans une région des plus difficiles, en présence de la mauvaise volonté des chefs et de la popu-

lation indigènes, d'aller régler sur place cette affaire délicate. Ils s'épuisèrent sans résultat appréciable dans des efforts stériles.

Bien que Deo-van-tri n'eût rien fait qui pût lui être reproché, nos officiers s'étaient parfaitement rendu compte qu'il avait vu d'un fort mauvais œil, cette nouvelle atteinte portée à ses droits les moins contestables, et pour qui le connaissait un peu, il était clair que, plutôt que de laisser partager en deux son territoire, la tentation lui viendrait un jour ou l'autre de livrer le tout à la Chine.

Les nouvelles que m'avait télégraphiées M. Pavie, contribuèrent à rassurer Deo-van-tri, à qui j'appris que, sur notre demande, M. Gérard, ministre de France à Pékin, avait été assez heureux pour obtenir, dans ses négociations avec le Tsong-li-Yamen, l'intégralité de son territoire. Malgré tout, Deo-van-tri demandait des preuves et des faits, car le Tsong-li-Yamen lui paraissait bien éloigné et les autorités du Yunnan bien rapprochées. Or celles-ci ne s'étaient-elles pas imaginé, encore tout récemment, de lui adresser une lettre hautaine, l'invitant à payer l'impôt du territoire de Laï-Chau, au Gouvernement Chinois, alors que ce canton n'avait jamais cessé d'être Annamite et que, depuis sept ans, il se trouvait placé sous notre protectorat le plus direct.

L'arrivée prochaine de M. Pavie, la présence à Laï Chau du capitaine Bourguignon avec ses soixante quatorze mules, mes fréquentes admonestations lui firent comprendre qu'on avait cessé de le leurrer. Il décida de rassembler ses miliciens, fit chercher partout des mules et des chevaux et donna des ordres pour l'aménagement des routes et des abris, dans la direction de Muong Lè. Enfin, le thao m'annonça qu'il allait lui-même descendre avec moi la Rivière Noire, au-devant de M. Pavie, en compagnie d'une escorte.

Comme je manifestais ma surprise de voir une troupe armée s'embarquer sur cette Rivière Noire, où le calme n'avait jamais cessé de régner depuis près de sept ans, Deo-van-tri m'expliqua que les temps n'étaient plus les mêmes qu'en 1890. Depuis quelques mois, des bandes de pirates venues de Lao-Kay, tenaient le pays voisin de Laï Chau, aux sources du Nam Mu et du Nam Ma, dans le Chieu-Tan, et il importait de garantir

le voyage de la mission, que l'on savait fort bien approvisionnée en argent et en ressources de toute espèce. Bien qu'il n'y eût aucun danger à redouter, le thao tenait d'autant plus à prendre ces précautions, que depuis deux ans, il était seul à exercer une surveillance régulière dans tout le haut pays, le Protectorat lui ayant confié le soin d'organiser, moyennant une subvention mensuelle de mille piastres, une milice dont il répondait.

Fig. 73. — Un thai noir, Quan-Chau de Son La.

Grâce à sa connaissance du pays, aux renseignements qu'il recueillait de tout côté et aux relations qu'il entretenait avec les autorités chinoises de la frontière, Deo-van-tri était parvenu à assurer, sur les confins de son territoire, une surveillance beaucoup plus efficace, que

n'auraient pu le faire des soldats Annamites, commandés par des officiers Européens. En fin de compte, le Protectorat retirait de cette organisation de grands avantages, qui se traduisaient par une économie très sérieuse. Quant aux chefs militaires de la région, ils avaient été plus d'une fois à même d'apprécier la valeur des renseignements fournis par Deo-van-tri, dont ils estimaient le loyalisme, bien que son dévouement assez mal récompensé fût souvent soumis à une forte épreuve.

Personne n'ignorait, en effet, que les chefs des bandes de Lao Kay, soudoyées par l'ancien régent Thuyêt, avaient invité Deo-van-tri à se joindre à eux, mais qu'au lieu de les écouter, il les avait défiés de venir l'attaquer sur son territoire. Ce qu'on savait moins bien, c'est que depuis quelques années, Deo-van-tri avait été à même d'observer quelques-uns de nos points faibles. Il avait pu causer avec des réfugiés Birmans, hostiles à l'Angleterre, mais par eux, il avait également appris que la domination Anglaise se rapprochait chaque jour du Mékhong et que nous ne tarderions pas à l'avoir dans notre voisinage.

Quant à moi, j'avais su trop bien, en 1891, pour n'en avoir pas conservé le souvenir, comment, profitant de sa présence dans le Delta, un agent étranger, s'était arrangé pour faire sa connaissance sur un bateau, l'interroger sur la solde qu'il touchait, sur ce qu'il avait fait et vu aux Sipsongpanna, faisant en même temps miroiter à ses yeux une connaissance approfondie des usages thaïs et de la langue chinoise et lui promettant d'aller le voir à Laï-Chau.

Sans doute, Deo-van-tri était trop intelligent pour ne point demeurer à l'écart de toutes les tentations, mais il aurait voulu qu'on lui en témoignât quelque reconnaissance. Je savais fort bien à quel degré d'éloquence pittoresque il était capable de s'élever, quand il se lançait tout à coup sur le ton des doléances. « Oui, me disait-il, quand on a besoin de « mes miliciens on sait bien dire : Quan Dao, portez vite vos hommes « par ici ou par là. Et puis, après, c'est aux Thaïs Noirs que vont toutes « les faveurs. Que ne s'adresse-t-on pas aux Thaïs Noirs pour avoir des « soldats, puisqu'ils sont propres à tout et qu'on les aime tant. On « verrait comment ils sont capables de défendre le pays. Tout cela,

« ajoutait-il, ne peut avoir qu'un temps. Qu'on continue à donner raison
« aux Thaïs Noirs : on verra les Thaïs Blancs s'en aller en masse du côté
« de la Chine, avec leurs femmes et leurs enfants. Il n'y aura plus de
« villages sur le territoire de Laï-Chau. Quant à moi, certes, je ne devien-
« drai pas pirate, mais n'ayant plus rien à faire dans ce pays où l'on m'a

Fig. 74. — Pirogues à sel de Lai-Chau sur la Rivière Noire.

« nommé Quan dao, en me donnant un traitement inférieur à celui que
« j'avais en qualité de Quan phu, je retournerai dans la brousse ».

Et comme il me regardait du coin de l'œil et me voyait attristé. —
« Non dit-il, j'irai en France avec mes derniers nés. Nous nous ferons
« Français et je trouverai bien quelqu'un, pour me venir en aide ».

C'était gracieusement me rappeler l'appui que j'avais prêté à Paris dans l'occident lointain, à ses neveux Kagne, Kheu, Tao et Pheuille ;

c'était aussi me rappeler fort habilement qu'il comptait sur moi, au jour des échéances prochaines. Ce qui paraissait certain, c'est que, quoi qui pût advenir, Deo-van-tri n'était plus homme à reprendre la brousse sur un simple coup de tête.

Son père était mort depuis deux ans et depuis quelques mois, la mère du thao avait disparu à son tour. Leurs funérailles successives avaient donné lieu à un immense concours d'amis et à des fêtes magnifiques. Deo-van-tri avait tenu à faire grand et y avait, me dit-on, réussi. Il paraissait vieilli, ses cheveux avaient blanchi, comme il convenait au chef de cette importante famille, et rien n'était curieux comme de l'observer dans son rôle de père mûr, se complaisant dans l'adoration de Moune et de Mane ses deux derniers nés. Il était devenu grand-père et grand-oncle, car les générations avaient poussé, et les jeunes gens que j'avais connus naguère célibataires, étaient mariés et pères de famille. Sans doute, il y avait là beaucoup de solides appétits à satisfaire, et la tâche pouvait paraître un peu lourde à ceux sur qui elle pesait d'une façon continue, mais il y avait moyen de s'arranger, pourvu que d'un côté et de l'autre, on mît un peu de bonne foi et de bonne volonté.

Le 10 novembre, je quittai Laï-Chau en pirogue ; en même temps que Deo-van-tri quarante miliciens thaïs nous accompagnaient, équipés comme des pirates et flanqués d'une meute de chasse, au fond des bateaux. La Rivière Noire est si sauvage et si pittoresque sur le territoire de Laï-Chau, qu'on ne saurait rien imaginer de plus curieux que ce déplacement d'un grand seigneur féodal, se mettant en route avec sa maison. Il m'avait offert l'hospitalité la plus affectueuse et j'en avais profité, sûr d'être bien traité et depuis longtemps gagné par les charmes de la cuisine chinoise.

Nous voyagions à petites journées, lâchant les chiens dans les endroits favorables, pour courir le chevreuil et le sanglier. Nos pirogues s'arrêtaient dans des recoins du Nam-Tè, aux heures des repas et pendant que l'eau bouillait pour le thé d'Ipang, le cuisinier du thao nous préparait des grillades de porc, des crevettes de la Rivière Noire, de fins chapons Méos, en guise de rôti, et des poissons au foie délicat

pêchés au confluent du Nam-Ma. Moune et Mane aux côtés de leur père, égayaient par leur présence ces festins en plein air.

De temps en temps, au milieu de ses épanchements affectueux, Deovan-tri reprenait son masque tragique et ses grands airs qui me faisaient doucement sourire. « Que pourrait Hanoï contre moi, me dit-il à brûle « pourpoint, s'il me plaisait de passer à la Chine, avec mon pays et avec « mes gens ? Pourquoi agit-on comme des pirates vis-à-vis de moi et des

Fig. 7. — Les gorges du Nam Ma sur la Rivière Noire.

« miens ? KamDoi était absent de son canton de Tuan-Giao : malade il était « descendu à Hanoï, pour se faire soigner : le Résident supérieur l'avait « reçu avec distinction. Et pendant ce temps-là des tirailleurs entraient « dans sa maison de Tuan Giao, fouillaient tout, s'emparaient par ordre « des fusils de sa milice, alors qu'il eût suffi de les lui demander pour « les avoir. C'était bon pour des Annamites d'agir ainsi, mais pour des « Français, non. »

Sur les Annamites Deo-van-tri était intarissable. Il aimait à raconter une légende, où ils étaient traités d'*hommes de papier*, depuis le jour où le général chinois Cao-bien, frappé de leur mollesse, les avait tous déclarés issus d'un bonhomme en papier qui, vu son peu de consistance, n'avait pu vivre qu'un seul jour.

Par opposition Deo-van-tri appelait les Méos ou Miao-tze, des *hommes de bois* et racontait une autre légende, d'après laquelle ces montagnards étaient issus d'un mannequin en bois, façonné par un charpentier. Les images qu'il fabriquait, ressemblaient tellement à des hommes que la femme de l'artisan, venu dans la forêt où il travaillait, pour lui apporter du riz, s'y trompa et qu'elle ne distingua son mari des mannequins, qu'en portant la main sur eux tous. Fort heureusement comme il était plus humide que les autres, elle finit par le reconnaître. Je me suis laissé dire que ces sortes de sobriquets ne font l'affaire ni des Annamites ni des Méos.

Pour en revenir à Kam-Doi, la disgrâce de son beau-frère et ami préféré, causait à Deo van tri une profonde amertume. Il n'insistait pas trop sur Dien-Bien-Phu, bien qu'il lui parût dur de renoncer à cette charge de Quan phu, que son père avait naguère exercée, pour le compte des Annamites, dans les cantons des Thaïs Noirs, et qu'on lui avait naguère offerte à lui même aux heures difficiles. On lui avait, il est vrai, donné le titre de Quan dao, supérieur dans la hiérarchie annamite, à celui de Quan phu, mais outre que le territoire soumis à son autorité se trouvait singulièrement réduit, il méprisait trop complètement les Annamites pour faire le moindre cas de leurs grades et de leurs distinctions.

Ce qui l'offusquait le plus, c'était que Kam Doi eût cessé non seulement d'être bambien de Dien Bien Phu, mais même Quan Chau de Tuan Giao. Il se rappelait que le père de Kam Doi avait été tué par les hommes du Delta et que les Thaïs de la moyenne Rivière Noire s'étaient toujours montrés hostiles à lui même et à tous les siens. Quand on a souffert et lutté en commun, l'amitié grandit. Or, dans ses luttes contre les Birmans, les Chinois, les Siamois et contre nous, Kam Doi avait toujours été à ses côtés. Deux fois prisonnier des Hos, il l'avait deux fois délivré et c'était

encore une fois lui qui l'avait sauvé, le jour où dans un combat il était tombé blessé.

Deo van tri reconnaissait bien que Kam-Doi avait commis quelques fautes, mais il était aigri par les derniers incidents. C'était à tous ces malentendus qu'il attribuait l'échec de diverses entreprises, sur lesquelles nous avions beaucoup compté, pour le développement de la région, l'interruption du service régulier de ravitaillement des postes par les

Fig. 76. — Vue de Quine Nhai

pirogues de la Rivière Noire, et par suite, l'arrêt des relations avec certains négociants français d'Hanoï, qui, en 1891, au retour de notre exploration des Sipsong-panna, s'étaient entendus avec le thao, pour le commerce du thé d'Ipang.

Après avoir successivement envoyé à Ban Noi trois caravanes de mules, qui lui avaient procuré un certain profit, Deo-van-tri s'était arrêté tout à coup découragé. La perte d'une partie de ses mules et les dépenses

occasionnées par les funérailles de son père, avaient d'ailleurs paralysé ses moyens d'action et maintenant il sollicitait vivement du Protectorat une avance de trois mille piastres, pour reprendre son commerce sur une nouvelle base.

A vrai dire, on ne crée pas du jour au lendemain un courant commercial et si les subventions de l'État sont parfois utiles, elles ne sauraient suppléer, à tout un ensemble de mesures économiques, dont l'importance peut échapper à celui qui ne perçoit que le détail, mais qui n'en sont pas moins indispensables dans une région où tout est à créer. Le régime des transports, les règlements douaniers, l'organisation du trafic doivent tendre vers un même but, au lieu de se contredire. De là, la nécessité d'encourager par tous les moyens possibles, sur la Rivière Noire, le développement de la batellerie indigène: de là aussi l'intérêt d'obliger les chefs locaux à l'entretien des routes et des points de relai, en les poussant eux-mêmes à faire du commerce et en leur facilitant les moyens de l'entreprendre.

Les Annamites, dans leur désir de s'isoler, n'avaient jamais rien compris à cela, et nous-mêmes, avec notre régime douanier prohibitif, loin d'encourager, nous paralysions les rares efforts individuels, sans pouvoir empêcher dans les régions montagneuses de la frontière, une contrebande assez active d'opium frelaté, qui empoisonnait nos populations en les appauvrissant.

Déjà sur d'autres points de la frontière, j'avais été à même d'observer quelques graves inconvénients, résultant d'un système beaucoup trop théorique et général, qui ne tenait pas un compte suffisant des ressources et des exigences locales. Nous avions été assez heureux pour obtenir en 1891 du Gouvernement Général, la suppression d'une partie des entraves, opposées aux relations commerciales avec le Siam, sur la frontière du Cambodge, mais depuis, sur le Haut Mékhong, j'avais pu voir combien les commerçants Européens de Rangoon et de Bangkok avaient, jusque dans ces parages, une avance marquée sur ceux de Cochinchine et du Tonkin.

D'autre part, une des principales ressources de la principauté de Luang-

Prabang consistant dans la régie de l'opium venant du Yunnan et de Xieng-Tong, convenait-il d'encourager ou d'entraver les importants échanges avec les pays voisins qui se rattachaient à ce commerce? La

Fig. 70. — Le fils aîné de Deo-van-tri

question en tout cas était des plus complexes et méritait une réglementation spéciale, et non l'application d'un régime général, imaginé pour d'autres besoins, car toute la prospérité de nos nouvelles provinces pouvait dépendre des règles qui y seraient appliquées.

Au point de vue politique n'était il pas en tous cas dangereux de procéder par à coups, les chefs indigènes comprenant assez peu les motifs

qui nous font agir et s'expliquant fort mal que nous les empêchions de tracasser les marchands étrangers de passage sur leur territoire, alors que notre régime douanier d'ailleurs très difficilement applicable se montre à leur égard si rigoureux.

A bien des égards, il convient de ne pas oublier que sur certains points de l'Indo Chine, on en est encore aux mœurs du moyen âge, et que notre tâche est d'améliorer sans compliquer. Un jour comme des marchands Chinois venus à Laï-Chau, s'étaient plaints des exigences et des vexations de la famille du thao, on avait cru bon d'intervenir, ce qui nous avait valu l'apostrophe suivante : « Puisque vous vous entendez si « bien à protéger les commerçants chinois, essayez donc de distinguer « l'ami de l'ennemi, l'espion du négociant tranquille. Organisez en un « mot une police, préférable à la nôtre, mais ne comptez plus sur nous, « pour vous renseigner ».

J'entretenais volontiers avec Deo-van-tri ces conversations sur le commerce, pour lesquelles il avait toujours manifesté un goût très prononcé. Seulement, il fallait s'entendre, car il y a commerce et commerce et celui de la Rivière Noire a bien des particularités.

Tout en devisant et en flânant, nous avions fini par dépasser Quine Nhai, quand, le 15 novembre, à la tombée du jour, les piroguiers de Deo-van-tri signalèrent la flottille de la mission. De vigoureux coups d'aviron eurent vite raison de la distance. Après quatre mois de séparation, je retrouvais enfin M. Pavie et la soirée se passait gaiement à dîner dans une de ces installations, si facilement improvisées sur les bancs de sable de la rive, en causant avec le chef de la mission et en faisant connaissance avec ceux de nos nouveaux collaborateurs qui l'accompagnaient.

Outre M. Caillat et le lieutenant Oum, qui faisaient partie de la mission depuis le mois de janvier, j'allais revoir mon excellent ami le capitaine Rivière, qui avait été un de nos compagnons en 1890 et dont l'envoi sur le Haut Mékhong avait été décidé par le Département, dès l'automne de 1893.

Pendant le mois qu'il venait de passer à Hanoï où, d'accord avec

M. Chavassieux, le gouverneur général par interim, il avait décidé le plan de notre prochaine campagne. M. Pavie s'était assuré le concours de plusieurs officiers topographes, les lieutenants Mailluchet, Seauve, Sandré et Thomassin ; il s'était également fait adjoindre le D Lefèvre, pour le service médical, et le commandant Tournier de la Légion étrangère, pour être en mesure de faire face à toutes les éventualités. Maintenant en effet, qu'outre les affaires du Haut Mékhong, nous étions officiellement chargés de la délimitation chinoise, il fallait prévoir une certaine dispersion d'efforts, car dès ce moment, il était convenu avec notre ministre à Pékin, que des topographes chinois se rencontreraient prochainement avec les nôtres, à Long po et à Muong Lè.

Fig. 78. — Kam Kouy li tuong de Lai-Chau

Il n'était plus permis à Deo-van-tri d'émettre le moindre doute sur nos intentions. Au surplus, l'arrivée de M. Pavie lui avait donné un singulier coup de fouet et il ne songeait plus qu'à manifester publiquement, après deux ans d'incertitudes et d'angoisses, la confiance que nous lui inspirions. Voulant donner libre cours à sa joie, il organisa, le lendemain de notre rencontre, une grande chasse dans les forêts voisines de la Rivière Noire. La trompe se mit à résonner dans la montagne : les piqueurs se glissèrent dans les fourrés impénétrables, pendant qu'allongés dans nos pirogues, nous remontions lentement le courant. Après

avoir été quelque temps poursuivi par les chiens, un cerf arriva sur la rive, se jeta dans la Rivière Noire et, pourchassé par la meute, vint se faire tuer sous nos yeux.

Ce fut une belle occasion pour le thao de nous rappeler l'intrépidité des hommes, qu'il destinait à notre convoi. Il était fier de ces jeunes gens, formés par lui dès l'enfance, entraînés dans toutes ses entreprises et destinés à faire souche pour augmenter sa clientèle, dans les villages du Nam Lai et du Nam Na. Solides, habitués à la vie de brousse et parlant tous les dialectes du pays, aussi hardis dans les rapides que débrouillards dans les forêts, ils réalisaient le type parfait de l'homme de bande, tel que le comporte la région et tel que l'avaient trop souvent rencontré comme ennemi, nos troupes régulières.

M. Pavie estima qu'avec une trentaine de ces gaillards, nous ferions face aux difficultés imprévues et il se borna pour la parade, à conserver quelques Annamites, qui se trouvaient d'ailleurs singulièrement dépaysés dans ces motagnes. Le 17 novembre, nous étions de retour à Laï-Chau et procédions aussitôt à l'organisation de notre double mission, pendant que les officiers retardataires rejoignaient par des chemins différents le confluent du Nam-Lai.

Dès que M. Pavie eut pris connaissance de mes journaux de marche ainsi que des informations que je rapportais de la région de Xieng-Khong et de Muong Sing, il s'empressa de les transmettre au Département, en insistant par télégrammes spéciaux, sur les points les plus saillants.

Malgré notre désir de nous mettre le plus vite possible en route pour profiter de la bonne saison, il fallut presque une quinzaine, pour organiser nos différents convois. Les mules du capitaine Bourguignon ne suffisant pas, Deo-van-tri put heureusement s'en procurer à Tafine un assez grand nombre, pour permettre au groupe du commandant Tournier chargé de la frontière entre Long-po et Muong Lé, de s'organiser. Les nouvelles qui arrivaient de cette région n'étaient rien moins que rassurantes. La bande du Chieu Tane venait de se signaler à Binh Lu par un nouveau guet-apens, où plusieurs sous-officiers français avaient trouvé la mort. Cette bande était, au dire de Deo-van-tri, à la solde d'un nommé

Tioupiug-thung, résidant à Son phong, en face de Lao-Kay, qui avait organisé son entreprise de piraterie, sous la forme d'une société en commandite.

Le thao en savait long, sur les compromissions de certains chefs indigènes terrorisés, avec ces brigands. Quant à lui, pourvu qu'il eût les ressources nécessaires pour augmenter de cent hommes l'effectif de ses miliciens, il se faisait fort d'assurer la sécurité des membres de la mission.

Fig. 79. — La Mission avant sa dispersion à Lai Chau.

d'autant mieux que les dernières nouvelles reçues, permettaient de garantir la bonne volonté des chefs militaires chinois de la frontière,

Rien n'était intéressant comme de faire causer Deo-van-tri sur les origines politiques de la piraterie. A l'époque de la prise de Hué, le régent d'Annam Tuyet s'était enfui vers Laï-Chau, où il comptait, sur Deo-van-tri, pour organiser la résistance. Il fut l'hôte des Deo, dans leur maison de briques de Muong Lai, mais c'est en vain qu'il essaya d'exercer sur eux

son autorité. Il était extrêmement violent et menaça plusieurs fois Deo-van-tri de lui faire trancher la tête. Enfin, à bout de ressources, il résolut de passer la frontière et de s'enfuir dans la direction de Canton.

Jusqu'au dernier moment, il essaya d'entraîner avec lui le thao, mais celui-ci refusa, tant il craignait de s'éloigner de son territoire. Or, à en croire Deo-van-tri, dans la province du Quang-toung, où il s'était réfugié à la suite de ces incidents, Thuyet n'avait jamais renoncé à la lutte, et c'était lui qui encourageait et soudoyait les bandes de Son-phong, au moyen desquelles il continuait à entretenir des relations avec le Dè-Quan, son ancien lieutenant, chef de la rébellion dans le Thanh-Hoa.

Comme d'autre part nous avions acquis l'assurance de relations encore toutes récentes entre les Siamois et les révoltés du Thanh-Hoa, en même temps que d'excitations à l'insurrection, chez les Méos et les Yaos, dispersés sur tous les sommets de la rive gauche, nous étions en mesure de constater le caractère politique de la résistance, organisée contre notre domination. Il était donc facile plus que jamais, de démontrer combien le maintien des chefs de la Rivière Noire dans le parti français importait à la sécurité de nos possessions laotiennes.

Il ne pouvait être question pour Deo-van-tri, dans les circonstances présentes, de s'absenter lui-même de son territoire. Aussi vit-il partir, non sans regret, le groupe Tournier, le 26 novembre, pour Long-po, sans l'accompagner. Il ne nous laissa nous-mêmes nous engager dans la direction de Muong Lè, que lorsque tout parut assuré pour le ravitaillement de nos cent vingt-huit hommes et de nos cent bêtes. Chacun de nous avait deux chevaux de selle à sa disposition. Cent vingt kilogrammes de riz par jour et soixante kilogrammes de sel tous les cinq jours, telle était la consommation prévue par le thao, pour toute la période où nous serions sur son territoire. Au delà, il s'en remettait à notre expérience et à celle des hommes qui nous accompagnaient.

Deo-van-tri jugea également nécessaire à ce moment, de se mettre en règle avec le Ciel. Le 29 novembre, comme il se sentait mal à l'aise, il s'imagina qu'il avait offensé les membres défunts de sa famille. Il endossa des vêtements de deuil, prescrivit des prières et des offrandes et fit

frapper le gong à tour de bras. De bonnes nouvelles, venues de Binh Lu, le rassurèrent et notre départ fut décidé pour le surlendemain.

Il n'y a pas lieu de décrire ici en détail l'itinéraire que nous suivîmes en commun jusqu'à Muong-Nhié. C'était la troisième fois que je parcourais cette route, et je dois avouer que, depuis mon dernier passage en 1891, elle n'avait été en aucune façon améliorée. Au début de notre marche, l'organisation du convoi se ressentit de l'absence de Deo-van-tri.

Fig. 80. — Coolies dans la forêt

Le chef de notre caravane était le jeune et mou Kam-Kouy, qui manquait d'autorité sur nos muletiers yunnanais, démoralisés par la maladie et par la mort de plusieurs de leurs camarades. Les caisses mal ajustées sur les mules, roulaient au fond des précipices et nous arrivions avec peine au terme de nos très courtes étapes. Fort heureusement, chaque soir nous trouvions des abris assez confortables, aménagés par les soins de Deo van-tri et les vivres ne faisaient pas défaut.

Ce n'était plus cette marche solitaire, mais rapide et précise, qu'en compagnie de Tchioum, je venais d'accomplir, en dépit de la saison des pluies, mais celle-ci ne manquait pas de charme, car nous étions là, une bande de jeunes gens, dont plusieurs faisaient en quelque sorte, leur apprentissage de la vie de brousse. Le terrain était singulièrement favorable, la forêt régnant en maîtresse sur une bonne partie de notre parcours.

Désireux de me renseigner sur les communications, qui avaient autrefois existé entre la route que nous suivions et le bassin du Nam Hou, j'appris que de M. Kia, un chemin se dirigeait naguère jusqu'au Nam Hou, remontant le Nam Bay jusqu'au Pou-luong, descendant ensuite à M. Seng par le Nam-Meuk et atteignant facilement M. Koua en six petites étapes. En arrivant au Nam-Mi, Kam Heun qui nous accompagnait, me signala un autre sentier allant au Nam Po, affluent du Nam Hou qui arrose Ban-Na-hi et Muong Koua. M. Koua, me disait-il, était aussi en communication directe avec Xieng Neua sur le Nam Bane, affluent du Nam Hou. Ne pouvant aller reconnaître ces divers points, écartés de la direction que nous suivions, ces renseignements venaient fort utilement compléter les vides de notre carte.

Pendant que nous avancions vers M. Nhié, nous croisâmes plusieurs courriers, qui nous apportaient des nouvelles de M. Garanger, installé depuis peu à M. Hahin, où il avait créé un poste, et que j'avais tenu régulièrement au courant de nos faits et gestes.

M. Pavie se disposant à aller en compagnie de MM. Rivière, Mailluchet, Caillat et Seauve, reconnaître la route de M. Le et s'entendre avec les Commissaires Chinois sur la frontière, je lui signalai l'intérêt qu'il y aurait à passer par M. Hahin, puis à suivre la frontière chinoise par la route intérieure du Laos. Tenant compte de mon désir, M. Pavie me conseilla de gagner M. Sing, par la route qui me paraîtrait préférable, et il m'adjoignit comme collaborateurs le lieutenant Thomassin et le Dr Lefèvre. Tchioum restant naturellement chargé, dans notre groupe, des fonctions de secrétaire et d'interprète, qu'il remplissait depuis plusieurs mois auprès de moi, avec tant d'intelligence et de dévouement. Nous gagnions à cette combinaison une grande élasticité dans l'organisation

des convois et en même temps, de plus grandes facilités pour le ravitaillement de nos deux groupes.

Si les chefs de Laï-Chau n'avaient pris soin de faire rassembler aux étapes les Khas nécessaires à notre service, il est probable que nous n'aurions rencontré que bien peu d'êtres vivants sur notre route. Près de M. Kia, nous aperçûmes les premiers Khas Kho, descendus de leurs sommets pour nous voir passer. Ils me parurent ressembler aux Yaos, avec de grands turbans bleus sombres, une courte natte dans le dos et les dents laquées de rouge. Ils avaient de petites pièces de couleur cousues dans leurs vêtements, pour détourner les mauvais esprits.

A M. Tong, notre service fut assuré par des Méos Noirs, ainsi appelés parce que leurs vêtements sont de couleur sombre. Deux d'entre eux

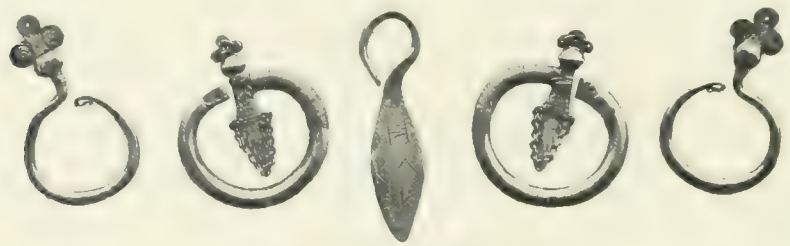


Fig. 81. — Boucles d'oreilles Meos et Yaos

avaient à l'oreille gauche une boucle en argent, portant certains caractères, analogues à ceux de leurs colliers. Je crus, en m'en procurant avec peine un exemplaire, avoir mis la main sur un spécimen de leur écriture, mais les caractères se trouvaient être chinois.

Le 9 décembre, nous arrivions à M. Nhiè, où M. Garanger, venu d'Hahin, se trouvait depuis la veille. A la nouvelle de notre arrivée, il s'était porté à la rencontre de la mission et apportait des renseignements fort précieux sur une partie de la région frontière que nous allions aborder.

Il s'était mis dès son arrivée à M. Hahin en rapport avec le mandarin chinois de Muong-Le, qui avait fait preuve d'excellentes dispositions à notre égard et annoncé la prochaine venue des commissaires Chinois chargés de la délimitation. Quant aux Lus de Muong Hou, ils

paraissaient animés des meilleures intentions, puisque dans un échange de lettres avec M. Garanger, ils avaient rappelé leurs liens officiels avec les cantons laotiens de M. Hahin, de M. Oua et de M. Ngay, qui avaient autrefois formé avec eux le groupement des Hua panh ha tang ha. Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance qu'avaient pour nous de tels renseignements, au moment surtout où nous abordions cette

Fig. 82. — La Mission à Muong-Nhié

partie de la délimitation chinoise, où la réunion des deux Muong Hou à notre territoire était le but principal que nous poursuivions.

C'était par là surtout, qu'à mes yeux, cette seconde mission se soudait à la première, car ayant été à même d'étudier en 1891, les limites septentrionales du territoire de M. Hou, j'attachais un prix particulier à me rendre compte cette fois-ci, des rapports que ses habitants entretenaient avec les cantons plus méridionaux et avec toute cette vallée du Nam

Hou, dont ils commandaient la voie d'accès principale, le chemin historique des invasions laotiennes.

Aussi m'était-il particulièrement agréable, après avoir reconnu les frontières de l'ancien Lan Chhang, depuis le Mékhong jusqu'aux sources du Nam Pak, de pouvoir maintenant étendre mon enquête et souder nos prochains itinéraires à ceux que j'avais précédemment levés.

Deux journées entières à Muong Nhié, avant la dislocation de notre groupe, furent consacrées à la répartition des hommes et des mules et à l'expédition des lettres et des télégrammes pour Paris, Hanoï, Pékin et Bangkok, car il ne pouvait plus de longtemps, être question d'aucun courrier régulier.

Fig. 87. — Le Capitaine Thomassin et sa boussole

CHAPITRE VII

LE BASSIN DU NAM HOU

DE MUONG NHIE A MUONG HAY LE LONG DE LA FRONTIÈRE CHINOISE

10-31 décembre 1894

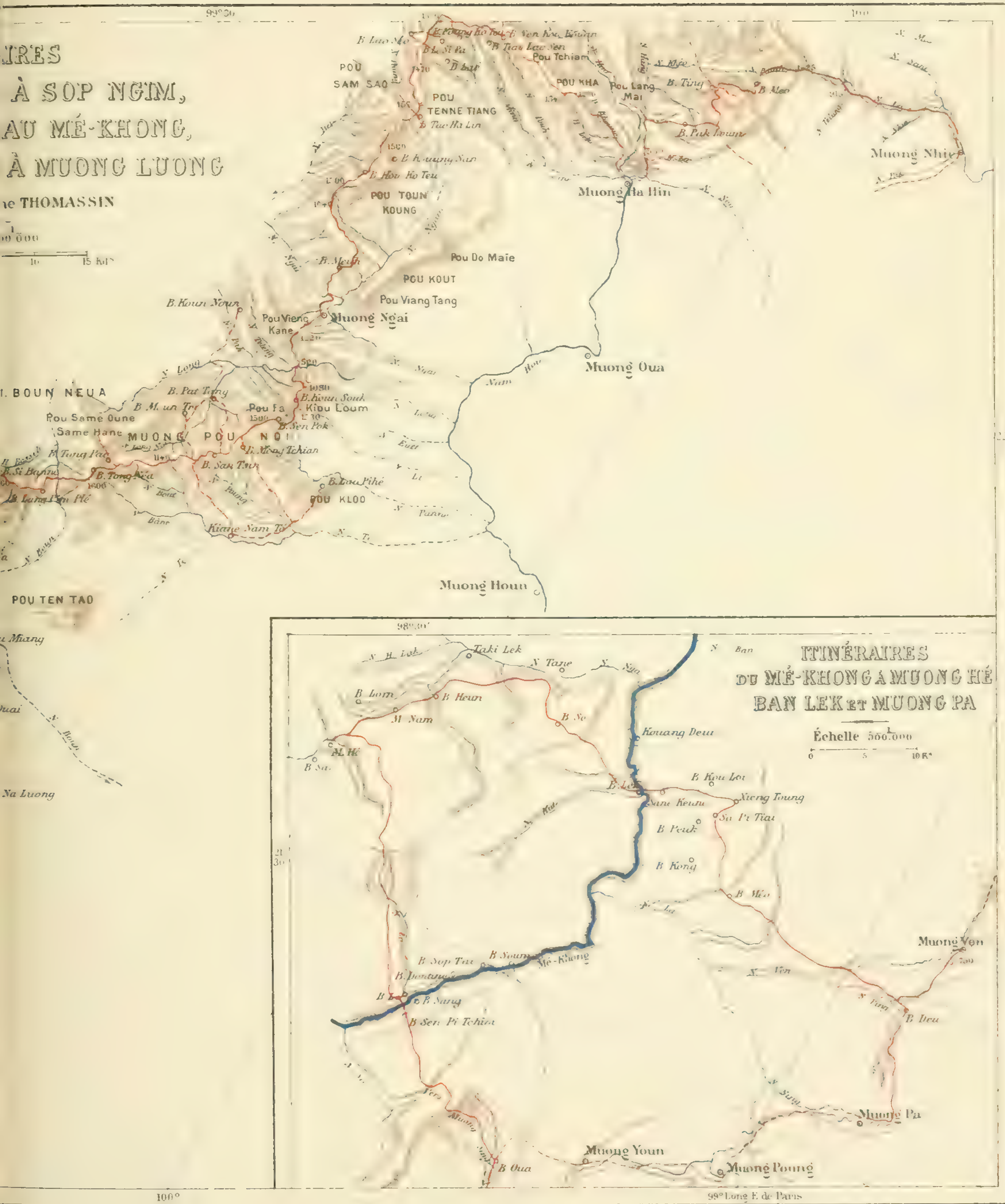
Dès que nous eûmes quitté le campement de M. Nhié, le lieutenant Thomassin prit possession de la boussole, pour ne plus la quitter, jusqu'à la fin de notre campagne. Sauf M. Garanger, qui venait de la faire mettre

tant bien que mal en état, personne n'avait suivi depuis bien longtemps la route directe de M. Nhié à M. Ha-Hin par les sources du Nam La. Aussi, à partir du poste abandonné de M. Nhié, où notre caravane se sépara du groupe Pavie qui gagnait M. Lé par Pou-fang, les difficultés ne firent-elles que se succéder, dans le lit même du Nam La, tout encombré de gros galets, parmi lesquels fut établi notre campement du 10 décembre.

Fig. 54. — Femmes Meos devant une meule à maïs

Les centres habités faisant défaut pendant les premières étapes, nous avions dû nous munir de riz pour trois jours. Notre convoi se composait, outre les chevaux de selle, de vingt huit mules, sous la garde de quatre muletiers chinois, tout à fait dépaysés et démoralisés, qui ne songeaient qu'à s'enfuir. J'avais une escorte de huit miliciens annamites dont je me serais parfaitement passé, et M. Garanger qui rentrait avec nous à M. Ha-Hin avait de son côté quelques miliciens laotiens, fort

99° Long E de Paris
ITIN
DE MUONG N
DE MUONG SI
ET DE MUONG S
Levés par le Cp
Éch
Muong Veu
Muong Pa
Muong Youn
Muong Poung
Muong La
MUONG SING
POU HOUA NAM YA
Pang San
B. Yo
B. Tong Bon
MUONG LUONG
Pou Long
Muong Hai
Muong Ngin
Muong Boun Ta
Soo Ngim
Kung Ha
99°30' Long E.de Paris


IRES
À SOP NGIM,
AU MÉ-KHONG,
À MUONG LUONG
THOMASSIN
POU SAM SAO
POU TENNE TIANG
Pou Tchiam
POU KHA
Pou Lang Mai
B. Ting
B. Meo
B. Pak Loum
Muong Nhie
Muong Ha Hin
POU TOUN KOUNG
B. Hou Ko Teu
B. Meuh
Pou Do Maïe
POU KOUT
Pou Viang Tang
B. Koun Noun
Pou Vieng Kane
Muong Ngai
Muong Oua
BOUN NEUA
B. Pat Tang
Pou Same Oune
Same Hane
MUONG POU NOI
Pou Fa
Kiou Loum
B. Sen Pok
B. Tong Pa
B. Si Bang
B. Tong Tcha
B. Sas Tan
POU KLOO
Kiane Sam Tô
Muong Houn
POU TEN TAO
Na Luong
ITINÉRAIRES DU MÉ-KHONG A MUONG HÉ BAN LEK ET MUONG PA
Échelle 1/500.000
Taki Lek
N. Tane
B. Lom
B. Heun
M. Nam
B. So
M. Hé
B. Sa
Kouang Deui
B. Lek
B. Kou Loi
Xieng Toung
B. Peuk
B. Kong
B. Méo
Muong Yen
B. Sop Tai
B. Soum
Mé-Khong
B. Sang
B. Sen Pi Tchien
B. Deu
Muong Pa
Muong Youn
Muong Poung
B. Oua
98°30'
99°30'
100°
99° Long. E. de Paris

coquets dans leurs uniformes bleus tout neufs, mais dont l'intrépidité laissait un peu trop à désirer.

La limite des Sipsong chu thaï et du pays de Luang-Prabang se trouvait à la ligne de partage des eaux du bassin du Nam Hou ; nous la franchîmes aux sources du Nam La, après avoir traversé une forêt épaisse et majestueuse. Au sommet de la montagne l'horizon s'étendit quelque peu, grâce surtout aux ravages des éléphants sauvages qui avaient anéanti toutes les bananeraies des alentours. On me raconta qu'une bande de trente-cinq pachydermes fréquentait depuis longtemps les environs, ce qui n'était pas sans causer une profonde émotion aux miliciens laotiens de M. Garanger.

Nous campâmes un peu plus loin en pleine forêt, sans subir le moindre incident. Le lendemain matin au premier hameau Méo, M. Garanger nous quitta. La marche de notre convoi lui paraissait trop lente, et bien qu'il ne fût plus tout jeune, il se faisait fort d'arriver à pied beaucoup plus vite que nous à cheval, à M. Ha-Hin, où il tenait d'ailleurs à nous précéder, afin de préparer notre logement.

Près d'un deuxième village Méo, dominant la vallée du Nam Boute, l'aspect des lieux se transforma complètement ; nous avions devant nous et au delà même du Nam Hou, dans le lointain, un vaste horizon de montagnes dénudées, comme celles des Sipsong-panna, mais bien différentes de celles du territoire de Laï Chau.

Notre troisième nuit se passa au village de Ban Tigne, chez des Khas Paille fort hospitaliers qui portaient fièrement, comme des Thaïs, les titres nobles de Thao et de Kam. Malgré mes efforts, je ne pus me décider à aspirer, au moyen d'un chalumeau, l'eau-de-vie de riz dans la jarre commune, mais j'appréciai comme il le méritait, leur riz rouge fermenté, dont le goût rappelait celui de la gelée de groseille. Des chèvres qui arpentaient les flancs abrupts de la montagne, attirèrent l'attention du lieutenant Thomassin, qu'un séjour en Algérie avait initié aux douceurs de la cuisine arabe. Faute d'un mouton, nous dûmes nous contenter d'un chevreau dont le ventre rempli d'herbes aromatiques, à lui seul absorba toute notre provision de beurre. Le combustible était difficile à trouver.

On fit un grand feu de brindilles et bientôt nous pûmes déchiqueter avec nos doigts, en longues lanières, les côtes croustillantes d'un succulent rôti.

De Ban Tigne, il était assez facile de s'expliquer la configuration générale du pays et de distinguer le cours du Nam Kang et de ses principaux affluents. Vers le Nord, dans la direction du Yunnan, on remarquait les sommets assez élevés du Ya mo pho, du Sé Mane Kang et du Pou long Mau, vers lesquels se dirigeait la route de M. Ha-Hin à M.

Fig. 85. — Le poste de Muong Hahin

Hou et à Muong Lé, assez fréquemment suivie par les caravanes chinoises qui venaient acheter du coton dans les villages Khas Paille.

Par Kotu mune et par Ban Tigne, passait autrefois un chemin reliant Muong Hou et Muong Lé à M. Khoa, point encore inexploré du territoire de Laï Chau, sur le Nam Po: les Khas Paille m'apprirent que ce canton n'avait pas d'habitants de race thaïe, mais que les Khas et les Yaos du groupe Tine pane, y étaient assez nombreux.

Très séduit par l'idée d'aller reconnaître, au moins jusqu'au Ya-mo-pho, limite du territoire, la route de M. Hou, le Docteur Lefèvre m'exprima le désir de faire cette excursion. Il partit de Ban Tigne vers Kotu mune, en compagnie de Tchioum, pendant que je gagnais directement M. Ha-Hin, avec le lieutenant Thomassin.

Nous descendîmes peu à peu le Nam Heua, jusqu'à son confluent avec le Nam Kang, à partir duquel notre route se confondit avec celle de M. Hou à M. Ha-Hin, qui suivait le Nam Kang jusqu'à son confluent avec le Nam Hou. La vallée nous parut belle et digne de posséder des habitants, mais sauf sur les hauteurs où il y avait des Khas Paille, on n'apercevait de villages nulle part.

A partir du Nam Hou, il fallut de nouveau grimper à mi côte : à tout instant, notre marche se trouvait embarrassée par les affluents du Nam Hou dont il fallait traverser les vallons. L'étape nous parut longue et pénible et ce fut seulement à la nuit tombée, que nous nous trouvâmes de nouveau sur les bords du Nam Hou, assez large et profond en face de Muong Hahin, pour qu'on fût obligé de décharger les mules et de transporter les bagages en pirogue.

M. Garanger était déjà chez lui, depuis vingt-quatre heures, ayant eu l'énergie de marcher la veille toute la journée, jusqu'à onze heures du soir. Il se plaignait beaucoup de M. Ha-Hin et de la sorte d'exil qu'il y subissait. Les choses sont tellement relatives, que pour nous, qui n'avions qu'à profiter de la peine qu'il s'était donnée depuis quelques semaines, l'endroit nous parut charmant, avec son terrain plat, ses eaux vives et ses cases fraîchement reconstruites, à la suite d'un incendie. Le poste venait d'être achevé ; au milieu de ses hautes palanques et sous ses hauts toits de chaume il avait fort bon aspect.

Nous étions tous assez dépourvus de provisions, mais en unissant nos misères, nous fîmes bonne figure, pendant notre court séjour à M. Ha-Hin qui nous laissa l'impression la plus agréable. Mais M. Garanger, obligé de rester derrière nous, avait d'excellentes raisons de se plaindre de son isolement complet, de l'incapacité des mandarins, de l'insuffisance des habitants, du manque de ressources de la localité et

des difficultés d'un ravitaillement quelconque, soit par Luang-Prabang, soit par Laï Chau. L'endroit, peu sain par lui-même, eût été mal choisi, s'il avait dû rester le centre définitif de notre action dans la haute vallée du Nam Hou, mais la mission de M. Garanger n'était que temporaire et, malgré tous ses doutes, je pus lui donner l'espérance qu'avant peu, le poste de M. Ha-Hin serait transféré à M. Hou.

D'ailleurs, notre compagnon entretenait déjà de très bonnes relations avec ses voisins Lus et échangeait avec les autorités de M. Hou de fréquentes correspondances. Il avait su par elles que le Gouvernement Chinois avait donné des ordres, pour écarter de cette partie de sa frontière tout agent étranger, mais que notre Mission pouvait partout s'attendre aux plus grands égards.

M. Garanger était d'autant mieux désigné pour remplir la mission de confiance qui lui avait été confiée, qu'il avait été un des premiers à prendre contact avec les Lus des Sipsong-panna. L'année précédente, il avait visité, sur la rive droite du Mékhong, le fameux centre Shan de Xieng-Tong et sur la rive gauche, il était connu à Y-hou, à Muong Hou neua et à Muong Hou taï, ayant relié mes propres itinéraires dans la région du thé, à ceux de M. Macey.

Mieux que personne, M. Garanger avait pu se rendre compte que pour amener dans la vallée française du Nam Hou, les caravanes chinoises, si nombreuses sur les chemins des Sipsong panna, il fallait savoir les attirer. Or, en prenant possession du poste de M. Ha-Hin, une des premières choses qu'il avait apprises, c'était que, depuis nombre d'années, Lus et Laotiens se disputaient les privilèges du Keu Khay et la perception des droits de douane à la frontière. Depuis six ans, il est vrai, les Laotiens paraissaient avoir le dessous, car à l'époque du passage des caravanes, les Lus arrivaient toujours les premiers aux lieux de péage et accaparaient toute la recette, ne ménageant en aucune façon les commerçants, qui avaient tout intérêt à s'écarter de ces passages difficiles.

Les nécessités fiscales, qui sont si souvent une entrave aux bonnes relations entre populations voisines, créaient plus d'un souci à M. Garanger, car du côté de M. Hou comme du côté de Xieng-Khong les douanes de

Luang-Prabang gênaient le commerce du sel, de l'opium et du coton, qu'on aurait eu si grand intérêt à encourager et à développer, mais rien n'avait encore été fait dans ce sens, depuis que nous étions maîtres de la rive gauche du Mékhong.

Je profitai de notre séjour à M. Ha-Hin, pour me faire précéder par une circulaire adressée à tous les chefs de canton jusqu'à Muong Ngin, où je les invitais à mettre les chemins en état, à tenir partout une douzaine de coolies à notre disposition et à préparer les vivres, le riz et le paddy qui nous étaient nécessaires. Je savais par expérience combien cette précaution était nécessaire, l'insistance administrative étant seule capable de surmonter l'apathie des Laotiens.

Il me fut impossible de recueillir auprès des petits mandarins de M. Ha-Hin aucun renseignement précis sur la région. C'est tout au plus s'ils connaissaient les deux routes conduisant à M. Hou, l'une par le Houé Yen et l'autre par le Houé Pang. D'après ce qu'ils me dirent, je pus constater que dans cette direction, les villages Khas To et Khas Halo étaient assez nombreux. Ils connaissaient, du moins de nom, l'endroit appelé Pang-Lu-Tène et indiqué dans la chronique de Luang-Prabang, comme un des points de la frontière du Nord : « Lu Tène, Lao theo », disaient-ils à ce propos. « Les Lus marchent en zigzag et les Laotiens sautent », en souvenir d'une victoire remportée par les Laotiens, à la suite de laquelle la frontière avait été déplacée. Entre M. Ha-Hin et M. Khoa dans le pays de Laï-Chau, ce fut le Pou-Kieou-Young qu'on me dit être la limite des deux territoires : mais bien qu'on eût conservé le souvenir d'une ancienne route à cinq étapes dans cette direction, toute relation avait depuis longtemps cessé, avec cette partie si isolée des Sipsong-chu-thaï.

Le Docteur Lefèvre n'arriva que le 17 décembre à Muong Ha-Hin, après avoir mené à bonne fin sa petite enquête. Sans qu'il pût jouir du moindre répit, il dut passer le jour même la visite médicale, et notre départ fut fixé au lendemain. Nous allions nous engager sur le thang-luong du bassin du Nam Hou, route jadis très fréquentée par les caravanes du Yunnan, mais que le dépeuplement du pays, ravagé par des

guerres nombreuses, avait depuis longtemps fait abandonner, pour les routes intérieures des Sipsong-panna. C'est à peine si à M. Ha-Hin, on connaissait les noms des localités les plus proches et leur distance approximative.

En quittant les bords du Nam Hou, il fallut grimper pendant longtemps les flancs dénudés du Pou Kho. A mesure que nous montions, un panorama immense de montagnes pelées se découvrait à nos yeux :

Fig. 86. Village de montagne dans le bassin du Nam Hou

jamais je n'en avais encore aperçu de si vaste en Indo-Chine. Le point culminant me parut être le Si Meune Kang, déjà remarqué lors de notre passage à Ban Tigne. Le Nam Hou descendait à notre droite, séparé de son affluent le Nam Kang par le Pou long Mai et le Ta-pine-Kiay.

Sur la ligne de crêtes où notre caravane serpentait, nous atteignîmes, le premier jour, le croisement des routes de M. Hou et de M. Ngay, où l'on profita d'une plate-forme étroite pour installer notre campement. Par le brouillard d'hiver, la nuit nous parut plutôt froide et dure sur ces som-

mets dénudés, surtout après les quelques journées passées sous le toit hospitalier de M. Garanger.

Les habitants de trois villages Khas To établis dans les environs, nous apportèrent des vivres, mais, avec les grandes herbes de la montagne, ils ne surent pas nous aménager des abris aussi confortables que les gens de Laï-Chau avec les branchages de leurs forêts. Malheureusement les hommes de Deo-van-tri qui nous accompagnaient étaient trop peu nombreux et fort peu à leur affaire : je dus user de rigueur à l'égard du doï, quand le lendemain matin, je m'aperçus qu'un de nos muletiers yunnanais manquait à l'appel. C'était le second qui nous faussait ainsi compagnie, depuis M. Nhié.

Le 19 décembre, notre direction se modifia. Laissant par derrière la route de M. Hou qui descendait vers le Nam Hou, nous commencions à piquer vers le sud, mais en nous maintenant sur les hauteurs, avec un brouillard assez tenace. Les montagnes environnantes nous parurent de plus en plus cultivées et habitées. Assez fréquemment, les guides nous signalaient de gros villages de Khas To ou de Khas Halo. L'arrêt du déjeuner eut lieu au village Halo de Lo Si pa, gros de quarante feux, dont les habitants fort hospitaliers me semblèrent très directement apparentés aux Ou Nhis et aux Khas To.

Bien que les Chinois eussent un assez grand prestige à leurs yeux, des placards chinois se trouvant affichés aux portes des maisons, ces Halos obéissaient assez exactement aux Laotiens matinés de M. Ha Hin. Je pense que comme les Ou Nhis et les Kas To leurs parents, ce sont sinon les autochtones, du moins les plus anciens habitants du pays. Ils se distinguent assez soigneusement des Hos, qui possèdent eux aussi de gros villages sur toutes ces montagnes.

Le terme *Ho* qui dans tout le Laos, s'applique à des gens de race diverse, originaires du sud de la Chine, a, sur la frontière, une signification plus précise, car il sert à distinguer les montagnards originaires du Yunnan, des Khas au milieu desquels ils vivent. Généralement, ces Hos sont animés du meilleur esprit, ainsi que j'avais pu m'en rendre compte, au cours de mon exploration de 1891, où nous recevions toujours un accueil très

empressé dans tous leurs villages. Il ne saurait, en tout cas, y avoir la moindre comparaison, entre ces gens énergiques et laborieux et les Laotiens dégénérés du haut Nam Hou, dont nous avions vu de si tristes échantillons à Muong Ha-Hin.

En arrivant à la fin de l'étape, aux sources du Houé Poung, notre convoi traversa une bande de Hos et de Halos, occupés à nous préparer des cabanes, avec les grandes herbes coupées sur les flancs de la montagne. Le froid et l'humidité nous firent apprécier, en même temps que ces abris, les grandes flambées qu'on entretint toute la nuit. C'est au confluent du Houé Poung et du Nam Hou que les Laotiens percevaient autrefois des droits sur les caravanes venant du Yunnan, mais par négligence, ils avaient peu à peu laissé les Lus prendre leur place.

Fig. 83. — Jeune homme Kha Païl

Les sources du Houé Poung, près de l'endroit de notre campement, me furent signalées comme le point de rencontre des territoires de M. Hou Tai de M. Ha-Hin et de M. Ngay. Il faisait un tel brouillard, au moment de notre passage, que j'eus toute la peine du monde à deviner l'aspect des lieux. A partir de cet endroit, la route continuait en plein territoire laotien, tout en se maintenant sur une ligne de crêtes douces à mille mètres environ au-dessus de M. Ha-Hin. Le chemin récemment réparé était parfait et dominait le Nam Ngam et le Nam Kheu, deux hauts affluents du Nam Ngay.

Nous campâmes dans l'après-midi, au milieu d'une rizière, dont la paille servit aux Hos du village de Hou Ko Teu et aux Yaos Lan Tien, installés tout près de là, qui étaient venus pour construire nos abris. Ces

Yaos étaient des hommes superbes, avec un profil très accentué, de beaux nez, de grands yeux, et une tenue fort soignée qui se caractérisait par de grands turbans bleus sombres, des vestes bleues à petits boutons, et des bracelets d'argent. Ils représentaient avec honneur cette belle race de montagnards, qui envahit progressivement tout le nord de l'Indo-Chine. La rizière où nous campions appartenait aux gens de Hou Ko Teu, qui cultivaient également quelques champs de pavots dans le voisinage.

Un peu au delà de Hou Ko Teu, le thang luong atteint au col de Koun toung la hauteur de 1 040 mètres. Au delà de ce col, le brouillard étant un peu dissipé, nous pûmes apercevoir un grand nombre de villages Halo et Khas Kho, sur les hauteurs dominant les affluents du Nam Ngam. Une grande partie de l'étape fut consacrée à longer sur les crêtes, la vallée d'un de ces affluents, le Nam Bane : à tout instant, nous croisions de petits convois de bœufs faisant sonner leurs clochettes, et des colporteurs chinois portant de lourds fardeaux ; jamais il ne nous arriva de croiser un Laotien, tant les montagnes sont odieuses à ces habitants des vallées et des plaines.

Pendant très longtemps, nous pûmes apercevoir derrière nous, le col de Koun-toung, tandis qu'en avant, au milieu des forêts le bassin du Nam Ngay se précisait : laissant même voir sur la rive droite le confluent du Nam Peume. Depuis près de quatre jours, nous avions pris goût à cette existence sur les hauts sommets, où la vue étendue, le bon air, l'excellent entretien de la route étaient autant d'avantages appréciables, mais du moment que le thang luong, au lieu de suivre la ligne de partage des eaux du Nam Hou, serpentait entre ses affluents, il était clair que nous allions avoir à descendre.

Cette opération nous fit l'effet d'une chute dans un puits et d'une dégringolade, quand, après un dernier village Ho, où les habitants se pressaient pour nous voir passer et où le bétail abondait, il fallut gagner au fond de son ravin, M. Ngay. Le chemin était tout à coup devenu exécrable et il semblait qu'il fît presque nuit, au milieu de l'épaisse végétation qui couvrait les flancs escarpés de la vallée du Nam Ngay. Au lieu des larges

et plantureux villages de la montagne. M. Ngay le chef-lieu du canton laotien, nous apparut comme un hameau sordide, étranglé dans un site peu hospitalier, en dépit du charme de l'eau courante qui abondait.

Malgré tout leur désir de se faire passer pour des Lus, dont ils affectaient de porter le costume, les habitants de M. Ngay présentaient tous les caractères du métissage le plus accentué. Depuis près d'un siècle, toutes les vallées voisines avaient été abandonnées par leurs habitants, à la suite d'une guerre terrible, et l'élément thaï n'était plus représenté à M. Ngay comme à M. Ha-Hin, que par une race abatardie, abrutie par l'opium et dépourvue de toute initiative. Ces gens-là ne songeaient qu'à exploiter les Khas de la montagne et vivaient dans une terreur perpétuelle de leurs voisins des Sipsong panna, contre lesquels ils avaient accumulé des barricades, dans les gorges du Nam Ngam et du Nam Ngay, ne jugeant pas sans doute suffisants les obstacles opposés aux invasions par les forêts impénétrables des hautes vallées.

Fig. — Kha Paï, à l'âge mûr

Les seuls points avec lesquels M. Ngay consentit à rester en communication, étaient M. Oua, situé sur le Nam Hou, à deux étapes environ par le Nam Ngay, et M. Pou Noi où conduisait le sentier mal entretenu qui passait dans le pays pour être le thang luong. Quant à la ligne de partage des eaux du Nam Hou, on ne pouvait, faute de chemin, songer à aller la reconnaître, du moins de ce côté de la frontière, et de longtemps il ne pouvait être question de faire passer par là, le chemin direct de Laï Chau aux Sipsong panna.

Quand, après une formidable grimpette sur la rive droite du Nam Ngay, nous pûmes sortir de cet entonnoir si lugubre, ce fut naturellement une grande joie pour chacun de nous, de retrouver le plein air et l'espace libre.

Je pus, grâce au guide recueilli au village Kha Paille de Ban pou phè, me procurer quelques renseignements sur ce bassin du Nam Ngay, que nous étions malheureusement forcés de négliger. J'appris que sur la rive gauche et au delà du confluent du Nam Heu, ce cours d'eau recevait le Nam Kem, le houé Keume, le houé Kho, le houé Poung, le houé Na, le houé Kipet, le Nam Ngam, le houé Kho et le houé Hang. Sur la rive droite, on me signala le houé Hou, le houé Khi, le houé Deng, le Nam Pa, le Nam Peume, le Houé Kham dont le confluent était à M. Ngay, le Houé Tate, le houé Hane, le houe Poume et le houe Muong. Le houé Tate sur la rive droite et le houé Kho sur la rive gauche, me furent signalés comme la limite des territoires de M. Ngay et de M. Houn, canton laotien où s'exerçait l'autorité du phyah Xieng Neua, délégué du Senam de Luang-prabang dans le haut bassin du Nam Hou.

Une fois à la crête qui limitait le bassin du Nam Ngay, ce fut celui du Nam Long qui s'étendit sous nos yeux. La route que nous suivions, paraissait assez peu fréquentée ; toutefois on nous dit qu'une caravane chinoise avait passé par là, six jours auparavant, se dirigeant vers M. Pou Noi, qui apparaissait à vol d'oiseau, comme un point blanc assez rapproché, sur un sommet, de l'autre côté du Nam Long. Mais avant d'atteindre nous-mêmes ce point, que de lacets, que de détours, que de montées et de descentes il fallut subir coup sur coup! La nuit se passa au fond de la vallée, sur les bords du Nam Long très pur et très frais, mais si encaissé et si perdu dans la verdure, qu'on ne s'y doutait guère du voisinage immédiat des montagnes pelées.

Des Khas de M. Pou Noi, prévenus de notre arrivée, descendirent au Nam Long pour nous apporter du riz et du paddy, tandis que par la voie d'Ha-Hin et de M. Ngay, nous parvenait un courrier qui fut le bienvenu. M. Pavie nous donnait de ses nouvelles le 13 décembre, en route vers M. Lè, sur le territoire de M. Hou. Quant à M. Macey, il m'envoyait de Xieng-Khong les renseignements les meilleurs, sur l'état d'esprit des Younes, des Khas Kouen et des riverains du Haut-Mekhong.

Bien que l'étendue de l'horizon fût beaucoup moindre qu'au-dessus de M. Ha-Hin, l'essoufflement des chevaux et des coolies nous apprit

bientôt, en même temps que le baromètre, combien était élevée la montagne de M. Pou-Noi, haute de seize cents mètres. Les villages Khas Paille qui constituent l'important groupement de M. Pou Noi nous réservaient plus d'une surprise, car cette tribu de Khas montagnards est tout à fait caractéristique.

Assez nombreux et bien groupés pour échapper à tout mélange, ils nous étonnèrent par leurs types admirables, beaucoup plus rapprochés de notre beauté classique que de l'idéal Mongol, et rappelant assez souvent la silhouette d'un Auguste ou d'un Brutus. Avec cela, des caractères d'une naïveté et d'un enfantillage surprenants ; beaucoup d'empressement, de bonne volonté, mais un vain bavardage, des efforts inutiles, une ignorance complète de tout ce qui échappe à l'observation la plus immédiate. Ils ne connaissaient rien des noms, des distances, des limites et des routes de leur territoire et, pour rien au monde, n'auraient consenti à faire l'office de coolies, au delà d'une demi-étape.

Fig. 80. — Vieillard Kha Paille

Ces Khas possèdent de fort grands villages, mieux bâtis que ceux des autres habitants, sur les pentes de la montagne. Bien disposés pour les Laotiens du Nam Hou, mais animés des mêmes préventions que leurs voisins de M. Ngay contre les Lus des Sipsong panna, ils entretiennent depuis de longues années, sur la route du Nam Long, une sorte de barricade avec fétiches en bois, porte monumentale et corps de garde. Naturellement ils ne font rien pour entretenir ou rétablir les anciennes routes du haut Nam Ngay et du Nam Boun, mais leurs communications avec M. Houn sur le Nam Hou, sont fréquentes et faciles, bien qu'habitués à circuler lentement, ils comptent jusque-là quatre petites étapes.

M. Houn est un centre de quelque importance, visité par les caravanes chinoises à la saison sèche. Autrefois relié à Dien-Bien-Phu par M. Seng, et à Laï-chau par M. Khoa, ce canton a cessé depuis de longues années d'entretenir des relations avec les Sipsong chu thaï, mais il communique directement avec les Sipsong panna, par une route très fréquentée qui traverse le territoire de M. pou Noi et celui de M. Yo, avant d'arriver à M. La, sur le Nam La. C'eût été à vrai dire, pour nous, la meilleure route vers M. Sing, mais il ne nous convenait d'entrer dans la principauté de Xieng Kheng, que par notre propre territoire, après avoir achevé la reconnaissance de tout le bassin du Nam Hou.

Toutefois, au lieu de suivre le thang luong par le Nam Seng et Ban Sène phong, dans la direction de M. Boun tai, nous ne pûmes résister au désir de visiter M. Yo et de nous rapprocher ainsi autant que possible, de la frontière que nous avions pour mission d'étudier. Ce détour nous fit passer par de gros villages Khas-Paille, tels que Ban Koun Souk et Ban Sène pok, où les occasions ne nous manquèrent pas, d'étudier à loisir ces intéressants montagnards.

Habillés à peu près comme les Hos et portant le chignon des Khas, sous un grand turban bleu, les Khas paille ne cessèrent de nous témoigner la plus grande déférence, et quand nous arrivions près d'un de leurs villages les chefs étaient sur la route, genou en terre et turban déroulé pour nous offrir le lay d'usage composé de poulets bouillis, d'eau de riz et de petites bougies en cire jaune, présentés sur un plateau. Plus réservées que les hommes, les femmes portent un costume aussi étrange que disgracieux, consistant en deux courts tabliers posés sur les hanches, avec des guêtres blanches, et la tête garnie d'un bonnet élevé tombant sur le côté, avec d'énormes boucles d'argent aux oreilles.

Ce fut au Ban Sène pok que nous rejoignîmes la route de M. Houn aux Sipsong panna. Un peu plus loin sur la gauche, nous dominions le cours du Nam Pane et du Nam Phé, affluents du Nam Hou, pendant qu'à droite nous continuions à longer le haut bassin du Nam Long. Près du village Ho de Ban lan Tsin, de très jolies femmes aux petits pieds vinrent nous offrir des légumes, sans faire la moindre manière, les

femmes chinoises de la montagne ne paraissant pas partager les préjugés des citadines.

Il y avait sur la route, une assez grande affluence de piétons, précédant la mise en marche des caravanes. La plupart étaient des Khas Paille, revenant en bandes des puits de Bo Mang près de M. Yo, où ils avaient été faire leur provision annuelle de sel; chacun portait sur son dos une charge de douze à quinze briques de sel. Un peu plus loin, nous rencontrâmes des Chinois d'assez bonne mine, venus de Talan à pied, pour faire des achats de coton dans la région.

Fig. 90. — Village Kha Paille

Bien qu'il y eût quelques villages Hos sur les montagnes des environs, c'étaient surtout des villages Khas paille que nous apercevions, sur les hauteurs d'où descendaient les eaux du Nam Phè. Les Khas paille de Ban Nam Poung s'étaient transportés en masse, le 24 décembre, aux sources du Houé Pela, pour y préparer nos abris. En arrivant à l'étape, nous fûmes surprispar le spectacle de femmes Khas Paille, au singulier costume, baisant la terre en cadence autour de nos cahutes, et se sauvant inquiètes, dès que nous faisions mine de les approcher. La bonne volonté de tous ces

braves gens était incontestable, mais ils me paraissaient de plus en plus dépourvus d'esprit pratique, s'attardant et nous retardant en de vaines étapes, et incapables, malgré leur nombre, d'exercer une surveillance efficace sur notre convoi, si bien que le tigre s'empara d'un de nos chevaux, dont ils ne purent me rapporter que la queue.

A voir cette population d'aspect florissant, au milieu de ses villages nombreux et prospères, on pourrait se demander comment elle accepte bénévolement l'autorité des Laotiens si pusillanimes, si éloignés d'eux et menant une vie si différente de la leur. Le Laotien n'est assurément pas un foudre de guerre, mais dès qu'on a un peu fréquenté les Khas Paille, comme les Khas Mouk et les Khas Kouen, on est obligé de constater que ces grands gaillards sont trop beaux parleurs, pour être eux aussi des hommes d'action. Entre eux, comme avec les étrangers, ils n'arrêtent pas de palabrer : leurs chefs quoique nobles et héréditaires, n'exercent en réalité aucune autorité. Chacun a toujours son mot à dire et le dernier mot reste naturellement en ce pays *parlementaire*, à l'étranger rusé qui profite de leur candeur et de leur bavardage, pour les conduire à sa guise. C'est là ce qui explique le succès des Laotiens, dont l'esprit comme celui de tous les Thaïs, est souple et délié, ce qui leur permet de dominer ces grands enfants indo-chinois qu'on appelle des Khas.

Telles furent mes conclusions, pendant la journée de Noël 1894, alors qu'attendant un cheval perdu et un muletier enfui, je dus me borner à une marche de deux heures, à travers un pays où les habitants étaient incapables de m'indiquer aucun nom de rivière ni de montagne. Du Kiane Ban Tègne, où il fallut, bon gré mal gré, établir notre campement, à Ay-touk-tène, l'étape du lendemain fut plus sérieuse. C'était avec une certaine satisfaction, que nous laissions derrière nous le bassin du Nam-Long, où les lenteurs des guides Khas Paille nous avaient fait perdre trop de temps. Nous avions atteint la vallée du Nam-Boun, le plus important affluent du Nam Hou, et il me tardait d'apprendre ce qu'étaient devenus les anciens centres florissants de M. Boun-Neua et de M. Boun-Tai, que l'on disait avoir été complètement anéantis et abandonnés. A vrai dire, personne dans le pays n'était en mesure de me renseigner.

Un peu après avoir dépassé les derniers villages Khas paille et Ban Tègne dans la haute vallée du Nam-Mout, la route atteignit la crête qui sépare le Nam-Long du Nam-Boun. Ce dernier cours d'eau, qui paraissait prendre sa source dans le même massif que le Nam-Ngay, arrosait d'assez belles rizières que nous avions sur notre droite et qu'on me dit être celles de M. Boun-Neua. Je ne tardai pas à apprendre que, depuis deux ou trois ans, M. Boun et M. Yo étaient repeuplés, non point par

Fig. 91. — Vue de Muong-Yo.

leurs anciens habitants, mais par des Lus de M. Hou qui avaient fui, en 1887, devant l'invasion de Nguyen-Cao.

Trois heures après avoir quitté le Kiane Ban Tègne, nous étions au fond de la vallée de Nam-Boun, où pour la première fois, depuis longtemps, nos bêtes retrouvaient de l'herbe tendre dans une clairière, auprès d'une belle eau courante et sous de grands arbres. Mais malgré le plaisir que nous aurions eu à camper en cet endroit, il fallut continuer la marche et gravir, sur la rive droite du Nam-Boun, une nouvelle crête en forêt, car il s'agissait d'atteindre, avant la nuit, les abris d'Ay-touk-tène.

Ceux-ci se présentèrent sous un aspect très particulier : une sala permanente et une porte fortifiée indiquaient toute l'importance récemment encore attribuée par les Laotiens à ce poste de douane frontière, alors que M. Yo et M. Boun Neua étaient sans habitants. Nous rencontrâmes à cet endroit le phyah Xieng-Neua, délégué du Senam de Luang-Prabang sur le haut Nam-Hou, que j'avais convoqué avant mon départ de M. Ha-Hin. Après tous les êtres, de cervelle un peu trop déprimée, que je venais de fréquenter, il me fut agréable de converser avec ce fonctionnaire laotien, qui me parut intelligent et disposé à tenir compte de nos instructions.

J'appris par lui, que les autorités de Dien-bien-phu s'étaient, conformément à mes ordres, abouchées avec lui, pour rouvrir, par M. Seng, les anciennes communications entre M. Houn et M. Theng. Il était satisfait des nouveaux habitants de M. Yo et de M. Boun qui, après avoir quitté M. Hou, s'étaient d'abord réfugiés à M. Poung aux Sipsong-panna, mais qui depuis quatre ans avaient reflué vers M. Yo et M. Boun. Quant aux anciens habitants de M. Yo, ils vivaient réfugiés sur le Nam-Beng, depuis plus d'un demi-siècle.

Fort heureusement, le phyah Xieng-Neua fut en mesure de compléter en partie les renseignements géographiques que nous possédions, mais je fus effrayé de constater combien ce haut fonctionnaire lui-même faisait bon marché des frontières, historiques aussi bien que naturelles, de l'ancienne principauté de Luang-Prabang, pour s'en tenir à l'état de fait qu'une longue période de négligence et d'abandon avait peu à peu laissé s'établir. Il était incontestable que toute délimitation poursuivie, dans de pareilles dispositions, nous eût été singulièrement préjudiciable.

Après avoir instamment recommandé au phyah Xieng-Neua l'entretien régulier des routes, ainsi que l'abandon de toute vexation douanière, pouvant faire croire aux Chinois et aux Lus des Sipsong-panna, que nous voulions écarter leur commerce du Laos, mais que ce Laos, nous entendions le réduire au strict minimum, je l'autorisai à rentrer à M. Houn, pendant que nous nous dirigions nous-mêmes vers M. Yo.

A neuf heures et demie du matin, nous arrivions dans cette jolie petite plaine ronde, arrosée par le Nam-Hoi, qui coulait doucement au milieu des rizières. Nous étions trop pressés pour prolonger beaucoup notre séjour, dans cet endroit, si nouveau pour mes compagnons, qui n'avaient encore jamais rencontré de véritables Lus. Ceux-ci nous séduisirent avec leurs étoffes, leurs bijoux, leurs poignards et par leurs usages d'apparence civilisée, fort différents de ceux des Khas. Le

Fig. 92. — Les Salines de Muong Boun-Tai

voisinage des puits à sel de Bo Mang expliquait l'attrait exercé sur ces émigrés, par les rizières de M. Yo, où ils retrouvaient tous les avantages de leur pays natal. Ils avaient remis d'autant plus facilement en culture les champs restés longtemps en jachère, que la main-d'œuvre était abondante dans le pays, les montagnes environnantes regorgeant de Khas Kho et de Khas Bit.

J'appris que M. Yo était en relations directes non seulement avec

M. La, centre important des Sipsong-panna sur le Nam-La, mais aussi par Xieng-fa, avec M. Bang autre canton Lu situé plus au Nord, sur le même cours d'eau. Dans ces conditions, notre petit centre laotien si bien situé, ne pouvait que voir grandir son importance, pourvu qu'on ne décourageât point par des mesures intempestives, ceux qui venaient, à leurs risques et périls, de s'y établir.

J'aurais aimé à aller moi-même reconnaître la frontière, sur les routes de M. La et de M. Bang, mais il n'était que temps d'aller rejoindre à M. Boun-Tai, le thang-luong, dont nous nous étions momentanément écartés.

Ignorant complètement le pays et obligés de nous fier à nos guides, nous dûmes nous arrêter de bonne heure, à peu de distance de M. Yo, au confluent du Houé-Kong et du Nam-Hai ; les Lus nous y avaient préparé des abris, dans une belle clairière, où quelques arbres fruitiers rappelaient l'existence d'un ancien village. Malgré l'épaisseur de la forêt, à laquelle nous n'étions plus habitués, nous avions, depuis notre descente des hauts sommets, l'impression de vivre en pays civilisé. A chaque instant, quelque sentier se détachait de notre chemin récemment aménagé et allait rejoindre des villages Khas Bit, Khas Kho ou Khas paille, dont le voisinage se révélait par des défrichements de culture.

Du Nam-Hai nous revînmes à la vallée du Nam-Boun, beaucoup plus évasée, que là où nous l'avions traversée l'avant-veille, mais dont nous ne pûmes apprécier tout le charme, qu'après avoir franchi toute une série de ravins alternant avec des pâturages. Aussi l'arrivée dans la belle plaine de M. Boun-Tai, après une longue et rude étape, nous causa-t-elle un vrai plaisir.

Il était impossible de refuser à nos hommes, assez éprouvés par la montagne, la joie fort légitime de savourer un peu les agréments de la rizière et du village. Toute la journée du 29 décembre fut donc consacrée au repos ; on tua un bœuf, on fit dans le Nam-Lane une pêche fructueuse à la dynamite et chacun de nous put se régaler des oranges et des pamplemousses qui embellissaient les vergers de Ban-Noi. Le bourg principal de M. Boun-Tai, appelé Ban-Yai, situé au confluent du Nam-

Lane et du Nam-Boun, possédait une sala confortable, où les chefs et les habitants nous firent le meilleur accueil. Descendant des anciens habitants Lus de cette localité, qui avait été abandonnée pendant de nombreuses années, ils n'étaient rentrés de M. Sai dans leurs foyers, que depuis trois ans seulement, mais ils se félicitaient d'y être revenus, car au produit de leurs rizières, ils ajoutaient maintenant le rendement d'importantes salines.

Fig. 93. — Village habité par des Thaïs noirs.

Au moment de notre arrivée, je constatai la présence près des salines, d'un convoi de bœufs porteurs appartenant à des marchands Lus, venus pour s'approvisionner. Comme à M. Hou, on fait évaporer l'eau salée dans des cuves placées au-dessus de petits fourneaux, mais au lieu de tirer l'eau d'un puits on la prend dans un ruisseau qui s'écoule sur de grandes roches inclinées. On fait aussi filtrer l'eau, à travers du sable, d'un bassin dans un autre, avant de la porter à la chaudière.

Les habitants de M. Boun tai nous cédèrent assez volontiers quel-

ques-uns des objets curieux qu'ils possédaient et qui consistaient en boîtes à tabac, en poignards et en étoffes. Leur chef, le phyah Souriak, me signala un chemin qui, par le Nam-Lane, conduisait directement aux Sipsong-panna, traversant Long-tène, Pang-tong et aboutissant à Bohé. Il m'affirma qu'on ne rencontrait pas de borne sur cette route, où le col de Kiéou-Kéo formait la frontière, à la ligne de partage des eaux. Un courrier de M. Ha-Hin étant venu nous rejoindre à M. Boun tai, chacun en profita pour mettre au clair sa correspondance que le même porteur se chargea de faire parvenir à M. Garanger.

Le lendemain, nous nous sentions mieux disposés que jamais, après ce temps de repos : la route était d'ailleurs parfaitement entretenue, longeant d'abord le Nam-Lane, dont les anciennes rizières transformées en pâturages, nourrissaient des bœufs abondants. Au confluent du Nam Ngène et du Nam-Lane, je fus surpris de rencontrer un village habité par des Thaïs noirs de Dien-bien-phu, réduits eux aussi par les malheurs des guerres, à chercher un refuge hors de leur pays. Là où ils avaient trouvé des rizières abandonnées, ils s'étaient eux-mêmes installés, sans se soucier des causes qui avaient mis en fuite les premiers habitants.

Un peu plus loin, à Na luong et à Na Mak sur les bords du Nam-Ngène, je constatai que ceux qui habitaient et cultivaient ces rizières, étaient des Khas Mouk, en dépit de leur préférence pour les pays de montagnes. Nous passions tour à tour, de l'épaisse forêt dans des vallons découverts et autrefois cultivés, qui nous firent aboutir dans une petite plaine de forme allongée, au confluent du Nam-Bane et du Nam-Ngène. Ce fut là que se termina notre étape du 30 décembre, dans la bonne sala du village de Long-Nay, où les habitants défilèrent tour à tour, pour m'exposer leurs plaintes et doléances.

Il y avait dans le nombre quelques Laotiens et beaucoup de Thaïs de Dien-bien-phu. Ceux-ci déclarèrent avoir trouvé le sol complètement abandonné, quand ils étaient arrivés. Comme ils l'avaient défriché de leurs mains et comme ils s'y trouvaient bien, ils n'avaient nulle envie de quitter la place et de retourner à Dien-bien-phu. Les anciens habitants laotiens étant revenus au pays, entendaient de leur côté rentrer en

possession de leurs domaines. A quels chassés-croisés n'assistions-nous pas tous les jours dans ce singulier bassin du Nam-Hou? Malgré tout, la frontière était parfaitement connue et autrement respectée dans ces parages, que sur d'autres points de la chaîne de partage des eaux; entre Long Nay et Ban Sang Yang, aux Sipsong-panna, reliés ensemble par un chemin direct, la limite reconnue était le col de Kiéou Not.

De Long Nay à M. Ngin, l'aspect des lieux ne se modifia guère. Du Nam-Ngène, affluent du Nam-Boun, la route gagnait le Nam-Line, affluent du Nam-Pak, par une succession d'anciennes rizières. Près du Nam-Line, les Khas Mouk de Ban Tham nous avaient préparé de superbes abris. Mais je tenais à atteindre M. Ngin, pour y finir le dernier jour de l'année.

La nuit commençait à tomber quand nous arrivâmes à l'étape, où nous n'étions pas attendus, mais où les habitants et leurs chefs qui me connaissaient déjà, nous firent le meilleur accueil. Conformément à mes ordres, ils avaient mis en état les chemins du voisinage et fait construire une sala près de ce fameux Pou-la-Kham, que j'avais été reconnaître quelques mois auparavant, et où la borne frontière avait été respectée par tous, depuis les derniers incidents. D'ailleurs il ne semblait pas que, dans cette région, la délimitation pût donner lieu à la moindre difficulté, la ligne de partage des eaux marquée depuis le Kiéou Toum par le Pou-tène-Quang, les sources du Nam-Pagne, le Pou-Sane-Pam, le Kiéou-Pakout et le Pou-Lakham, indiquant de la façon la plus nette, la séparation des territoires Lu et Laotien.

L'état des esprits, naguère encore si troublé, semblait, à ce moment parfait, des deux côtés de la frontière sino-laotienne.

L'année 1894 s'achevait donc, sous les plus favorables auspices, annonçant, pour celle qui allait commencer, d'incontestables succès. Il m'était particulièrement agréable de le constater, après tous les efforts que j'avais accumulés depuis un an, et au moment même où, reliant mes itinéraires dans le haut bassin du Nam-Hou, à ceux de ma récente exploration du Nam-Pak et du Nam-Ta, je pouvais considérer comme achevée, la première inspection de notre frontière laotienne.

Fig. 54. — M. Lefèvre-Pontalis et ses serviteurs.

CHAPITRE VIII

MUONG SING

DE MUONG HAY A MUONG SING PAR LE NAM-TA ET LE PAYS DES KHAS KHOUEN

17-21 janvier 1895

Le 17 janvier 1895, deux heures après avoir quitté M. Ngin, nous nous installions pour la journée dans les salas de M. Hay. L'étape, dont

j'avais déjà parcouru la plus grande partie, le long du Nam-Pak, au mois d'octobre précédent, convenait bien à un jour de fête, car ce fut comme une promenade dans un grand parc, alternant avec de belles rizières. Il régnait une véritable animation, sur tous les sentiers autour de Ban Quang, d'où nous gagnâmes en un temps de galop la jolie plaine de M. Hay. Je trouvai les habitants beaucoup plus prévenants que lors de mon premier passage. Leur chef arrivait de Luang-Prabang, où, sur ma demande, il avait reçu des observations assez vives.

Malheureusement l'établissement très florissant de M. Hay avait ses jours comptés, et l'année suivante allait marquer l'exode de trente familles de Ban Quang, retournant à M. Boun-Neua, leur lieu d'origine. Bien qu'on dût se féliciter de pareilles migrations, qui indiquaient que dans tout le bassin du Nam-Hou, la tranquillité depuis si longtemps troublée s'était rétablie grâce à nous, on ne pouvait d'autre part que regretter la diminution de prospérité qui en résultait, du jour au lendemain, dans des centres auxquels l'initiative de quelques familles Lues avait assuré la vie et dans une certaine mesure la richesse.

Fig. 75. — Plaque de corsage en argent, de travail Lu

Nous ne pouvions en avoir de preuve meilleure que l'abondance des objets de prix, argenterie, armes, soieries et fourrures que les habitants de M. Hay firent défiler sous nos yeux, en cette journée où chacun de nous tenait à fêter à sa façon, le jour de l'An. De toutes nos acquisitions, les plus agréables furent certaines vestes de forme indigène doublées de fourrure, particulièrement appréciables, en cette saison d'hiver qui, sans être froide, se faisait parfaitement sentir.

Les Lus sont par nature tellement ergoteurs et querelleurs, qu'ils n'attachent pas un intérêt particulier à la distinction des races. Aux Sipsong-panna, ils n'arrêtent pas de se chamailler entre eux d'un muong à l'autre, et ceux qui sont fixés sur le territoire de Luang-Prabang cher-

chent aussi volontiers querelle à leurs parents, de l'autre côté de la frontière, qu'aux Laotiens, au milieu desquels ils vivent. Cela ne les empêche pas d'être toujours prêts à entrer en contact et en commerce avec tous leurs voisins et de manifester ainsi une certaine aptitude aux transactions, qui les fait rechercher par les négociants chinois.

Leur plus grande source de revenus, sur les deux versants de la chaîne frontière, consiste dans l'exploitation des salines. M. Hou, M. Yo, M. Boun tai, M. Ngin, M. Hay doivent leur prospérité aux puits à sel, aussi bien que Ban San Yang, Bo-hé, Bo-huong et Muong La. Les Chinois, gens fort pratiques, le savent depuis longtemps, bien que leurs connaissances géographiques, fort rudimentaires sur la région, se bornent à la nomenclature des puits à sel du Pa-fat-Saï, sans savoir exactement où les placer. En recherchant une délimitation géographique et rationnelle, nous étions dès lors assurés de conserver la jouissance d'une bonne partie de ces exploitations lucratives, et la présence de nombreux Lus sur notre territoire, était pour nous une garantie de l'usage qui en serait fait.

En quittant M. Hay, nous nous écartions momentanément de la frontière qui, par le Pou La Kham, l'étang de Nong Het et le Pou Keng Det, gagnait rapidement les sources du Nam-Trou, affluent du Nam-Ta, situées en dehors du territoire de Luang-Prabang. Il eût été agréable de trouver de ce côté un chemin, contournant sur le territoire de M. Luong par Kha, le haut bassin du Nam-Ta, mais ce chemin n'existant pas, il fallut se contenter du thang-luong, qui nous ramenait beaucoup plus au sud vers Sop-Ngim. J'y trouvais du moins l'avantage de relier notre itinéraire à celui du Nam-Ta, que j'avais précédemment levé et de reconnaître ainsi toute la partie laotienne de la grande route de M. Lè au Mékhong et au Ménam, que par un instinct digne de l'explorateur de marque qu'il est, le prince Henri d'Orléans allait, quelques semaines après, relier, du côté d'Isa, à la ligne de pénétration du fleuve Rouge. D'une extrémité à l'autre, je me trouvais maintenant avoir parcouru toute l'Indo-Chine.

Ce fut à peu de distance de M. Hay que nous quittâmes le bassin du Nam-Hou, pour entrer dans celui du Nam-Ta; entre le Nam-Lao

affluent du Nam-Pok et le Nam-Trugne, affluent du Nam-Sè, la différence de niveau nous parut insignifiante. Le long de la route se trouvaient un certain nombre de villages, dont les habitants nous étonnèrent par la variété de leur origine : il y avait là des Khas Phana, originaires de Laï-Chau, des Thaïs Noirs, des Hos, des Khas Bit et des Yaos lan tien. Nous croisâmes un important convoi de Khas Mouk du territoire de Nieng-Khong, chargés de riz et de piments, qui allaient faire leur provision de sel à M. Ngin.

Ce fut dans la vallée du Nam-Sè, large et parfaitement propre à la culture, que nous passâmes la première nuit après M. Hay, à l'endroit où, en 1891, MM. Massie et Macey avaient constaté l'existence du village de Ban Peng. Mais Ban Peng n'existait plus, ses habitants, originaires de M. Hou s'étant transportés plus haut sur le Nam-Sè, dans les rizières de Long-pône.

Toute la journée suivante se passa dans la jolie vallée boisée du Nam-Sè, où j'aurais été heureux de rencontrer plus d'habitants, mais, sans doute à cause du croisement des routes importantes, allant au Laos vers M. Sai et par M. La aux Sipsong-panna, ces passages étaient désertés. Long-Het même, si excellemment situé à quatre petites étapes de Bo-tène et à six de M. Beng, n'était que momentanément occupé par quelques Lus originaires de M. Boun-Neua, qui, après un long exil à M. Poung, se disposaient à rejoindre leurs anciens pénates.

En Indo-Chine les habitants redoutent généralement le voisinage des grandes routes, où ils se sentent plus exposés, mais ici, ce symptôme me parut grave, parce qu'il confirmait ce qui m'avait été déjà dit sur l'insécurité de la région. Les pillages des Yaos Lan-tien, en l'absence d'une protection suffisante pour les habitants et pour les voyageurs, faisaient tort aux transactions, et les routes de pénétration étaient exposées à disparaître, comme dans le haut bassin du Nam-Hou.

Fort heureusement, là comme ailleurs, alors que les Lus et les Laotiens n'avaient pas tenu devant l'ouragan, le Kha Mouk demeurait ferme, non seulement sur les hauteurs, mais aussi dans le voisinage des vallées, où il élevait force bétail. Dans la direction de Sop-Ngim, sa présence

se manifestait par l'excellent entretien de la route et par l'érection toute récente à Kiane Pou Kheu, d'une excellente sala, qui nous servit de lieu d'étape.

A une heure environ de Kiane Pou Kheu, se trouvait le village de Ban Na Hè, habité par des Lus et par des Khas Mouk. A partir de cet endroit, la route s'écarte du Nam-Sè, pour descendre encore plus au sud, vers le Nam-Ta. Comme le bassin du Nam-Sè jusqu'à son confluent, était

Fig. 79. — Pont de lianes sur une rivière

habité par de nombreux Khas Mouk, je profitai de mon passage dans la région, pour renouveler l'ordre que j'avais donné, d'établir des communications plus directes, vers M. Luong et vers M. Sing, en ouvrant une route nouvelle.

De la bonne volonté des Khas Mouk il me sembla que je pouvais tout attendre, car ils étaient tout aussi empressés que les Khas Kouen, leurs proches parents et voisins. J'avais plaisir, à mesure que j'avançais

sur la route de Sop Ngim, à rencontrer des bandes de plus en plus nombreuses de mes amis les Khas de Xieng-Khong et de M. pou-kha, se rendant à M. Hay et à Bo-hé-Bo-luong, pour y acheter du sel. Eux-mêmes étaient heureux de nous rencontrer et de nous dire que, grâce à la protection de la France, ils ne craignaient plus ni maraudeurs Ngious ni pillards Hos et Yaos.

Au delà de Ban-Tiouko, où l'on nous avait préparé de bonnes salas, la route atteint les affluents du Nam-Tialeng qu'on suit ensuite jusqu'à son confluent avec le Nam-Ta. Je me retrouvais là tout à fait en pays connu, vu que j'avais remonté la rivière en pirogue quelques mois auparavant jusqu'au delà de Sop-Ngim. Les eaux étaient tellement basses, que nos mules chargées purent passer à gué le Nam-Ta, et atteindre ainsi sans encombre, le hameau de Sop-Ngim où, suivant ma recommandation, on avait construit trois nouvelles cases entourées de palissades.

On m'annonça dès l'arrivée, que dix jours auparavant, des mandarins de M. Sing, envoyés au-devant de moi, étaient arrivés à Sop-Ngim et que, ne me trouvant pas, ils avaient continué leur route jusqu'à M. Sai, décidés à pousser s'il le fallait, jusqu'à Luang-Prabang, pour y rencontrer des Français. C'était comme une sorte d'avertissement de hâter notre marche vers la principauté, où les Anglais étaient sans doute arrivés. On ne put me fournir, sur le compte de ces derniers, aucun renseignement, sinon que les messagers avaient répandu partout la nouvelle, que pour ne pas se soumettre à l'autorité anglaise, les chefs de M. Sing iraient plutôt rejoindre aux Sipsong-panna, les réfugiés Shans qui déjà s'y trouvaient.

Il ne s'agissait pas de s'attarder en route, d'autant plus que la date du 1er janvier, fixée pour le rendez-vous avec les commissaires anglais, était dépassée depuis quelques jours, et qu'aucune obligation spéciale ne nous retenait dans le pays des Khas Kouen, que j'avais eu le loisir d'étudier précédemment à fond. Aussi fut-il décidé que, jusqu'à M. Sing, nous doublerions autant que possible, les étapes, à travers le territoire de M. pou-kha, tout en cherchant partout les voies les plus directes.

Le 6 janvier, après avoir envoyé un courrier à M. Macey à Xieng-

Khong, nous quittions Sop-Ngim, par la route de montagne que j'avais déjà suivie; mais à partir de Ban Poung, la direction fut modifiée et sans nous arrêter à Ban Tao ni à Ban Tap, nous franchîmes successivement, sous un soleil de plomb, les profondes vallées du Nam-Koué-Kène et du Nam-Koué-luong, affluents du Nam-Ta. Le phyah Sombak, le plus rusé et le moins franc des chefs Khas Kouen vint nous rejoindre, au fond

Fig. 67. — Le Phyah luong Pounci et sa famille

de la vallée du Nam-Koué-luong, où des abris furent installés, près d'un pont en lianes très pittoresque jeté sur la rivière.

Pendant que le Phyah Sombak m'exposait ses démêlés avec le chao de M. Luong, au sujet de la possession de certains villages situés sur le Nam-Ome, j'eus le très vif plaisir de voir arriver le Phyah luong Pattawi, l'un des meilleurs chefs de la région, qui possédait toute ma confiance et qui venait précisément de Xieng-Khong, où il avait été faire connaissance

avec M. Macey, en lui apportant la cire de l'impôt. Je lui donnai rendez-vous à Ta-Ho, où j'avais convoqué tout l'arrière-ban des chefs Khas Kouen.

Pendant qu'il s'y rendait par son village de B. Thio, j'allai reconnaître les sources du Nam-Oune, dans l'idée de faire prolonger de ce côté la route future du Nam-Sè. Dans tous les villages, à Ban tang lak, comme à Ban Pou Wan, nous étions reçus à bras ouverts : ces braves montagnards se montraient enchantés de me revoir et c'était à qui nous recevrait chez lui.

Ce fut près de Ban Nam-Trume, au sommet de la chaîne de partage des eaux du Nam-Ta et du Nam-Pa, que se passa notre seconde nuit, après avoir quitté Sop-Ngim. De toutes les nuits, passées dans la brousse à la belle étoile, aucune n'atteignit pour moi le charme pénétrant de celle-là. Nous étions sur une crête élevée, abritée par de grands arbres, dont les fûts élancés protégeaient la clairière où nos abris de feuillage avaient été dressés. Ce paysage illuminé par la pleine lune et par les feux de notre campement, prit l'apparence d'un décor sublime, lorsque nous vîmes venir de Ban Nam-Trume, des théories de jeunes filles couronnées de fleurs, que la beauté de la nuit attirait vers la forêt.

En causant avec le Sène La thia Pine, l'un de nos Khas Kouen les plus dévoués, j'appris de graves nouvelles : A l'arrivée des Anglais avec une troupe armée, le prince de M. Sing avait quitté sa capitale et s'était réfugié dans la forêt, d'où il avait envoyé des courriers dans tous les sens, pour nous faire appel. C'était l'un d'eux, qui avait passé à Sop-Ngim, se rendant à M. Sai. Un autre avait pris, peu de jours avant notre venue, la direction de Xieng-Khong, porteur d'une lettre en caractères européens, qui ne pouvait avoir été écrite que par M. Scott, le chef de la mission anglaise, ou bien par M. Pavie. Fort émus de tous ces bruits, les Khas Kouen se montraient plus disposés que jamais à nous prouver leur dévouement et m'annonçaient que, conformément à mes ordres, les Khas Mou-Seu leurs voisins, s'étaient décidés à ouvrir une route d'accès entre le thang-luong de Xieng-Khong et Phrabat Muong Kane, chef-lieu de leur région.

Le lendemain de bonne heure, par une descente des plus raides, nous

atteignions le thang luong de Xieng-Khong et c'était pour mes compagnons une véritable surprise, de constater l'excellent état de cette route, beaucoup meilleure que toutes celles que nous avions parcourues ailleurs. Des Khas Kouen étaient occupés à la balayer devant nous, et les ponts en bambous, installés sur les moindres cours d'eau, faisaient l'admiration de tous.

Fig. 58. — Un barrage dans la forêt.

A midi, nous atteignions les superbes salas de Ta Ho, où toute la journée fut consacrée à recevoir les visites des chefs de la région que j'avais convoqués. Le premier qui se présenta, fut le Sène Intavikiay de Thakat, qui me remit une lettre du Phyah Kiay, cet envoyé du prince de M. Sing, avec qui j'avais eu de si curieux entretiens à M. Luong. Depuis son retour à M. Sing, il était revenu à M. pou Kha, dans l'espérance de me rencontrer et y avait laissé une lettre, où il me suppliait d'arriver le

plus vite possible, avec des soldats, pour protéger son prince, de jour en jour plus menacé par les Anglais. J'appris aussi que, depuis quelque temps, les relations entre M. Sing et Xieng-Khong étaient ininterrompues et qu'un courrier avait encore traversé Thakat, six jours auparavant.

Après la visite du Sène Intavikiay, je reçus celle du Phyah-luong-pouma, celui des chefs Khas Kouen qui m'inspirait la plus grande confiance. Il m'amenait un nouveau courrier arrivé de M. Sing, avec une lettre de M. Scott à l'adresse de M. Pavie. Je n'hésitai pas à la décacheter et appris ainsi que la commission anglaise était arrivée au rendez-vous de M. Sing, deux ou trois jours avant le 1er janvier. Ignorant par quelle route les commissaires français devaient eux-mêmes se présenter, M. Scott demandait à M. Pavie de le renseigner, afin d'avoir le plaisir d'aller au-devant de lui et de l'introduire sur le territoire de la principauté.

Je répondis aussitôt à M. Scott, en lui annonçant ma prochaine arrivée et en m'excusant d'arriver aussi tard au rendez-vous. Ignorant si M. Pavie était déjà lui-même à M. Sing, j'écrivis au commissaire Anglais que nous avions suivi l'un et l'autre une route différente.

En dépit de mon retard, je jugeai nécessaire de passer une journée entière à Ta-Ho, afin de bien mettre les chefs Khas Kouen au courant de l'excursion topographique que nous allions faire sur leur territoire, en compagnie des Anglais. Il y avait en effet un intérêt de premier ordre à ce qu'ils ne se méprissent pas sur le caractère de cette visite, qui en raison des nouvelles de M. Sing et de la fuite du prince dans la forêt, eût pu les inquiéter. Il importait aussi que, dans tout le pays Kha Kouen, les corvées et le ravitaillement fussent régulièrement organisés, pendant toute cette période.

Je fis les mêmes recommandations aux délégués que m'avait envoyés à Ta-Ho le Chao de M. Luong. J'appris par eux que, conformément à mes ordres, la fameuse borne chinoise de Moc-Lok avait été rapportée à M. Luong et que les Yaos du Nam-Peng et du Haut Nam-Ta se tenaient assez assez tranquilles. Leur chef, le Phyah Kioune, me fut signalé comme

un individu plutôt dangereux qui, non content d'organiser le brigandage sur la frontière des Sipsong-panna, avait noué du côté de Tang-Ho, sur la rive droite du Mékhong, des relations amicales avec les pirates Ngious de M. Line. Je retrouvais donc, sur deux points extrêmes de notre nouvelle frontière, une entreprise de brigandage, analogue à celle qui sévissait sur la frontière du Tonkin, et je pouvais me demander si, la politique ayant sa part dans cette redoutable organisation, il ne convenait pas avant tout, de la rendre désormais impossible.

Ce qu'il y avait de certain, c'était qu'à part ces professionnels du désordre, la totalité des populations était satisfaite de nous devoir sa sécurité et qu'elle ne nous dissimulait pas sa satisfaction. Sur ce point, la réunion des chefs Khas Kouen aux assises de Ta-Ho, fut particulièrement convaincante, pour ceux d'entre nous qui n'avaient pas encore eu l'occasion de les approcher, car, avec des hommes comme le Phyah luong Pattawi et surtout le Phyah luong Pouma, il était permis d'envisager l'avenir avec la plus grande confiance.

Le soir de la réunion, les chefs se dispersèrent et le lendemain de bonne heure, nous partîmes à notre tour, sur le thang luong, dans la direction de Muong Pou Kha. Des caravanes de mules et des colporteurs chinois sillonnaient à ce moment la route, et ceux qui revenaient déjà de Xieng-Khong, racontaient qu'ils avaient vu là-bas M. Macey. Le service du bac continuait à fonctionner sous notre surveillance et les marchands chinois savaient maintenant que, d'un bout à l'autre de notre territoire, ils étaient sûrs de trouver, eux aussi, appui et facilités de toute sorte, pour leur commerce qui ne consistait guère qu'en sel, en plomb, en fer et en marmites.

Un peu avant d'arriver à M. Pou-Kha, nous quittâmes le thang luong, pour bifurquer vers la droite et commencer aussitôt l'ascension de la hauteur où se trouvait Ban pou pieng, le nouveau village du Phyah luong Pouma. C'était à l'amorce de la route de M. Sing, que ce chef intelligent avait eu l'heureuse initiative d'aller se fixer et nous pouvions nous en féliciter, car personne mieux que lui n'était en mesure d'exercer une surveillance efficace sur ce qui se passait de ce côté.

Par une arête entre le Nam-Ho et le Nam-Higne, nous atteignîmes, en une heure de montée, le village de Ban pou pieng, qui dominait la petite plaine de M. Pou Kha, ainsi qu'une partie du bassin du Nam-Pa. Nous fûmes heureux de pouvoir nous approvisionner chez le Phyah luong pouma, car, au delà, nous ne devions trouver, pendant plusieurs jours, que la forêt et des ravins absolument déserts.

La soirée se passa d'ailleurs fort agréablement dans ce milieu sympathique : tous les habitants, y compris les femmes et les enfants, tinrent à venir nous rendre visite dans la maison commune où nous étions logés. Entouré de sa femme et de sa famille, le Phyah mit tout ce qu'il avait à notre disposition : « Mais pourquoi donc, me disait-il, restez-vous sur une « telle réserve ? Tout le monde désire et attend les Français à Muong Sing. « A l'arrivée des Anglais, les habitants se sont enfuis avec leurs bestiaux « dans la forêt, mais pour vous, ils feront tout sortir. Partout on veut « les Français, à M. Sing, à Nieng-Khong, à Nan, et les Mou-Seu eux- « mêmes, toujours si sauvages, ne demandent qu'à marcher avec vous ».

Tranquillement je laissais dire et j'écoutais. J'interrogeai alors le Phyah luong pouma, sur ce qu'il savait du passé de son pays. Il me raconta que les Kas Kouen détestaient les gens d'Ava, parce qu'à un moment donné, ils avaient cherché à s'emparer de leurs montagnes. Devant cette invasion, les Younes, qui occupaient alors les rizières des vallées, s'étaient enfuis, mais les Khas tinrent bon et restèrent dans le pays, jusqu'à la retraite des Birmans. C'était seulement de cette époque que datait le dépeuplement des montagnes les plus rapprochées de M. Sing, les Khas Kouen ayant jugé plus prudent de grouper sinon leurs cultures, du moins leurs villages, sur les hauteurs de l'autre côté du thang luong.

C'était pour cette raison que, dans la direction où nous marchions, nous ne devions pas rencontrer une âme vivante, bien que le chemin fût assez entretenu pour que nous n'eussions pas crainte de nous égarer. Le phyah nous donna d'ailleurs d'excellents guides et des vivres en quantité suffisante.

Durant deux très longues étapes, ce ne fut que forêt et forêt partout,

sur les sommets comme dans les ravins, où coulaient au milieu des galets, de nombreux affluents du Nam-Pa. La première nuit se passa sur les bords du Nam-Hong, dans un site fort sauvage, où, en dépit du tigre, chacun de nous essaya de se faire un nid dans les hautes herbes.

Toute l'étape du jour suivant fut consacrée à l'ascension du Pou-Moc-Hat, la chaîne de partage des eaux du Nam-Pa et du Nam-Ha, qui servait aussi de limite aux territoires de M. pour Kha et de M. Sing. Nous

nous élevâmes de sept cents mètres au-dessus du Nam-Houng, avant d'atteindre le col de Kieou Dang Hé, où des débris de campement, des étiquettes de « Old highland whisky » et des morceaux de journaux du 24 octobre, nous signalèrent la récente visite des commissaires Anglais.

De l'autre côté du col, la route descendait vers le Nam-Long, affluent du Nam-Ma, auprès duquel on fit étape, sous des abris improvisés. Au delà de ce point, il fallut environ trois heures de lente montée, pour atteindre enfin le sommet, d'où il nous fut permis de découvrir la terre promise, ce Muong Sing, objet de mes préoccupations depuis près de dix-huit mois, qui apparaissait au loin, avec les rizières dorées de sa

plaine, au delà des grandes forêts. Plus près de nous, le Nam Ma Oun et le Nam Ma Yène descendaient de leurs sommets, pour aller se confondre dans le Nam Ma. Le massif sur lequel nous nous trouvions, allait se terminant par un éperon, dans les rizières de M. Nang, au-dessous duquel le Nam Ma recevait le Nam Long.

A partir de là, les villages Yaos commencèrent à abonder: à chaque instant on croisait des groupes de Lan Tien Yao ou de Tine pane Yao, bien vêtus, le fusil sur l'épaule, qui conduisaient des convois de bœufs. Dans notre hâte d'atteindre le but, nous poursuivîmes ce jour-là notre marche jusqu'à cinq heures et demie, interrogeant à tout propos les passants, pour savoir ce qui se passait à M. Sing. C'est ainsi que nous apprîmes l'arrivée du groupe Pavie, sa rencontre avec les commissaires Anglais, l'installation de deux camps distincts et le fonctionnement d'un marché abondamment pourvu.

Nous ne tardâmes pas à recevoir la confirmation de ces nouvelles, car, pendant qu'on installait dans une jolie clairière en terrain plat, notre campement, le courrier que j'avais fait partir de Ta-Ho pour M. Sing, nous rejoignit, avec des lettres de M. Pavie et du capitaine Rivière. Nous étions à la fois si heureux, et si agités par le désir d'atteindre M. Sing, que la veillée se prolongea fort tard auprès d'un grand feu, pendant que la pleine lune s'élevait dans le ciel.

Et voilà qu'au milieu de cette belle nuit, une bande de Yaos vint à descendre de la montagne. Il y avait là des jeunes gens et des jeunes filles, qui riaient et qui chantaient, et l'éclat de leurs voix retentissait dans la forêt d'une façon fort amusante. Quelques instants après, la bande joyeuse, atteignait notre foyer, et s'enhardissant peu à peu, pénétrait jusqu'à nos moustiquaires. Elle avait entendu dire que nous désirions des étoffes brodées, ce qui était un excellent prétexte, pour venir visiter ces Français, dont on parlait depuis si longtemps dans la montagne et pour lesquels la lune, d'ailleurs propice aux amoureux, se montrait ce soir-là si favorable.

Il va sans dire que le lendemain, nous étions sur pied de bonne heure, et que l'arrêt du déjeuner dans une clairière, nous parut interminable. Il fut d'ailleurs joyeusement interrompu par l'arrivée du secrétaire de

M. Pavie. M. Caillat, qui, parti de M. Sing dans la matinée, arrivait, à bride abattue, à notre rencontre. En peu de mots, il nous raconta le voyage de son groupe, de M. Lè à M. Sing, à travers les Sipsong-panna, et l'arrivée de M. Pavie au rendez-vous Anglais, à la date du 1er janvier. Depuis on nous avait attendus, en vain, chaque jour.

Je n'ai pas à insister ici sur les événements qui précédèrent mon arrivée à M. Sing et dont le récit appartient à M. Pavie, mais il est utile d'indiquer le lien qui les rattache directement aux relations que

Fig. 101. — Les princes de Muong Sing et leur cortège.

j'avais eues précédemment avec le prince, par l'entremise de ses envoyés. Ce que je m'étais appliqué à lui faire comprendre, c'était qu'en dépit des prétentions anglaises, son territoire ne pouvait être annexé à la Birmanie, sans notre consentement, et que sa capitale, Muong Sing, se trouvait sur une rive du Mékhong que nous proclamions nôtre, ce qui le mettait lui-même dans l'obligation de ne compromettre en rien, dans ses relations avec les autorités anglaises, les droits que nous entendions faire valoir, tout au moins jusqu'au règlement définitif de l'affaire de l'État-Tampon.

Ce ne fut pas sans émotion, qu'en quittant la forêt je découvris devant moi la superbe plaine de M. Sing analogue à celle de Dien-bien-phu et aux anciens bassins lacustres des Sipsong-panna et du Yunnan. Les rizières s'étalaient de tous côtés, limitées seulement par les montagnes qui à une assez grande distance, entouraient comme d'une ceinture verte, cet endroit privilégié.

En approchant de l'enceinte royale et des deux camps anglais et français, qui se trouvaient au milieu des champs, j'eus l'agréable surprise de voir venir au-devant de nous, le fils ainé du prince de M. Sing, entouré de tout un cortège de porte-sabres et de porte-parasols. Il était lui-même éblouissant, dans son costume national, où le satin brodé et galonné alternait avec la soie de son large pantalon, de son élégant gilet et de son turban multicolore. Tout, jusqu'aux parasols dorés, ombrageant son cheval très brillamment harnaché, me rappelait le luxe oriental de la petite cour de Xieng-Hung.

Dès que j'eus salué M. Pavie, je m'empressai d'aller porter mes hommages à M^me^ Scott, qui avait tenu à suivre son mari dans cette lointaine chevauchée. Elle me fit le plus gracieux accueil, ainsi que le chef de la mission anglaise qui avait à ses côtés ses deux adjoints civils, MM. Warry et Stirling, ainsi que le D^r^ Lloyd. Quant aux officiers topographes, ils étaient déjà en route, le colonel Woodthorpe et le capitaine Walker, sur l'autre rive du Mékhong et le lieutenant Ryder, en compagnie du capitaine Rivière, dans la direction de M. Luong-pou-kha.

Je fis dans l'après-midi la connaissance du prince de M. Sing, qui vint nous rendre visite, sous le grand abri en toile où la mission française se tenait habituellement. Le soir, dans cette même tente, au cours d'un dîner offert à nos collègues Anglais, M. Pavie leva son verre en l'honneur de S. M. l'Impératrice et reine, pendant que M. Scott portait un toast en l'honneur du Président de la République, M. Casimir-Périer. Après cela, je me retirai dans la petite maison en paille que le prince avait fait élever pour M. Pavie et où, durant tout notre séjour commun à M. Sing, je ne me séparai plus du chef de la mission.

J'appris par lui que, lors de son arrivée, ne sachant de la situation

à Muong Sing, que ce que j'avais été à même de lui raconter à Laï-Chau, il avait pris connaissance, avec le plus grand intérêt, d'une lettre à moi adressée par M. Macey, à la date du 31 décembre, où notre agent de Xieng-Khong me signalait l'attitude du prince lors de l'arrivée des Anglais.

Durant les premiers jours, le prince et les mandarins étaient restés

Fig. 142. — Le Chao Luong de Muong Sing, sa femme et son dernier fils.

sur une grande réserve, mais, peu à peu, les voiles avaient été levés et la lumière s'était faite, M. Pavie se mit d'accord avec M. Scott, sur la rédaction en commun d'un acte destiné à mettre fin à l'incident. J'assistai, le 16 janvier dans la matinée, à l'entretien qui eut lieu à ce sujet, entre M. Scott et M. Pavie, ainsi qu'à la rédaction de la lettre en anglais et en français, adressée aux deux gouvernements, pour déclarer

qu'en raison des événements, le règlement de la question de M. Sing leur restait absolument réservé.

La commission mixte tint, le 15 janvier, sa première réunion : il y eut en tout, trois réunions, où de part et d'autre, on put faire toutes les réserves que comportait la situation. Non seulement à M. Sing, mais dans les villages Shans de la rive gauche du Mékhong et à Xieng-Lap, on aboutit à ce résultat pratique, que la visite en commun des anciens territoires de Xieng-Kheng (rive droite et rive gauche), Xieng-Sen et Nan (rive gauche du Mékhong) fut décidée, et qu'on adressa une lettre au prince de Xieng-Hung, pour lui demander ce qu'il considérait comme la limite méridionale du territoire des Sipsong-panna.

La discussion des procès-verbaux, l'examen des documents très nombreux et très intéressants que le prince de M. Sing mit à notre disposition, la rédaction des lettres et des rapports qu'il importait de faire parvenir le plus rapidement possible à Paris, me prirent beaucoup de temps, mais ne m'empêchèrent pas toutefois d'examiner avec curiosité tout ce qui se passait autour de moi. Il y avait quelque chose de peu ordinaire et d'en tout cas tout nouveau pour nous, dans cette rencontre de deux commissions française et anglaise, sur les confins du Laos et de la Birmanie.

Certes, nous ne possédions ni les uns ni les autres, le pouvoir qu'avaient eu nos prédécesseurs, birmans et laotiens, réunis jadis dans la plaine de M. Luong, de faire pousser des arbres, les racines en l'air, ni de dresser des pyramides en une seule nuit, mais nous avions néanmoins le sentiment de collaborer à une grande œuvre, digne de celle qui, dans le cours du XVIII^e^ siècle, eût pu nous assurer l'Empire des Indes, sans l'indifférence de la Métropole. Encore une fois, nous trouvions, dans la sympathie des indigènes, ce puissant levier, dont la France n'avait pas toujours su profiter comme elle le devait.

Dans un entretien particulier, que j'eus avec le prince de M. Sing en sa grande maison de bois, où la note claire des costumes, et le scintillement des armes pendues aux cloisons, faisaient contraste avec l'obscurité des salles, je pus me rendre compte du profond bon sens

de cet homme qui, tout ignorant qu'il fût de la situation respective de la France et de l'Angleterre, avait su conserver jusqu'au bout sa dignité, sans faire un seul faux pas et sans se laisser ébranler par aucune menace. Les conseils que je lui avais fait donner, il les avait suivis à la lettre, car il les avait sentis dictés par l'amitié. D'ailleurs, bien qu'il eût souvent traité des affaires politiques avec les Anglais et jamais encore avec des Français, il savait que les premiers Européens venus sur le Mékhong étaient nos compatriotes et se rappelait avec plaisir l'impression produite par Lagrée et ses compagnons quand, âgé seulement de vingt ans, en 1868, il les avait vus sur la rive droite du Mékhong, à M. You, qui était alors le chef-lieu de la principauté.

Fig. 103. — Femmes Thaïes Noua.

Si le prince de Xieng-Kheng avait transporté, en 1885, sa capitale dans la plaine inhabitée de M. Sing, sur laquelle son voisin de Nan émettait alors des prétentions et s'il n'avait rien négligé pour calmer à ce moment l'opposition des Younes, les Anglais ne pouvaient guère se faire d'illusions sur les mobiles qui l'avaient poussé à agir ainsi. La conquête de la Birmanie avait en effet causé une profonde impression sur la plupart des princes Shans tributaires de la cour d'Ava; quelques-uns avaient jugé bon de se réfugier jusqu'à Xieng-Hung, afin de pouvoir au besoin recourir à la protection chinoise. Il était tout naturel que le prince de Xieng-Kheng cherchât à mettre le cours du Mékhong entre lui et les envahisseurs.

Muong Sing se ressentait de sa très récente résurrection. Dans la vaste enceinte en terre battue, qui autrefois avait sans doute contenu beaucoup d'habitants, on n'apercevait qu'un petit nombre de maisons en bois, éparses au milieu de jardins, et les larges rues qui conduisaient à l'habitation princière, étaient presque toujours vides; aucune pagode intéressante n'attirait, comme à Nan ou à Luang-Prabang, la curiosité des passants.

Avant tout, le prince s'était efforcé de capter par de bons procédés la confiance des populations répandues sur son territoire. Aussi les Yaos

Pl. LVI. — Le Vieux de Muong Sing.

et les Khas Kho célébraient-ils à l'envi ses louanges. Quant aux Shans qui l'avaient accompagné dans son exode à Muong Sing, ils trouvèrent dès le début, sur place, toutes les ressources nécessaires pour rendre rapidement la vie à ce Muong privilégié.

La plaine était superbe et facilement irrigable. Bien qu'elle fût restée inculte pendant de longues années, il était facile d'y reconstituer des rizières, et celles où nous étions campés, paraissaient justifier toutes les espérances. Si l'on était plus sûr de l'avenir, nous dit un jour le prince, la prospérité ne serait pas longue à renaître, car maintenant que

la période la plus difficile était passée, les colons répondraient de tout côté à son appel.

Tous les cinq jours, il se tenait à l'entrée du Vieng, un marché, où se rassemblaient les populations du voisinage, et le contraste était frappant entre ce centre de commerce si achalandé et la misère inexplicable de Xieng-Sen et surtout de Xieng-Khong, où il était impossible de se procurer les moindres vivres. Rien de curieux à observer comme la variété des types et des costumes, que l'on pouvait alors remarquer à Muong Sing. Les Méos et les Yaos s'y coudoyaient, les Lus et les Thaïs Neua de la plaine, et les Chinois des caravanes exhibaient leurs marchandises, à côté des marchands Birmans et Shans. La note la plus étrange était assurément celle fournie par les Khas Kho de la montagne, dont les femmes portaient

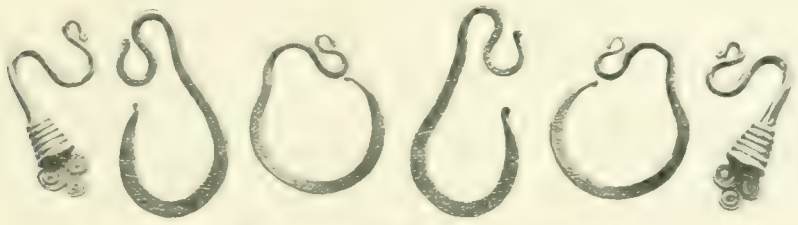


Fig. 1[illegible]. — Bijoux des femmes Yaos.

un casque garni de graines, de perles et d'ornements en argent, avec des bandeaux à la vierge sur le front.

Tout ce monde se laissait facilement approcher et venait même visiter notre campement, car on était peu habitué dans la région, à une pareille affluence d'étrangers. Outre les Français et les Anglais, il y avait en effet des Musulmans du Yunnan, des soldats Gourkhas, des Sikhs et des coolies originaires de l'Himalaya : des Annamites, des mafous de Mongtze et des Thaïs de la Rivière Noire. Au milieu de cette Babel, les femmes Lues de Muong Sing, fidèles aux habitudes de leur race, ne se sentaient nullement effarouchées, et c'était avec un plaisir peu dissimulé, qu'on les voyait se glisser, vers les abris de paille, où grouillait notre domesticité.

Nos moments de loisir étaient consacrés à des marchandages de

bibelots, qui portaient sur les objets les plus variés : boucles d'oreilles, bracelets, bagues, ceintures et plaques de femmes Thaïes ou Yaos ; fourrures de renard ou de galéopytèque, étoffes Lues ou Yaos, dont le caractère original nous séduisait. Le prince apprenant quel intérêt ethnographique nous attachions à ces produits de l'industrie indigène, s'empressa d'envoyer à M. Pavie et à moi des pantalons de satin, avec les jolies vestes galonnées, que nous avions admirées sur lui et sur son fils aîné.

Matin et soir, il s'élevait au-dessus des rizières un brouillard épais, au milieu duquel il n'était pas déplaisant de se mouvoir, mais qui nécessitait l'entretien de grands feux, auprès de nos campements. Le soir, autour du foyer, nous aimions à nous réunir et plus d'une fois nous prîmes plaisir à aller deviser avec nos voisins Anglais et avec M^me^ Scott, dont l'accueil nous fut toujours également gracieux.

Les commissaires Anglais étaient assez pressés de se mettre en route, afin de pouvoir rentrer en Birmanie, avant la saison des pluies. Aussi, sans attendre la réponse adressée au prince de Xieng-Hung, fut-il convenu qu'aussitôt après avoir arrêté le programme des opérations, on se mettrait en route.

Mon ami Rivière ayant quitté M. Sing avant notre arrivée, je m'appliquai à lui procurer par écrit tous les renseignements qui lui étaient indispensables, dans la région Kha Kouen et sur la frontière de Luang-Prabang, dont il avait à faire le levé topographique, en compagnie de son collègue Anglais le lieutenant Ryder.

Afin de pouvoir parer à toutes les éventualités, dans la partie de notre territoire, qu'aucun agent Français n'avait encore visitée, le lieutenant Seauve lui fut adjoint. Il partit donc de M. Sing par le col de Kieou-Dang-Hé, pour aller rejoindre le capitaine, qui avait gagné M. Luong pou Kha par la route du nord. Je ne pouvais me consoler d'avoir manqué mon ami Rivière, dont la santé nous avait déjà donné quelques inquiétudes et qui, bien que repris de la dysenterie qu'il avait contractée en 1890, durant notre première mission, n'hésitait pas cependant à affronter la partie la plus ardue de notre tâche commune.

Ses premières conversations avec les topographes Anglais lui avaient

démontré que nos compagnons, remarquablement outillés et préparés par une série de campagnes antérieures dans les régions voisines, possédaient déjà, sur l'ensemble des pays que nous avions à examiner, de nombreux documents, dus en partie aux études du capitaine Davys, mais surtout aux communications du service topographique Siamois, qui sous la direction de MM. Mac Carthy et Collins, avait étudié récemment la rive gauche du Mékhong et établi des points de repère sur quelques sommets.

Convaincu qu'il ne pouvait ajouter grand'chose à un travail aussi avancé, cet officier consciencieux, soigneusement préparé par des études spéciales à la tâche que, dès 1893, je l'avais vu rechercher avec tant d'ardeur, chercha du moins à faire œuvre utile, en allant explorer sur notre territoire, certains points d'un abord très difficile, où personne ne s'était encore montré. Séduit par ce que je lui avais dit de la région Mou-Seu, il se dirigea de ce côté, en faisant ouvrir devant lui des sentiers dans la forêt. L'eussé-je vu, avant son départ de M. Sing, eussé-je pu me rendre compte de l'état de santé où il se trouvait alors, que n'aurais-je pas fait pour retenir cet excellent ami, que sa nature ardente entraînait alors au delà de ses forces, et que la France ne devait, hélas, plus revoir.

Le lieutenant Ryder opérant en compagnie du capitaine Rivière et du lieutenant Seauve, il fut convenu que le lieutenant Thomassin accompagnerait, de l'autre côté, le colonel Woodthorpe et le capitaine Walker, que nous allions tous ensemble, rejoindre sur la rive droite du Mékhong, à M. Hé, où aussitôt après avoir reçu la réponse du prince de Xieng-Hung, on procéderait à une dislocation nouvelle.

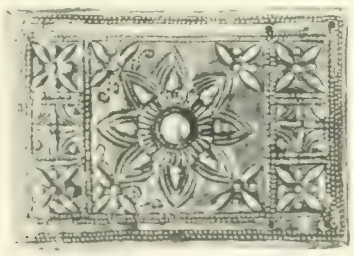


Fig. 160. — Plaque de corsage Yao

Fig. 1[illegible]7. — Vue du Mékhong à Ban-[illegible].

CHAPITRE IX

BIRMANIE, CHINE ET TONKIN

DE MUONG HÉ A MUONG LUONG-POU-KHA PAR MUONG POUNG ET MUONG SING

22 janvier - 18 février 1895

Je n'ai pas à décrire ici l'itinéraire de M. Sing à M. Hé, par delà du Mékhong, que les colonnes anglaise et française parcoururent ensemble,

du 22 au 28 janvier. J'étais aux côtés de M. Pavie, qui avait repris la direction de notre groupe à M. Sing. Chemin faisant, nous pûmes constater que les Anglais, fort documentés sur tout ce qui concernait la principauté de Xieng-Kheng, se souciaient assez peu de parcourir de nouveau en détail toute la partie de ce territoire, située sur la rive droite du Mékhong.

Quant à nous, comme c'était pour cela principalement que nous étions venus sur le Haut-Mékhong, nous devions procéder à cette enquête géographique et politique, aussi sérieusement que possible ; aussi M. Pavie décida-t-il qu'il la poursuivrait lui-même en compagnie de M. Caillat, et que pendant ce temps, j'accompagnerais les commissaires Anglais à travers les territoires de la rive gauche, qui leur étaient inconnus, dans la région soumise à leur examen : ce qui constituait en somme pour moi une tâche aussi intéressante que délicate.

Sans doute, il m'eût été fort agréable de pousser le plus loin possible, mon enquête vers l'Ouest, dans une région que je ne connaissais pas, mais bien que l'itinéraire des commissaires Anglais dût forcément me ramener vers ce thang luong de Xieng-Khong, que j'avais déjà plusieurs fois battu, j'allais, du côté de la frontière chinoise et aussi vers Phrabat-Muong Kane, avoir l'occasion de visiter des pays nouveaux, dans des conditions particulièrement séduisantes pour un diplomate.

Le 26 janvier, nous nous arrêtâmes à M. Hé, où j'eus le plaisir de faire la connaissance du colonel Woodthorpe, chef du service topographique anglais, qui s'était fait depuis longtemps connaître par ses importants travaux en Birmanie et aux Indes. C'était un homme aimable et distingué, dont nous ne tardâmes pas à apprécier la société, et dont le talent d'aquarelliste me parut fort séduisant. Avec son compagnon le capitaine Walker, il s'était efforcé de nous préparer dans la pagode de M. Hé une installation confortable, dont nous lui fûmes d'autant plus reconnaissants qu'il n'avait trouvé chez les habitants aucun concours.

De l'aveu même des Anglais, il soufflait à M. Hé, un vent de révolte, au moins aussi violent qu'à M. Sing. Il y avait dans les environs un village de Shans, originaires de M. Lune près de Theinni en Birmanie, qui

s'étaient réfugiés sur le territoire de Xieng-Kheng, après s'être soustraits à l'autorité anglaise et qui se faisaient encore quelques illusions, sur les chances qui leur restaient d'y échapper définitivement. Leurs espérances s'appuyaient sur la proximité de la frontière chinoise car, le territoire de M. Long, dépendant des Sipsong-panna, se trouvait à quelques heures de marche seulement de M. Hé.

Nous savions parfaitement, depuis le voyage que nous avions fait, à la même époque que M. Scott, dans ces parages, que cette partie des Sipsong panna était remplie de réfugiés birmans, extrêmement mal disposés à l'égard des Anglais, et les gens de M. Hé aussi bien que ceux de M. Sing ne se faisaient pas faute de déclarer qu'ils étaient en relations suivies avec les Chao Fa de Loc Tiok et de Mong Nyé, que nous avions rencontrés à M. Yang en 1891.

Les commissaires Anglais semblaient beaucoup plus préoccupés d'aller reconnaître, vers le Nord, ce qui se passait au delà de leurs frontières, que de venir examiner avec nous sur place les points litigieux de M. Oua et de Xieng-Lap, ces deux cantons de la rive droite que Xieng-Tong disputait à Xieng-Kheng, et qui devaient faire partie de l'État Tampon, au cas où celui-ci serait constitué.

Quand M. Pavie se mit en route le 29 janvier, avec M. Caillat, pour aller visiter M. Oua sur le haut Nam-Leuï, il ne se trouva pas d'autre Anglais pour l'accompagner, que le capitaine Walker : la rive droite commençant à leur peser, au dire de M. Stirling qui l'avait parcourue dans tous les sens. Après le départ de M. Pavie, nous passâmes encore trois jours entiers à M. Hé : les Anglais attendaient un convoi parti de Xieng-Tong le 8 janvier et qui leur était absolument indispensable, car il apportait les vivres nécessaires à leur escorte. C'était une surprise de tous les instants, pour nous et pour nos gens, habitués à tirer parti de toutes les ressources locales, de constater combien les Anglais, réputés si pratiques, compliquaient à notre avis inutilement leur tâche, par ces convois de ravitaillement, dans une région aussi éloignée de leurs centres d'approvisionnement.

Ce qui paraissait le plus étonnant, c'était qu'ils se fussent entourés

de tout un personnel musulman, pour parcourir un pays peuplé de Bouddhistes, dont ces gens ignoraient la langue et les usages, et pour lesquels ils ne pouvaient rester que des étrangers et des ennemis. Musulmans, les Gourkhas, ces petits soldats Hindous, alertes et vigoureux, revêtus de leurs costumes européens couleur kaki; musulmans aussi ces muletiers Yunnanais, retirés depuis l'insurrection de 1867 en Birmanie, auxquels nos compagnons avaient eu l'idée de s'adresser. Jusqu'aux Sikhs et aux coolies Himalayens du convoi anglais, tous étaient dépaysés sur ces rives du Mékhong, où la farine et le beurre clarifié leur faisaient défaut et où ils ne savaient se contenter ni du riz, ni de la viande de porc, dont nous faisions nous-mêmes, bon gré mal gré, notre ordinaire.

Un jour, pendant notre séjour à Muong Hé, un Brahme de la suite anglaise s'étant installé sur la route, pour y faire sa cuisine, le chef du village vint à passer trop près de son foyer: il se rua sur lui, mais le Lu dégaina et il fallut les séparer. Chaque jour de pareilles scènes se renouvelaient, en dépit de la bienveillance du colonel Woodthorpe qui ne négligeait rien pour s'assurer le bon vouloir des habitants. Ceux-ci célébraient, à haute voix, les vols de chevaux dont les Anglais avaient été plusieurs fois victimes dans la région, et se vantaient d'y avoir participé.

Le docteur Lefèvre profita du séjour prolongé que nous étions obligés de faire à Muong Hé, pour aller reconnaître dans la direction de M. Long, la frontière des Sipsong-panna. On me signala, presque en même temps, le passage sur cette route, d'un courrier envoyé par le Chao-fa de Loc Tiok et le Chao de M. Kié au prince de M. Sing. Il était clair que nos allées et venues ne laissaient pas indifférents tous ces gens-là et que, suivant leur habitude, ils prenaient pour de l'action pratique et efficace, leurs palabres, leur correspondance ampoulée et le bruit qu'ils répandaient, un peu partout, de la prochaine insurrection de Xieng-Tong et de l'arrivée d'une bande chinoise, qui balaierait tout le pays.

Le 30 janvier, le convoi de ravitaillement arriva de Xieng-Tong, et nos compagnons consacrèrent toute la journée du lendemain à leur cor-

respondance, qui prit aussitôt la direction de Birmanie. Nous pûmes nous mettre en route le 1er février. Avec nos vingt-cinq mules qui suivaient l'escorte et les deux cents bêtes des Anglais, nous aurions risqué de disparaître complètement dans leur sillage, si, dès le premier jour, je n'avais adopté le système de m'installer dans la pagode du village, à quelque distance qu'elle se trouvât du camp anglais.

Du bassin du Nam-Leuï, nous étions entrés dans celui du Nam-Nga, un autre affluent du Mékhong, rencontrant tour à tour le Nam-Ang, le Nam-Nam et le Nam-Oun, et traversant le village de M. Nam. Après une marche de trois heures, nous campâmes à M. Oun, petit village Lu, où se croisaient les routes de M. Youn, par le houé Touy et Ban Wa, de M. Sing par Ban Lo, de M. Ham aux Sipsong-panna par Ta-Sali et Nieng-Ha, et enfin celle que nous suivions par M. Tane sur le Nam-Nga et Ban Lek sur le Mékhong.

Comme les habitants de M. Hé, ceux de M. Nam et de M. Oun étaient des Lus, des Kunes ou des Ngious, attirés sur le territoire de Nieng-Kheng par la bonne renommée du prince de M. Sing. Il y en avait bien peu, parmi ces Thaïs, qui pussent se dire indigènes. Quant aux habitants des montagnes, depuis que nous avions quitté la plaine de M. Sing, presque tous étaient des Khas Kho, appartenant aux trois groupes des Poulik, des Kikio et des Mota, différents par leur langage, leur coiffure et leur costume. J'en avais déjà rencontré sur le territoire de M. Hou, mais là ils m'avaient paru assez semblables aux Khas Ounhi et dépourvus de tout signe particulier. Ici, rien de plus curieux que les femmes Khas Kho, avec leurs jambières, leurs jupes courtes laissant nu le haut des reins, leurs vestes ornées de graines de toute couleur, et surtout la coiffure pyramidale qui, s'étageant sur des bandeaux à la vierge, laissait pendre, au-dessous du cou et sur la poitrine, des chapelets de grains et de verroteries.

Sales comme tous les montagnards d'Indo-Chine, les Khas Kho de Nieng-Kheng habitent des crêtes, dominant à la fois plusieurs hautes vallées, et sont obligés d'aller puiser, assez loin, avec des tubes en bambou, l'eau dont ils ont besoin, dans les sources des ravins. Leurs villages sont en

général précédés de portes monumentales, en poutres plus ou moins bien équarries, ornées de personnages en bois grossièrement sculptés dans de singulières postures : quelquefois de grandes gaules, courbées en arc de cercle, figurent ces portes d'entrée indispensables.

Ce fut un Kha Kho qui, pendant notre arrêt à M. Oun, apporta au chef du village la réponse du prince de Nieng-Hung à la lettre de M. Pavie et

Fig. 105. — Porte d'un village Kha Kho

de M. Scott. Nous étions arrivés à M. Tane, sur le Nam-Nga qui forme en cet endroit la frontière du Nieng-Kheng et des Sipsong-panna, et tandis que les Anglais campaient sur la rive gauche dans la vallée, nous nous étions installés dans la pagode, en territoire Chinois. Nous lançâmes les uns et les autres, des cartouches de dynamite dans le Nam-Nga et le colonel Woodthorpe eut l'amabilité de venir nous offrir quelques poissons.

M. Stirling me fit parvenir, en même temps que la lettre du prince de Xieng-Hung, l'essai de traduction, qu'il avait tenté avec l'aide de ses interprètes, mais, en cela encore, je fus obligé de constater que nous avions sur nos compagnons quelques avantages. Tandis que les serviteurs de M. Stirling, recrutés fort loin du Haut Mékhong, avaient grand'peine à lire et à comprendre les textes Lus, mon secrétaire Tchioum, aussi instruit qu'intelligent, et assoupli par un long séjour à Luang Prabang et un contact fréquent avec les Lus, se tira rapidement et brillamment d'affaire et me mit en mesure de contrôler, au moyen d'une traduction précise, ce qui dans la pensée de M. Stirling n'était d'ailleurs qu'une traduction approximative.

La réponse du prince de Xieng-Hung était pleinement satisfaisante, et les instructions qu'il tenait des autorités chinoises semblaient absolument telles que nous les pouvions désirer.

La frontière chinoise suivait le Nam-Nga jusqu'au Houé line Tam et montait ensuite le Pa luong jusqu'à Bo-Sam-Soum. Par le Houé Pou et le Houé Meune Vane, affluents du Nam-Nga, elle gagnait le Mékhong entre le Houé Lek et le Houé Kheu, traversait le houé Kheu et le houé Sane, et après de rudes descentes venait aboutir au village de Ta lek, dans les bancs de sable du Mékhong.

Comme à Ban Lo, le fleuve me parut étroit et fort encaissé entre des montagnes abruptes, avec un courant d'une extrême rapidité. Depuis quelques jours, le Dr Lefèvre caressait l'idée de reconnaître le cours du grand fleuve dans la partie où il traverse la principauté de Xieng-Kheng. Plus haut, M. Pavie et moi connaissions, aux Sipsong-panna, plusieurs points importants du Mékhong, mais aucun Français n'avait encore parcouru la partie située entre Tang-Ho et la frontière chinoise. Alors que la canonnière « Massie » évoluait déjà sur le fleuve inférieur, il y avait un intérêt véritable à faire cette enquête. Aussi fût-ce sans hésitation que je laissai partir notre compagnon, en dépit des périls et des difficultés qu'on lui annonçait.

Aucun Anglais ne jugea intéressant d'accompagner le Dr Lefèvre, M. Stirling ayant parcouru l'année précédente la partie située entre

Ta-lek et Ban Lo et tenant pour certaines les affirmations de certains indigènes, qui avaient descendu le fleuve depuis Xieng-Hung et rencontré du côté de Xieng Lap des obstacles prétendus insurmontables. Quant au colonel Woodthorpe, qui avait relevé le cours du Mékhong, du haut des sommets environnants, il estimait posséder tous les renseignements indispensables.

Nous étions campés à Ta-lek sur le bord du fleuve, dans des abris que

Le Mékhong à Ban Lek

les autorités nous avaient fait préparer ; les chefs du village vinrent nous y trouver et se chargèrent de la mise en route du Dr Lefèvre et de la construction de ses radeaux. Le meilleur pilote du haut fleuve consentit, sur la demande du délégué de M. Sing, à accompagner le docteur jusqu'au terme de sa navigation, ce qui n'était pas à dédaigner dans une région où les usages locaux obligent à changer d'équipage à chaque étape. Notre compagnon était d'autant plus séduit par l'expérience qu'il allait tenter, que du côté

de Xieng-Lap, qui méritait de notre part un examen particulier, il avait de grandes chances de rencontrer le capitaine Rivière, débouchant sur le Mékhong par le territoire Mou-Seu, à qui ses soins pouvaient être d'une réelle utilité. C'était là-bas que se concentrait, pour nous, un des intérêts principaux de l'exploration, tandis que la frontière chinoise attirait à tel point les Anglais, que le capitaine Walker, compagnon de M. Pavie, recevait l'ordre de venir les rejoindre par la route de Ta-lek.

Pendant que le Dr Lefèvre procédait à ses préparatifs, les Anglais firent passer leurs mules à la nage, sur la rive gauche du Mékhong. En raison de la rapidité du courant, ce fut une affaire sérieuse : un mafou chinois, posté sur un rocher, appelait les mules, en criant et en frappant sur un gong de cuivre. Cinq bêtes, entraînées par le courant, faillirent disparaître et ne prirent pied que beaucoup plus bas, en un endroit moins escarpé. M. et Mme Scott s'amusèrent à passer dans un canot de toile. Quant à nous, le bac suffit à notre petit convoi, quelque peu allégé par le départ du docteur, qui emportait un certain nombre de charges sur ses radeaux.

Nulle part, nous n'appréciâmes davantage le concours du Phyah Nentisène que le prince de M. Sing nous avait donné comme guide, que dans cet endroit perdu de Ta-lek, lieu de refuge d'un grand nombre de mauvaises têtes, et où les habitants, maîtres du service officiel du bac, montraient une arrogance particulière. Les bateliers ne laissent jamais un convoi s'engager sur le bac, sans s'être assurés du nombre exact des chevaux et mules qui le composent, et ils ne se font pas faute d'exploiter la crédulité des voyageurs Lus, Shans ou Chinois, en faisant appel aux « Phyes » des eaux. Pendant la durée de chaque passage ils maintiennent en vedette, sur la rive du Mékhong, un de leurs compères, qui présente des offrandes à ces génies redoutables ; et ils ont bien soin d'avertir ceux qui s'apprêtent à descendre le fleuve sur des radeaux, que les Phyes du Nam-La ayant horreur du rouge, on doit avoir soin de dissimuler tout objet de cette couleur, en passant devant son confluent.

Cette superstition m'en rappela une autre que j'avais observée à Khône, sur les confins du Laos et du Cambodge, où, de peur de mécontenter les

Phyes des cataractes, il est interdit de tirer des coups de fusil. On conçoit d'ailleurs qu'en un pays comme l'Indo-Chine, les Génies des Eaux et des Bois aient une influence particulière, dans les régions frontières. Afin de ménager les susceptibilités des habitants et de leur enlever toute idée d'un mauvais coup, je recommandai au docteur de dissimuler le pavillon de son radeau, au confluent du Nam-La, alors qu'à Tang-Ho, pour tenir en respect les Ngious des deux rives du Mékhong, j'avais cru devoir agir tout autrement et présenter aux populations le drapeau de la France comme un Phye d'une extrême puissance, qui exigeait le respect et la soumission de tous.

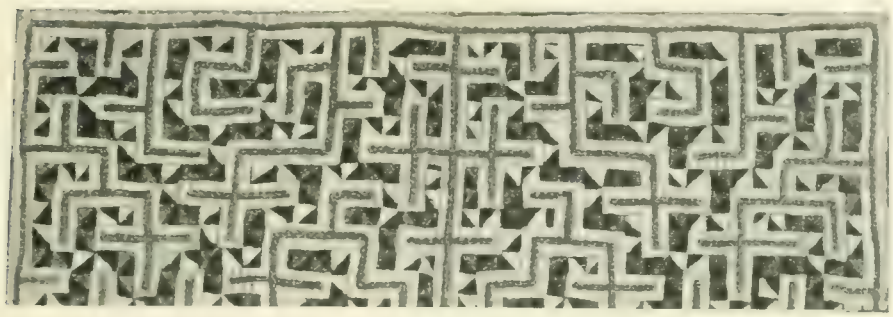


Fig. 110. — Col Meo

Tandis que les Anglais prenaient les devants, nous passâmes la matinée du 5 février à terminer le transbordement de nos bagages, sur la rive gauche. Après avoir déjeuné avec le docteur, qui devait retrouver sur la route de M. Sing à Xieng-Lap les mules qui lui seraient nécessaires, nous nous éloignâmes à notre tour du Mékhong, par des chemins fort difficiles. Sur le fleuve, nous avait-on dit, la frontière de Xieng-Kheng et des Sipsong-panna se trouvait marquée vers le confluent du Nam-Nga, par le rocher de Sop Sena, Bouche de Tigre. Sur la rive gauche, elle partait du confluent du houé Lac.

Le premier jour, nous nous maintînmes dans le bassin de ce petit cours d'eau frontière et fîmes étape au village de Ban houé Lac, habité par des Lus émigrés depuis quelques années de Xieng-Tong, localité

située sur le haut Nam-Bane, que j'avais visitée en 1891, et où la folie du Chao Muong rendait à tous la vie insupportable. L'action du prince de M. Sing étant assez nulle dans ce village frontière, nous eûmes quelque peine à nous procurer du riz, des coolies et des guides. Un de mes chevaux ayant disparu, je dus user de menaces pour le retrouver, et pour reprendre en main mon personnel de muletiers et de miliciens, qui commençait à se démonter.

Par des sentiers à peine tracés, nous avions quitté le village de Ban houé Lac, où j'avais pu me loger dans la pagode. Pendant toute la journée, on se maintint sur des crêtes d'où les eaux allaient d'un côté au Nam-Talong, affluent du Mékhong et de l'autre, au Nam-Vène, affluent du Nam-La. Nous étions à tout instant arrêtés par des troncs d'arbre à peine équarris, qui ne paraissaient embarrasser en aucune façon les Khas Kho du voisinage. De loin en loin, des portes bizarres ornées de sabres en bois, et de dessins sur planchettes destinés à écarter les génies, nous révélaient la présence de ces montagnards, dont les rays étaient garnis de branchages fichés dans le sol, avec de petites pelotes d'herbes sèches contenant des vers de terre, depuis les fêtes célébrées à l'occasion de la récolte.

Près des sources du houé Nang, nous eûmes la satisfaction de rencontrer un petit hameau composé de quelques maisons Méos et Khas Kho, avec du riz, et une agréable récolte ethnographique de costumes, de cols, de tabliers méos et de cotonnades à dessins bleu indigo, sur un fond blanc réservé avec de la cire.

La nuit se passa fort bien, sous des abris, dans un endroit suffisamment abrité ; mais la journée du lendemain fut particulièrement terrible, sur ces sentiers de forêt à peine tracés, où les coolies manquaient, pour ouvrir la voie, et où il fallait se contenter d'un guide Kha-Kho très insuffisant. Du moins, il nous intéressait par ses longs cris gutturaux et par ses chansons mélancoliques, répondant aux chants beaucoup plus gais du Sène Aryak, un des mandarins Lus de M. Sing, qui nous accompagnait à cheval. Nous passâmes la nuit dans un campement improvisé sur le sentier, en pleine forêt, à quelque distance d'un petit village, où étaient entassés les Gourkhas, les Chinois et les mules.

Nos misères prirent fort heureusement fin, sur la route de M. Lè à M. Sing, l'une des plus fréquentées de la région, et que M. Pavie avait récemment suivie, en arrivant de Laï Chau.

Le 8 février, à Muong Pa, dans une pagode confortable, au milieu d'une population Lue assez animée, il nous sembla retrouver la véritable civilisation. J'appris par les autorités qu'un mandarin Chinois avait passé dernièrement à M. La et à M. Poung, et que son retour était attendu prochainement ; qu'à Ihou, la ville du thé, on avait fait construire une case pour des Européens ; mais que le lieutenant Mailluchet n'avait point passé à M. Pa.

Je fis partir en avant le lieutenant Thomassin et Tchioum, pour M. Poung, avec la mission de préparer les logements et de s'aboucher, s'il y avait lieu, avec les commissaires Chinois ou avec leurs gens, pour que tout malentendu fût évité.

Mes deux compagnons arrivèrent les premiers dans la grande plaine de M. Poung et choisirent la pagode où avait précédemment résidé M. Pavie, pour s'y installer. Ils ne tardèrent pas à apprendre que le mandarin Chinois, dont on nous avait signalé à M. Pha la visite, était bien Thao-ta-jen, membre de la commission franco-chinoise, mais qu'il était pour le moment absent, du côté de M. La, où il allait examiner, sur le Pou Lakham, la frontière des Sipsong-panna et de Luang-Prabang.

En galopant dans la plaine je ne tardai pas à arriver à M. Poung. Un courrier contenant des lettres de M. Pavie et du capitaine Walker m'étant parvenu le même jour, par la route de Ta-lek, j'envoyai le lieutenant Thomassin auprès de M. Scott, à la pagode où il s'était lui-même installé. En revenant, il m'avertit que M. Scott désirait s'arrêter au moins un jour à M. Poung. Cet arrêt me convenait d'autant mieux, que j'attendais moi-même l'arrivée de M. Pavie, que j'avais tenu régulièrement au courant de tous les derniers incidents.

Après la galopade de la matinée dans les rizières parsemées de villages de la vaste plaine, après l'installation dans notre belle pagode, qui me rappelait les wats les plus importants des Sipsong-panna, et où une foule de Lus hâbleurs et pittoresques s'étaient succédé pendant

toute la journée, c'est avec un réel plaisir que je m'assis pour dîner en compagnie de Thomassin et de Tchioum, dans le vaste temple où la lumière se reflétait à peine sur l'immense bouddha doré de l'autel. On m'annonça la visite de M. Stirling. Le commissaire Anglais venait

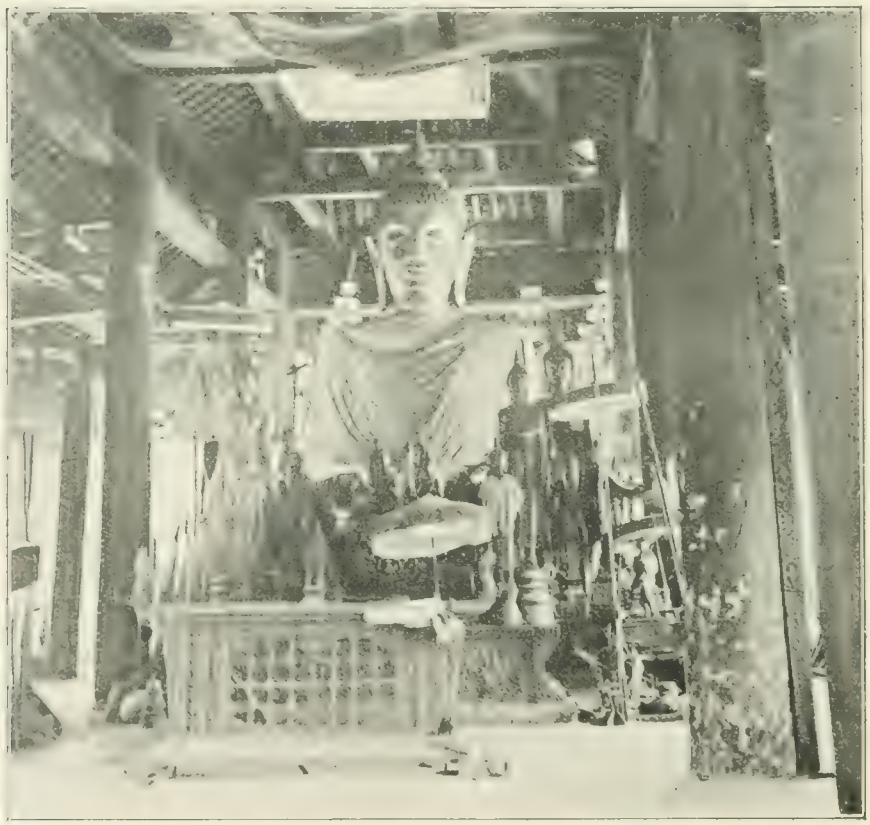


Fig. 111. — Bouddha doré dans une pagode.

m'annoncer, de la part de M. Scott, qu'il comptait, après un arrêt d'un jour à M. Poung, prendre la direction de M. La.

Ce projet ne concordant pas avec le programme qui avait été primitivement adopté, je crus devoir le faire observer le lendemain matin à M. Scott que j'allai trouver à son camp : mais le commissaire Anglais

me pria d'attendre un peu, M. Pavie pouvant arriver d'un moment à l'autre. Quelques minutes après, en rentrant à la pagode, je reçus en effet un mot de M. Caillat m'annonçant qu'ils avaient couché tous deux la veille à Ban-Oua. A deux heures ils arrivèrent, après avoir traversé le camp anglais et signalé leur présence à M. Scott.

M. Poung, comme quatre ans plus tôt Xieng-Hung et M. Hai, s'étonnait de la présence de ces Européens, qui arrivaient ainsi de tous les côtés. Aussi solennels et pittoresques de costume et d'attitude, que la plupart de leurs compatriotes, les membres du Senam de M. Poung étaient venus dans la matinée, m'apporter un lay et me gratifier d'un discours de bienvenue, auquel j'avais répondu en célébrant l'amitié de la France et de la Chine, aux passeports de qui, nous devions cet accueil si cordial dans un bourg frontière.

Dès que M. Pavie fut arrivé dans la pagode, il se produisit un de ces coups de théâtre, si fréquents aux Sipsong-panna. Thao-ta-jen, qui jusqu'alors s'était si prudemment dissimulé, fit annoncer sa présence dans une troisième pagode, au confluent du Nam-Youne et du Nam-La. M. Pavie envoya aussitôt le Cambodgien Ngin, pour le saluer, et nous sûmes bientôt que, parfaitement au courant de l'attitude qu'il devait avoir, le commissaire Chinois viendrait nous trouver dès le lendemain, et que c'était sur son ordre, que les autorités de M. Poung m'avaient adressé le matin même des souhaits de bienvenue.

Fort satisfait de l'arrivée simultanée de M. Pavie et de Thao-ta-jen, j'assistai dans l'après-midi à un entretien avec M. Scott où il fut convenu que M. Thomassin et moi nous le rejoindrions à M. Luong, en passant par la route de M. Sing.

L'entrevue que nous eûmes le 12 février, avec Thao-ta-jen, détermina M. Pavie à prolonger un peu son séjour à M. Poung, en compagnie de M. Caillat.

Le mandarin Chinois n'était autre que ce Thao-vi-Vane à qui M. Scott, M. Pavie et moi avions eu également affaire à Xieng-Hung, en 1891, et avec qui nous avions entretenu dès cette époque des rapports suffisants, pour nous assurer que rien ne pouvait avoir lieu aux Sipsong-

panna, sans son ordre ou son consentement. C'était lui que nous avions trouvé sur notre chemin, à M. Hai et à M. Kié, pendant la lutte engagée entre ces deux muongs et c'est lui qui nous avait communiqué les ordres écrits de la préfecture de Pou-Eurl, pour s'opposer au passage du Mékhong, sur le territoire de Xieng-Hung, de tout fonctionnaire venant de Birmanie.

Fig. 112. — Eleves des Bonzes dans une pagode des Sipsong panna

Thao-ta-jen nous apprit que le lieutenant Mailluchet et le commissaire Li-ta-jen quittaient Bo-Tène le jour même, et qu'ils seraient sous peu à M. Poung. M. Pavie, décidé à les attendre, écrivit à M. Mailluchet et avertit aussitôt M. Scott.

Le 12 février, à 9 heures du matin, les Anglais se mirent en route pour M. La, et je pus passer une dernière journée avec M. Pavie, qui,

se sentant fatigué, désirait trouver à M. Poung un peu de repos, avant de rejoindre Xieng-Khong par le pays Mou-Seu. Le repos, dans un centre Lu, est toujours chose relative, car on est sans cesse envahi par les intrigants et par les curieux. Nous eûmes, comme jadis à M. Kié, à nous débarrasser des fâcheux, qui profitant d'un incendie imaginaire, cherchaient à nous extorquer des roupies, et de tous ceux qui espéraient se monter à nos dépens en mules ou en chevaux. Comme en 1891, nous recourûmes à Thao-ta-jen, fort heureux de l'occasion qui lui était offerte de faire étalage de son influence et de se moquer des Lus, en passant pour un Chinois bien élevé.

Malgré mon désir de prolonger un peu le séjour à M. Poung, de façon à y voir arriver M. Mailluchet et Li ta jen, je dus me mettre en route pour M. Sing, le 13 février, après déjeuner. J'avais parcouru le marché dans la matinée, afin d'y faire quelques emplettes et d'étudier un peu ce centre important. Comme en beaucoup d'autres muongs moins considérables, les villages qui constituent Muong Poung, sont dispersés au milieu des rizières, et il est difficile de se rendre compte de la vie publique, ailleurs que dans les pagodes, ou dans les marchés où affluent des gens de toute sorte, avec des produits indigènes, chinois ou birmans. Le grouillement très chatoyant des acheteurs et des vendeurs, me parut plus important qu'à Muong Sing, en ce Muong Poung, où les jardins garnis de grands arbres fruitiers et de belles maisons, dénotaient une installation ancienne, ainsi qu'une incontestable aisance.

Il nous fallut deux jours, pour aller de M. Poung à M. Sing, alors que, le 31 décembre, M. Pavie, pressé d'arriver au rendez-vous, avait parcouru la même étape, en une seule journée. A la pagode de M. Mang, nous passâmes notre soirée à marchander des *sines* ou jupes Lues, en soie ancienne, fort curieuses.

La plaine de M. Mang est comme une prolongation de celle de M. Poung, jusqu'aux sources du Nam-Mang, où prend fin, avec les Sipsong-panna, le territoire de l'Empire Chinois. Nulle part mieux que sur cette route si fréquentée, il n'était possible de se rendre compte de l'importance de M. Sing, lieu de passage obligatoire de la plupart des

caravanes se rendant de Pou-Eurl ou de Muong Lè à Xieng-Tong. Il y avait à ce moment un grand mouvement sur ce *thangluong*, et nous nous amusions à observer les convois Lus de bœufs porteurs, avec leurs doubles paniers et leurs curieux ornements frontaux.

Nous vîmes aussi une bande de Pou-thaïs, fixés dans la plaine de M. Luong, qui venaient échanger leur soie grossière contre du coton, dans les villages Yaos de la montagne. Sans doute la soie n'est plus aujourd'hui aussi recherchée dans ces parages, qu'aux époques de luxe et de richesse, où les femmes portaient ces sines multicolores, que l'on conserve encore comme souvenirs, dans les familles Lues ; on ne verra plus de longtemps des femmes de mandarins cavalcader dans la plaine de M. Sing, revêtues d'amazones éblouissantes, fendues sur le côté et bordées de fourrure blanche : mais il n'en est pas moins intéressant de constater que la soie brute, fabriquée dans le pays, trouve sur place des acheteurs, et qu'à M. Luong comme à Dien-bien-phu, ce sont les Pou-Thaïs qui ont la spécialité d'élever des vers à soie, dont l'espèce pourra sans doute être soit développée, soit améliorée.

Fig. 113. — Bœuf porteur et son conducteur.

Un peu avant d'arriver à M. Sing, je fus prévenu que le prince héritier précédant de peu son père, se préparait à venir avec un cortège, au-devant de moi. Je les fis prier de ne point se déranger, et je m'abstins moi-même d'aller les trouver, pour ne prêter le flanc à aucune critique de la part des Anglais, après l'engagement réciproque que nous avions pris de ne pas intervenir dans les affaires de la principauté.

Comme s'il essayait de maintenir ces liens qu'il craignait tant de se voir briser, le prince remplaça auprès de moi le Sène Auriak, fort heureux de rentrer dans ses foyers, par le Chao-Kanan-Souriavong, son ancien envoyé à Xieng-Khong et à Nan, à l'époque où j'essayais d'entrer en relations avec M. Sing. Son compagnon le Nai-Nan-

Pitchiavong n'avait pas quitté M. Pavie, depuis le début de notre exploration commune. Quant au Phyah-Nentisène, il nous avait quittés à M. Poung, pour accompagner, jusqu'au terme du voyage, le groupe anglais.

Le Chao Kanan Souriavong m'apprit plus d'une chose intéressante. Dans le chapitre IV, j'ai eu l'occasion d'indiquer la rencontre fortuite du Phyah-Kiay et du Phyah-Kiompou à M. Luong, au moment où j'y arrivais moi-même, ainsi que les précautions que j'avais dû prendre, pour écarter de M. Sing le Phyah-Kiompou, dont l'esprit remuant et le bavardage vaniteux me semblaient propres à compliquer la situation déjà si embrouillée.

Grande fut ma surprise, lorsque j'appris par le Chao Souriavong, que mes plans avaient été déjoués et qu'au lieu de rentrer directement à M. Kiè, comme cela était convenu, le Phyah-Kiompou, qui s'était entendu en secret à M. Luong avec le Phyah Kiay, avait gagné M. Sing, aussitôt après notre séparation de Bo-Tène. Introduit nuitamment auprès du prince, par le Phyah-Kiay, à l'heure où les familiers et les mandarins étaient retirés et où tout espionnage cessait de s'exercer, le Phayh-Kiompou passa trois jours à M. Sing, caché dans un grenier, le Phyah-Kiay et le Chao Souriavong étant seuls au courant de sa présence. Après avoir eu avec le prince, trois entretiens, qui pesèrent singulièrement sur ses décisions, le Phayh-Kiompou partit enfin pour M. Kiè, en compagnie du Chao Souriavong que le prince avait attaché à sa personne. En route, jusqu'à la veille de l'arrivée à M. Kiè, personne ne reconnut le Phyah-Kiompou, qui voyageait sous le nom de Chao Kanan-Pane.

Depuis trois ans entiers, qu'il était parti pour le Tonkin et l'Orient inconnu, on avait considéré l'absent, comme disparu pour toujours ; un ami qui lui avait autrefois prêté de l'argent, avait fait pratiquer des fouilles sous sa maison, et créé mille difficultés à sa famille. Le retour de cet Ulysse mit fin à de tels agissements : il devint tout à coup le héros du jour, dans ce pays de chevaliers errants et de matamores, et les chaos de M. Kiè, de M.-Yang et de Xieng-Hung apprirent, en

comptant avec lui, que le voyage des Français aux Sipsong-panna, en 1891, allait enfin se traduire par des résultats définitifs.

Je profitai naturellement de la compagnie du Chao Kanan-Souriavong, pour lui parler des incidents de Xieng-Khong, auxquels nous avions été tous les deux, mêlés, l'année précédente. Il me parut avoir conservé un certain dépit contre le Pitchiavong, qui avait tenté de se substituer à lui dans sa mission et lui avait fait commettre quelques sottises : « J'étais chargé, me dit-il, d'aller vous interroger à Xieng-Khong, et, si je ne vous trouvais pas, de pousser plus loin mon voyage jusqu'à M. Pray, Nan ou Xieng-Mai, pour tâcher d'avoir des renseignements et savoir s'il était vrai que la rive gauche de Mékhong eût été cédée aux Français ».

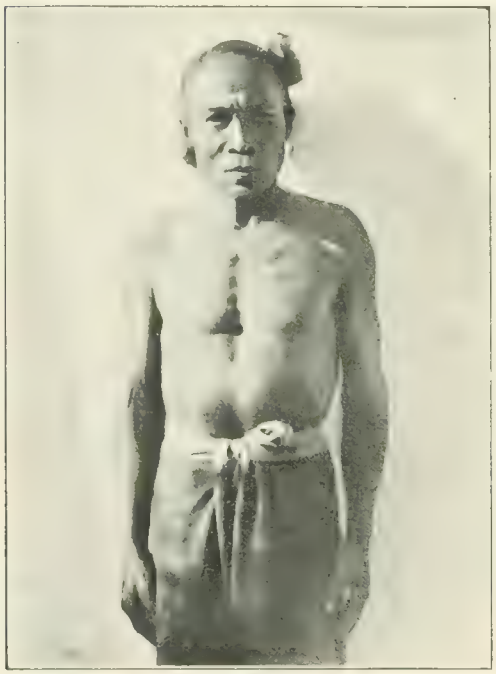


Fig. 114. — Le Phyah Nentisene de Muong Sing

Tout en devisant, nous nous étions éloignés de M. Sing et en trois heures de chevauchée, à travers la plaine, nous avions rejoint, sur le thang-luong, l'embranchement de la route de M. Luong. Nous fîmes étape au Pang-Khay, sous des abris de branchages, avant de commencer l'ascension de la montagne, qui forme à cet endroit la frontière chinoise. Le lendemain, au bout d'une heure et demie de montée, nous atteignions un col, dominant à la fois les plaines de M. Mang et de M. Sing et qui me parut, au point de vue stratégique, une position de premier ordre. En avant, nous voyions s'étendre, sur des pentes sans fin, une forêt interminable;

c'était le territoire de M. Luong Pou Kha, reconquis par la nature, pendant les années d'abandon.

Il me sembla que je descendais sous bois dans un puits, car, jusqu'à la petite clairière de Na-Noi, la route se confondait avec le lit ombragé du Nam-Dugne. Afin de ne pas épuiser trop rapidement nos vivres, nous dûmes continuer le premier jour, jusqu'au Pang-Sane, clairière assez vaste pour y dresser des abris et y faire paître nos mules. Le Chao Souriavong avait suivi ce chemin, l'été précédent, pendant la saison des pluies, et il avait eu toute la peine du monde à se tirer d'affaire, au milieu de cette forêt sans chemins tracés, où le Nam-Dugne était démesurément grossi. Nous le traversâmes cent quatre fois, avant d'arriver, le deuxième jour, à son confluent avec le Nam-Ta. Une caravane chinoise d'une trentaine de mules était campée près de là, pendant que ses maîtres cherchaient du coton dans les villages Yaos du voisinage.

A partir du Nam-Ta, le chemin était devenu beaucoup meilleur, car il desservait plusieurs villages. Nous passâmes la nuit au Pang-Hoc, chez des Yaos Lan Tien, dont je connaissais déjà le chef et qui m'intéressèrent vivement par leurs mœurs et leur attitude si hardie. Ce fut un véritable plaisir de voir rentrer le soir au foyer, les jeunes gens actifs et dégourdis qui venaient de travailler dans la montagne. Leur âpreté au gain était un indice certain des mauvais coups, dont ils eussent été au besoin capables. Parmi les objets qui servaient à leur usage, j'eus la chance de mettre la main sur un masque en bois, à figure d'homme, pour effaroucher les génies.

De Pang Hoc à M. Luong, nous ne mîmes que quelques heures. La première partie de l'étape se poursuivit en un terrain fort accidenté, habité par un grand nombre de Yaos Lan Tien. Ma joie fut partagée par le lieutenant Thomassin qui visitait M. Luong pour la première fois, quand je me retrouvai dans la belle plaine du Nam-Ta et du Nam-Taloung.

Après avoir déjeuné, dans un hameau Youne récemment installé, où l'on commençait à défricher d'anciennes rizières, nous atteignîmes les hautes futaies, qui ombragent le confluent des deux rivières,

et quelques instants après, le bourg et la sala confortable des bords du Nam-Ta, dont j'avais gardé si bon souvenir. Les Anglais n'étant pas encore arrivés, j'envoyai un mandarin au devant d'eux, sur la route de Bo-Tène. Comme le chao de M. Luong était alors à Nan, ce fut le Phyah-Mang-Kalak-Vouti qui nous fit les honneurs du muong.

CHAPITRE X

CHEZ LES MOU-SEU

DE MUONG LUONG POU KHA A XIENG-KONG PAR LE THANG-LUONG ET PHRABAT MUONG KANE

19 février - 23 mars 1895

Si amoindri que fût Muong Luong, qui dans le passé avait dû connaître de meilleurs jours, cet endroit nous parut des plus séduisants, tant à cause du parti que l'on en pouvait tirer, qu'à cause de la poésie des cours d'eau qui s'y rencontrent, sous les hautes futaies. Je vis avec plaisir que le lieutenant Thomassin partageait ma prédilection et qu'il goûtait le charme de ces lieux, au point d'y rêver l'installation d'un poste permanent.

Le Chao de M. Luong se trouvait absent, suivant les uns, à Xieng-Khong où il s'était rendu à l'appel de M. Macey ; suivant d'autres à Nan, où l'attiraient d'anciennes relations avec les chefs Younes et l'espérance de régler la question depuis longtemps en suspens, du retour des réfugiés de M. Ngim.

Le conflit existant entre les Younes de M. Luong et les Khas Kouen, n'avait fait que s'accentuer, depuis ma première visite et paraissait plus

aigu que jamais entre le rusé Phyah Mang Kalac Vouthi et le violent Phyah Lathanak Sombat. Le premier accusait le second d'avoir soudoyé un assassin à Bo-luong, pour le faire poignarder et il me demandait de faire mettre la main sur le fils de son adversaire. Tout cela, pour une discussion sur la propriété de certains villages habités par des Khas Kouen, dont les Younes, excités en dessous par le Phyah Pek qu'ils avaient gagné à leur cause, désiraient devenir maîtres. C'était au fond l'éternelle question du Thaï exploitant les Khas et cherchant à se procurer leur main-d'œuvre au meilleur compte, dans ce canton de M. Luong, depuis longtemps inexploité. Je renvoyai les plaignants à notre agence de Xieng-Khong, en déclarant aux Younes qu'on se conformerait au pongsavadan de M. pou Kha, qui était à M. Nan, et où l'on trouverait signalées les limites exactes des deux territoires.

Du côté des Sipsong-panna, aucun incident nouveau ne s'était produit et la borne chinoise avait été, conformément à mes ordres, transportée de Moc Lok, dans la maison du chao de M. Luong.

Profitant de l'avance que j'avais sur le groupe Anglais, je m'occupai des affaires locales, en attendant M. Scott, qui arrivait par la route de Bo-Tène que je connaissais déjà. Je lui fis envoyer un guide et du même coup, je pris toutes les dispositions nécessaires pour organiser la suite de notre exploration. Des courriers furent envoyés à Ban Poung et à Thakat, pour annoncer notre venue aux Khas de M. pou Kha et de Xieng-Khong, ainsi qu'au mandarin laotien, envoyé par M. Vacle sur la frontière de Luang-Prabang.

Ces préparatifs étaient achevés, quand, dans la matinée du 19 février, nous fûmes rejoints par les commissaires Anglais, dont le campement avait été préparé de l'autre côté du Nam-Ngène. J'appris qu'ils avaient rencontré en route, le commissaire Chinois Li-ta-jen, près de M. La et le lieutenant Mailluchet, un peu plus loin, près de Boluong.

Dès que les Anglais furent installés, j'allai les trouver, ainsi que le lieutenant Thomassin. M. Scott et M. Stirling vinrent eux-mêmes nous voir dans l'après-midi. Leur voyage, pour venir de M. La, avec étapes à Ban Sone Ya et au Pang Khay, avait été, autant que j'en pouvais juger,

assez dur ; aussi fut-il convenu qu'on ferait un petit séjour à M. Luong, dont la belle situation séduisait tout le monde. Il y avait des coqs sauvages à tirer dans la plaine, et du poisson à pêcher à la dynamite dans la Nam-Ta, le Nam-Taloung et le Nam-Ngène.

Le colonel Woodthorpe jugea l'occasion excellente pour mettre en mouvement son canot de toile et nous eûmes, de notre côté, grand plaisir, par les chaudes après-midi de février, à nous plonger dans les eaux bienfaisantes du Nam-Ta. Les Younes de M. Luong, qui paraissaient satisfaits de notre présence, m'apportèrent une grande tortue qu'ils avaient pêchée dans le voisinage. Elle fit notre distraction, pendant une matinée que le colonel Woodthorpe voulut bien consacrer à faire mon portrait à l'aquarelle. Le pantalon kaki avait, depuis quelque temps, remplacé pour moi, le sampot des heures de détresse, mais en fait de chaussures, je portais encore des souliers chinois et à certaines heures je ne quittais guère la casaque de satin doublée de renard fauve, que je m'étais procurée à M. Sing. Ma barbe, démesurément allongée, depuis plus d'un an, me donnait un air de brousse, qu'il eût été regrettable de ne pas transmettre à la postérité.

Les commissaires Anglais semblaient heureux de se trouver enfin sur cette partie de la rive gauche du Mékhong, qu'ils ne connaissaient pas encore et où ils rencontraient des populations nouvelles, telles que les Thaïs noirs et les Méos. M. Warry, qui s'intéressait particulièrement à l'ethnographie de la région, parut surpris, quand je lui appris qu'une grande partie de notre territoire était habitée par ces Thaïs au costume analogue à celui des Annamites, dont il apercevait les premiers échantillons à M. Luong. Quant aux Méos et aux Yaos émigrés du sud-est de la Chine, ils se trouvaient accomplir depuis nombre d'années un mouvement d'exode vers le Mékhong, tout à fait comparable à celui auquel les Mou-Seu étaient eux-mêmes entraînés dans les provinces du Sud-Ouest. Les uns et les autres, au cours de leurs migrations, avaient été amenés à dépasser le cours du grand fleuve, sans qu'on pût leur reconnaître pour cela, un droit de conquête, ni même un prétexte à l'occupation définitive.

Le 20 février dans l'après-midi, nous fûmes rejoints par le capitaine Walker, qui arrivait par M. Lacet par Bo Tène, de M. Poung, où il avait trouvé M. Pavie et la Cambodgien Ngin. Sur la route, il s'était croisé lui aussi avec le lieutenant Mailluchet.

Dès l'arrivée de l'officier Anglais, il fut possible d'organiser nos prochaines étapes. Nous convînmes de nous répartir en deux groupes. L'un composé du colonel Woodthorpe, du capitaine Walker et du lieutenant Thomassin, se dirigerait sur Xieng-Khong, en allant reconnaître les limites du territoire de Luang-Prabang. L'autre, composé de M. et M^me^ Scott, M. Warry, M. Stirling, du D^r^ Lloyd et de moi, suivrait le thang luong, jusqu'à Ban Katane, à partir d'où nous bifurquerions vers Phrabat Muong Kane et le pays des Mou-Seu, avant d'aller rejoindre Xieng-Khong, lieu du rendez-vous général.

Pour bien marquer qu'il n'y avait, à mes yeux, aucune différence entre les territoires de la rive gauche que nous avions déjà parcourus en commun et ceux que nous devions encore visiter, j'avertis mes compagnons que les chefs de villages avaient reçu l'ordre de s'entendre directement avec eux, pour les guides et pour les fournitures, et je refusai absolument de prendre la tête du convoi, qu'ils n'avaient cessé de conserver, depuis le premier jour.

Le 21, dans la matinée, nos deux groupes se séparèrent, celui du lieutenant Thomassin ayant pour guide un chef Kha Kouen, le Phyah Pek. Le nôtre fit étape à Ta-Kiè, où les jolies salas, construites dans la clairière, servirent à nous garantir pendant la nuit contre le premier orage de la saison. J'avais passé la soirée en compagnie des commissaires Anglais, et sous les grands arbres de la forêt, la lourdeur de l'atmosphère ainsi que l'abondance des moustiques, nous avaient fait prévoir l'inévitable surprise.

A partir de ce moment, c'en était fait de la sécurité des campements à la belle étoile, en pleine forêt. Les heures difficiles approchaient et, comme nos travaux touchaient eux-mêmes à leur terme, on se mit à étudier de part et d'autre les programmes de retour. Les Anglais parlaient de revenir par le Tonkin et m'offraient toutes facilités pour rentrer en Europe par la Birmanie, et ce n'était pas certes l'envie qui me

manquait, d'aller visiter cette partie de l'Indo-Chine qui m'était encore totalement inconnue.

J'appris à Ta-Ho, où nous campâmes le soir suivant, que des salas avaient été construites à Ban Nam Trume et au Nam-Oun, sur la nouvelle route de M. pou Kha à M. Sai. Le Phyah luong Pattawi et le Lathia Pine me donnèrent de bonnes nouvelles des Khas Kouen. La mort du Phyah Sombat avait créé une vacance dans la haute direction de cette petite république, où nous ne comptions que des amis. Empêché de venir me trouver, le Phyah luong Pouma avait tenu à m'envoyer deux jolies pipes en argent, ciselées par lui. Les passages successifs du capitaine Rivière et du lieutenant Seauve avaient mis en mouvement tous nos braves montagnards qui venaient de débroussailler de nouveaux sentiers, ainsi que des points d'observation sur les sommets.

Les Anglais s'étonnaient de ne rencontrer aucun village, sur ce thang luong si bien entretenu et si bien pourvu de ponts et de salas, mais il leur était impossible de continuer à qualifier ce pays, comme l'avait fait un de leurs documents officiels, de pays sauvage et inhabité, car, pour être dissimulés sur les hauteurs, les villages n'en étaient pas moins nombreux et importants, et quoique la saison fût avancée, les caravanes circulaient encore assez nombreuses, sur la route que nous suivions.

A M. Luong, j'avais rencontré un convoi de vingt bœufs, venus avec du sel, qui se disposaient à rentrer aux Sipsong-panna, avec un chargement de coton récolté chez les Yaos. De Xieng-Khong, nous voyions aussi revenir des caravanes de mules, avec des Chinois, qui rapportaient du coton dans leur pays. Beaucoup de Khas Mouk et de Khas Lemet rentraient dans leurs villages, avec leur provision de sel, achetée dans la région du Pa fat Sai. On croisait aussi parfois des Lus, avec les bœufs qu'ils venaient d'acheter chez les Khas Kouen dans la montagne. En somme, bien que le mouvement commercial du thang luong de Xieng-Khong fût bien inférieur à celui de la route de Xieng-Lap par M. Sing, un transit incontestable existait, et ce transit dont l'entière surveillance nous appartenait donnait un intérêt particulier à une région qu'il n'y avait aucun bon motif de distraire de notre empire indo-chinois.

Par un double courrier qui me rejoignit à Ta-Ho, j'appris l'élection de M. Félix Faure à la présidence de la République. M. Macey m'annonçait, d'autre part, l'arrivée des lieutenants Seauve et Ryder à Xieng-Khong, à la date du 5 février et le Dr Lefèvre m'informait que sa navigation sur le Mékhong s'était heureusement terminée à Xieng-Lap, le 15 du même mois. Il avait été reconnaître le confluent du Nam-Ma; puis, par Xieng-Kok, M. Long, M. Kang et M. Nang, il était rentré à M. Sing. Le docteur n'avait plus maintenant qu'à gagner rapidement Xieng-Khong, par la route que nous suivions nous-mêmes en ce moment.

J'en prévins aussitôt le Phyah luong Pattawi, qui continuait à nous accompagner et qui me montrait avec satisfaction tous les progrès réalisés depuis mon passage. Les rays se multipliaient sur la droite du thang luong, où, suivant l'exemple du Phyah luong Pouma, il venait lui-même de s'installer, dans le voisinage de Ban Yang, tandis qu'une famille Lue s'était elle-même fixée, à l'embranchement de la route de M. Sing. C'était, ainsi que je l'avais souhaité, la mise en valeur du *Kouen Cao* de l'ancien pays Kha Kouen, délaissé depuis les invasions, avec la perspective prochaine de relations suivies avec les gens de M. Sing et les Mou-Seu, dont, tout récemment encore, on se trouvait séparé par des forêts impénétrables. Mon pauvre ami Rivière, tout souffrant qu'il fût, n'avait-il pas été le premier à ouvrir des communications entre Ban Yang et les villages Mou-Seu les plus proches ?

Le Phyah luong Pattawi, encore tout pénétré de ces récents efforts, me rappelait l'époque lointaine où, suivant la tradition, M. pou Kha et M. Sing avaient obéi à la même reine. Les habitants de B. Yang, auprès desquels il était venu s'installer, n'étaient ni des Kouen, ni des Mouk, ni des Lemet, mais des Kiorr, dont les aïeux, des Khas du pays de Xieng-Kheng, s'étaient réfugiés sur le territoire de M. pou Kha, devant une invasion birmane. Peu nombreux dans la région, ces Khas Kiorr s'entendaient fort bien avec les Khas Kouen et les Khas Mouk. Je passai une après-midi et une nuit dans leur village de Ban Yang, où je contribuai au bonheur de deux jeunes époux, en enroulant des fils de coton autour de leurs poignets et en leur offrant quelques piastres en guise de dot.

Pour célébrer la noce, les parents m'apportèrent un beau poulet bouilli.

Avant que la nuit ne tombât, nous ne pûmes résister aux sollicitations de notre ami Pattawi, qui avait envoyé sa femme nous inviter à venir voir son nouveau village. Tandis que les Anglais s'apprêtaient à passer la nuit dans la clairière de M. pou Kha, auprès des salas abandonnées, Tchioum et moi sautions de nouveau sur nos selles et, par un sentier bien ombragé, nous atteignions en moins de dix minutes les cases magnifiques de

Fig. 11. — Femmes Khas Lenet.

Pattawi, sur un vaste terrain récemment défriché, qu'arrosait un ruisseau descendant au Nam-Lo, affluent du Nam-Pa.

L'aisance et la vie semblaient déjà régner dans ce nouveau centre, qui avait poussé comme un champignon dans la forêt, au milieu des rays Khas Kouen. L'accueil parfait du phyah luong, de sa femme et de son entourage me permit d'apprécier encore davantage la distinction naturelle de cette race, d'un idéal bien supérieur à celui des Younes. Je ne pus toutefois m'empêcher de sourire, lorsque Pattawi me demanda l'autorisation de posséder et de monter un cheval, les gens de Nan ayant jusqu'à

ce jour, interdit aux Khas Kouen, l'usage d'un tel privilège. Le pays se prête admirablement à l'élevage des bœufs et des buffles qui abondent dans les villages et il est permis de penser qu'il serait facile d'encourager, chez les indigènes, l'élevage des chevaux.

J'éprouvais tant de plaisir à me retrouver dans ce pays et à pénétrer de mieux en mieux les usages des Khas, que je ne fis aucune difficulté, lorsqu'en arrivant le lendemain à Thakat, localité très rapprochée de Ban Yang, M. Scott me fit part de son désir d'y faire étape et d'y séjourner encore le jour suivant. Deux orages successifs venaient d'éprouver ses hommes, auxquels leurs vivres habituels manquaient, et il s'agissait d'attendre un convoi escorté par des soldats Gourkhas, qui avait été s'égarer derrière nous à M. Luong.

D'autre part, le lieutenant Ryder arrivait de Xieng-Khong, pour aller explorer le pays Mou-Seu, en compagnie de ses collègues Anglais. Il avait parcouru une partie de la rive gauche, d'abord avec le capitaine Rivière, puis avec le lieutenant Seauve et nous apportait des nouvelles de M. Macey, que M. Dupuy venait seulement de remplacer à Xieng-Khong. Avant de quitter son poste, mon vaillant compagnon pouvait se vanter d'avoir mené à bien sa tâche, car la route de Ban Katane à Tang-Ho était ouverte. Sans qu'ils n'eussent jamais vu ni lui ni moi, les Mou-Seu avaient obéi à l'ordre que nous leur avions fait parvenir, de tracer une voie de pénétration à travers leur territoire. Cette route, nous devions être les premiers à l'étrenner.

A Thakat, nous étions entrés sur le territoire de Xieng-Khong et les Khas Mouk et Lemet, qui habitaient cette région, semblaient moins endurants que les braves Khas Kouen leurs voisins. Les rizières de Thakat et de M. Ngeun, sur le Nam-Pa et son affluent de Nam-Ngeun, autrefois cultivées par des Thaïs, se trouvaient maintenant délaissées et les Khas exploiteurs de rays, se souciaient médiocrement de voir des étrangers s'installer auprès d'eux. « Si nous ne cultivons pas les rizières, me dit le Sène Thuk, chef des Lemet de Ban Moc Lahang, c'est que les Phyes ne nous sont pas favorables et que nous ne savons pas les adoucir. » En ce cas, lui répondis je, il ne faudra pas vous étonner, si nous encoura-

geons quelques familles Thaïes à venir s'installer dans ces vallons fertiles.

Le thang luong, toujours également bien entretenu, et muni de salas dans les principales clairières, telles que le Pang Hoc, suivait le Nam-Ngeun, puis le Nam-Mi et le Nam-Mate, en s'élevant peu à peu hors du bassin du Nam-Pa. Au sommet de Moc Mac Deng, dont le lieutenant Ryder s'était récemment servi, comme de point d'observation, on découvrait une vue étendue sur les affluents du Nam-Pa et du Nam-Ngao, jusqu'à la chaîne du Pou Boc Hat, limite du territoire de M. Sing.

De l'autre côté du Moc Mac Deng, le chemin descendait vers le Nam-Kane, où les Khas Mouk de Ban pou lène et les Khas Lemet de Ban Sote avaient dressé cinq abris, dans la clairière de Pang Boung. Nous étions en pleine forêt et de loin en loin, un manguier ou quelque autre arbre fruitier rappelait l'existence d'anciennes installations thaïes, depuis longtemps abandonnées.

Les étapes étaient courtes, comme partout en pays Kha, mais au Pang Ngieou, des salas fort bien aménagées, me démontrèrent une fois de plus les bonnes dispositions des habitants à notre égard. Je m'attendais à trouver en cet endroit le Phya Kam Lu, chef des Khas de la région inférieure de Xieng-Khong, mais comme il venait de perdre un de ses fils, ce furent son autre fils Agnom et son frère le Phyah Sali, qui vinrent me confirmer son dévouement. C'était cette famille, qui, en dépit de l'inertie traditionnelle des habitants, avait, sur notre ordre, ouvert les premières communications avec les villages Mou-Seu.

Je les félicitai très sincèrement, car pour se faire une idée des habitudes routinières et casanières de ces indigènes, il suffisait de voir des points comme le Pang Ngieou et Na Noi, avec leurs rizières complètement abandonnées. A mi-chemin entre le Pang Ngieou et le Pang Luong, le thang luong rencontre le confluent du Nam-Kane et du Nam-Nga, au delà duquel elle suit le cours du Nam-Nga. Bien que l'étape eût été fort courte, nous campâmes au Pang Luong, où vinrent me rejoindre plusieurs courriers. Le Dr Lefèvre m'annonçait son arrivée à M. Sing, puis à M. Luong, après toute une série d'épreuves. Après avoir en vain essayé de franchir la ligne

de partage des eaux de M. Sing, par le Nam-Ya et le Nam-Ngène, il avait dû, par des villages Méos et Yaos, se tracer en pleine forêt un sentier vers le Nam-Dugne, dont les eaux descendent au Nam-La par le Nam-Wa.

Esquinté, avec un personnel et des chevaux éclopés, le docteur avait eu beaucoup de peine à atteindre M. Luong, d'où il s'acheminait maintenant à petites journées vers Xieng Khong, pour y prendre un repos bien mérité.

Le lieutenant Thomassin m'annonçait d'autre part sa présence, sur la route de M. Pou Kha à Ban pou Kune.

Enfin M. Pavie me mettait au courant de ses dernières opérations à M. Poung : Dès l'arrivée du commissaire Chinois Ly-ta-jen accompagné des lieutenants Mailluchet et Oum, M. Caillat était parti avec le commissaire Thao, en reconnaissance vers le confluent du Nam-La et du Mékhong. La besogne une fois achevée, les délégués Chinois avaient dû reprendre le chemin de Ssemao, tandis que par M. Sai et Dien-bien-phu M. Mailluchet était retourné au Tonkin.

La dernière lettre de M. Pavie était datée de M. Nang, en route vers Xieng Lap et le pays Mou-Seu. Par un heureux concours de circonstances, M. Pavie avait pu repasser encore une fois à M. Sing et, s'il abordait les villages Mou-Seu, par un point opposé à celui que j'allais moi-même atteindre, nous avions, sous peu de jours, les plus grandes chances de nous rencontrer. Mais, de toutes les nouvelles que je reçus au Pang Luong, aucune ne me fut plus agréable qu'un court télégramme de M. Hanotaux, daté du 17 janvier, annonçant à M. Pavie ma nomination dans la Légion d'honneur. Quelle que fût ma confiance dans la bienveillance de mes chefs, je ne m'attendais pas à une marque aussi précieuse d'encouragement, au moment même où, sur le terrain, je me trouvais encore aux prises avec de très graves difficultés.

Mes compagnons Anglais firent le meilleur accueil à cette nouvelle et ce fut pour moi un plaisir très grand de vider avec eux les coupes de champagne, qu'ils avaient bien voulu remplir à mon intention. Les futaies du Pang Luong furent témoins, ce soir-là, de très amicaux épanchements.

Le lendemain de bonne heure, nous étions de nouveau en route

le long du Nam-Nga, que nous suivîmes jusqu'à son confluent avec le Nam-Ngao, près du village abandonné de Ban Mône. Malgré l'abondance de leurs aréquiers et de leurs arbres fruitiers, les habitants, tourmentés par la crainte des Phyes, avaient quitté ce bel emplacement, pour aller s'installer un peu plus loin sur la droite du thang luong. Si la région avait été un peu moins boisée, quel parti une population plus intelligente n'eût elle pas tiré de ce pays relativement plat, arrosé par de belles rivières? Malgré tout, le confluent du Nam-Nga et du Nam-Ngao retenait encore l'indigène, car les villages voisins de Ban Mône et de Ban Poung comptaient parmi les plus importantes dépendances de Xieng Khong, sur la rive gauche du Mekhong, et ce centre se trouvait relié par de nombreux sentiers aux gros villages Khas Mouk du Nam-Ta.

A Ban Poung, où l'on venait d'édifier quatre fort belles salas, je trouvai réunis les chefs des neuf villages, qui avaient contribué à les établir. Ils me firent observer que ce point de Ban Poung tirerait désormais sa principale importance de ce fait, qu'il était le point de départ de la route, allant par Phrabat Muong Kane à Tang-Ho, à travers le pays Mou-Seu.

Aucun des chefs Khas rassemblés à Ban Poung, n'ayant encore parcouru cette route, je ne pus recueillir d'autres renseignements que la confirmation du récent passage de M. Seauve revenant de Phrabat Muong Kane à Xieng-Khong. Le paundit du lieutenant Ryder en savait lui-même un peu plus. Il venait d'accompagner le capitaine Rivière dans ces parages et nous apportait la nouvelle que mon malheureux ami, terrassé par la dysenterie, avait dû se résigner à quitter brusquement la région et qu'après avoir atteint le Mekhong à Tang-Ho, il s'était embarqué sur le fleuve pour rentrer rapidement à Xieng-Khong.

Suivant les gens de Ban Poung, le pays Mou-Seu commençait à six milles de là, au Kiane Papoun. Ce fut là, que le 2 mars, j'envoyai un Kha Mouk, pour s'aboucher de ma part avec ces fameux, Mou-Seu, que je ne connaissais encore que de réputation.

Avant de quitter le thang luong, je m'étais d'autre part occupé de maintenir des communications régulières avec Xieng-Khong, tant par la route de terre, pour la transmission des courriers, que par le fleuve

où la visite des villages revendiqués par Xieng-Tong, pouvait nous amener d'un jour à l'autre. A cet effet, j'avais invité M. Dupuy à se rendre le plus tôt possible à Xieng-Sen, pour y installer l'agence, dans la maison que j'avais fait construire. J'avais également demandé qu'on m'envoyât au moins deux pirogues à Tang Ho, où je savais ne pas devoir en trouver, pour rendre possible la descente du Mekhong à ceux d'entre nous qui se proposeraient de l'accomplir.

Fig. 116. — Groupe de Khas Mou Seu

Le 3 mars, dans la matinée, nous quittions Ban Poung, dans la direction du Kiane Papoun. Le chemin, tout en s'écartant du thang luong, se maintenait dans le bassin du Nam-Ngao, et traversait plusieurs de ses affluents, le Nam-Troung, le Nam-Poung et le Nam-Sane, le long desquels s'étalaient quelques maigres villages, Ban nam Nhiè, Ban pang Sa et Ban Koung. Ces hameaux étaient habités par d'anciens indigènes de M. Sing, jadis transportés en ces parages par les Younes de Xieng-Khong, et que la crainte des Phyes hantait à tel point, qu'ils abandonnaient périodiquement leurs jardins et leurs arbres fruitiers, pour construire leurs cases

dans des endroits plus favorables. C'était une vraie pitié de voir des gens aussi pusillanimes se débattre contre les prétendues influences malignes d'un sol aussi fécond.

Nous dépassâmes le confluent du Nam-Nga et du Nam-Ngao, puis par le Nam-Ong, le Nam-Muot, le houé Salok et le houé Papoun, nous aboutîmes en pleine forêt, au Kiane Papoun, où deux salas, récemment construites, indiquaient seules le voisinage probable des Mou-Seu. Nous nous arrêtâmes en cet endroit, mais la plus grande partie de la journée s'écoula, avant que mes émissaires, envoyés la veille de Ban Poung, fussent de retour.

Ils arrivèrent enfin, avec plusieurs Mou-Seu chargés de riz et de vivres. Je fus tout de suite surpris du type de ces étrangers, fort différent de celui des Khas Mouk et des Lemet : ils portaient de grands turbans rouges très pittoresquement posés sur le côté ; leurs vestes et leurs pantalons étaient ornés de tout petits galons très serrés et leur cou était encerclé de grands colliers de chiens, en perles de couleur.

Ces Mou-Seu dépendaient du Sène Lasa, dont le village, me dirent-ils, se trouvait à une grande distance, sur des sommets boisés inaccessibles. La plupart des villages Mou-Seu sont dans une situation analogue, ainsi que je pus m'en rendre compte les jours suivants, car, pendant une étape entière, je n'aperçus pas trace d'un être humain. Quelle ne fut donc pas ma surprise, lorsque en atteignant la première crête, après le Kiane Papoun, je me trouvai sur la route la plus admirablement débroussaillée que j'eusse encore rencontrée. Des deux côtés du chemin, des arbres gigantesques fraîchement abattus, gisaient à terre, et cela pendant des kilomètres sans fin. C'était une véritable voie triomphale, qui attestait en même temps la soumission des Mou-Seu de Xieng-Khong et de Xieng-Sen aux ordres des autorités françaises, ainsi que notre ferme intention de ne laisser personne se substituer dans cette région aux droits que nous tenions des traités.

Du bassin du Nam-Ngao, nous étions entrés dans celui du Nam-Pa, et dominant les hautes vallées du Nam-Youk et du Nam-Phrabat, nous avançions depuis longtemps sur la crête boisée, lorsque, après une

courte descente, la route, se confondant avec le lit du Nam-Phrabat, vint déboucher dans un petit cirque découvert, entouré de basses collines, où serpentait au milieu des hautes herbes, un ruisseau frais et clair.

C'était là, ce Phrabat Muong Kane, dont on nous parlait depuis si longtemps et que je m'étais figuré comme un centre d'une certaine importance ; mais à part deux ou trois cases dissimulées dans les herbes, rien ne donnait l'idée de la vie et ne pouvait même faire penser que ce lieu eût été jamais sérieusement habité. Seule, la grotte où de rares pèlerins venaient vénérer les traces sacrées du pied de Bouddha, indiquait, mieux que tout autre signe, que ce gracieux endroit ne serait jamais complètement déserté.

J'appris avec joie, en arrivant à Phrabat Muong Kane, la présence de M. Pavie qui, de M. Sing, avait atteint le centre de la région Mou-Seu, par Xieng-Khok, Xieng-Lap, Xieng-Dao et Muong Mugne. Malheureusement, M. Pavie se sentait depuis quelque temps fatigué, et comme il avait personnellement achevé son examen de la région, rien ne l'empêchait plus de gagner Xieng-Khong. Telle paraissait être également l'intention de M. Scott, mais il voulait encore auparavant, poursuivre son enquête en territoire Mou-Seu, jusqu'au Banphyah Sine.

Cette localité, assez proche de Tang-Ho, était le siège d'un des principaux chefs Mou-Seu ; nous ne tardâmes pas à apprendre qu'il y avait donné rendez-vous au Senè Boun Nam, ainsi qu'à des mandarins de M. Lin et de Paléo. Or ceux-ci exerçaient l'autorité régulière du prince de Xieng-Tong sur la rive droite du Mékhong, mais leur action sur la rive gauche ne pouvait en aucune façon, être admise par nous comme légitime.

M. Pavie estima comme moi qu'au lieu d'accompagner M. Scott dans la région que lui-même venait de parcourir, il valait mieux que je restasse à l'attendre à Phrabat Muong Kane.

Je laissai donc les Anglais partir seuls, dans la matinée du 8 mars, après avoir reçu d'eux l'assurance qu'ils me rejoindraient, avant très peu de jours. Les coolies leur faisant absolument défaut, j'usai de mon influence auprès des chefs de villages pour leur en procurer ; puis,

quand M. Pavie fut, de son côté, parti avec M. Caillat, dans la direction de Xieng-Khong, je me laissai aller au charme de Phrabat Muong Kane.

Mais si joli que fût le petit cirque, avec ses eaux courantes, où l'on pêchait des crevettes et où l'on prenait des bains délicieux, c'était plutôt une retraite austère, dont le charme, surtout par la chaleur torride dont nous souffrions, ne fut pas long à s'épuiser. Il eût fallu être un bonze fort dévot, pour se complaire indéfiniment dans la petite grotte où les pèlerins avaient collé des feuilles d'or et d'argent, sur les traces sacrées de Bouddha. Bien peu nombreux étaient ces pieux pèlerins. Quant aux rares habitants de la localité, c'étaient des Shans originaires de M. Long, sur la frontière de M. Sing et des Sipsong-panna, qui ne cultivaient aucun coin de terre et achetaient aux Mou-Seu le riz qui leur était nécessaire.

Faute de pouvoir nous ravitailler à M. Kane, je fus obligé de courir les villages des environs, dont neuf, me disait-on, dépendaient du Phyah Sine et treize autres du Phyah Kéo. De cette façon, je pus enfin voir les Mou-Seu chez eux. A deux heures environ de notre campement, où j'avais laissé une partie de mes gens et de mes bêtes, je rencontrai les cases du Sène Inthak, un vieux bonhomme qui me fit le meilleur accueil. Il avait auprès de lui quelques femmes de sa famille, dont l'étrange costume m'intéressa. Par dessus le sine, elles portaient en effet une longue tunique sombre, fendue sur le côté et bordée de petits carreaux d'étoffe, rouges, blancs et bleus, disposés en damier. Après avoir déjeuné chez ces Mou-Seu, il fallut avancer sur des sommets découverts et en partie cultivés, jusqu'au Nam-Kha, sous-affluent du Nam-Pa, où il nous sembla bon de retrouver sous bois quelque fraîcheur, car la chaleur de mars était tout à fait insupportable.

Des Thaïs, dépendant de notre ami le Phyah Kiay, avaient construit, près du Nam-Kha, deux ou trois cases qui leur servaient de refuge, depuis le jour où, fuyant l'hospitalité des mandarins de Xieng-Tong, ils étaient passés sur la rive gauche du Mékhong. Mais à Ban pou Meun, sur le grand chemin, ils ne se trouvaient pas en sécurité et ils s'appré-

taient à transporter leurs pénates dans la vallée plus retirée du Nam-Yong. Je passai la nuit à Ban Pou Meun, mais le lendemain, après une courte pointe dans la direction de M. Mugne, je me décidai à retourner à Phrabat Muong Kane.

La nuit suivante se passa dans le village du Sène Inthak qui était absent, mais nous pûmes nous y ravitailler à notre aise et obtenir quelques renseignements sur les établissements Mou-Seu des alentours. J'appris que de M. Kane, un sentier conduisait dans la haute vallée du Nam-Phrabat et desservait les villages de Ké Noi, du Sène Pan Mone, du Sène Kiane, du Sène Asa, avant d'aboutir au Ban phyah Kiay, sur le haut Nam-Yong. En descendant le Nam-Phrabat, on rencontrait le village du Sène Poung. Les bassins du Nam-Yong et du Nam-Kheuong étaient habités par de nombreux Mou-Seu dont les villages se trouvaient reliés à notre grande route, par un sentier aboutissant à Ban pou Meun, et passant par Ban Sou Kham, Ban Meun long Sène et Ban Sène Khong Mone. Mais, à part le thang luong qui venait d'être aménagé à notre intention, on ne pouvait compter dans toute cette région, sur aucun chemin praticable aux cavaliers ni aux bêtes de charge.

C'était une pitié, de penser aux difficultés qu'avait dû rencontrer mon pauvre ami Rivière, qui le premier, venait de battre tout ce pays, pour en faire la topographie, et qui, malgré son déplorable état de santé, n'avait dû se laisser rebuter, étant donné son caractère, par aucun obstacle.

Les Mou-Seu ont un goût marqué pour l'isolement et laissent généralement une brousse épaisse croître et se développer aux environs de leur village. Le lendemain du jour où je fus rentré à Phrabat Muong Kane, j'allai déjeuner avec Tchioum, au village du Sène Kam Sao, où Rivière avait été très bien accueilli. Jamais nos chevaux ne rencontrèrent de semblables difficultés, et nous eûmes toute la peine du monde à nous frayer un passage dans le lit vaseux du Nam-Yao et à travers la forêt enchevêtrée.

Le lendemain nous fîmes une petite excursion du même genre chez le Sène Poung, dont le village dominait les vallées du Nam-Phrabat et du Nam-Touy. Chaque soir, la journée s'achevait par

un bon bain et par la répartition du riz, que le brave Sène Inthak apportait de son village. Mais, bien que l'on eût atteint le 10 mars, date indiquée par les Anglais pour leur retour, il n'en était toujours pas question et le séjour à M. Kane commençait à être monotone.

J'appris que M. Scott était encore au Ban phyah Sine, par deux Thaïs de M. Lin, venus à la grotte de Phrabat Muong Kane pour s'y procurer du salpêtre. L'idée me vint que les mandarins de la rive droite du Mekhong avaient tardé à répondre à la convocation des Anglais et que c'était pour ce motif que je ne les voyais pas revenir. Le Chao Kanan Souriavong mon compagnon, délégué du prince de M. Sing, m'avertit que le Sène Boung Nane, convoqué au Ban phyah Sine, était un mandarin de Xieng-Tong qui avait servi de guide aux Anglais, lorsqu'ils étaient venus à M. Sing. Quant aux gens de Paléo et de M. Lin, je savais par expérience ce qu'ils valaient, mais les récits du Souriavong ne pouvaient que me confirmer dans mon opinion sur ces intrigants, au corps tatoué, coiffés de grands chapeaux de paille et vêtus de larges pantalons à la zouave, qui, profitant des facilités de la zone frontière, semaient partout la terreur par leurs brigandages.

Deux années de suite, le Chao Souriavong avait été de M. Sing, vendre des chevaux à Xieng-Mai, et en passant à M. Lin, il avait subi mille avanies et mille difficultés ; on avait essayé de lui voler ses bêtes et de lui arracher la vie. Des Laotiens, venus à M. Lin pour acheter de l'opium, avaient été attaqués devant lui, à l'improviste par les habitants et plusieurs avaient été massacrés. Ces récits étaient d'accord avec ceux de Done Tha et du Phyah Kiay, dont la famille éplorée, avait dû chercher un refuge sur la rive gauche, à M. Mugne et à Ban pou Meun, au milieu des villages Mou-Seu. C'étaient aussi des réfugiés, ces quelques Thaïs de Phrabat Muong Kane, qui avaient fui les troubles de la rive droite du Mékhong, pour trouver un peu de sécurité dans cette région longtemps inhabitée et inexploitée, où les installations Mou-Seu étaient la plupart elles-mêmes de date récente.

En somme, aucun des habitants de ce territoire ne pouvait revendiquer une possession ancienne, et tous au contraire, semblaient être venus se fixer sur la rive gauche, pour échapper aux inconvénients qu'ils trouvaient sur la rive droite, ce qui était un argument très sérieux

pour nous déterminer à leur assurer notre protection. Dès la première heure, je l'avais promise au Phyah Kiay, lors de notre rencontre à M. Luong pou Kha. En échange de cette promesse, il nous avait rendu de bons offices, tant auprès des Mou-Seu qu'auprès du prince de M. Sing. Quand le capitaine Rivière avait parcouru ce territoire, il lui avait servi de guide et d'appui et il l'avait finalement accompagné jusqu'à Xieng-Khong, pour venir nous rendre compte des dernières intrigues dont lui et les siens avaient été victimes, de la part des gens de Xieng-Tong et de M. Lin.

Une fois au courant de ces détails, il me parut difficile de quitter le territoire des Mou-Seu, sans avoir poussé jusqu'à Muong Mugne, afin d'y donner à la famille du Phyah Kiay un témoignage d'intérêt et une preuve manifeste de notre protection.

Ayant appris par le Sène Inthak, que le bruit courait chez les Mou-Seu, qu'au lieu de revenir à Phrabat Muong Kane, les Anglais se disposaient à gagner Xieng-Khong par Tang-Ho et le Mékhong, je résolus d'aller me rendre compte auprès des habitants, de l'impression que leur avaient causée les derniers incidents. Je prévins aussitôt M. Pavie par un courrier spécial, que mon arrivée à Xieng-Khong serait encore retardée de quelques jours, parce que ma tâche n'était pas achevée. Je fis charger chevaux et mules et, en dépit de la chaleur et de l'étonnement de mes hommes, je pris encore une fois la direction du Nam-Kha.

Après une courte mais pénible marche sur la route poudreuse, je m'arrêtai pour l'étape, dans des cases abandonnées que j'avais remarquées, à une petite distance de Ban pou Meun. Les Mou-Seu du Chao Bousi m'y apportèrent du riz et du paddy et le Sène Inthak, que j'avais envoyé aux nouvelles jusqu'au Ban phyah Kiay, vint avant la nuit, m'avertir que M. Scott était parti pour Tang-Ho, avec l'intention de s'embarquer sur le Mekhong, mais qu'un important convoi de mules et de chevaux allait revenir vers Xieng-Khong, par le thang luong. Cette nouvelle fut bientôt confirmée par une lettre du Phyah Nentisène, datée du Ban Phyah Sine, qui mettait le Chao Souriavong au courant de ces projets.

La modification apportée par M. Scott à son programme me rendait toute ma liberté d'action : je résolus de gagner le plus rapidement pos-

[illegible] M. Mugne. Dans la matinée du [illegible] mars, je m'arrêtai à Ban [illegible] [illegible] pour y déjeuner. Sur les bords du [illegible] [illegible] avant d'atteindre sur le thang luong la bifurcation du sentier de M. Mugne, je fus rejoint par un courrier de M. Scott.

Le commissaire Anglais m'avertissait par une lettre datée [illegible] que la dysenterie l'avait retenu plus longtemps qu'il n'aurait voulu, chez

[illegible] et qu'il se proposait de [illegible] par le Mekhong, au cas où il pourrait se procurer un [illegible]

Arrivé le soir assez tard à M. Mugne, après une marche assez difficile en pleine forêt, j'eus la satisfaction d'y être admirablement accueilli par la famille du Phyah Kiay. Sa femme me raconta en pleurant, toutes leurs infortunes, l'attaque et le pillage de leur maison, le meurtre de leur enfant, [illegible] M. Mugne. Je la consolai de mon mieux et lui donnai le ferme espoir que la rive gauche

serait bientôt, pour tous les siens, un asile sûr. J'appris à M. Mugne l'absence du Phyah Kéo, récemment appelé, me dit-on, sur la rive droite, par un règlement d'affaires.

Je restai toute la journée du 14 à M. Mugne, pour permettre à mes hommes de se refaire. De retour, le 16, à Ban pou Meun, j'y fus rejoint par un courrier qui avait été me chercher M. Kane et qui m'apportait une lettre de M. Stirling, datée de Tang Ho le 12 mars. Les commissaires Anglais m'avertissaient que la dernière partie du thang luong avoisinant le Mékhong n'ayant point été achevée, ils avaient eu grand'peine à arriver jusqu'à la rive du fleuve. A Tang-Ho, se trouvaient cinq pirogues que je m'étais fait réserver, mais dont on me demandait le libre usage, puisque je n'en avais pas besoin, pour rentrer directement de Phrabat Muong Kane à Xieng-Khong.

Je répondis à M. Stirling que je mettais très volontiers quatre pirogues à la disposition de M. Scott, mais que je lui serais obligé de me laisser la cinquième, vu que j'étais en route vers Tang-Ho. Si vous êtes pressés, ajoutais-je, ne prenez point souci de m'attendre. Je tâcherai de vous rejoindre en route.

Il m'était d'autant plus agréable de laisser à mes compagnons la disposition de ces pirogues, qu'après tout, ils étaient nos hôtes sur la rive gauche. L'état de la route Mou-Seu, exécutée sur nos ordres, aussi bien que la nécessité de recourir à nos moyens pour la descente du Mékhong, avaient dû leur démontrer que nos précautions avaient été prises, et qu'il n'était pas un seul point de cette région, où nous ne pussions nous considérer comme chez nous. D'ailleurs, de tous les côtés, les témoignages de confiance et de dévouement m'arrivaient et spécialement de Tang-Ho, où les habitants entretenaient avec soin le dépôt de bois pour la canonnière, en attendant impatiemment sa venue.

Depuis que j'étais en pays Mou-Seu, mon camp était devenu le point d'attraction d'un grand nombre de ces êtres mystérieux qui cachaient si bien leurs villages au fond des bois. Que je fusse arrêté sur le bord d'une rivière ou bien en un lieu d'étape, je rencontrais toujours quelque individu qui engageait volontiers la conversation avec mes gens ou avec moi.

Tantôt c'était un montagnard sortant de la brousse, la hotte au dos : tantôt deux Shans détrousseurs de grands chemins, auxquels notre nombre et notre armement en imposaient, en dépit de leurs airs de matamores, de leur large culotte retroussée sur la cuisse, de leur immense chapeau de paille pendant sur le côté et du long fusil sur l'épaule.

Une fois je vis arriver un cavalier, le cheval brillamment harnaché, et suivi de deux serviteurs. C'était un mandarin de M. Sing, le Phyah

Fig. 118. — Campement dans la forêt.

Sourivong, qui courait le pays, au nom de son prince et croyait lui aussi avoir quelque droit à remplir une mission chez les Mou-Seu. Il dénombrait les villages, et apportait au Phyah Kiay l'appui moral du prince, avec l'invitation à se réfugier à M. Sing, si les assassins envoyés par le roi de Xieng-Tong pour le massacrer, le serraient jamais de trop près. Une fois de plus, je me retrouvais en pleine tragi-comédie, comme aux beaux jours de M. Hai et de M. Kiè, en 1891.

Dans la soirée du 16 mars, je reçus à Ban pou Meun, une lettre de

M. Pavie, qui m'annonçait la concentration à Xieng-Khong de tous les membres français de la mission, ainsi que l'arrivée du colonel Woodthorpe, qui attendait M. Scott au premier jour.

Il s'agissait pour moi de prendre un parti définitif. Une partie de mes collègues anglais avaient dû s'embarquer à Tang-Ho, mais il en était resté au Ban phyah Sine. Estimant que je devais rentrer le dernier à Xieng-Khong, je résolus de pousser un peu plus loin mon enquête en pays Mou-Seu. Le 17 mars, je fus douze heures à cheval, sur une crête en partie boisée, presque partout dépourvue d'eau. En route, je croisai le Dr Lloyd qui, du Ban phyah Sine, se rendait à Xieng-Khong par le thang luong avec trente Gourkhas et cent douze mules. Il était ravi d'en avoir fini avec ce long séjour, dans un coin retiré de la montagne, où les vivres avaient fait défaut et où l'on avait dû enterrer un des interprètes Shans de la mission. La journée était déjà fort avancée quand j'atteignis le campement que les Anglais venaient de quitter. De quelque côté qu'on observât, on ne pouvait apercevoir aucun endroit habité et le Ban phyah Sine lui-même demeurait invisible.

Je continuai à avancer sur le thang luong, mais à un beau moment, il fallut nous arrêter tout court ; le chemin cessait brusquement et la forêt commençait. Nous dûmes camper cette nuit-là sur la route, sans avoir trouvé moyen de renouveler notre provision de riz. Chacun se serra le ventre, non sans maugréer, car mes hommes commençaient à en avoir assez de ces courses sans fin, alors que les autres jouissaient déjà, depuis longtemps, d'un repos bien mérité à Xieng-Khong. Et pourtant, nous aussi, nous touchions au but. Par de là les bois et le Mékhong, j'apercevais au loin les rizières de M. Lin. Nous étions donc tout près de Tang-Ho, que je connaissais déjà et où j'étais sûr de ne plus retrouver les Anglais. Le Dr Lloyd avait lui aussi quitté le Ban phyah Sine. Rien ne me retenait donc plus, en ce coin écarté du pays Mou-Seu.

On avait allumé de grands feux pour la veillée et, après un maigre repas, j'essayais de m'endormir. Mais il faisait une lourdeur d'orage et j'étais vivement impressionné par l'apparition d'un serpent vert blotti

dans le creux d'un bambou, que la chaleur du foyer avait fait sortir de sa retraite. De toute la nuit je ne pus fermer l'œil.

A quatre heures du matin, j'étais debout et, à la grande joie de tous mes gens, je donnais le signal de la retraite. Au lieu d'une descente confortable en pirogue sur le Mékhong, j'avais la perspective d'une nouvelle marche en pleine chaleur, à travers tout le pays Mou-Seu, mais je ne voulais pas laisser mon convoi revenir seul à Xieng-Khong.

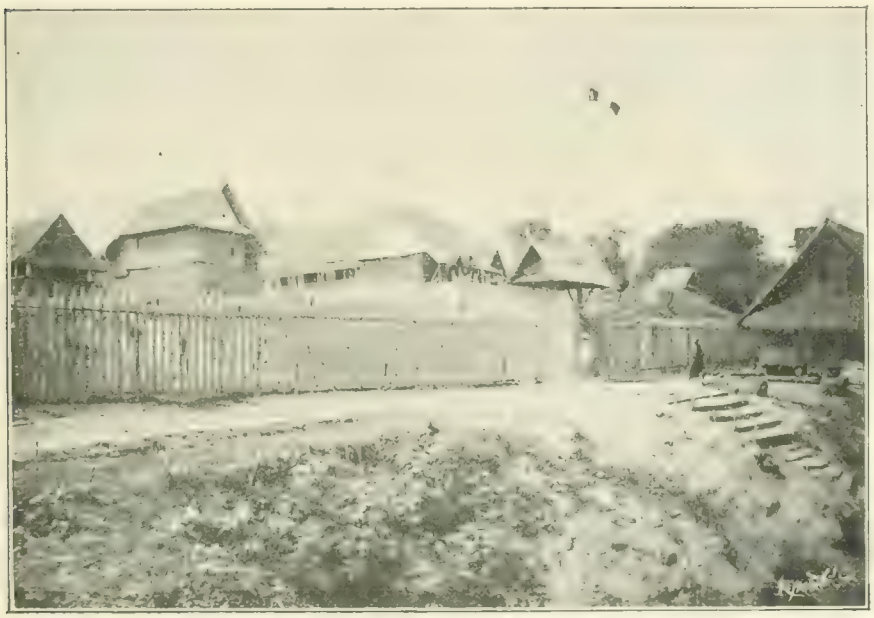


Fig. 119. — Le poste français de Xieng-Khong.

En passant au campement anglais, je rencontrai deux Yaos qui m'indiquèrent le sentier qui menait chez le Phyah Sine. Un petit détour me permit d'aller prendre langue avec ce chef important, que je félicitai de la manière dont il avait exécuté mes ordres, pour le dépôt de bois de Tang Ho et pour le thang luong. J'eus le sentiment qu'il se passerait fort bien de félicitations, pourvu que les Européens le laissassent désormais un peu plus tranquille dans ses montagnes. Je m'arrêtai ce jour-là, pour

faire étape, dans des salas construites pour nous par le Phyah Sine et par le Phyah Kéo, non loin d'un village Yao, situé près des sources du Nam poung lo. Je pus me ravitailler à mon aise et faire une provision de riz pour le lendemain.

L'étape du 19 mars me ramena au campement du Chao Bousi, sur les bords du Nam-Kha, et la suivante à Phrabat Muong Kane, où je retrouvai le Dr Lloyd, au milieu d'hommes fatigués et de mules excédées par la piqûre des taons. Je reçus un courrier de M. Pavie qui s'étonnait de mon long retard, dont il ne s'expliquait pas les causes. Il m'apprenait que le pauvre Rivière, de plus en plus souffrant, avait dû quitter Xieng-Khong, pour gagner rapidement Luang-Prabang, en compagnie du Dr Lefèvre.

Le 21 mars, je quittai Phrabat Muong Kane, par une chaleur torride. En route, je rencontrai des mules fraîches, envoyées de Xieng-Khong par M. Pavie, qui me parurent d'autant plus utiles, que les miennes étaient harassées et que le Dr Lloyd en perdait à ce moment tous les jours.

Pour leur assurer des herbages suffisants, nous dépassâmes le Kiane Papoun et vînmes camper sur les bords du Nam-Kha. On me construisit un mince abri, entre deux superbes sagoutiers. Mais hélas, l'orage qui menaçait depuis plusieurs jours, éclata tout à coup dans la nuit, et jusqu'au matin, je fus condamné à lutter, à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre, contre les eaux envahissantes. Le lendemain matin, sous la pluie je poursuivis ma course vers Ban Koung et vers Ban Poung. L'état du temps me rendit obligatoire l'étape de Ban Poung, dans les belles salas où j'avais déjà campé. Le Dr Lloyd m'apprit que M. Scott était arrivé le 20 mars à Xieng-Khong.

Nous étions l'un et l'autre aussi pressés d'arriver au but. Aussi notre marche, dans la matinée du 23, fut-elle une véritable course au clocher, en dépit des arbres immenses, que la foudre avait jetés en travers du chemin. J'atteignis Bo Kéo, à l'heure du déjeuner, alors que mes compagnons étaient encore à table, dans la belle pagode de Ban Houé Sai, que M. Macey avait fait aménager à notre intention. M. Scott, installé dans un pavillon proche voisin du nôtre, vint aussitôt me souhaiter la bienvenue.

L'exploration de l'« État Tampon » se trouvait ainsi achevée, mais avant que la commission technique pût se réunir à nouveau, il importait d'achever rapidement la mise au net de nos travaux respectifs. Par l'épouvantable chaleur dont nous souffrions tous, la tâche était fort dure, mais j'étais heureux, pour ma part, de me trouver enfin au port, après avoir réalisé sans encombre mon programme, d'un bout à l'autre.

C'était avec une vraie joie que de la pagode de Ban houé Sai, où je savourais la fin de mes misères, j'apercevais, de l'autre côté du Mekhong, la longue ligne des cocotiers de Xieng-Khong et la maison de l'Agence, dont la construction avait été un si heureux début, pour l'œuvre que nous achevions en ce moment. M. Macey n'était plus là, mais en la personne de M. Dupuy, il avait un remplaçant qui ne pouvait manquer de prolonger notre effort.

Et comme par un de ces effets providentiels, qui avaient été si fréquents, au cours de la présente mission, voilà que le soir même de mon arrivée à Bo Kéo, le bruit se répandit de l'arrivée sur l'autre rive de M. Hardouin notre nouveau consul à Nan. Il avait eu l'intuition du concours qu'il nous prêterait, en poussant sa première tournée d'inspection jusqu'à Xieng-Khong. Rien ne pouvait être plus à propos.

J'accueillis donc avec une joie sans mélange, la nouvelle de l'arrivée à Xieng-Khong du consul de France à Nan, mieux qualifié que qui que ce fût, pour assurer l'exécution permanente du traité de 1893, sur les rives du Mekhong.

CONCLUSION

CONSIDÉRATIONS D'ENSEMBLE SUR LA RÉGION DU HAUT-MÉKHONG

A partir du jour où j'arrivai à Bo-Kéo, mon œuvre personnelle était achevée. C'est donc dans le récit de M. Pavie qu'on trouvera l'exposé de la dernière partie de notre séjour à Xieng-Khong : nos conférences finales avec les commissaires Anglais leur départ pour la Birmanie et notre propre retour au Tonkin, après de courts arrêts à Luang-Prabang et à Lai-Chau.

Dès notre arrivée à Hanoï, nous apprîmes, par le gouverneur général M. Rousseau, que le détachement anglais de Xieng-Tong, commandé par le capitaine Caulfield, venait d'occuper Muong Sing.

Il y avait lieu de le regretter, mais non de s'en inquiéter, car la loyauté personnelle de M. Scott était trop engagée, ses propres impressions sur le cas de M. Sing et des villages de la rive gauche, nous étaient trop connues, pour n'avoir pas la certitude qu'il serait notre meilleur avocat, auprès de son gouvernement, et qu'il arriverait facilement à lui faire comprendre que la possession par l'Angleterre d'une enclave sur la rive gauche du Mékhong, dans un pays dont les habitants

lui étaient notoirement hostiles, n'avait pour elle aucune valeur, alors qu'elle pouvait être extrêmement préjudiciable aux intérêts de l'Indo-Chine française. La seule chose à faire, était donc de donner le moins d'importance possible à cet incident et d'éviter de l'ébruiter, afin qu'il ne dégénérât pas en affaire de pur amour-propre.

Au moment où nous nous éloignions du Haut-Laos, l'œuvre imposée à la commission technique franco-anglaise, dont j'avais fait partie, était achevée, mais il s'écoula encore plusieurs mois, avant qu'elle produisît tous ses fruits. Les négociations entre le baron de Courcel et le Gouvernement britannique ne reprirent en effet sérieusement, qu'à partir de notre retour en France.

Quant aux affaires de la délimitation chinoise, elles furent expédiées beaucoup plus rapidement. Mettant à profit les bonnes dispositions qui se manifestaient à Pékin, M. Gérard put, dès le mois de juin, conclure un traité de délimitation qui nous donnait complète satisfaction, puisqu'il reconnaissait à la France la possession de Muong Sing, de Muong Hou et de tout le territoire de Lai Chau.

Afin de renseigner le plus complètement possible notre ministre en Chine, sur les résultats de notre mission, M. Pavie avait, dès le 19 avril, signalé au Département, par un télégramme envoyé de Luang-Prabang, l'intérêt qu'il y avait à ce que je passasse par Pékin, avant de rentrer en France. M. Hanotaux ayant donné son approbation à ce projet, je ne séjournai au Tonkin que le temps nécessaire, pour le règlement d'affaires relatives à notre mission et pour la rédaction des cartes, que je devais apporter à Pékin.

Je fus chargé par M. Pavie de signaler à M. Gérard l'attitude correcte des commissaires Chinois, au cours de nos opérations communes. Il venait d'être surabondamment démontré que la France et la Chine, puissances asiatiques toutes deux, avaient intérêt à faire preuve d'un esprit amical et conciliant sur leurs frontières, et que ce résultat était beaucoup plus facile à obtenir qu'on ne l'avait cru généralement jusqu'à ce jour.

Aucune influence contraire n'avait pu apporter d'entraves au bon vouloir des commissaires Chinois qui, s'ils n'avaient pas qualité pour

trancher définitivement sur place les questions en suspens, s'étaient mis, du moins, facilement d'accord avec nous, sur tous les points que leurs prédécesseurs avaient été impuissants à résoudre. A M. Poung notamment, nous avions eu beaucoup à nous louer de leur attitude et nous ne leur imputions en aucune façon les bruits étranges qui circulaient dans le pays, au moment de notre départ, et suivant lesquels M. Sing devait finalement être cédé à la Chine, tandis que les Anglais retiendraient la rive droite de Xieng-Sen et de Xieng-Khong ainsi que les anciennes dépendances de Xieng-Sen sur la rive gauche.

L'acquisition définitive des territoires de Deo-van-tri, de Muong Hou et de celles des sources salées du Pa-fat-Sai, qui se trouvaient dans le bassin du Nam-Hou, allait nous laisser en possession de voies commerciales importantes, sur l'intérêt desquelles je dus attirer l'attention de notre ministre à Pékin.

J'eus en première ligne à insister sur les facilités nouvelles qui s'offraient à notre commerce, pour engager des affaires avec les marchands de thé d'Ipang, d'Ihou et des autres centres producteurs des Sipsong-panna. Ban Noi, le point commercial le plus rapproché se trouvait, en effet, à deux ou trois jours de marche de Xieng-Séo, localité située sur le Nam-Hou, et directement reliée elle-même à M. Lè, autre village à thé de la frontière chinoise. Comme le gouvernement impérial percevait des droits de sortie sur le thé, dans les villages mêmes où on le recueillait, il importait d'assurer à notre commerce tous les avantages d'un régime douanier favorable.

A ce point de vue, les limites naturelles que nous nous étions efforcés d'obtenir, étaient très bonnes, puisqu'elles nous assuraient une frontière de la plus grande précision et sans contestation possible, avec certains cantons des Sipsong-panna, où la domination chinoise s'affirmait de la façon la plus efficace. La possession des points de Muong Hou et de Bo Tène ne nous séduisait pas tant, en raison du mince accroissement de territoire qu'elle pouvait nous procurer, qu'à cause du caractère géographique d'une délimitation qui nous assurait, outre la libre disposition des bassins entiers du Nam-Hou et du Nam-Ta, un contact im-

médiat avec des régions plus riches et plus commerçantes. J'étais naturellement amené à signaler à M. Gérard les contacts nouveaux de notre colonie avec la Chine, non seulement par M. Lè et par Ban Noi, mais par I-Hou, M. Bang, M. La et M. Poung, localités des Sipsong-panna, pourvues de marchés, visitées par de nombreuses caravanes chinoises et reliées aux grands centres yunnanais, par une infinité de routes et de sentiers.

Quoique moins nombreuses et moins fréquentées, les voies commerciales qui parcouraient notre territoire, avaient elles-mêmes une réelle importance, puisque les Sipsong Chu thaï et le pays de Luang-Prabang se trouvaient directement reliés par elles, aux marchés du Yunnan et des Sipsong-panna et que d'autre part, une grande partie du transit par terre, entre la Chine et le Siam, rentrait, grâce à elles, dans notre sphère d'action, si nous conservions définitivement sur le Mékhong les bacs de Ban Lat-Hane, de Pak Beng, de Xieng-Khong, de Tang-Ho et de Xieng-Lap. En faisant un usage aussi habile que légitime des moyens d'action nouveaux que nous procurait la création d'un vice-consulat à Nan, nous étions en mesure d'exercer une influence décisive sur le développement économique de la partie orientale du bassin du Ménam, dont le sort restait plus ou moins lié à celui de nos possessions du Haut-Laos.

Quel que dût être, d'autre part, dans l'avenir, notre rôle dans la province chinoise du Yunnan, il importait que, pour le moment, la surveillance de nos agents dans ce pays s'exerçât surtout sur les frontières. Sse Mao nous semblait donc mieux désigné que la préfecture de Pou-Eurl, pour être le siège d'un consulat, dont l'action s'affirmerait, au point de contact de l'Indo-Chine française, de la Chine et de la Birmanie, dans une partie des Sipsong-panna assez éloignée de nos principaux centres d'action du Laos. De Sse Mao à Nan, à Luang-Prabang, ou au Tonkin par Lai-Chau, il nous était permis d'espérer le développement des courants commerciaux déjà existants, et même de prévoir l'époque où des constructeurs de chemins de fer chercheraient à utiliser la vallée française du Nam-Hou, de préférence à celle du Mékhong, avec ses

immenses coudes et ses obstacles naturels, si contraires à une navigation régulière.

Pour le moment, il s'agissait d'établir dans un esprit amical, un contact facile et permanent avec nos voisins. Si les Siamois s'étaient montrés mieux inspirés, leurs télégraphes auraient été depuis longtemps rattachés aux nôtres. Mais maintenant qu'Hanoï se trouvait directement relié par Dien-bien phu, à Lai-Chau et à Luang-Prabang, il n'existait plus de bonnes raisons pour que les télégraphes siamois du bassin du Mékhong restassent plus longtemps isolés.

Notre prise de possession de la rive gauche nous ayant mis en contact avec les dépendances de la Birmanie, nous pouvions également prévoir le moment où notre réseau indo-chinois se souderait au système général de l'Inde. Mais pour le moment, c'était, avec la Chine qu'il était le plus facile de s'entendre, et je devais insister à Pékin, sur l'intérêt qu'on attachait à voir relier le plus tôt possible, Ssemao à notre réseau, avant même qu'on procédât à l'installation du consulat français.

Telles étaient les indications que j'étais chargé de porter à la connaissance de M. Gérard, au moment où prenait fin notre mission sur le Haut Mékhong. A ces informations, le gouverneur général M. Rousseau voulut bien me prier d'en joindre quelques autres, dont l'importance l'avait frappé, dès son arrivée en Indo-Chine.

On était, à ce moment, à Hanoï, fort impressionné par le sort de la famille Lyaudet que des pirates chinois avaient enlevée, et depuis quelques mois, des négociations étaient engagées avec le Gouvernement impérial, pour obtenir la libération de ces malheureux et la punition des coupables. Préoccupé de la fréquence de pareils incidents, M. Rousseau avait, dès le premier jour, conçu le projet de faire sortir de ces négociations un règlement destiné à assurer la police de la frontière, en faisant concourir les autorités des deux pays limitrophes, à la répression de la piraterie. Le moment lui paraissait venu d'élaborer ce règlement et de préparer sa mise en vigueur.

A cet effet, après s'être entendu avec les commandants des territoires militaires du Tonkin, le gouverneur général exprimait le vœu que le

Gouvernement impérial détachât, sur les frontières de notre colonie, un ou deux hauts fonctionnaires, chargés de donner des instructions sévères et précises aux mandarins et de forcer tout le monde à l'obéissance.

Rien ne correspondait mieux à notre façon de procéder qui, en toute circonstance avait consisté à intéresser les autorités locales chinoises à la répression de la piraterie et au maintien de l'ordre, au lieu de les considérer, de parti pris, comme des adversaires naturels et comme des ennemis. En tout cas, le moment paraissait excellemment choisi pour faire profiter les agents placés sur les frontières, de l'exemple qui leur était donné en haut lieu, où l'on usait réciproquement des procédés les meilleurs. Tel avait été, en effet, le principal résultat de notre attitude dans la guerre sino-japonaise, où la France avait enfin appris à se poser en puissance asiatique, susceptible de suivre en Extrême-Orient une politique personnelle, au lieu de se laisser entraîner, comme elle l'avait fait trop souvent dans le passé, à des expédients sans profit dictés par les circonstances.

Le moment était venu de recueillir les avantages auxquels nous avions droit et, en première ligne, M. Rousseau entrevoyait déjà le développement des relations économiques entre la Chine et le Tonkin, au moyen du prolongement éventuel, sur le territoire Chinois, de nos voies ferrées. Aussi voulait-il aborder rapidement, sous forme de simples reconnaissances, l'étude des problèmes géographiques soulevés par cette question, et organiser pour l'automne suivant, trois missions chargées d'explorer, sur le territoire Chinois, les hautes vallées du Fleuve Rouge, de la Rivière Claire et de la Rivière de Canton.

Nos frontières une fois fixées, de façon à ne laisser subsister aucun malentendu au sujet de nos prétentions territoriales, nous étions en droit de compter sur la bonne volonté du Gouvernement Chinois, pour l'accomplissement d'un programme, qui consistait à ouvrir des communications commerciales entre le Tonkin et le bassin du Yang-tse-Kiang. Ainsi s'élargissait peu à peu le rôle que la France avait le droit et le devoir de jouer vis-à-vis de la Chine, en raison de sa situation privilégiée au sud de cet empire, et nous pouvions nous féliciter du tour heureux

des événements qui nous permettait enfin d'atteindre, par des moyens pacifiques, le but principal que nous avions poursuivi, en nous emparant du Tonkin.

Je sus un gré tout particulier au gouverneur général, dont l'appui avait tant contribué au succès définitif de notre mission, de m'avoir associé, dans une certaine mesure, à l'œuvre nouvelle qu'il entamait, et ce fut avec une profonde satisfaction que je quittai Hanoï dans les derniers jours de juin, pour gagner Pékin par Hong-Kong, Canton et Shang-Haï.

J'arrivai à Tien-tsin, le jour même où y parvenait la nouvelle de la signature du traité franco-chinois, relatif à notre frontière. Tous les résultats que nous avions recherchés se trouvaient ainsi obtenus, En dépit d'une erreur de détail sur le tracé géographique de notre frontière, dans la région de M. La et de M. Poung, erreur facilement réparable, grâce aux documents que j'apportais, le Gouvernement impérial nous reconnaissait, pour sa part, la possession de M. Sing, ce qui était un appoint de quelque valeur, pour le règlement de notre litige avec les Anglais.

Après quatre jours passés à Pékin, sous le toit de M. Gérard, qui m'offrit la plus bienveillante hospitalité et me fit prendre part à une séance du Tsong-li-Yamen, je rentrai rapidement en France, par le Japon et par l'Amérique.

Quelques mois plus tard, par la convention du 15 janvier 1896, M. Sing nous fut rendu, avec la frontière du Mékhong ; les Anglais s'engagèrent même envers nous, à respecter l'intégrité et la neutralité du bassin du Ménam.

En ce qui concernait l'Angleterre, le programme de 1893 se trouvait donc entièrement accompli, puisque la France entrait enfin en possession de toute la rive gauche du Mékhong, depuis la frontière du Cambodge jusqu'à celle de Chine. Il n'y avait pas d'État-Tampon, entre nos possessions et celles de l'Angleterre, mais les arrangements conclus entre les deux pays, sans aucune défiance réciproque, valaient infiniment mieux que cette conception bâtarde, et il n'était plus question des con-

faits inévitables, qu'une opinion mal éclairée s'était, pendant trop longtemps, efforcée de faire naître.

Le premier effet de ces mesures fut, qu'au lieu de laisser se former sur nos frontières réciproques, un centre permanent d'intrigues, où les rebelles, les pirates et les détrousseurs de grand chemin auraient pu continuer à s'en donner tout à leur aise, la police put être désormais assurée, sur les deux rives du Haut Mékhong, sous la responsabilité de la France et de l'Angleterre. La France, dont les intérêts sur le grand fleuve étaient supérieurs, obtint même une situation privilégiée, puisque la possession des îles lui fut reconnue.

D'ailleurs, une canonnière montrait notre pavillon depuis quelque temps dans ces eaux, où les riverains avaient pu se rendre compte de la valeur de nos avertissements. Le succès de la canonnière que j'avais prévu, dès ma première visite à Tang Ho, et dont l'importance était considérable, au point de vue de notre prestige et de notre influence locale, ne démontrait, il est vrai, en aucune façon, la navigabilité du Mékhong, telle du moins qu'on la rêvait depuis quelque temps.

Là-dessus, les conclusions du commandant Simon et de ses compagnons, qui venaient d'affronter tous les rapides du Mékhong, étaient absolument conformes à celles que nous avions nous-mêmes formulées en 1890. Le Mékhong ne pouvait pas être considéré comme utilisable, pour un service régulier de navigation à vapeur, sur tout l'ensemble de son parcours indo-chinois, mais ses biefs navigables étaient assez importants pour qu'on cherchât à en tirer parti. Bien que la partie du fleuve qui se trouvait entre Luang-Prabang et la frontière chinoise fût tout encombrée de rapides, la batellerie indigène y était très développée, et grâce à l'initiative hardie des piroguiers laotiens, il n'était pas, dans tout le bassin du haut Mékhong, un point accessible à leurs pirogues, qui ne fût visité par eux chaque année.

C'étaient là des conditions particulièrement favorables, pour la diffusion de notre influence, et peut-être un jour de notre commerce, non seulement dans le territoire de Luang-Prabang, mais encore dans ces

régions de Xieng-Khong et de Xieng-Sen où l'inertie des Younes laissait beau jeu aux Laotiens. Mais, pour le moment, l'industrie du Laos étant encore à l'état rudimentaire et presque tout restant à créer, pour l'établissement de courants commerciaux entre la Cochinchine, l'Annam, le Tonkin et le Mékhong, les objets que les commerçants de Luang-Prabang étaient en mesure de répartir dans les muongs les plus reculés, provenaient pour la plupart de Bangkok.

Si anormale que fût cette situation, elle était telle, en raison de la longue hostilité qui avait régné jusqu'à ce jour entre les Annamites et les Siamois. Le commerce birman lui-même se trouvait mieux représenté à Luang-Prabang que celui de notre Tonkin et, puisque au lieu d'être un fleuve exclusivement chinois et français, le Mékhong touchait maintenant à la Birmanie anglaise, sur une petite partie de son cours, il nous fallait plus que jamais compter avec ce facteur extrêmement actif du commerce d'importation. Mais, après tout, le mouvement général des affaires était encore trop restreint dans toute cette région, pour qu'on pût considérer la situation comme menacée.

Ce que les Birmans se proposaient surtout, comme les Chinois du Yunnan, c'était d'écouler au Laos une bonne partie de leur opium. Aussi la drogue funeste empoisonnait et appauvrissait-elle à la fois nos nouveaux sujets, sans qu'ils profitassent véritablement des échanges, que les importations étrangères auraient dû faire naître. Il nous appartenait, tout en réglementant l'introduction de l'opium dans nos possessions, de faciliter le commerce des Laotiens avec les peuples voisins, et surtout, de leur montrer le Tonkin et les villes du bas Mékhong, comme les principaux centres, où ils pourraient désormais s'alimenter.

Bien que la richesse du Laos ne fût en aucune façon comparable à celle de nos colonies annamites, le bassin du haut Mékhong abondait pourtant en produits très appréciables. Depuis Tang-Ho jusqu'à Luang-Prabang, c'était une succession presque ininterrompue de ruisseaux où l'on récoltait des saphirs et de l'or, non pas certes de quoi édifier et orner des palais de rêves, comme aurait pu le faire croire la légende qui avait donné à ce pays le nom M. Soua, Souvanabhumi, la terre de l'or, mais

de façon toutefois à mériter un examen un peu plus attentif et plus pratique, que ceux auxquels on avait pu se livrer jusqu'à ce jour.

D'ailleurs, les métaux utiles ou précieux ne manquaient pas sur d'autres points. A Ban Sang Lek et à Ban Pawi sur le Nam-Pak, j'avais constaté la présence de gisements de fer, peut-être susceptibles de donner lieu à une exploitation sérieuse. Le cuivre argentifère de Ban Sam Meun, dans la plaine de Dien-bien-phu, l'or d'Itong sur la Rivière Noire, beaucoup d'autres gisements dont on nous avait signalé l'exploitation antérieure par des ouvriers chinois, valaient mieux qu'une simple mention et méritaient la visite de quelque prospecteur consciencieux.

Il y avait peu de profit à espérer de l'agriculture dans le Haut Laos. La dispersion des habitants l'avait fait négliger depuis trop d'années, et la paresse ignorante des Laotiens la sacrifiait dans les plaines et les vallées, tandis que l'insouciance des Méos migrateurs la compromettait terriblement sur les montagnes. On voyait trop souvent des rizières incultes ou des hauteurs déboisées, sans le moindre souci de la conservation des sources ni de la fertilité du sol. Partout où l'on rencontrait des Khas, il y avait à peu près assez de riz, pour suppléer à l'insuffisance des grains, là où dominait l'élément laotien, mais nulle part, sauf aux Sipsong-panna, cet article ne pouvait donner lieu à un commerce vraiment rémunérateur.

Ce qui pouvait attirer davantage les caravanes, c'était le coton, la cire, la soie, le sel et le thé. A Tafine, près de Lai-Chau, et sur le haut Nam-Hou, dans les environs d'Ha-Hin, j'avais rencontré des commerçants chinois, venus pour acheter le coton de montagne, cultivé par les Yaos et par les Khas. C'était un coton assez court et médiocrement fourni, qui eût été peu apprécié par nos filateurs européens, mais qui suffisait aux besoins des gens du Yunnan. Du moment que cette culture existait déjà et que le produit en était recherché, rien ne s'opposait à ce qu'on lui donnât une plus grande extension, dans les villages si nombreux, habités par les Yaos.

Sur les routes des Sipsong-panna, j'avais souvent croisé de longs

convois de mules, chargées de ballots de coton, qui se rendaient, de Xieng-Mai ou de Maulmein, au Yunnan. Pourquoi l'Indo-Chine française n'aurait-elle pas eu, elle aussi, sa part dans ce commerce ?

Quant à la cire d'abeille, on en trouvait partout sur la rive gauche du haut Mékhong. A l'époque de la floraison des bambous, quand l'air était embaumé par le parfum délicat des pollens, les abeilles butinaient de tout côté, et la récolte, chaque année était telle, que les habitants payaient leurs impôts sous cette forme, et que les villages se disputaient la possession des arbres à ruches.

La soie était un article plutôt rare, que les Thaïs Noirs s'entendaient mieux que personne à obtenir. L'époque n'était d'ailleurs pas bien lointaine où l'on voyait encore des Birmans, avec des éléphants, venir en acheter à Dien-bien-phu. Tout récemment des Toung-Su étaient revenus s'en procurer sur les bords du Nam-Yome. Maintenant que la plaine se repeuplait, peut-être allait-on pouvoir y procéder de nouveau à l'élevage en grand des vers à soie.

Le sel qu'on trouvait en grande abondance, des deux côtés de la ligne de partage des eaux du Nam-Hou, depuis Muong Hou jusqu'au delà des deux Muong La (d'où le nom de Pa fat Sai donné par les Chinois à la contrée) attirait beaucoup de voyageurs et de marchands sur nos frontières. Dans les pays où le commerce est peu développé, il n'existe pas de meilleur indice des courants d'échange permanents, que ce produit si indispensable pour tous. C'est aux moyens que possédait Deo-van-tri, de se procurer à Hanoï du sel de mer, que la Rivière Noire devait d'avoir conservé ce qui lui restait de vitalité commerciale. Si la France avait pu obtenir de la Chine des facilités, pour l'introduction du sel marin au Yunnan, le chiffre des affaires entre ce pays et le Tonkin se serait très rapidement accru, mais, sur le chapitre du sel, les Chinois demeuraient paraît-il, intraitables.

Au delà des derniers points atteints par le sel de mer, il fallait chercher dans un autre sens, la direction des courants commerciaux. Or, c'était une grande chance que la Nature eût précisément pourvu les deux versants de la ligne frontière sino-laotienne, de gisements de sel, qui attiraient

des acheteurs venus souvent de fort loin, et les mettaient en contact, pour le plus grand profit des uns et des autres.

Outre le sel, certains cantons des Sipsong-panna étaient réputés pour leurs thés. Les jardins les plus fameux étaient très rapprochés de la région du sel, et cette variété de produits pouvait beaucoup contribuer à l'accroissement des transactions sur nos frontières.

Il eût été assez ridicule de songer à substituer tout à coup Hanoï ou même Lai-Chau, comme centre du commerce du thé, à des points comme Yuen Kiang, Pou-Eurl ou Mong-tze où ce trafic était organisé depuis tant d'années, mais dès le premier jour, il nous avait semblé indispensable d'appuyer sur des intérêts commerciaux aussi évidents, les intérêts politiques que nous avions déjà dans la région. Comme tout se tient, l'ouverture de relations commerciales entre Lai-Chau et Ipang devait entraîner la création et l'entretien de chemins praticables, l'organisation de moyens de transport régulier, caravanes de mules ou de bœufs porteurs sur les routes de terre, flottille de pirogues sur la Rivière Noire. Du coup, Lai-Chau, au lieu de rester le nid d'aigles qu'il avait été dans le passé, devenait pour tout le territoire de la haute Rivière Noire, dont la possession nous était enfin assurée, un véritable centre de vie et de ralliement, en même temps qu'une base de ravitaillement.

Une petite partie de ces résultats se trouvaient déjà obtenus, mais il faut avouer qu'il y avait encore beaucoup à faire. On pouvait en tout cas, se fier à Deo-van-tri, pour faire de Lai-Chau une place militaire, imposant le respect aux pirates, des deux côtés de la frontière, sans que nous eussions nous-mêmes à nous compromettre inutilement dans ces régions difficiles, tout hérissées de montagnes et de coupe-gorges.

Non loin de là, Dien-bien-phu, avec sa belle plaine qui convenait si bien à la résidence des Européens, pouvait d'autant plus facilement devenir le centre principal de notre action dans la région, que, placé entre les territoires thaïs et laotiens, il était, grâce à Lai-Chau, à l'abri d'un coup de main de la part des bandes chinoises. Pourvu de communications directes avec la Rivière Noire et le Nam-Hou, Dien-bien-phu pouvait entretenir des relations suivies avec Hanoï et Lai-Chau, et servir

de point de rencontre et de lieu d'échanges, aux commerçants chinois, laotiens et annamites. C'était là que nos négociants du Tonkin devaient s'efforcer d'établir leur marché, s'ils voulaient s'assurer des débouchés, du côté des Sipsong-panna et du Laos.

Trois points dans le bassin du Nam-Hou méritaient à mon avis une attention particulière : c'étaient M. Hou, M. Boun et M. Hai, placés à l'entrée du territoire laotien, sur des routes faciles à fréquenter. Le plus important était assurément Muong Hou, qui, par sa position aux sources du Nam-Hou, à une faible distance de Sse Mao et de Pou-Eurl, devait être considéré comme un poste d'observation de premier ordre.

M. Boun et M. Hai tenaient surtout leur importance de ce fait, qu'ils dominaient les routes les plus directes du Yunnan vers Dien-bien-phu et vers Luang-Prabang. Mais dans ces deux endroits, il suffisait d'une surveillance régulièrement exercée par les autorités laotiennes, tandis qu'un peu plus loin sur la frontière, M. Luong et M. Sing exigeaient une attention beaucoup plus soutenue, comme lieu de transit des Siamois et des Birmans vers le Yunnan, sur la rive gauche du Mékhong.

Si M. Sing pouvait sans inconvénient continuer à devenir le grand centre d'attraction des Shans de la rive droite, qu'il avait été durant les dernières années, il importait que notre action s'y affirmât suffisamment tout au moins, pour que la tranquillité fût assurée dans toute la région et que l'ordre ne fût jamais troublé, sur la partie de la rive gauche du Mékhong limitrophe des possessions anglaises, où notre domination venait de s'établir. Nous avions le plus grand intérêt à ne diminuer en rien l'importance du trafic sur la route de M. Poung à Xieng-Lap, puisqu'il faisait participer une bonne partie de notre rive gauche à la vie qui résultait du passage des caravanes et de l'arrêt des commerçants à M. Sing, mais notre action politique dans ce chef-lieu devait surtout s'exercer, de façon à tenir en respect les éléments de troubles et de désordres.

Peut-être eût-il été imprudent de se mêler trop directement à ces grands agités de Shans, fauteurs d'intrigues, à l'écart desquels les mandarins Chinois s'étaient si habilement placés, en se bornant à surveiller de Sse Mao les différents muongs des Sipsong-panna. Pour surveiller Muong Sing et

M. Poung d'une manière efficace, aucun endroit ne paraissait donc mieux convenir que M. Luong, dont la belle plaine rappelait tant celle de Dien-bien-phu. Il y avait là, me semblait-il, le même but à atteindre, le même programme à accomplir. Sans froisser aucun intérêt indigène, on pouvait, au point de rencontre des territoires shan, youne et laotien, s'efforcer de créer un centre français, qui développerait et répandrait la vie autour de lui, et, s'il le fallait, serait assez puissamment constitué, pour opposer des forces militaires sérieuses, aux intrigues ou aux menaces des peuples voisins.

En raison même du rôle économique que nous avions le devoir de nous réserver dans une partie du bassin du Ménam, nous ne pouvions mieux démontrer aux Siamois l'intérêt véritable qu'ils nous inspirent, qu'en assurant si bien le transit chinois par la route de Bo-Tène, M. Luong et Xieng-Khong, qu'ils finiraient par considérer comme un bienfait notre installation sur la frontière si souvent troublée du Yunnan, ainsi que la création du vice-consulat de France à Nan.

Il importait en même temps, qu'après avoir fortement assis notre autorité sur les rives du Mékhong, en exigeant la stricte application du traité de 1893 à Xieng-Sen et à Xieng-Khong, les Siamois ne conservassent aucune inquiétude sur nos intentions. Autant pour protéger le territoire de Luang-Prabang que pour conserver le contrôle de la route du Yunnan et de la navigation du Mékhong, il fallait que l'action de la France continuât à s'affirmer à Bo-Kéo, mais il était complètement inutile que ce fût dans un sens hostile à nos voisins. N'avaient-ils pas besoin de nos Khas, pour l'exploitation de leurs forêts de teck sur la rive droite du Mékhong et dans le bassin du Ménam? Nos Laotiens n'avaient-ils pas eux aussi des intérêts de pêche et de commerce dans les bassins du Mè-Kham, du Mékhok et du Mè-Ing?

Plus haut sur le Mékhong, à Tang-Ho, Pou-Lao, Xieng-Khok, Xieng-Kheng, Ban Lo et Ban Lek, c'était aux autorités locales à monter la garde, sous la surveillance de nos canonnières. Du moment que nous avions voulu le voisinage immédiat de l'Angleterre, de préférence à l'indécision d'un État-Tampon, ce n'était pas pour chercher querelle à

nos voisins. Nul ne pouvait être maintenant assez naïf, en dehors des indigènes, pour s'imaginer que si jamais un conflit s'élevait entre la France et l'Angleterre, il dût se régler en des contrées si lointaines. Les intérêts bien entendus des deux pays ne s'y opposaient-ils pas absolument, alors que les distances étaient si grandes, les routes si mauvaises, les moyens de transport si rares et si onéreux et le ravitaillement si difficile !

Nous avions les meilleures raisons les uns et les autres d'éviter l'installation et l'entretien de troupes dans ces parages. Et à vrai dire, pour maintenir la sécurité dans l'intérieur du pays, il n'était même pas nécessaire d'entretenir des milices nombreuses. Le Laotien est d'humeur pacifique, et à condition que le pays fût bien administré, le roi de Luang-Prabang estimait lui-même qu'il ne s'y produirait jamais de désordres.

Mais sur la frontière, que fallait-il penser des invasions de Lus dans la vallée du Nam-Hou, et de cette terrible équipée des Hos de Nguyen Cao, dont la famille royale avait elle-même été victime ?

Je n'étais, pour ma part, nullement enclin à admettre comme incontestable, la bonne administration laotienne, au dedans comme au dehors, après cette longue tournée sur les frontières, où j'avais tant de fois constaté la faiblesse numérique des habitants, l'indifférence et la mollesse de leurs chefs, mal surveillés et mal soutenus par les mandarins du Senam, qui s'occupaient beaucoup plus de leurs propres intérêts que des affaires de l'État.

Une véritable plaie qui sévissait sur tout le territoire de Luang-Prabang, c'était la subordination excessive des Khas aux Laotiens, alors que ceux-là formaient de beaucoup l'élément le plus important de la population. Il n'y aurait eu que demi-mal, si partout les Laotiens avaient été en mesure d'affirmer leur civilisation et de l'imposer. Mais en combien d'endroits n'avais-je rencontré que des Khas, peu habitués à se conduire eux-mêmes et par trop dénués de toute idée générale, pour se préoccuper de ce qui se passait en dehors de leurs villages. Tel qu'il était, le pays de Luang-Prabang ne paraissait donc pas en mesure de se gouverner sans contrôle.

Si la piraterie avait régné sur cette partie de notre frontière chinoise, nous eussions été souvent dans l'embarras. Mais fort heureusement, à partir de M. Hou, le péril chinois n'était en rien comparable à celui qui, pendant trop d'années, avait pesé sur le Tonkin. Une échauffourée de Lus, de temps à autre, et parfois aussi, un certain esprit de révolte suscité chez les Méos et les Yaos de la montagne, par l'intervention de quelque chef installé en dehors de nos frontières, voilà seulement ce qu'on pouvait redouter.

Pour assurer l'ordre partout, j'entrevoyais surtout trois moyens. Le premier consistait à réorganiser le Senam de Luang-Prabang et à inspirer à tous ses membres le sentiment de leur responsabilité, trop longtemps annihilé par l'intervention Siamoise. Le Senam une fois reconstitué, il fallait lui imposer le choix de bons mandarins, pour les muongs de l'intérieur, et surtout pour ceux de la frontière. Enfin, autant pour assurer au pays tout entier, le développement économique qui lui était indispensable, que pour attribuer à chacun, la part d'initiative à laquelle il avait droit, il importait de donner aux Khas une liberté plus grande. Autant il eût été imprudent et peu sage d'opposer une race à l'autre et de faire perdre aux Laotiens la suprématie qu'ils exerçaient depuis plusieurs siècles, autant il était opportun de détendre des liens de sujétion, qui n'avaient plus leur raison d'être, et qui paralysaient en somme les efforts et la bonne volonté d'une population active et laborieuse.

En face des progrès incessants des Méos, des Yaos et des Mou-Seu, émigrés venus de l'étranger, rien ne paraissait plus légitime et plus avantageux que d'intéresser les habitants les plus anciens du pays, à sa défense et à son amélioration.

Telles étaient nos conclusions, mais il ne nous appartenait pas de les appliquer. Notre œuvre étant achevée, nous ne pouvions plus que léguer à nos successeurs avec les conseils de notre expérience, le souvenir de notre intervention qui, partout, nous pouvions le dire sans vanterie, avait été accueillie avec joie et satisfaction par les populations du Haut Laos.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION. 1

PRÉFACE 1

PREMIÈRE MISSION

Du Mékhong à Hanoï à travers les Sipsong-Panna et les Sipsong-Chu-Thai

23 avril - 27 juin 1891

CHAPITRE I. - Ipang, 23 avril - 11 mai 1891. 13

CHAPITRE II. - Lai Chau, 12 mai - 31 mai 1891 35

CHAPITRE III. — Hanoï, 1er juin - 27 juin 1891. 54

DEUXIÈME MISSION

Sur les frontières du Siam, de la Chine et de la Birmanie

3 juin 1894 - 25 mars 1895

CHAPITRE I. Luang Prabang, 3 juin - 22 juillet 1894 . . 73

CHAPITRE II Nieng Khong, 23 juillet - 26 août 1894 . . 96

CHAPITRE III Tang Ho, 27 août - 18 septembre 1894 . . 120

CHAPITRE IV - Chez les Khas Komen, 19 septembre - 1er octobre 1894 . . 145

CHAPITRE V — Dien-bien-phu 2 - 31 octobre 1894 167

CHAPITRE VI Chez Deo van-tri, 1er novembre 9 décembre 1894 . . 189

CHAPITRE VII Le Bassin du Nam-Hou 10 - 31 décembre 1894 . . 217

CHAPITRE VIII. — Muong Sing, 1er - 21 janvier 1895. 241

CHAPITRE IX Birmanie, Chine et Tonkin, 22 janvier 18 février 1895 . . 264

CHAPITRE X Chez les Mou Sou 19 février 23 mars 1895 . . 285

CONCLUSION 311

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

HAs
M6787g

60881

Author

Title Mission Pavie Indo-Chine,1879-1895: Geographie et
Voyages. Vol.5.

NAME OF BORROWER.

HAs
M6787g

60881

Author

Title Mission Pavie Indo-Chine,1879-1895: Geographie et Voyages. Vol.5.

NAME OF BORROWER.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU